N° 717 39e Année Tome CCIII 1er Mai 1928

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LE CRAP

SES GRANDES

Numéro de

CORYDON E

LA PÉDÉRASTIE ET LA LITTÉRAT

Le numéro : 7 francs

Numéro c

livraison spéciale sur « LES GRANDS SALONS I

E

Nouvelles Fra

et corrigées par A

Le numéro : 7 f

Le *CRAPOUILLOT* a publié précédem

NUMÉRO DE NOVEMBRE 1927

DISCOURS D'EXPULSION DE M. PAUL VALÉRY

par André ROUVEYRE (Prix : **7** fr. Étranger : **10** fr.)

NUMÉRO DE LUXE DE DÉCEMBRE 1927

LE GÉNIE COMMERCIAL DE M. VALÉRY

par Jean GALTIER-BOISSIÈRE (Prix : **12** fr. Étranger : **15** fr.)

BULLETIN D'ABONNEMENT

3, Place de la Sorbonne —

NOM.. *ADRESS*

1° *Veuillez m'abonner au* « Crapouillot » *à partir du 1er janvier ou du 1er* ..
demi-tarif : 75 fr.).

2° *Et m'adresser de plus* « *Le Jardin du Bibliophile* » *pour lequel j'ajoute la*
7 fr. — Etranger : 10 fr.).

LES PARTIS POLITIQUES
ET LA CONTRAINTE SOCIALE

—

I

Le parti politique ne saurait être étymologiquement et logiquement qu'une partie de l'ensemble des citoyens, organisée sur le terrain de la politique. Le parti n'est donc qu'une fraction, *pars pro toto.*

Essayons d'en analyser brièvement l'origine et la formation.

D'après Max Weber (1), le parti politique a son origine de deux sortes de causes. Ce serait, en premier lieu, une société spontanée de propagande et d'agitation visant l'obtention de la puissance, afin de procurer par cela même à ses adhérents actifs (militants) des chances morales et matérielles pour la réalisation de buts objectifs ou d'avantages personnels, ou encore des deux à la fois. Par conséquent, l'orientation générale des partis politiques consiste dans le *Machtstreben,* soit personnel, soit impersonnel. Dans le premier cas, les partis personnels seraient basés sur la protection accordée à des inférieurs par un homme puissant. Dans l'histoire des partis politiques, les cas de ce genre sont fréquents.

Dans l'ancienne diète prussienne de 1855, qui comptait pas mal de groupes politiques, tous s'étaient donné

(1) Max Weber : *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der Sozialökonomik,* III, 2e éd., Tübingen, 1925, Mohr, p. 167, 639.

le nom de leur chef. Les voici : le groupe du comte de Schlieffen, le groupe Arnim, le groupe de chez Tietz, le groupe Karl, le groupe Patow, le groupe Vincke, le groupe Bethmann-Hollweg, le groupe Reichensperger et Mallinckrodt (catholique). Le seul groupe qui se désignât de son véritable nom était un groupe national, le groupe polonais (2). L'histoire du mouvement ouvrier démontre que les socialistes n'ont point fait fi de cette tradition bourgeoise. Les partis socialistes se sont, en effet, fort souvent identifiés si complètement avec leurs chefs qu'ils en ont pris le nom, comme pour faire l'aveu public de leur assujettissement complet à ces chefs. En Allemagne, entre 1863 et 1875, les fractions socialistes rivales, qui briguaient concurremment la faveur des masses ouvrières, étaient les Marxistes et les Lassalliens. En France, à une époque un peu plus récente, le grand courant socialiste était divisé en Broussistes, Allemanistes, Blanquistes, Guesdites et Jaurésistes. Il est vrai que les hommes qui donnaient ainsi leur nom aux différents mouvements fractionnels personnifiaient aussi complètement que possible les idées et les tendances qui inspiraient le parti et devaient le guider durant tout le cours de son évolution (3). Mais on doit avouer que c'est tout de même pousser un peu loin l'amour du troupeau pour son pasteur. Peut-être y a-t-il là une analogie entre les partis politiques et les sectes religieuses ou les ordres monastiques. A juste titre, Yves Guyot a remarqué que l'individu appartenant à un parti moderne agit de la même manière qu'au moyen âge les moines catholiques, lesquels, fidèles à l'enseignement de leur maître, tiraient leurs noms de S. Domenicus, de S. Benedictus, de S. Augustinus, de S. Franciscus, et s'appelaient les Dominicains, les Bénédictins, les Augustins, les Franciscains (4).

(2) Friedrich Naumann : *Die politischen Parteien*, Berlin, 1910, « Die Hilfe », p. 8.
(3) Maurice Charnay : *Les Allemanistes*, Paris, 1912, Rivière, p. 25.
(4) Yves Guyot : *La Comédie socialiste*, Paris, 1897, Charpentier, p. 111.

Voici donc des partis types, que l'on pourrait qualifier de partis de patronage. Lorsque le chef exerce une influence sur ses adhérents par des qualités si éminentes qu'elles leurs semblent surnaturelles, on peut le qualifier de chef *charismatique* (4 *bis*).

Toutefois, ce genre de parti se drape quelquefois sous des formes plus générales. Ferdinand Lassalle lui-même, le chef des Lassalliens, n'était officiellement que président à vie de l'*Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein*. Il se plaisait lui-même à se vanter devant ses partisans de l'idolâtrie dont il était l'objet de la part des masses délirantes et des vierges habillées de blanc qui lui chantaient des chœurs et lui offraient des bouquets. Sa foi charismatique n'était d'ailleurs pas seulement le fruit d'une psychologie exubérante et quelque peu mégalomane, mais correspondait aussi à une conception théorique. Nous devons, — disait-il aux ouvriers rhénans en leur exposant ses idées sur l'organisation du parti, — nous devons, de toutes nos volontés éparses, forger un marteau et le mettre entre les mains d'un homme dont l'intelligence, le caractère et le dévouement nous soient une garantie qu'il sait frapper ferme (5) ! C'était le marteau du dictateur. Plus tard, alors que les masses populaires exigeaient au moins un simulacre de démocratie et de domination collective dans les affaires du parti, et que, surtout, la terrible jalousie des groupes toujours plus nombreux de chefs n'admettait plus, dans le parti, la dictature d'un seul, les grandes individualités parmi les leaders, telles qu'August Bebel et Jean Jaurès, durent se ménager autant que possible les unes et les autres.

Nous voici en présence de deux types de chefs charismatiques bien différents : le professeur de faculté

(4 *bis*) Χαρισμα. don de Dieu, récompense. V. M. Weber, *loc. cit.*, p. 140.
(5) Robert Michels : *Les partis politiques*. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties, Paris, 1914, Flammarion, p. 130.

bourgeois du midi de la France et l'orphelin d'un sous-officier poméranien. Celui-ci, qui avait le verbe haut et était impérieux comme son cousin le Kaiser (d'où l'invective de Kaiser Bebel, dont Gustave Hervé voulut le clouer) (6); celui-là, orateur hors-ligne, sans égal, chaleureux, romantique en même temps que réaliste, cherchant à surmonter les difficultés en « sériant » les problèmes, et à les abattre au fur et à mesure qu'elles se présentaient (7). Cependant les deux grands chefs, amis et ennemis, avaient en commun une foi indomptable tant en l'efficacité de leur action que dans la destinée des légions dont ils étaient les porte-drapeau. Aussi tous deux furent-ils déifiés. L'un, le Prussien, de son vivant; l'autre, le Français, seulement, hélas! après sa mort.

Au demeurant, l'heure actuelle offre aux sociologues un autre exemple d'un grand chef de parti qui, lui aussi, tient du croyant et du voyant. Benito Mussolini diffère des autres hommes que nous venons de nommer par ce fait qu'il n'est pas seulement le chef unique d'un grand parti, mais qu'il est devenu aussi le chef unique d'un grand Etat. C'est aussi avec lui que la notion de l'axiome : « le parti, c'est moi », a pris, dans le sens de responsabilité et de travail assidu, son maximum de développement. Il est très intéressant de voir combien cette conception de Mussolini est payée de retour par les masses elles-mêmes. Le jour même où, après avoir échappé miraculeusement à un attentat, Mussolini, de son balcon du Palazzo Chigi, haranguait la foule houleuse, composée de dix mille têtes, en lui expliquant la situation de l'Italie et les dangers qu'elle était en train de courir, une voix s'éleva de l'extrême bout de la place, couverte aussitôt par un tonnerre d'applaudissements : « *No, sei tu l'Italia!* » Le chef du parti fasciste lui-même manifesta à une autre

(6) Robert Michels : *Bedeutende Männer*, Leipzig, 1927, Quelle u. Meyer, p. 29.

(7) Charles Rappoport : *Jean Jaurès. L'Homme. Le Penseur. Le Socialiste*, 2e éd., Paris, 1916, L'Emancipatrice, p. 366.

occasion l'essence charismatique de son caractère en envoyant un télégramme à ses camarades fascistes de Bologne, pour leur déclarer qu'il était sûr, absolument sûr, que rien de grave ne pourrait lui arriver avant d'avoir terminé sa tâche.

Nous n'avons pas ici à indiquer les dangers que la conception charismatique peut entraîner. Nous nous permettrons cependant de faire une autre observation strictement sociologique. C'est qu'il est évident que les directions charismatiques portent en elles un dynamisme politique de la dernière vigueur. Saint-Simon a dit sur son lit de mort à ses disciples qu'il fallait se rappeler que, pour faire de grandes choses, il fallait être passionné. Or, être passionné signifie avoir le don de passionner les autres. C'est un aiguillon, un stimulant formidable. Tel est l'avantage des partis charismatiques sur les partis à programme bien défini et à intérêt de classe. Il est vrai, d'un autre côté, que la durée des premiers est très souvent réglée par la durée de leur élan et de leur enthousiasme. Ceux-ci ne fournissent parfois qu'une base bien fragile. Aussi voyons-nous les partis charismatiques conduits à appuyer autant que possible leurs valeurs psychologiques sur les organisations plus durables des intérêts humains, tels que, par exemple, les organisations patronales, ouvrières, de professions libérales, etc.

Nous mentionnerons encore un fait digne de notre attention. C'est que, comme nous venons de le voir, le charismatisme se prêtant à toutes les vues politiques et à n'importe quelle couleur, tous les partis politiques peuvent être pourvus de chefs charismatiques, et surtout naturellement les partis jeunes, ardents et autoritaires; quoique, d'autre part, les chefs charismatiques ne fassent pas défaut non plus dans les partis anti-autoritaires. En général les chefs charismatiques sont, à l'égard des partis politiques, des phénomènes pour ainsi dire primitifs. En d'autres termes, ils en sont les fondateurs; ce sont eux

qui engendrent les partis. Mais l'histoire des partis politiques démontre aussi qu'il y a un certain nombre de cas inverses. C'est alors le parti politique qui est le phénomène primitif. Au point de vue chronologique, les chefs sont, alors, secondaires, c'est-à-dire qu'ils se présentent plus tard, quand le parti est déjà formé. Mais ce retard ne diminue en rien leur force, pourvu que le parti préexistant ne dispose pas d'autres chefs qui les valent.

En second lieu, il y a des partis qui ont pour base des intérêts de classe, économiques et sociaux. Ce sont surtout des partis d'ouvriers ou de paysans ou de « petites gens » (les bourgeois ne pouvant pas, à eux seuls, former un parti). Il faut y ajouter encore une troisième catégorie composée par des partis politiques qui ont été engendrés par des idées politiques ou morales, générales et abstraites, de *Weltanschauung*. Et nous dirons que lorsque cette conception repose sur un dogme plus développé et élaboré jusque dans ses détails, on pourrait parler de partis doctrinaires, dont les doctrines seraient pourtant un privilège des chefs. Et nous voici en présence de partis libre-échangistes ou protectionnistes, ou qui proclament des droits de liberté ou de justice (à chacun le produit de son travail! ou : à chacun d'après ses forces! ou encore : à chacun d'après ses besoins!). Il est cependant évident que cette division n'est ni nette, ni complète. Elle n'est pas nette par la simple raison que les partis historiques, ou contemporains, représentent pour la plupart des nuances intermédiaires ou des mélanges, dans lesquels l'observateur compétent reconnaîtra aussitôt, dans une mesure parfois très inégale, l'existence d'éléments constitutifs de chacune des trois catégories. De toute façon, il n'y a pas de doute que le programme (qui est, pour ainsi dire, la codification des vœux politiques ayant donné naissance à l'organisation) ne peut être que rudimentaire dans la première catégorie, basée comme elle l'est, tout entière,

sur la foi et l'autorité d'un seul. Tandis qu'il est indéniable que les deux autres catégories, et la seconde peut-être encore plus que la troisième, comportent la nécessité de programmes très développés.

Il nous semble cependant qu'il y a encore deux autres genres de partis politiques qui, tout en se rapprochant dans un certain sens des partis constitués sur des principes, ont néanmoins des caractéristiques propres, qui les écartent plus ou moins de leurs voisins. Ce sont les partis confessionnels d'une part et les partis nationaux de l'autre. Les premiers, plus qu'une *Weltanschauung*, professent avoir une *Ueberweltanschauung;* ce sont des partis cherchant à proportionner les besoins de la vie d'ici-bas, envisagés comme ceux d'une phase préparatoire à la vie immortelle de l'âme. Les seconds, les partis nationaux, peuvent avoir assurément des idées générales et même universalistes; ils peuvent, par exemple, proclamer avec les anciens irrédentistes italiens, avec Stanislao Mancini et Terenzio Mamiani, le principe de nationalité, entendu dans son véritable sens du droit de chaque peuple, et de chaque fraction de peuple, à sa complète souveraineté sans conditions (8). Toutefois, au moins après 1848 (et encore), les partis nationaux pratiquant cet idéal se sont éteints, pour céder la place, en vertu de la loi dite de transgression (9), à d'autres partis, « nationalistes » dans un sens bien plus restreint, et à vrai dire dépourvus de principes généraux, parce qu'on ne saurait concevoir un principe général s'arrêtant aux frontières ou pis encore, où on ne les franchit que pour refuser aux autres nationalités les revendications de li-

(8) Pasquale Stanislao Mancini : *Della nazionalità come fondamento del diritto delle genti*, dans *Diritto internazionale;* Prelezioni, Napoli, 1873, Marghieri. — Terenzio Mamiani : *D'un nuovo diritto europeo*, Torino, 1860, Marzorati. — G. Carle : *Pasquale Stanislao Mancini e la teoria psicologica del sentimento nazionale*. Discorso letto alla R. Accademia dei Lincei, Roma, 18 maggio 1890. — Luigi Palma : *Del principio di nazionalità*, Milano, Ed. della Biblioteca Utile.

(9) R. Michels : *Zur historischen Analyse des Patriotismus*, dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozial politik*, vol. XXXVI, n° 2 (1913), p. 412.

berté et d'émancipation qu'on se réserve jalousement à soi-même. Il est également vrai, toutefois, que bien d'autres principes politiques se prêtent au même jeu. On peut dire que les optimistes sont en général des théoriciens outranciers. On peut, par conséquent, répéter ce que Georges Sorel a dit des Jacobins :

Si, par malheur, ils se trouvent armés d'un grand pouvoir politique, leur permettant de réaliser un idéal qu'ils se sont forgé, les optimistes peuvent conduire leur pays aux pires catastrophes; ils ne tardent pas à reconnaître, en effet, que les transformations sociales ne se réalisent point avec la facilité qu'ils avaient escomptée; ils s'en prennent alors de leurs déboires à leurs contemporains, au lieu d'expliquer la marche des choses par les nécessités historiques; aussi finissent-ils par se laisser tenter de faire disparaître les gens dont la mauvaise volonté leur semble dangereuse pour le bonheur de tous. Pendant la Terreur, les hommes qui versèrent le plus de sang furent ceux qui avaient le plus vif désir de faire jouir leurs semblables de l'âge d'or qu'ils avaient rêvé, et qui avaient le plus de sympathie pour les misères humaines : optimistes, idéalistes et sensibles, ils se montraient d'autant plus inexorables qu'ils avaient une plus grande soif du bonheur universel (10).

Mais si l'identification inconsciente des finalités, matérielles ou immatérielles, peu importe, avec les finalités et le bien général semble être une loi absolue de notre esprit, il n'en n'est pas moins vrai que de tous les groupes sociaux, ce sont précisément les partis politiques nationaux qui en usent et abusent le plus. Car chaque nation croit avoir à accomplir des missions, ou de moralité, ou d'autres principes encore, qui tous concourent à lui conférer des droits présomptifs sur les peuples environnants, jugés incapables de faire face à leur devoir sans être forcés d'obéir aux ordres donnés par les peuples missionnaires. La bonne foi qui découle très souvent de cette

(10) Georges Sorel : *Lettre à M. Daniel Halévy*, dans *Le Mouvement Socialiste*, 9e année, n° 189, tome 190, 16 août et 15 septembre 1907, p. 142-43.

idée de mission, se communiquant aux collectivités nationales, leur donne l'aplomb et l'énergie dont elles ont besoin pour venir à bout de leur œuvre. Autant dire que ceux qui estiment que dans leurs actions agressives les masses nationales sont féroces et sauvages ont profondément tort. Au fond, cette férocité et cette sauvagerie, qui font que les peuples aiment à fouler aux pieds et à écraser les intérêts et les aspirations des autres, ne sont que la forme dans laquelle s'exprime la convention missionnaire, et presque toujours visionnaire.

II

Cependant, comme j'ai tâché d'en fournir les preuves dans un de mes livres (11), le besoin de l'organisation (ce que les Américains appellent la machinerie) (12) et les tendances inéluctables de la psychologie humaine, individuelle et collective, font à la longue disparaître la plupart des distinctions originaires. C'est que le parti politique comme tel a son âme propre, indépendante des programmes et des règlements qu'il s'est donnés et des principes éternels dont il est imbu. Dans les mouvements collectifs, à quelques rares exceptions près, tout procède naturellement, et non « artificiellement ». Est avant tout naturel le mouvement lui-même, à la tête duquel se trouve le chef.

A prendre le terme dans la rigueur de l'acception, a dit Jean-Jacques, il n'a jamais existé de véritable démocratie, et il n'en existera jamais. Il est contre l'ordre naturel que le grand nombre gouverne et que le petit soit gouverné (13).

Notre connaissance suivie de la vie politique des principales nations civilisées du monde nous autorise à pré-

(11) Robert Michels : *Les Partis politiques*, Paris, 1914, Flammarion.
(12) M. Ostrogorski : *Democracy and the Organisation of Political Parties*, New-York, 1902, Macmillan, vol. II, p. 197 ss., 226 ss., 280 ss.
(13) Jean-Jacques Rousseau : *Contrat social* (Paris, 1871, Bibl. Nat., p. 93).

tendre que la tendance à l'oligarchie constitue une de ces nécessités historiques, une de ces « lois d'airain » de l'histoire, auxquelles les sociétés les plus démocratiques de nos jours et, au sein des sociétés, les partis les plus avancés, n'ont pas réussi à échapper (14). Rien qu'en se donnant des chefs, les ouvriers eux-mêmes se créent, de leurs propres mains, de nouveaux maîtres dont la principale arme de domination consiste dans leur supériorité technique et intellectuelle et dans l'impossibilité d'un contrôle efficace de la part de leurs mandants. A ce sujet, les intellectuels eux aussi jouent un rôle qui a maintes fois fait objet d'études approfondies. En outre, le mécanisme du parti socialiste offre aux ouvriers, grâce aux nombreux postes rétribués et honorifiques dont il dispose, une possibilité de faire carrière, ce qui exerce sur eux une force d'attraction considérable. Or, au fur et à mesure que le métier politique se complique et que les règles de la législation sociale se multiplient, on voit s'imposer aux chefs des partis politiques une existence de plus en plus professionnelle, basée sur des connaissances toujours plus étendues et un savoir-faire, une routine, quelquefois une roublardise toujours plus vaste. Voilà pourquoi la distance entre les meneurs et les menés s'intensifiant toujours davantage, on peut désormais toucher du doigt la flagrante contradiction qui existe dans les partis avancés entre les déclarations et les intentions démocratiques, d'un côté, et la réalité pour ainsi dire oligarchique, de l'autre. Il en résulte des conflits d'un caractère souvent shakespearien, où le comique côtoie le tragique. C'est que l'organisation constitue précisément la source d'où les courants conservateurs se déversent sur la plaine de la démocratie en occasionnant des inondations dévastatrices qui rendent cette plaine méconnaissable.

Un tel crépuscule des Dieux ne saurait toutefois nulle-

(14) Robert Michels, dans les *Verhandlungen des Kongresses des deutschen Institutes für Soziologie*, Vienne, 27, IX, 1926, Tübingen, 1927, Mohr.

ment surprendre les esprits analytiques et avisés. Déjà le maître d'Adam Smith, le philosophe écossais Hutcheson, avait remarqué que la patience du peuple a toujours été trop grande, et sa vénération pour les chefs trop inepte (15). Pour Pareto, l'ère contemporaine n'est aucunement caractérisée par l'augmentation de la sociabilité et la diminution de l'individualisme. Au fond il ne saurait être question que d'un chassé-croisé. Par exemple, le sentiment de la subordination qui se manifestait dans les temps passés par la sujétion plus ou moins volontaire des classes inférieures aux classes supérieures n'a été remplacé aujourd'hui que par la soumission des classes inférieures aux chefs des partis, des syndicats et des grèves, et par la soumission moins apparente des classes supérieures à la plèbe, qui n'a jamais été l'objet de tant de flatteries qu'elle l'est à présent (16). Et Gabriel Tarde a parlé des deux sentiments aux moins corrélatifs des temps modernes, à savoir la méfiance morbide du public démocratique à l'égard de son maître, et la peur, la pleutrerie, la platitude du soi-disant maître, qui enregistre et formule en décrets tous les ordres de ses inférieurs (17). Cependant l'expérience nous enseigne que le chef flagorneur et démagogue lui-même ne considère la flatterie que comme moyen, son but restant toujours celui de dominer les foules. Aussi la démocratie se sert-elle d'orateurs sur une vaste échelle, car la foule elle aussi, comme l'a dit Charles Maurras, est femme, son imagination accueille avec transport l'élément qui peut la troubler (18), et Thomas Carlyle a dit bien avant lui du mouvement anglais que nul ne pourrait devenir un leader d'ouvriers, s'il n'avait pas d'abord prouvé qu'il

(15) Hutcheson : *Philosophiae moralis institutio compendiaria*, livre III, Glasgow, 1742, ch. VIII.
(16) Vilfredo Pareto : *Trattato di Sociologia generale*, Firenze, 1916, Barbera, vol. II, p. 248.
(17) Gabriel Tarde : *La logique sociale*, Paris, Alcan, p. 297.
(18) Charles Maurras : *Une campagne royaliste au « Figaro »*, août 1901-janvier 1902, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, p. 32.

avait la langue bien pendue. « *No British man can attain to be a statesman or chief of workers till he has first proved himself a chief of talkers* (19). »

III

La démocratie est de nature massive. Aussi ne peut-elle pas se passer des masses. Le parlementarisme suppose l'électionnisme; l'électionnisme implique des masses électorales (20). Il s'ensuit que les partis politiques qui déroulent leurs actions sur cette plate-forme ont beau être en partie aristocrates d'origine et de finalité, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont forcés de se servir des masses. Au temps des élections, les candidats les plus nobles daignent descendre de leurs manoirs et s'agiter auprès des manants pour obtenir la majorité dans leur circonscription (21). Ce n'est pas étonnant. Les candidats susdits ne sont certes pas assez ridicules pour réclamer, en des moments solennels et décisifs, le privilège des minorités et vouloir se borner à accepter les suffrages de leurs égaux, uniques possesseurs de la vocation dominatrice. Aussi, en tant qu'ils doivent rester sur la grande route électionniste, les partis aristocratiques font-ils bonne mine à mauvais jeu. En définitive, ils attachent leurs vœux à l'espérance de convaincre les masses à renoncer par leurs propres votes à leurs propres droits. C'est là, au fond, l'idéal des *junkers* prussiens et des aristocrates français, qui, pour se démocratiser, se déguisent en camelots du roi. D'ailleurs, les partis dits de classes ou d'intérêts économiques et sociaux suivent de très près cette méthode. Eux aussi, ils ont garde de

(19) Thomas Carlyle : *Latter Day Pamphlets*, n° 5 : *Stump Orator*, p. 167, dans les Œuvres de Thomas Carlyle (The Standard Edition, vol. III, London, 1906, Chapman and Hall).

(20) Michels : *Psychologie der antikapitalistischen Massenbewegungen*, dans le *Grundriss der Sozialökonomik*, IX, I (1926), p. 326.

(21) Friedrich Naumann : *Demokratie und Kaisertum*, Berlin, 1904, « Die Hilfe », p. 92.

s'adresser, lors des élections politiques, à leurs cointéressés seulement. Le parti socialiste, le plus rigoureusement prolétaire, n'hésite pas à briguer ouvertement, au moment donné, le suffrage des paysans et de la petite bourgeoisie. Tout le monde s'adresse à tout le monde, sans aucune distinction. Et tel socialiste qui, avant les élections, et après, n'a de la classe ouvrière qu'une conception très restrictive, aime à élargir, pendant les élections, le terme théorique de cette classe jusqu'à y comprendre les capitalistes, pourvu naturellement qu'ils ne soient pas trop réfractaires à accorder à leurs ouvriers au moins quelques petits suppléments de salaire.

Cette tendance essentielle à la vie politique contemporaine, et qu'un mauvais plaisant serait tenté de qualifier de jeu de cache-cache, se manifeste jusque dans les dénominations que les partis politiques ont coutume de se donner dans les pays démocrates. En effet, en régime démocratique, les partis politiques se confondent dans un brouillard terminologique très épais et presque homogène. Voici quelques nomenclatures modernes. En France : l'Action libérale, les Républicains progressistes, l'Union républicaine, la Gauche démocratique, la Gauche radicale, les Républicains radicaux-socialistes, les Républicains socialistes (22). En Allemagne : Deutschvölkische Partei, Deutschnationale Volkspartei, Deutsche Volkspartei, Demokratische Partei, Sozialdemokratische Partei, Christliche Volkspartei. En Suisse, les dénominations des partis politiques ne diffèrent guère de celles en usage chez ses grands voisins. On dirait qu'aucun parti ne se distingue des autres. Ils sont tous plus ou moins également populaires, démocratiques et nationaux. C'est un bel exemple, en effet, de l'application de la loi de Darwin sur l'adaptation au milieu transportée sur

(22) Robert de Jouvenel : *La République des camarades*, Paris, 1924, Grasset, p. 69.

le terrain politique. C'est un mimicrisme — passez-moi le mot — presque parfait. Aux élections de 1848, en France, les candidats de presque toutes les nuances politiques aimaient à s'appeler ouvriers et socialistes, en hommage au premier suffrage universel (23).

L'influence qu'exerce l'idée de la masse sur les partis politiques résulte aussi, d'une façon très nette, de la tactique des partis confessionnels. Rappelons-nous par exemple que les partis catholiques ont l'habitude de déguiser soigneusement ce qu'ils sont essentiellement sous les désignations qu'ils se donnent. En Italie, le parti catholique s'appelait tout simplement « populaire »; en Allemagne il devient le parti du « centre ». Mais il y a plus : ce dernier parti met une véritable coquetterie à avoir parmi ses membres, voire parmi ses représentants officiels, un certain nombre de protestants (24). En Italie, au Congrès tenu par le parti catholique, à Pâques 1923, à Turin, Don Sturzo, sous prétexte qu'un parti vraiment catholique est une *contradictio in adjecto*, le mot « catholique » signifiant universel et le mot parti signifiant partiel, a avancé la thèse que son parti devait se déclarer aconfessionnel (25). Cette tendance au grand nombre a pénétré même dans le Parlement. Si cette vérité avait besoin d'être démontrée, il suffirait de citer, en France, l'existence paradoxale au Palais Bourbon, en dehors des groupes politiques constitués, d'un « groupe de députés non inscrits aux groupes », qui réunit des hommes de toutes nuances et qui n'en nomme pas moins un bureau (26). Les inorganisés s'organisent comme tels.

En vérité, la raison d'être du parti politique, c'est la marche vers la conquête du pouvoir. Bien entendu, ici les objectifs se divisent, les uns voulant arriver à leur but d'une façon paisible et sans secousses, et pour

(23) Daniel Stern (Comtesse d'Agoult) : *Histoire de la Révolution de 1848*. Nouv. éd., Paris, 1887, Calmann-Lévy, vol. II, p. 318.
(24) Martin Spahn : *Das deutsche Zentrum*, Mainz, Kirchheim, p. 62-3.
(25) *Giornale d'Italia* du 13 avril 1923.
(26) De Jouvenel, *op. cit.*, p. 66.

ainsi dire évolutive, les autres préférant arriver à leurs fins par une action ou une série d'actions plus vive et plus rapide, par une tactique dite révolutionnaire. Et il est tout aussi bien entendu que les conceptions des partis politiques ne sont pas identiques non plus en ce qui concerne l'action à entreprendre après le triomphe, action qui dépendra, du moins en principe, des conceptions qu'ils se sont formées sur le rôle de l'État et qui peuvent aller, en théorie, jusqu'à la prétendue abolition de celui-ci. De toute façon, la première étape du parti politique est circonscrite par son ardent désir d'absorber le pouvoir pour devenir Etat. Aussi le but final du parti consiste-t-il dans l'étatisation. C'est pourquoi, en attendant mieux, le parti s'efforcera de constituer tout d'abord, autant que possible, un petit Etat dans l'Etat. Cela est tellement vrai que l'on peut soutenir la thèse que le parti politique le plus accompli sera celui qui aura créé, dans ses propres cadres, toutes les fonctions organisatrices et dirigeantes, de nature à le rendre capable de se substituer un jour régulièrement à l'Etat, tout construit et tout prêt, telle Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter.

Mentionnons, en outre, la théorie des partis politiques de Vilfredo Pareto. Partant, comme Max Weber, l'auteur de ces lignes et d'autres, de la prémisse que les partis politiques visent au pouvoir, Pareto divise les partis en deux groupes essentiels. Primo, les partis qui se succèdent au gouvernement. Ce groupe embrasse également le parti qui tient le pouvoir et ceux qui ne le tiennent pas, mais y aspirent et qui, en attendant, forment les partis d'opposition. Secundo, les partis intransigeants qui n'y arrivent guère. Ces derniers contiennent un nombre plus grand de fanatiques, mais aussi d'honnêtes gens, que les autres; plus féroces, mais aussi moins dépravés qu'eux (27). Notons au passage que c'est un axiome com-

(27) Pareto, vol. II, p. 536.

mun à la sociologie juridique italienne qu'un gouvernement composé d'hommes de bien n'est pas de ce monde. Un autre éminent sociologue italien, mon ami Gaetano Mosca, ne juge-t-il pas fort difficile pour un honnête homme, arrivé à la réalisation de ses vœux politiques, de résister à une détérioration de ses qualités morales, et ne semble-t-il pas préférer l'action des honnêtes gens restés hors du gouvernement, mais capables d'influencer l'opinion publique (28)? Nous n'oserions pas dire, toutefois, que la division de Pareto soit impeccable. D'abord, son angle visuel, nous semble-t-il, est erroné. Diviser les partis politiques en partis arrivés et partis non arrivés ou qui ne veulent pas arriver, c'est ériger en critère le hasard, à moins qu'on n'estime qu'il y a des partis politiques qui s'amusent à être intransigeants par simple marotte, ce qui est inadmissible.

Car, s'il y a des partis qui, à un moment donné, refusent d'accéder au pouvoir, même quand on le leur offre comme un fruit mûr, ce refus ne signifie pas une renonciation à tout jamais, chose qui serait pour eux équivalente à un suicide. Le refus est, au contraire, inspiré par la crainte ou de n'être pas prêt pour pouvoir assumer impunément les responsabilités du gouvernement, ou de n'être pas sûr des masses des propres adhérents du parti, déchirées par les différences d'opinion sur la tactique à suivre, ou encore par peur de tomber, par l'acceptation d'un cheval de Troie, dans un guet-apens ou dans un piège tendu par les partis ennemis. Il est certain que ces refus, comme nous en avons eu des exemples récents fournis par les partis socialistes d'Italie et de France, peuvent être jugés de manière très différente et mener à une politique d'occasions ratées et de repentirs retardataires. Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons vu, les refus de

(28) Gaetano Mosca : *Elementi di scienza politica*, 2e éd., Torino, 1923, Bocca, p. 462.

participer au pouvoir ont toujours une causalité politique accidentelle et casuistique, et impliquent l'espoir de se racheter à brève échéance pour accéder au gouvernement et conquérir l'Etat dans des conditions politiques plus favorables et plus engageantes.

En second lieu, l'identification que fait Pareto entre parti arrivé au pouvoir et parti transigeant implique un rapport entre le compromis politique et la conquête du pouvoir, qui peut se vérifier certes très souvent, mais qui est très loin cependant de former une loi souveraine capable de façonner l'histoire très variée des partis politiques modernes.

Il y a une autre question encore qui se pose. C'est qu'on pourrait, peut-être, diviser les partis politiques selon que leurs aspirations prennent leur source dans l'histoire révolue ou dans le devenir politique. N'y a-t-il pas, en effet, des partis rétrogrades et des partis progressifs? Il y a dans cette division quelque vérité. On peut évidemment distinguer entre les partis tendant au rétablissement d'institutions politiques et sociales jugées supérieures à l'état de choses qui les a remplacées. Et, entre parenthèses, nous ajouterons que, d'après ce critère uniquement historique et qui ne touche ni à l'idée de liberté, ni à celle de l'autorité, ni à n'importe quel autre principe d'ordre politique ou philosophique, on devrait qualifier de rétrogrades, par exemple, les partis antibolcheviks en Russie et les partis libéraux anti-fascistes en Italie, les partis monarchistes de France et d'Allemagne et les partis irrédentistes dans les pays détachés de leur patrie. C'est donc un faisceau des plus disparates dans lequel se trouvent unis des ennemis mortels, liés ensemble par un seul lien : leur aspiration commune vers un état de choses préexistant. D'un autre côté, il y a un groupe de partis politiques, non moins disparates certainement que le groupe que nous venons d'examiner. Ce sont les partis qui visent un état de choses neuf et n'ayant

jamais existé dans l'histoire, mais qu'ils estiment possible, souhaitable et réalisable. Les prototypes de ces partis sont les partis socialistes dans les pays de l'Europe du centre et de l'Europe occidentale. Toutefois, il ne serait pas exact de classer les partis politiques en deux catégories, celle du passé et celle de l'avenir. D'abord parce que pour celui qui adopte les conclusions de la philosophie de l'histoire de Giambattista Vico, dont le fond consiste dans la théorie des *corsi e ricorsi,* il ne saurait point être douteux que le présent ne peut être qu'une parenthèse contradictoire entre le passé et l'avenir, de sorte que l'avenir peut présenter une plus grande affinité avec le passé qu'avec le présent. Ensuite, ce serait manquer de sens historique que de supposer qu'on puisse rétablir le passé dans toute l'extension de ce mot. Les époques historiques ne se prêtent pas à des reproductions photographiques égales, ou du moins ne s'y prêtent que *cum grano salis.* En attendant, quelque chose a bougé, quelqu'un a remué, même à égalité de condition et à unité de volonté. Voilà pourquoi les partis du passé ne doivent pas s'imaginer pouvoir rétablir tels quels les *tempora acta.* Ils doivent forcément se laisser influencer par les changements qui se sont produits d'une façon stable et durable, et tenir compte non seulement des avantages réels, mais aussi de nouveaux intérêts fondamentaux que les régimes contraires qu'ils s'efforcent d'éliminer ont pu créer. Citons deux exemples : en France, la défaite de la grande Révolution et de ce successeur incomplet qu'elle avait trouvé en Napoléon Ier, tout en amenant la rentrée des Bourbons et la prétendue Restauration, n'a point restauré, en dépit des promesses de dédommagements faites aux émigrés, l'ancienne grande propriété foncière et n'a dérangé que très peu la nouvelle classe paysanne, surgie *per fas aut nefas,* moyennant la répartition des biens confisqués, avec la révolution et par la révolution. Bien qu'il soit peu commode et

même risqué de prévoir l'avenir enveloppé dans les brouillards de l'inconnu, nous tenons d'ores et déjà pour un fait acquis que la chute, très incertaine d'ailleurs, du bolchevisme aboutira à d'énormes transformations dans la constitution légale et économique de la Russie, mais laissera intactes, là aussi, les nouvelles formes de propriété foncière qui se sont créées aux dépens de la noblesse.

Un mot encore sur la question terminologique des partis dits révolutionnaires. On donne souvent au terme *révolutionnaire* une signification historique spéciale, qui dérive du souvenir que nous gardons de la Révolution française, généralement considérée comme le prototype des révolutions. Il en résulte qu'on n'attribue le mot de révolutionnaire qu'aux luttes pour la liberté, entreprises par les classes sociales inférieures contre les classes supérieures, et encore entend-on par ce terme des mouvements s'accompagnant de violence et d'effusion de sang; tandis qu'au point de vue purement logique le terme révolution n'implique qu'un changement de fond en comble d'un état légal ou économique, quels que soient les moyens employés pour l'amener. De là, on peut soutenir la thèse que, à ce point de vue, les termes de révolution et de contre-révolution s'égalent. En 1831, un historien prussien, Friedrich von Raumer, écrivait de Paris ces mots pleins de bon sens :

Pour les libéraux, le mot révolutionnaire signifie la suppression d'un ordre social décrépit et hors d'usage, néfaste, ignominieux. Tandis que la contre-révolution équivaut à leurs yeux au retour à l'injustice et aux vieilleries. Par contre, leurs adversaires, les conservateurs, entendent par le mot de révolution l'ensemble de toutes les folies et de tous les crimes, tandis que le mot de contre-révolution est pour eux synonyme d'ordre, d'autorité et de religion (29).

Il s'agit donc de mots qui n'expriment que des senti-

(29) Friedrich von Raumer : *Briefe aus Paris und Frankreich im Jahre 1830*. Leipzig 1831, Brockhaus, Tome II, p. 26.

ments et des jugements, peut-être fort appréciables, mais tout à fait personnels, subjectifs et arbitraires et qui assument très souvent par-dessus le marché un sens d'invectives. La science politique ne saurait donc qu'en faire.

Certes, ce qui peut paraître aux uns la débâcle de la démocratie et une atteinte à peu près irrémédiable à ses principes éternels, peut paraître aux autres la confirmation d'une loi salutaire qui veut que dans toute entreprise qui exige l'action collective des hommes, ceux-ci acceptent de régler leurs mouvements particuliers sur la volonté unique d'un chef, et qu'à l'égard de ce chef, auquel les démocraties elles-mêmes ne peuvent éviter de recourir, entre les deux attitudes possibles, le loyalisme et la méfiance, la première soit la seule constructive et généreuse (30).

Après la guerre mondiale, deux nouveaux partis, issus des idées minoritaires d'Auguste Blanqui et des conceptions, plus sévères et plus diversifiées, du mouvement syndicaliste français inspirées par Georges Sorel (31), ami de Vilfredo Pareto, ont surgi sur une nouvelle base, celle de *l'élite,* et se trouvent par conséquent en contraste foncier avec les théories démocratiques et électionnistes courantes. En Russie, le bolchevisme, en s'emparant du pouvoir central avec une violence inouïe, a imposé à la majorité bariolée de la population la domination de la minorité prolétarienne. En Italie, le fascio, doué de la même énergie vitale, a arraché, lui aussi, le pouvoir à des mains débiles, en appelant à lui, au nom de la patrie, l'éternelle minorité des hommes actifs et énergiques.

Toutefois l'élite anti-démocratique et théoriquement minoritaire n'est point à même, elle non plus, de faire complètement abstraction du principe des masses. Le

(30) André Maurois : *Dialogues sur le commandement.* Paris, 1925, Grasset, p. 170.
(31) Max Asooli : *Georges Sorel,* Paris, 1921, Delesalle; Gaétan Pirou : *Georges Sorel,* Paris, 1927, Rivière.

libéralisme, la démocratie et le socialisme se sont adressés pendant plus d'un siècle dans leur œuvre de tous les jours au peuple, voire à toutes les classes du peuple. Ajoutons à ceci la méthode du patriotisme moderne, que nous savons de nature révolutionnaire et par ses origines et par sa tactique, et qui, lui aussi, n'a jamais cessé d'entraîner, ou de tâcher d'entraîner, jusqu'à la dernière molécule de la communauté nationale. En effet, à la veille de la révolution, la France n'était qu'un assemblage de peuples mal unis, en partie étrangers les uns aux autres. Malgré une tendance constante à l'unité, cette France d'ancien régime semblait n'être que diversité, désordre, bigarrure, et elle offrait aux contemporains l'aspect d'un chaos. Il n'y avait unité ni dans la législation civile, qui se formulait en plus de trois cents coutumes, souvent contradictoires, ni dans l'administration, ni dans la justice, ni dans le régime militaire, ni dans la vie communale, ni en quoi que ce soit. Aussi, pour faire naître, dans ce pays disparate, le sentiment de la patrie moderne, devait-on donner à la France, à toute la France, urbaine et rurale, la parole (32). Dieu sait combien, dans les cahiers de 1789, elle en a fait usage!

Or, étant donné le réveil des foules ouvrières et paysannes qui s'en est suivi, la phénoménologie des faits qui se déroulent continuellement devant nos yeux démontre qu'au jour d'aujourd'hui l'élite ne peut plus maintenir son pouvoir sans le consentement explicite ou tacite des masses, desquelles elle dépend sous plus d'un aspect. Il y a donc entre le parti monopoliste et maître de l'Etat jusqu'à se confondre avec lui, d'une part, et les masses, même dépourvues de soi-disant droits politiques de l'autre, une contrainte sociale en tout point réciproque. Aussi, voilà pourquoi, au moins en Italie, le

(32) A. Aulard : *Le patriotisme français, de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921, Chiron, p. 85, 93.

parti de l'*élite* ne saurait se lasser de s'efforcer d'obtenir et de conserver la sympathie des masses. Le parti est conduit d'ailleurs à poursuivre ce but par la nécessité politique où il est de prouver aux Etats environnants, tous pénétrés plus ou moins d'idées démocratiques et majoritaires, que, tout en étant minoritaire, il représente pleinement la volonté populaire, authentique et autochtone. Il en résulte l'adoption de la théorie consensuelle, laquelle, plus que sur le vote populaire, s'appuie sur l'opinion publique, saisissable et concrète moins par la presse que par le nombre de ses adhérents et ses organisations politiques et économico-sociales. C'est donc l'opinion publique directe qui sert aux partis d'élite à justifier leurs droits acquis. De ce fait, il est vrai que le parti d'élite perd tant soit peu de sa pureté théorique, parce qu'une élite, théoriquement sûre de sa vocation et de sa force, doit se suffire, par définition, à elle-même. Et c'est bien là l'antinomie de l'anti-démocratie, antinomie non tragique, mais fatale et qui consiste dans un dilemme se présentant sous une forme qu'on serait tenté de comparer à celle d'un accordéon. Car les partis d'élite décrivent, dans leur vie politique effective, un mouvement oscillatoire continuel, poussés qu'ils sont alternativement par les opportunités, les convenances du milieu et par leurs souvenirs doctrinaires ou leurs intérêts politiques. En effet, les partis d'élite élargissent tour à tour, outre mesure, leurs cadres, jusqu'à embrasser la nation presque entière et pouvoir se vanter de leurs millions de cotisants politiques et syndicaux, pour les resserrer ensuite tout d'un coup, en expulsant de leurs rangs le trop-plein, afin de redevenir des partis minoritaires proprement dits, à savoir des partis d'élus et de choisis, quelquefois même en raison d'un *numerus clausus*. Or, entre ces deux limites extrêmes, dont l'une est marquée par la nécessité de l'autorité du nombre, pendant que l'autre est fixée par le principe

de l'homogénéité et de la force qui en dérive, le pendule oscille sans trêve (33).

Il y a donc au sein des partis politiques une tendance à la discrimination, que nous qualifierons de tendance centrifuge, et par laquelle les partis politiques sont induits à se différencier les uns des autres, soit dans leur programme et leur base théorique, soit dans leurs manifestations quotidiennes. Toutefois, cette tendance nous paraît refoulée et souvent écartée par une tendance plus forte, inhérente à tous les partis politiques, à savoir la tendance à la réunion du maximum numérique (loi du nombre) qui porte à la tendance centripète et n'est, en définitive, que la conséquence logique de la troisième tendance fondamentale qui domine la vie des partis politiques, à savoir la tendance à la conquête de l'Etat. C'est donc la contrainte sociale émanant du parti politique qui contraint l'Etat à subir sa loi.

ROBERT MICHELS
Professeur à l'Université de Bâle,
Chargé de cours à l'Université de Turin.

(33) Roberto Michels : *Corso di Sociologia politica,* Milano, 1927, Istituto Editoriale Scientifico, p. 95.

AVEC LES DANSEUSES ROYALES DU CAMBODGE

—

Les danses royales cambodgiennes, l'admirable tradition artistique et tout le passé indigène qu'elles représentent sont gravement menacées par l'évolution même du Cambodge et le progrès occidental. Le roi Sisowath, quelques mois avant sa mort, en entente avec le Protectorat, avait estimé nécessaire et urgent de mettre sa troupe théâtrale à l'abri des temps nouveaux et de lui conférer un statut et une réorganisation qui assurent son avenir. S. M. Monivong, dès qu'Elle monta sur le trône et malgré son esprit très ouvert à l'Occident et son désir de moderniser le palais, partagea le souci de son vieux père. Elle voulut même par ses encouragements et des textes nouveaux nous aider efficacement à la mise au point de cette délicate conservation.

Depuis le début, nous avons rédigé un journal de nos démarches et enregistré tous les faits que nous observions parmi un personnel que jamais avant nous aucun Européen n'avait fréquenté. Voici quelques pages de ce journal.

Phnom Penh, 10 mars. — Nous jetâmes un premier coup de sonde en demandant la constitution d'une Commission de Cambodgiens versés dans la tradition théâtrale, de deux maîtresses de ballet et de quelques-unes des meilleures danseuses. Notre but était de constituer, à l'aide de la photographie, un répertoire de toutes les poses traditionnelles. Du moins si, dans la suite, nous ne pouvions rien obtenir de mieux et s'il était écrit que la danse khmère devait mourir, ce répertoire fixerait tout ce qui, pour le moment, vivait encore et était immédiatement saisissable.

A peine proposions-nous ce passionnant travail, que le gouverneur général Pasquier passait à Phnom Penh. Selon

la coutume, il y eut soirée de gala au Palais. Jamais le corps de ballet ne dansa plus mal. La misère des costumes, la mauvaise humeur et le désordre des ballerines furent tels que chacun en fut frappé et le nouveau Résident supérieur qui, après vingt ans, revoyait les danses royales, demeura consterné. Voilà les pouvoirs publics découvrant eux-mêmes la plaie. Ainsi, en cette soirée mémorable, les dieux nous furent propices en détournant des ébats de leurs nymphes un front irrité : je parle des dieux immortels et des dieux administratifs. Et nous louâmes du fond de notre cœur les uns et les autres, car, depuis longtemps, nous attendions une occasion pareillement favorable de faire reconnaître officiellement la décadence de la danse cambodgienne.

Notre petite commission s'est réunie la première fois aujourd'hui. Ce fut un chœur de vieillards. Par rang d'âge, il y avait le vieillard *Pèn* aux yeux embués, écarquillés, qui n'ont jamais l'air d'être au point. On a recours à lui, au Palais, chaque fois qu'on doit ordonner correctement certaines cérémonies selon le rituel. Malgré ses 70 ans, il fabrique des coiffures et des masques de danse et appartient au personnel de l'Ecole des Arts cambodgiens. De temps en temps, je le vois entrer dans mon bureau, poser une fleur sur ma table, me faire un profond salut et s'en aller sans avoir dit un mot. Venait ensuite le vieillard *Kang*, chef de l'orchestre royal, qui, durant tout le temps que durèrent nos travaux, arriva toujours avant l'heure, ne prononça pas dix paroles, encore furent-elles monosyllabiques. Voici, à côté, notre inspecteur du travail à la direction des Arts, architecte et enlumineur, esprit avancé, brouillon, ambitieux, un jeune Cambodgien de 50 ans, d'une érudition artistique khmère considérable, un de nos collaborateurs de la première heure. N'oublions pas enfin le Néay *Toch*, autre vieux musicien érudit, avec une face de mulot à moitié paralysée, féru de tradition. C'est le type de réunion qui approuve toujours l'orateur, opine du bonnet à

tout propos et qui, engagé à s'expliquer à son tour, n'est de l'avis de personne. En somme il a ses idées, mais n'y tient pas.

Côté des dames, le ministre du Palais nous a envoyé la krouv (professeur) *Lèk*. Nous la connaissons depuis longtemps, cette fine mouche. C'est une Siamoise à tête ronde et rasée, aux yeux vifs, autoritaire et prudente, depuis quarante ans au Palais et qui, à 68 ans, danse encore mieux que la première de ses élèves. On l'avait flanquée d'une deuxième krouv, la vieille *Chhèm*, à mâchoire pendante, aux yeux vagues et fixes et dont on dit qu'elle se saoule le plus souvent qu'elle peut. Je ne devais jamais entendre le son de sa voix.

La commission s'installa, chacun regardant chacun avec méfiance et d'un air accablé. J'avais l'impression de siéger, entre ces débris, depuis quarante ans, matin et soir, et d'ouvrir notre dix millième séance sur un sujet de discussion unique que nous ne ferions jamais aboutir. Nous exposâmes ce qui suit : « Les actrices ne travaillent plus. Les maîtresses de ballet sont bien vieilles. Qui enseignera la danse lorsqu'elles seront mortes ? Personne n'est capable de leur succéder. Il faut donc autant que possible prévoir la débâcle. Nous allons, pour commencer, photographier toutes les poses actuellement connues, dans leur ordre traditionnel, avec leurs variantes, s'il y en a, selon le canon khmèr, si l'on s'en souvient, et selon le canon siamois dans le cas contraire. Chaque pose sera donnée par une bonne danseuse, corrigée sur le vif par la commission, et cliché en sera pris. Le cinéma serait plus expéditif, mais fixerait le bon et le mauvais, et, lorsque l'actrice tournerait le dos à l'objectif, au cours de ses évolutions, l'objectif n'enregistrerait rien. C'est du définitif qu'il nous faut et du parfait. »

Ceci dit, rabâché de trois manières différentes, on leva la séance avec des sourires et des courbettes, chacun certifiant avoir parfaitement compris. Mais je dépêchai aussitôt

une note au ministre du Palais, le priant de remplacer à l'avenir la vieille *Chhèm* par une maîtresse plus vigoureuse et plus ouverte. Je la soupçonnais d'être sourde et muette. Peut être était-elle aveugle. En tout cas, elle s'était pesamment endormie sous l'empire de nos explications. Et il y a des choses qui ne se pardonnent pas.

Elle fut remplacée par la krouv *Lomphou*. Qu'on imagine un masque d'empereur romain, avec un œil fermé et suintant, une lippe autoritaire, une trogne de bull-dog sur un corps de matrone, mais pétrie par la danse, dansant et enseignant depuis soixante années, se cambrant devant ses élèves, les foudroyant de son œil ouvert, souple, vive et digne comme une reine, bien que son écharpe, se soulevant, découvre un ventre flasque et ridé. Et ajoutez à cela des éclats de rire de petite folle à la moindre occasion.

Le lendemain arrivèrent les danseuses. Nous avions aménagé spécialement pour notre minutieux travail une salle du Musée Albert Sarraut, tracé des axes et des cadres, afin d'avoir une mise au point et en plaque constante, braqué un ventilateur au bon endroit.

Je dois présenter les quatre ou cinq ballerines qui entrent en scène ici, car elles devaient jouer par la suite et dans cette reprise de la danse cambodgienne qui s'esquissait plus que des rôles d'actrices. Ce sont elles dont nous avions projeté de nous servir pour régler nos démarches et éprouver nos projets.

Ith avait été inscrite tout d'abord. C'est une indépendante Elle est déjà allée en France à l'Exposition coloniale de 1922. Elle apparut avec un bon sourire, une fleur rouge sur l'oreille, son port de tête altier. Elle joue les rôles de princes, de héros. Je la soupçonnais indolente et m'aperçus bientôt que je me trompais. La vie cloîtrée du Palais lui pèse et elle s'ennuie. *Anong Nari* vient ensuite. C'est une vague petite cousine de Sa Majesté. Elle joue les rôles de princesses, de déesses. D'une souplesse miraculeuse, elle manque cependant de style et, sachant trois fois

mieux son métier que *Ith*, elle en tire trois fois moins d'effet. C'est une laborieuse, une orgueilleuse, petite nature ingrate et ombrageuse. *Anong Nari* est son nom de Palais, en réalité elle s'appelle *Pong*, ce qui veut dire œuf. Je lui demandai : Œuf ? œuf de quoi ? œuf de colombe ou de paon (1) ? Œuf de paon, me répondit-elle. Voilà la fille, voilà le tempérament. Tout autre est *Suon*. Un corps charmant, élégant, mais une face ingrate avec un nez cassé, ce qui n'a pas d'importance, parce qu'elle assure les rôles de yaks, de géants, qui comportent un masque. Trois mots la dépeignent, trois mots à prendre dans leur acception occidentale : la bonne fille. Enfin *Khieuvan*, rôle de princesse comme *Anong Nari* et amenée malicieusement par la krouv *Lèk*, pour damer le pion à Œuf de paon et à *Lomphou*, professeur d'Œuf de paon. Dès la première heure, l'intrigue s'insinuait dans notre commission et même la photographie suscitait un branle-bas de combat. *Kieuvan*, 19 ans, figure murée, impassible, petite bouche en croissant, de traits nettement ciselés, d'une souplesse de liane, aristocratique et précieuse. Comment définir son tempérament ? Peut-être la plus travailleuse des quatre. Son sourire est charmant, mais superficiel sous un front d'airain. Humilité qui est peut-être un orgueil démesuré.

21 mars 1927. — Les séances de travail se poursuivent. Le cœur des quatre vieillards somnole le long du mur. Une réverbération folle tombe dans la salle par la fenêtre grande ouverte à cause de la photographie. Devant l'écran, la danseuse danse une phrase et nous notons au passage les attitudes principales, les poses de départ et d'arrivée. Arrêt. La phrase est recommencée et interrompue lorsque revient le geste noté. Une maîtresse le corrige, s'il y a lieu. La patiente tend alors ses muscles une seconde, écoute le double déclic de l'obturateur et continue sans nous quitter

(1) Le Cambodgien n'emploie pas dans ce cas le féminin et dit « œuf de paon » comme nous disons « œuf de canard ».

des yeux. Un signe, nouvel arrêt, photo. Ainsi au fil des heures (2).

Parfois le chœur des vieillards pousse un grognement. L'ancêtre *Pèn* a des éclairs dans ses yeux embués quand les gestes de *Yak* sont enregistrés. Chaque maîtresse vient avec deux ou trois suivantes et chaque danseuse avec une petite amie, qui errent dans les galeries du Musée. Leurs écharpes aux couleurs vives s'insinuent entre les statues grises et sévères qui, par contraste, font les fillettes plus mignonnes et plus brillantes.

Dès la deuxième séance, nous dûmes prévenir les susceptibilités. *Ith* ne vient pas les mêmes jours qu'Œuf de paon. Lorsque l'une pose, la maîtresse de l'autre affecte de sortir, de ne plus rien voir. Nos paroles doivent être dosées en nombre égal pour chacune : dix paires d'oreilles les enregistrent. Nous apprenons qu'il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là. En revanche, chacune a admirablement compris ce que nous voulons et se dépense sans compter, recommence d'elle-même toute phrase manquée, arrive avant l'heure fixée, discute les photos prises la séance précédente, les classe, et, du crayon, nous les fait corriger. Et nous apprenons vite qu'il y a chez ces natures si disparates et si difficiles à comprendre le même orgueil professionnel, la même vanité puérile, la même conscience : pas une n'élude, pas une ne se dérobe. Quelque chose semble agir et circuler dans cette jeune chair, venu des siècles passés, qui n'emprunte rien aux cerveaux, ni aux cœurs, quelque chose, dirait-on, qui aurait peur de la mort et serait la fin d'une vie.

Et déjà, devant nous, s'ouvrent quelques routes qui pourraient nous conduire au vif du corps de ballet. On entrevoit des points sensibles ; que l'art moribond pourrait être ressaisi par de petites mains habiles, de jeunes volontés tenaces, des servantes consciencieuses, si l'on savait coor-

(2) Nous avons ainsi enregistré 980 clichés, c'est-à-dire à peu de chose près, toutes les attitudes fondamentales de la danse et du théâtre Khmèrs.

donner leurs actions, les soumettre à une cadence qui les entraîne sans qu'elles s'en doutent et surtout si l'on parvenait à leur imposer une discipline.

Khieuvan nous a posé, en présence d'*Anong Nari*, quelques phrases que celle-ci pouvait nous donner, elle, première danseuse, parente du roi ! Et *Anong Nari* n'a plus desserré les lèvres durant toute la séance. Elle n'a pas fumé. Je l'observais de minute en minute, rencontrant son dur regard. Elle est partie sans me saluer. J'ai pensé qu'elle ne reviendrait pas le lendemain. Elle fut là, avant l'heure, souriante, ayant digéré sa couleuvre. Alors je lui ai donné un éventail et pas aux autres : ça leur apprendra ! Elle ne s'en est pas servi : ça m'apprendra ! Mais elle ne l'a pas oublié en s'en allant. Tout un drame.

28 mars. — J'ai fait rechercher et retrouvé *Nou Nâm*. Elle dansait encore en 1911 et m'avait posé des dessins alors que j'écrivais mon livre *Danseuses cambodgiennes*. A cette époque, elle était au déclin de sa gloire. Favorite de S. M. Norodom, elle le fut aussi de S. M. Sisowath. Quinze ans, elle brilla au front de deux rois, princesse du geste et toute puissante au palais. D'humeur altière et de caractère intraitable, elle dut quitter la cour vers 1912 et sombra dans l'obscurité. Elle est maintenant femme d'un secrétaire et approche de la cinquantaine.

Je ne l'avais plus revue depuis quinze ans. Elle entre dans mon bureau, humble, maigre, n'ayant conservé de sa beauté que ses yeux de velours, audacieux et intelligents. Elle me reconnaît, s'approche, me presse les bras. Que lui veut-on ? Je lui explique le fonctionnement de notre commission, lui demande de venir nous redonner la tradition d'il y a vingt ans, celle qui n'a pas été touchée par ces dernières années de décadence. Alors ses yeux s'approfondissent et son orgueil les anime. On ne sait plus danser, me dit-elle avec dédain et une moue comme si elle mâchait du fiel. Je la flatte, insiste, la convaincs. Elle me répond qu'elle est vieille,

faible. Tu rajeuniras ! As-tu donc oublié ? Ah ! non, elle n'a pas oublié, — mais pourra-t-elle ? Elle tend un bras maigre qui se replie en arrière, mais les doigts restent raides : ça ne fait rien. Elle se décide enfin et arrive le lendemain.

La voilà. Elle a remis la ceinture tressée. Le chœur des vieillards, en la voyant, s'anime et pousse des cris. Elle régnait, naguère, sur la fin de leur jeunesse. Et devant l'objectif, *Nou Nâm* s'agenouille, trace le grand salut initial de toute danse, se lève et se déploie. Reprenant ses poses de princesse légendaire, elle retrouve son arrogance et donne des explications sans réplique, amère. Elle se maîtrise et s'abandonne. Des crampes l'interrompent toutes les trois minutes — et elle redevient, sur sa chaise, une petite vieille qui prise du camphre pour se redonner des forces.

Parfois elle prend deux poses, presque semblables. D'un ton autoritaire elle dit, de l'une : « avant » ; de l'autre : « maintenant », et sa bouche est pleine de dédain. Voilà comme on dansait de Mon temps — et voilà ce qu'on fait aujourd'hui. Aujourd'hui, la main s'arrête deux centimètres plus haut que hier et la tête est bien tournée de deux degrés de plus que du temps de *Nou Nâm*. A peine l'avions-nous remarqué, — mais le chœur des vieillards s'était agité...

En une huitaine de séances, *Nou Nâm* nous donna près de cent cinquante clichés. Nous rattrapâmes ainsi un pan de passé et ressuscitâmes des choses mortes. Aux jeunes muscles déliés de *Kieuvan*, nous liâmes les vieux os de la danseuse déjà ensevelie dans l'oubli. Considérant dans le silence du bureau les photographies amassées chaque jour, à la face noire et ravagée de la vieille favorite nous voyons se superposer le visage poudré de *Ith*, et d'entre nos doigts se lève une danseuse pétrie de la noblesse du passé et vibrante de toutes les forces du présent.

3 avril. — On conçoit que nos séances ne se passent pas dans le mutisme. Une à une, les bouches s'entr'ouvrent.

Nous posons des questions insidieuses, répétées à chaque journée, afin que les réponses se recoupent. Et de jour en jour, à pas prudents, nous avançons ainsi, sans y pénétrer, dans le quartier interdit.

Des noms, des faits nous sont révélés. Nous apprenons la spéculation qui se fait sur les soldes pourtant infimes, sous forme de prêts à des taux exorbitants. Nous suivons les gestes des deux favorites du moment, ceux de la princesse, directrice des dames du palais. On nous dit pourquoi les bonnes danseuses s'en vont ; que, lorsqu'il y a danse officielle, on donne à une première actrice une piastre de cachet... avec quoi elle est obligée de payer les fleurs dont elle se pare, lesquelles à certaines époques coûtent une piastre vingt. Nous apprenons la grande misère des costumes jamais nettoyés, qui servent à toutes et que chacune revêt avec dégoût.

Par petites phrases éparses qui ne se rejoignent et ne peuvent avoir de sens que pour nous, puisque nous les cueillons à des bouches différentes, toute la décomposition du corps de ballet royal, décomposition matérielle, professionnelle et morale, s'offre à nous. Plus de répétitions, sauf quelques jours avant une fête. Depuis quinze ans, toujours les mêmes programmes, rabâchés et pourtant jamais sus. Partout le découragement, l'amertume, l'asservissement, le moindre effort, l'absence de scrupule, la misère. *Anong Nari,* de par sa parenté royale, touche 19 piastres par mois ; *Ith,* premier sujet, 10, *Suon* 6 ; alors que pour manger il en faut à ces jeunes femmes environ 12. Ainsi les danseuses royales khmères, uniques au monde, après dix, douze années de service et de claustration, gagnent moins qu'un coolie dont le salaire minimum est, à Phnom Penh, 0 fr. 50 par jour, soit 15 piastres par mois.

Elles sont là pour danser, pour travailler, ces jeunes femmes. Il leur faudrait, comme naguère, des exercices journaliers, un entraînement sévère et régulier, afin d'entretenir leur souplesse et leur mémoire. Toutes le savent,

toutes le disent, toutes le désirent à la condition qu'on les paye suffisamment et qu'elles sachent, c'est le cas de le dire, sur quel pied danser.

Chacune évoque les fastes de naguère. Régnaient alors d'incorruptibles directrices de ballet, la koun Tàn, la princesse Sumphadi, dures, brutales. On répétait au rotin. La danseuse rebelle était mise au cachot. Mais sous ces mains énergiques, cent cinquante ballerines dansaient en mesure, à la perfection, jouissaient d'un grand prestige et paraissaient en public parées de costumes propres et éblouissants. Le roi, jeune, passionné de théâtre, les faisait jouer des nuits entières. En ces temps si peu lointains, les soldes étaient suffisantes, car la vie était bon marché, le roi généreux en gratifications, et les favorites ne faisaient pas la loi. Si les peines étaient sévères, si le joug pesait plus qu'aujourd'hui, les satisfactions rutilaient. Dame du palais, danseuse royale, c'était une gloire de l'être.

Et que ce soit Œuf de paon ou une suivante, *Ith* à la face triangulaire ou l'altière *Nou Nâm* effondrée, que ce soit une batteuse de mesure ou un musicien qui me parle, quoi qu'on me dise, qu'on me mente ou qu'on soit sincère, je retrouve toujours deux idées nettes, permanentes, sur lesquelles peu à peu mon enquête se cristallise et que deux mots résument : orgueil et argent.

Donc, le théâtre cambodgien peut vivre encore.



Le 16 juin, à 8 heures, je suis dans la salle de danse pour la première des répétitions qui, désormais, auront lieu sous notre contrôle. L'orchestre est au complet. Lectrices et batteuses de mesure sont rangées le long de l'arène et je vois à travers les hautes colonnes, dans la rotonde qui sert de foyer, le corps de ballet au grand complet. Tout le monde est aux aguets. Au premier plan, bien en vue, arrivées parmi les premières, *Anong Nari*, *Khieu-*

van, une fleur dans les cheveux. De-ci, de-là, des sourires connus. Que va-t-il se passer ?

Jamais, peut-être, danseuses royales khmères n'ont répété devant un étranger. C'est qu'elles mettent pour le travail une veste ajustée qui moule le torse, révèle les seins et que la pudeur de la femme cambodgienne atteint à un degré inimaginable. Nous touchons à l'une des épreuves les plus importantes de notre réorganisation.

Il nous semble cependant que les figures ne sont pas trop renfrognées. Pourquoi tant de roses sur ces oreilles, tant de champas suspendus par un cheveu sur les nuques et si, pour le moment, les torses se dissimulent sous des écharpes, pourquoi ces écharpes sont-elles de couleurs si claires ?

Les deux premières maîtresses de ballet, *Lomphu* et *Lèk*, s'approchent. Il me semble que l'œil de la première, que je croyais crevé, s'est ouvert, un peu moins que l'autre, mais me regarde aussi. *Lèk* a une figure de complice. Notre tactique est arrêtée : qu'on répète selon la coutume. Nous sommes ici pour regarder, observer, nous ne venons pas vous enseigner la danse : nous venons vous en donner les moyens. Nous voulons vous étudier, apprendre comment les maîtresses et chaque ballerine se comportent, connaître chacune de vous dans son tempérament et dans son effort. Que les meilleures se révèlent. Et dans l'avenir qui nous est confié, seules les soldes des meilleures seront augmentées, doublées, triplées s'il le faut ; seules les plus habiles, les plus souples et les plus attentives seront appelées à constituer la future troupe royale du Cambodge.

« Ream » (3), tel est le seul mot que nous voulons prononcer. Ream : dansez. Les deux vieilles s'inclinent en joignant les mains. Quelques cris. L'orchestre prélude et aussitôt, quatre par quatre, sur huit rangs de profondeur, tous les torses dégagés tendant une soie qui brille, les

(3) Prononcer « rome », comme la ville de Rome, mais en roulant assez fortement l'r.

sampots étroitement fixés par une ceinture à mailles métalliques, un premier groupe de danseuses s'avance sous nos yeux, les visages graves, hermétiques. Dans ce groupe qui réunit tous les rôles de princesses, un justaucorps écossais, deuxième du premier rang, arrête nos regards qui croisent ceux d'*Anong Nari*.

Une répétition de danse cambodgienne, la répétition traditionnelle, celle qui commençait ce matin et qui, depuis plusieurs années, était oubliée dans la complicité générale et une déchéance acceptée, est une chose admirable. Tant de circonstances, d'individus, d'influence et de siècles l'ont peu à peu mise au point que rien n'est à y retoucher. L'ensemble des exercices se résume à ceci :

Tous les gestes dont aura besoin l'actrice pour jouer le répertoire se succèdent et se complètent, dépouillés de tout sens littéraire et de façon que les membres et chaque muscle entrent en jeu tour à tour et progressivement. D'abord la salutation rituelle, puis des mouvements lents, stations sur les jambes ployées, légères flexions du torse, demi-tours. Peu à peu, les tensions augmentent, deviennent hyperextension, les jambes et les bras travaillent méthodiquement en des dessins plus compliqués. Après 22 minutes environ de ce premier effort lentement exalté, commencent les marches rythmées auxquelles les courses s'enchaînent. Comme, à ce moment, les corps sont essoufflés, un nouveau salut agenouillé rompt l'essor épuisé. Enfin les corps sont repris par la finale dans de grands gestes amples, et la danse cesse après 34 minutes environ d'efforts progressifs. Il n'y a pas un arrêt, pas un trou, pas une rupture.

Les danseuses répètent ensemble par catégories, selon les quatre rôles fondamentaux du théâtre khmèr ; les princes, les princesses, les géants et les singes, car il est évident que les gestes du géant ne sont pas ceux de la princesse. Dans chaque groupe, au premier rang, les étoiles, puis, de rang en rang, les actrices de moins en moins ha-

biles jusqu'aux débutantes. De la sorte, chacune n'a qu'à suivre celle qui la précède immédiatement. Et devant le premier rang, lorsqu'il y a lieu, une maîtresse de ballet dicte les poses ou les exécute.

Les autres maîtresses circulent dans les lignes et, sans parler, corrigent les mauvaises attitudes, redressent un bras, tirent une main qui se renverse mal, ploient un dos, rectifient l'inclination d'une jambe. La patiente continue, impassible, sans être interrompue, les yeux fixés devant elle. Certaine maladroite est flanquée de deux maîtresses, une devant l'autre derrière. Elle est littéralement pétrie, modelée, tordue à la cadence de l'orchestre qui jamais ne s'arrête.

L'exercice commencé se déroule ainsi dans un rythme invariable. Chacune sait que cela est nécessaire, car pour enlacer les uns aux autres ces centaines de gestes qui, plus d'une demi-heure durant, se succèdent, sans signification littéraire, la mémoire et le corps doivent produire un tel effort, l'attention doit être si soutenue qu'un seul incident, une infime rupture disloquerait le tout. Et, chose merveilleuse, après vingt, trente années de danse, alors qu'elle a commencé son apprentissage à l'âge de 8 ans, jamais une lokkhon (danseuse) (4) ne montre sur son corps une déformation professionnelle : jambes et chevilles restent fines et déliées, tous les muscles demeurent harmonieux dans des formes simples et unies.

Et je les vois, les danseuses, unifiées dans une application commune. Chacune donne toutes ses forces. La sueur ruisselle littéralement sur les visages, coule sur les nuques. Œuf de paon avec ses compagnes de premier rang qui, devant elles, n'ont personne pour les guider, tomberaient sur place plutôt que de faire une faute qui déclancherait les fautes de toute une ligne. Puis les vestes ajustées se tachent de sueur. Ah ! le dur labeur, la sévère préparation, la subtile sculpture !

(4) Prononcer « lokkhone » en aspirant fortement l'h.

Les grands coups de tamtam de la finale retentissent. Le groupe des princesses fuit en se disloquant et aussitôt la troupe suivante, les princes, apparaît, toute fraîche, comme si elle naissait des vagues agitées et mourantes qui viennent de fuir, — telles, au début des âges, les apsaras originelles naquirent des flots de la mer. Peu à peu, ce nouveau groupe s'épuise à son tour dans la même épreuve, les traits se tendent. La finale. Une fuite nouvelle. Le groupe suivant prend place. Et ainsi toute la matinée.

Tel est le moule vivant fait de sons, de vieilles mains et de la grande autorité encore active de traditions, le creuset aux incorruptibles et mouvants contours où, peu à peu, se distend et se comprime une argile humaine qui se transforme en pépites. De tous les ballets khmèrs, de toutes les pièces de théâtre, de toutes les pantomimes actuellement connus et qui ne font que mettre en œuvre les membres ainsi préparés des danseuses et utilisent leurs gestes comme des signes gravés dans une matière inaltérable, aucun n'est plus beau que ce ballet d'exercices. Il forme le ballet originel et transcendant où la danseuse se replonge comme en un bain qui la dépouille de tout ce qui n'est pas essentiel et la restitue conforme au canon. Il a la signification d'un rite éternel. Il est la Charte, la danse khmère intégrale. Et la danseuse qui s'en nourrit ne peut pas mourir.

C'est pourquoi, depuis que nous avons senti la reprise du théâtre possible, nous répétâmes incessamment dans toutes nos notes et rapports : Les danseuses royales, depuis des années inactives, devront se remettre à un travail régulier que rien ne devra interrompre. Tout sera mis en œuvre dans ce but.

Nous n'avions donc pas d'autre mot à dire, nous, barbares d'Occident, pas d'autre mot que celui que nous avons prononcé, bref, sonore, impératif : Ream ! mais faudra-t-il, désormais, qu'on lui obéisse !...

2 juillet. — Les lokkhons étant lancées, les répétitions

redevenues régulières, nous voyons un peu clair devant nous et entreprenons un premier inventaire des costumes et des accessoires.

On sait que les costumes sont cousus sur la danseuse. Pourquoi ? Parce qu'ils doivent être très ajustés et communs à toutes les actrices. Aujourd'hui, *Savokhon* revêt le plus beau des justaucorps pailletés, parce qu'elle tient le premier rôle, et, demain, en pareille occurrence, *Kâni* aura droit au même pourpoint. Ces deux jeunes filles n'ayant pas la même corpulence, on reprendra, en cousant, de l'étoffe ou l'on en lâchera. Sous le règne précédent, la sévère Koun Tân étant directrice de ballet, on n'en était pas réduit à de tels expédients et chaque danseuse de premier rang portait un costume individuel qu'elle avait alors intérêt à respecter et à tenir propre.

Sur cent cinquante costumes de tous rôles, il n'y en a pas dix de convenables. Malgré les lumières, le mouvement, l'éloignement, nous avions bien pressenti, lors des soirées officielles, la grande misère de la garde-robe théâtrale. Mais comment nous serions-nous douté de l'ampleur du mal ; qu'après chaque service, ces satins brûlés retournaient au magasin effilochés et coupés, sans être jamais revus, ni réparés ? Comment eussions-nous su, alors, que la danseuse, exténuée après la danse, arrachait avec colère et dégoût sa carapace, cassant les fils, faisant sauter la passementerie, afin de s'en dégager plus vite, et la jetait dans un angle de sa chambre avec le désir de ne la revoir jamais ?

Allons, maintenant, prendre possession des bijoux du corps de ballet, en recoler les inventaires et nous consoler, parmi l'or et les gemmes, de la misère et de la saleté des costumes. Le directeur des biens de la Couronne, homme minutieux à la figure très fine, nous attend, flanqué de ses secrétaires.

Depuis bien des années, il distribue pour un soir des monceaux de bijoux, les récupère le lendemain, les compte et les remet dans des coffres. Métier admirable et dérisoire

comme la splendeur intermittente de l'actrice. Cette comptabilité dangereuse se tient ingénument. On s'aperçoit que vingt sautoirs portés à l'inventaire d'un poids de trente taëls n'en pèsent plus que vingt. Un comptable occidental en aurait une attaque d'apoplexie. Le comptable cambodgien est un sage. Il dit : Nous avons toujours le même nombre de sautoirs. S'ils pèsent moins, c'est qu'ils se sont usés. D'ailleurs, ils se sont aussi raccourcis, ces sautoirs : il est donc logique que leur poids ait diminué. Que voulez-vous ! L'un d'eux se casse par accident. On en perd dix centimètres. Ne serait-il pas extraordinaire, donc, que ces sautoirs aient toujours la même longueur et le même poids ?

On nous apporte un gros sac qui a l'air plein de pommes de terre. On le manie et le retourne avec peine sur la table. Il s'en écoule 204 chaînes de corps en or qui, doubles, font 408 serpents de tresses. Ils s'amoncellent devant nous. Et comme ils ne sortent pas assez vite, on tire dessus. L'opération doit faire sauter soixante maillons.Comme dorénavant, c'est nous qui ferons réparer tout ça et en serons responsables. Je supplie qu'on traite cet or avec tout le soin qu'on mettrait à manipuler du riz.

Il nous faudra trois jours pour achever notre inventaire. Bagues, anneaux de chevilles, bracelets, sautoirs simples et doubles, tout est en or et en argent purs, par lots de vingt, de cinquante, de cent. J'examine, crayon en main, 686 bijoux divers, d'un poids total de 43 kg. 987 et d'une valeur de 960.000 francs-or environ. Ce trésor, sauf quelques pièces, est en sacs, dans des paniers plats, des mouchoirs noués aux quatre coins, ou mis en petit tas au fond d'une armoire.

Y a-t-il séance de danse? Dans l'après-midi, on emporte les ballots sur l'épaule et on distribue le pactole aux danseuses. Chacune, de premier rang, reçoit dix groupes de chaînes-sautoirs, six ou huit bagues, dix bracelets, six chevillets, un baudrier double, un pendentif, un poitrail losan-

gique, une broche — plus d'un kilogramme d'or serti de pierres véritables.

Les trois quarts de ces parures sont démantibulées : le baudrier ne tient plus à sa plaque ; les chevillets sont bossués, les bracelets incomplets. L'habilleuse procède chaque fois à des réparations pleines d'astuce avec de la ficelle, du fil, de la cire, ce qui tombe sous la main. Les sept coiffures en feuilles d'or qui appartiennent aux premiers rôles sont devenues des petits monuments où les réparations que je viens de dire le disputent à l'aspect originel. Des fils de laiton assurent l'écartement des oreillères ; par-ci, par-là, du papier chinois bien tassé parfait un ajustage : le tout est que ça tienne et que, de loin, ça ne se voie pas trop. Vingt-cinq mille francs d'or repoussé et ciselé sont maintenus par du ficelage. Les parures rituelles sanctifiées par un siècle de danse, le contact de cinq générations d'officiantes et que trois règnes se sont transmises, ne retrouvent forme que par un bricolage chaque fois *in extremis*. Mais tout tient encore : on n'en est qu'aux réparations des réparations.

Il ne peut y avoir de responsable. Ces bijoux passent par vingt mains différentes pour parvenir à l'actrice et retournent aux coffres du Trésor royal par le même chemin, et cela, quinze, vingt fois par an. Le Palais en prête quelques-uns dans certaines occasions. C'est un miracle qu'il en reste et il faut en cela rendre grâce à l'honnêteté foncière, au désintéressement du Cambodgien. Le développement des affaires du royaume, de son administration, absorbe le ministre du Palais et ses subordonnés. Nous ne nous trouvons donc pas en présence d'une négligence coupable, mais, ce qui est bien plus grave, devant les exigences des temps nouveaux. Les crédits prévus au budget royal, chapitre du théâtre, n'ont pas été augmentés depuis dix ans. Et c'est là qu'est le mal.

★

15 juillet. — On commence les répétitions pour les fêtes anniversaires du roi. Selon la coutume, les danseuses joueront trois après-midi et trois soirées consécutives — et la distribution des rôles est compliquée si l'on veut répartir équitablement le travail.

Le roi Cheytât, accompagné du géant Kantân, son serviteur, aperçoit la princesse Botum et en devient amoureux. Cheytât est la petite *Phuœn*, dix-sept ans ; une de nos futures étoiles. Elle a pris place sur le lit d'apparat et, par sa mimique, exprime sa passion naissante. Le géant Kantân est à ses pieds dans la pose déférente qui convient à l'officier d'un prince. *Lamuth*, danseuse de second rang, le personnifie Nous lui voyons la figure bouleversée par les larmes. En sanglotant, elle nous expose qu'elle a 23 ans, que *Phuœn* est plus jeune qu'elle et que l'humiliation est intolérable de jouer dans ces conditions un rôle subalterne. Nous arrangeons les choses et le travail reprend.

Comment met-on en scène une pièce de théâtre cambodgien ? Il ne s'agit pas d'établir le contact entre actrices dont le jeu restera personnel, qui sont maîtresses de leurs effets, de leur temps, se laissent aller aujourd'hui à une passion différente de celle d'hier et dont les gestes et une mimique de leur invention sont en fonction de leur imagination.

Ici, l'actrice, presque toujours muette, écoute la phrase que lui jette la lectrice. Après quoi les chanteuses, marquant la mesure en frappant des baguettes de bois sonore, répètent la phrase au rythme de leur chant et l'actrice appuie ses gestes sur ce chant. Gestes et phrases chantées, réglées sur la même cadence, commencent et finissent en même temps. Par conséquent, l'ordre et le nombre de ces gestes sont prévus et impératifs.

Là commencent la grandeur et la complexité insoupçonnée de ce théâtre qui consiste à choisir, dans les centaines de gestes enseignés par les exercices que nous avons déjà dé-

crits, non seulement ceux qui, correspondant au sens de la phrase dictée, expriment ce sens, mais encore ceux qui, par leur enchaînement, se dérouleront dans un temps et à une cadence donnés.

Aucun graphique, aucune notation écrite, aucun aide-mémoire concret ne fixent l'agencement de cette déconcertante horlogerie, puisqu'une telle écriture ne pourrait être établie, à la rigueur, qu'en fonction d'un scénario déterminé — or, une actrice joue n'importe quel scénario.

Expérience : voici Mè *Lèk*, 68 ans ; et la plus jeune de nos maîtresses de ballet : *Dakpéay*, 38 ans. Formation différente, chacune ancienne danseuse, bien entendu. La pièce que nous mettons en scène aujourd'hui n'a plus été jouée depuis 18 ans. Durée : 3 heures. Nos deux actrices sont en présence. La lectrice dicte, les chanteuses emboîtent le pas et voilà tous les gestes de ces deux femmes qui s'enlacent et se rencontrent sans une erreur, sans une hésitation. Imaginez une mémoire humaine faite d'un millier de cellules numérotées, chacune de forme particulière, et que notre actrice sait en une seconde que les cellules 2, 70, 41, 720 et 454 seules, et seulement dans cet ordre, contiennent les gestes tout faits nécessaires à l'expression de cette phrase banale, une des mille phrases que comporte l'un des vingt rôles que peut être appelée à jouer cette actrice : « A ce moment, Soriavong le puissant — ayant vu la jolie Kinara — eut le cœur plein de joie — il alla lui prendre la main — la conduisit sur le siège doré — afin de la consoler. »

Se plaçant à côté d'une maîtresse en parfaite possession de ce puzzle plastique, la jeune actrice apprend le rôle en imitant son aînée. Elle se meut comme son ombre. Il suffit de quelques répétitions pour que ce rôle soit su par l'initiée et que, dans sa mémoire, soit ouvert le même nombre de cellules que renferme la mémoire de la maîtresse de ballet. Qu'on songe enfin que cette actrice a dix-sept ans et que, jusqu'à sa mort, elle sera prête à rejouer ce rôle, à recom-

biner tous les gestes qu'il comporte et apte à réexécuter chacun « à cinq centimètres près ».

Ce n'est pas tout. Nous ne mentionnons que deux personnages en présence. Mais voici quatre suivantes, accompagnant la princesse, et quatre officiers le prince. La même rigueur des combinaisons liera entre eux ces dix personnages et, si vous êtes averti, vous vérifiez qu'au moment où le prince fait tel geste et seulement ce geste-là, les quatre officiers lèvent la main gauche. Tous les personnages en scène, quel que soit leur nombre, connaissent l'horlogerie individuelle qui les anime et aussi celle qui meut les autres, puisque tous ces mécanismes isolés, mais tous solidaires, s'entraînent mutuellement dans telle circonstance et point dans telle autre, quelques secondes durant ou durant dix minutes.

En pratique, l'actrice ne retient, après une longue éducation, que des groupes de gestes. Que ce soit Enao qui sorte du Palais ou tel autre Prince, le même groupe de gestes intervient. Mais la simplification s'arrête là, car si, après être sorti de son palais, le héros part à travers les airs, c'est à cheval qu'il monte dans un autre cas. Nous sommes donc en présence d'un véritable langage que l'initiée retient et traduit par groupes de mots formant clichés — mais un langage sans écriture, qui se dissout dans l'air à mesure qu'il s'enseigne, s'apprend et s'exprime. D'une part, nous remarquons une rigueur minutieuse, une certitude de tous les instants qui ne laissent rien au hasard, ne tolèrent pas d'imprévu. D'autre part, rien n'existe en fait. Nous ne trouvons que la mobilité du corps humain comme moyen, l'atmosphère comme support et, comme source unique, la mémoire d'une vieille femme.

On répète. Le prince Soryavong lutte contre le Yak Assoraphat. *Lèk* enseigne à *Ith* les gestes de Soryavong, en face de *Dakpéay*, autre maîtresse, qui enseigne à *Snon* les attitudes d'Assoraphat. Maîtresse et actrice ne font qu'un personnage, les unes avec la tâche complexe de jouer et

d'enseigner, les autres celle d'apprendre et de jouer. Les 68 années de *Lèk* sont à l'affût afin de surveiller à la fois *Dakpéay*, de façon à combiner son jeu au sien, et de ne pas perdre *Ith* des yeux, afin de corriger ses erreurs. Elle doit d'autre part écouter lectrices et chanteuses, faire intervenir l'orchestre à point voulu.

Elle part. L'action la rajeunit. Le menton levé, l'œil d'un éclat surprenant sous ses cheveux gris, elle voit tout. Sans s'interrompre, d'une main elle corrige une pose incorrecte, va, vient, danse deux fois en elle-même et en son élève. Elle sait lorsque celle-ci peut jouer seule, et s'immobilise, les mains sur les hanches ; prévoit l'hésitation et, une fraction de seconde avant, lance la pose attendue que *Ith* saisit au passage.

Soudain, il y a faute grave, phrase plastique mal engagée. D'un signe, elle fait taire orchestre et chanteuses et, sans parler, exécuter la pose correcte. Tout repart. Or, il y avait eu faute, non pas parce que la pose prise avait été inesthétique, douteuse. Non. Cette pose avait été parfaite. Mais ce n'était pas celle qu'il eût fallu en cette seconde. La faute, d'ailleurs, avait été saisie en même temps par *Dakpéay* et l'aurait été par dix actrices spectatrices sachant le rôle. Elle n'était ni soumise à une appréciation, ni discutable. Toute une série d'hiatus en résultait puisqu'elle se heurtait au sens du thème et au geste correct de l'actrice vis-à-vis. L'implacable professeur n'avait pas vu, à la seconde qu'elle l'attendait, la combinaison plastique « Soryavong-Assoraphat » prévue par la tradition et dont l'arabesque précise, avec tous ses détails et ses moindres flexions, est gravée dans sa mémoire, depuis l'époque où elle-même, jeune comme son élève, l'apprenait d'une vieille tête grise.

Si nous ne voulons pas nous payer de mots, livrons-nous à un calcul des plus simples. Notre vieille *Lèk* commença à danser à l'âge de 6 ans et sa maîtresse avait, à l'époque, 62 ans. Si nous supposons que cette dernière dansait alors

depuis 50 ans, nous remontons, avec le même geste sous les yeux, plus d'un siècle de danse immuable. Comment admettre, dans un pays en décadence, que la maîtresse de la maîtresse de *Lèk* eût inventé ce geste ? Et nous sommes ainsi lancés dans le passé, irrésistiblement, malgré toute notre naturelle méfiance.

Sans doute, commençons-nous à entrevoir par des voies nouvelles le lent et fabuleux filtrage qu'a subi un tel art avant de parvenir à une perfection si définitive et si vivace que les années, les vicissitudes et les générations s'entassant sur son souvenir n'en ont pas atténué l'autorité. Nous mesurons la perte que nos temps dévastateurs provoqueraient en supprimant un tel miracle. Eh bien ! nous en sommes au point que, SI UNE CATASTROPHE SUPPRIMAIT AUJOURD'HUI LES CINQ MAITRESSES DU BALLET ET LA DIZAINE DE JEUNES ACTRICES QUI FIGURENT SUR NOTRE LISTE, LE THÉATRE CAMBODGIEN CLASSIQUE N'EXISTERAIT PLUS, NE POURRAIT PLUS EXISTER, SIMPLEMENT PARCE QU'IL NE POURRAIT PLUS ÊTRE TRANSMIS.

25 juillet. — S. M. Sisowath a été gravement malade et la cour est inquiète. Le grand âge du monarque rend menaçant le moindre incident. J'ai reçu à 7 heures du matin un mot du Ministre du Palais, Sa Majesté ayant demandé, dans la nuit, qu'on envoie immédiatement à la pagode de Phnom Dèl, dans Kompong Siem — une de ses pagodes préférées — la krouv Lèk et neuf danseuses pour exécuter une danse d'offrandes aux divinités. Il y a lieu d'autre part de cesser les répétitions par mesure de déférence. Les médecins français ne semblent pas avoir grande confiance en ces mesures, pourtant on a entassé les costumes dans un coffre et les officiantes sont parties dans trois automobiles : deux heures de route. Les offrandes aux dieux suivent, pour leur parvenir, la voie du progrès.

29 juillet. — Le roi va mieux et l'on continue la préparation des fêtes de son anniversaire. Les répétitions ont repris. Au delà des colonnes qui soutiennent le toit de la salle de danse, une partie du quartier privé du Palais, sous

le soleil. On voit, à l'est, le pavillon du Roi. Au Nord, et derrière quelques arbres, rutilent les dorures de la salle du trône. Des pelouses mal entretenues. Quelques bâtisses : demeures de princesses. Une fontaine avec un bac, fait d'une benne de wagon Decauville. Une allée s'ouvre là-bas, bordée de cases en bois et en paillotes : le quartier des danseuses. Des femmes circulent, les unes en costumes aux vives couleurs, qui vont prendre leur service près du roi ou en reviennent ; les autres flânent en sarong à grandes dentelures et veste blanche que barre une écharpe. Des vieilles reviennent du marché, leurs paniers circulaires pleins de victuailles et leurs bouches pleines de cancans. De-ci, de-là, de grands arbres et, dans la tâche d'ombre qu'ils jettent à leurs pieds, on distingue les vestes noires ajustées de danseuses qui attendent leur tour en se guidant, de loin, sur la musique.

A notre gauche, une cloison aux peintures usées, percée de deux baies, sépare la salle des coulisses. A ces baies, d'autres lokkhons regardent danser leurs compagnes. Roune mange un morceau de canne à sucre et en crache loin d'elle les fibres mâchées. Un gamin qui marche à peine les ramasse et les suce à son tour. Hutch, 19 ans, aux yeux de gazelle, gonfle par une trompette qui geint un ballon bleu en baudruche qui lui éclatera dans le nez, tout à l'heure. Presque à nos pieds, les batteuses de mesure. L'orchestre à notre droite. Dans cet îlot d'ombre et de musique, l'éblouissant paysage d'alentour jette d'incompréhensibles reflets où baignent les danseuses en cours d'exercice. Malgré l'intense lumière qu'elles reçoivent, elles se détachent en silhouettes. Leurs fronts, leurs cous en sueur luisent, ourlés de nacre. Et lorsqu'elles épanouissent leurs mains, à contre-jour, leurs ongles longs, par transparence, terminent chaque doigt d'une goutte d'ambre.

Quelle belle chose que le début du « ream » des princesses ! Elles s'avancent trois par trois du fond de la salle, d'abord à pas lents coupés par des poses — puis dans un

glissement. Elles marquent de l'hésitation à s'emparer de l'air. Leurs gestes s'y insinuent comme pour écarter des franges, des branches, des nuées .Chacune se néglige encore dans une grâce timide et précieuse, qui rend ambiguë l'implacable rythme de la musique et des batteuses de mesure. On voit, plastiquement traduite, la confusion d'une femme sûre d'elle, mais cependant inquiète et qui s'avance sans bien savoir où la conduisent ses pas. Bien qu'on entende le frôlement de leurs pieds sur le dallage, on comprend que ces jeunes filles se meuvent sur un autre plan que celui d'où nous les observons et suivent des monitrices que nous ne voyons pas. La jeune *Saruong*, il y a une minute, je la regardais courir et effrayer des dindons qui faisaient la roue à quelques mètres de la salle de danse. La voilà à son rang qui apparaît. De sa figure, toute expression enfantine a disparu, laissant un masque de sphinx d'où coulent des regards. Toute vie, tout âge disparurent de son corps depuis que, lente, elle a levé ses bras en les ouvrant et tendu ses doigts rayonnants.

Ce qui sépare la danse classique ou rythmique, telle que nous la concevons en Occident, et la danse khmère, s'impose dès ces premières mesures. Celle-ci n'a pas pour but un mouvement cadencé ou expressif. Le mouvement, au contraire, n'est que le moyen de construire une attitude, une immobilité fugitive où tout le corps s'équilibrera. De là, d'abord, cette lenteur ; ensuite cette précautionneuse disposition des membres qui, par leur symétrie ou leur dissymétrie, selon le cas, donneront l'idée d'élan et de légèreté sans jamais se servir d'un élan qui favoriserait l'expression de cette légèreté. Par exemple, lorsque l'actrice veut suggérer l'idée qu'elle quitte le sol, plane — elle s'immobilise — ce qui est à peu près le contraire de ce que concevrait une danseuse occidentale. Elle compte donc, pour provoquer l'illusion, sur la forme symbolique que prendra son corps, indépendamment de ce qu'auront signifié les gestes précédents, de ce que signifie, si j'ose dire, le contexte. Elle

incline son torse et ses bras dans des directions étonnamment fuyantes et instables et ne tient plus au sol que sur un pied et sur un genou. Mais ce pied aux orteils redressés, et ce genou posé si loin, et la jambe repliée si haut et si déliée, réalisent un équilibre si imprévu et si différent de ce que le raisonnement du spectateur prévoit ; cet équilibre est si incompatible avec l'immobilité de laquelle il résulte que, chez ce spectateur la sensation que la danseuse ne repose plus sur rien et s'est détachée du sol prévaut sur la réalité.

C'est un peu le même esprit qui règle l'hyperextension ou l'hyperflexion des membres. D'ordinaire, le bras humain s'ouvre jusqu'à l'arrêt imposé par le coude. Ainsi tendu, il dénonce l'armature qui le maintient. Quelle que soit l'agilité que vous dépensiez à le mouvoir, il n'en demeure pas moins raide et tous ses mouvements se heurtent à une commune limite. Voyez s'ouvrir lentement le bras de *Khieuvan*. L'angle s'agrandit peu à peu et voilà l'avant-bras en prolongement du bras. Vous attendez l'arrêt — mais le mouvement se poursuit. Dès lors, toute idée de limite est détruite et le squelette disparaît. Ce que ce geste pouvait avoir d'humain est remplacé par quelque chose de fluidique, d'inconsistant. A son tour, la main, ramenée sur l'avant-bras, achève le miracle. Il n'y a pas dislocation, il n'y a rien d'anormal. Courbes, volumes demeurent harmonieusement répartis. Si le geste se dépasse lui-même, il reste naturel. Et ce bras onduleux a ainsi trouvé dans sa propre substance et la rigoureuse logique de ses articulations le moyen de devenir quasi immatériel sans emprunter d'artifice au mouvement, à la vitesse ou à un élan.

3 août. — Aucune semaine ne se passe que nous ne recevions une demande d'entrée dans le corps de ballet reconstitué. Ce fut d'abord la danseuse *Roune* qui amena sa petite sœur : huit ans. *Kath*, dix ans, sœur de *Khieuvan*, suivit. Puis un de nos musiciens fit inscrire sa fillette. Nous avions

déjà retenu une quinzaine de gamines sur l'ancien personnel. Cette jeune classe est mise au travail sous la tutelle des maîtresses de ballet et la surveillance des grandes sœurs.

On pousse ces gosses aux derniers rangs. Une mèche de cheveux roulée en chignon semble collée sur leurs têtes rasées tout autour, et quelques-unes mettent un anneau de fleurs autour de ce chignon. *Roune* suspend au cou de sa sœurette un beau pendentif serti d'éclats de diamant. Elles ont toutes des sampots trop grands. Et elles imitent les aînées comme elles peuvent, gauches, attentives et mignardes, sérieuses comme des bonzes, avec de petits gestes trop vite finis ou pouvant à peine suivre, dans une course sautillante, le lent glissement des grandes. Les batteuses de mesure leur crient au passage des indications. Les enfants, les vieilles femmes et quelques dames du palais qui assistent au travail s'esclaffent et, par moment, la répétition tourne à la foire. Alors, la grande sœur, de sa place, se retourne afin de voir ce que devient sa gosse. Elle la découvre qui lève la jambe gauche, alors que c'est la droite qu'il faudrait, dans une pose d'oiseau mal perché. Et un sourire à peine esquissé, très doux, un sourire maternel, compatissant, distend ses lèvres, puis aussitôt elle nous lance un rapide regard qui signifie : « ayez de la patience ».

4 août. — Une danseuse royale, qu'est-ce au juste ? En 1906, lors du voyage de S. M. Sisowath à Paris ; en 1922, à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille, un groupe d'actrices allèrent en France. Les gazettes publièrent beaucoup d'anecdotes — presque toutes fausses sur les petites idoles, les danseuses sacrées, les épouses royales. Aucune de ces appellations fleuries ne convient.

Pas de déformation professionnelle. Intelligence moyenne, physique moyen. Pour la danseuse comme pour toutes les autres femmes du Palais, la vie consiste uniquement à résoudre à tout moment la question du rang, à savoir si

demain elle marchera avant ou après telle compagne, à essayer de dominer ou à se résigner à servir. Chaque personnalité n'existe qu'en fonction de l'entourage. Isolez-en une : vous avez une jeune fille timide, docile, effacée. Remettez-la entre deux compagnes, immédiatement elle devient tyrannique avec l'une et servile avec l'autre, selon leur rang. Elle ne libérera pas sa plus tendre amie de la hiérarchie qui la place au-dessus de cette amie et elle exige la préséance avec le même automatisme qu'elle se plie à la soumission. Depuis des années, Mè *Lèk* vit avec *Ith* et *Suon* sous le même toit et jamais ces lokkhons ne parleraient à leur maîtresse, ne serait-ce que pour lui répondre « oui », sans joindre les mains, et jamais Mè *Lèk* ne songera à dispenser ses disciples de ce geste. Une danseuse de 22 ans refuse de jouer le rôle de suivante d'une autre danseuse de 20 ans désignée pour le rôle de princesse, en raison de sa supériorité professionnelle. Mais cette dernière n'aurait-elle que 17 ans, si elle est favorite, bien en cour, d'une haute maison, serait-elle d'un talent médiocre — toutes les actrices de 21, 23 ans accepteront sans broncher les rôles secondaires. Ainsi, l'âge devient-il la base d'une hiérarchie dès que tous les autres prétextes de classification n'interviennent plus. Si, à la faveur d'un heureux destin, cet être plié dans cette sujétion tyrannique est remarqué par un grand ou par le roi et gravit quelques échelons, son imagination et sa vanité, si longtemps et si durement comprimées, dépassent toute mesure. Ses facultés, maintenues dans la défensive, se lancent à l'attaque. Tout doit plier devant celle qui plia durant des années. Tact, patience, tolérance, bienveillance, reconnaissance, sont vertus inconnues. L'aveugle servitude a formé une inexorable maîtresse. On conçoit, dans ces conditions, les ravages qu'exerce une favorite, et la prudence que nous dûmes déployer pour reconstituer un corps de ballet où notre classification ne pouvait tenir compte que du talent, abstraction faite même de l'âge. Dès la première heure, les favorites se liguèrent

contre nous, car il s'en fallait qu'elles fussent les meilleures actrices. Mais par un juste retour, comme elles sont détestées de tout le corps de ballet, leur hostilité poussa celui-ci vers nous plus sûrement que nos manœuvres. Dès que nous eûmes partagé en trois classes nos ballerines, le lendemain même, la hiérarchie nouvelle était incorporée dans leur sang, leurs projets, tous leurs gestes. Elles s'asseyaient en ordre. Maintenant, y a-t-il une chaise pour deux danseuses ? la deuxième classe s'y installe et la troisième dispose du dallage. La vanité professionnelle mise en jeu a remplacé instantanément la vanité de famille et d'âge puisque, tout comme celle-ci, elle aboutit à un classement et règle aussi bien laquelle de deux danseuses « marchera devant ». Les costumes, les bijoux, les rôles, les habilleuses doivent être réparties hiérarchiquement. *Khieuvan* (2e classe) pleurera si la coiffure de *Saruong* (3e classe) est plus belle que la sienne et il faudra la lui affecter, serait-elle trop petite et lui écorcherait-elle le front. Puérilité, dirons-nous ? Songeons alors à ce qui se passe chez nous et à ces acteurs qui font un procès à leur directeur et refusent de jouer parce que, sur l'affiche, leur nom n'est pas en caractères gras... A la décharge des actrices khmères, ataviquement hiérarchisées et puérilement attachées au rang qui leur est fait, sachons qu'elles demeurent anonymes, que jamais leurs noms ne sont cités sur aucun programme, dans aucune gazette et qu'elles n'attendent rien de la popularité. Ce sont, en fin de compte, des petites personnes obscures, mi-servantes et mi-bourgeoises, qu'une aube fait par hasard favorites, qui ne le sont plus au crépuscule et qui vivent dans l'espoir ou le souvenir de cet éphémère destin.

8 août. — Plus d'absentes aux répétitions. L'entrain de la troupe sélectionnée, rendue homogène, augmente. On parle et l'on rit en travaillant et il y a tant de fleurs de champa enlacées aux courts cheveux, de petites roses sur les oreilles qu'à ce train, les jardins du roi feront bientôt

triste figure. Nous commençons à voir clair parmi ces cinquante ballerines sorties de l'inaction et de l'anéantissement. Nous reconnaissons les tics, les habitudes, le port de tête de chacune — leurs qualités et leurs défauts. Nos maîtresses de ballet, gonflées d'orgueil, se dépensent sans compter. Il y a bien de-ci, de-là, des restes de fermentation, quelques plaies encore vives, mais pas inquiétantes. L'admirable clavier, le bel alliage en formation qui de lui-même rejettera ses scories ! Sous nos yeux, les corps s'évadent de leur torpeur. Parmi les groupes en exercice qui ondulent, soutenus par l'orchestre déchaîné, où les grandes se préparent à assurer le présent dans la renaissance de la plus belle des traditions khmères et le rythme de leurs corps épanouis, nos regards, à mesure qu'ils s'avancent vers les derniers rangs, atteignent les jeunes : quatorze ans, douze ans et, là-bas, la toute petite *Kantumruy*, huit ans, qui sourit en montrant les trous qu'ont laissés, en tombant, ses dents de lait. Dix, quinze années de danses futures sont là, concentrées, si aucune influence néfaste ne s'oppose à l'action du Protectorat français et si, de notre côté, nous donnons le meilleur de nous-mêmes et si les dieux satisfaits nous conservent quelques années encore nos vieilles maîtresses de ballet, dernières dépositaires du feu sacré.

10 août. — Sa Majesté Sisowath est morte, hier après-midi, à la fin de sa 88e année. Cent mandarins s'occupent des rites funéraires. La favorite s'écroule et a fui le palais. Les autorités françaises vont à leurs consignes et maints partisans font de la diplomatie. Toutes les danseuses, les cheveux rasés, ont quitté leurs écharpes couleurs d'aurore et de couchant pour revêtir des vêtements blancs. Un deuil solennel de quarante jours est ouvert, pendant lequel toute répétition, toute activité seront suspendues.

Notre pensée, à nous, se reporte sur un bien mince sujet, en vérité : un art que ce dernier événement, sans les mesures prises, eût peut-être rayé de la surface de la terre. Rien :

une danse. Moins que rien : une littérature, une musique et une plastique. Préoccupation futile dans notre époque de fer : une danse aussi vieille que la couronne qui oscille. Il ne s'en est fallu que de trois ou quatre mois, et la vie moderne heurtait cette fragilité. Depuis des siècles, de roi en roi, la décadence théâtrale s'était accentuée. Sous Sa Majesté défunte, la danse ne se soutenait que des souvenirs de S. M. Norodom. Depuis des siècles, les mains cambodgiennes construisent de moins en moins et tremblent de plus en plus. Mille enfants naissent par jour, vigoureux sans doute, qui vivront longuement et enfanteront : mais c'est la pensée qui est vieille, la volonté, l'esprit d'initiative qui sont épuisés. Tous les ressorts sont distendus. Les soins d'une vie infiniment modeste, le riz du jour, la paix de la case, le rêve, un orgueil sans ambition : c'est tout. On ne peut trouver dans ce peuple si doux, si aimable, si franc, que des individus épars, que rien ne distingue de la masse, mais qui, convenablement traités et groupés, chaque jour stimulés et à tout instant soutenus, passeront à l'action et se développeront comme l'arbre fruitier que maintient l'espalier. Quand ce pays était isolé dans ses courtes frontières, maintes traditions animaient sa beauté. Mais depuis 25 années, notre civilisation occidentale le pénètre de toutes parts et jusque dans ses plus intimes replis. Aucune tradition ne résiste à l'Occident. C'est pourquoi il était temps que nous nous servions de toutes les ressources qui nous restaient pour isoler cet art merveilleux qui palpite encore, le prendre sous une ferme et définitive protection, raffermir sur son front le diadème aigu, rebroder de pur métal ses pourpoints et l'offrir bien vivant dans sa souplesse retrouvée à tous ceux qui, aux prises avec les temps nouveaux, ne se fussent pas consolés de sa perte.

GEORGES GROSLIER

Directeur des Arts cambodgiens.

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

I

La colombe gémit au seuil de la journée.
Un coq, blessé de voir s'éteindre les étoiles,
Se plaint au ciel de ses amours inanimées
Et l'azur chaud bleuit, se glace, devient pâle.

Lueur froide, quel cœur dirait au mois de Mai
Sa lassitude obscure au confin d'une aurore?
Ecoute, les oiseaux ne disent pas encore
Si le jour est tendre ou amer.

Si le jour... les saisons se bousculent pareilles
A de jalouses sœurs, folles de leurs bijoux
O sens désemparés d'immortelles merveilles,
Ames dont le désir est de vivre à genoux!

La colombe gémit près de la matinée,
Les coqs s'appellent.

II

Les arbres tout perclus de la prime rosée
N'ont trouvé de soutien qu'un reste de brouillard.
Les rosiers penchent au hasard
Les dernières roses de Mai.

L'alouette enfin jaillit
D'un sillon de terre brune,
D'un sillon trop mal fini.

Qu'importe la solitude?
La chasseront son élan,
Ses ailes et puis son cri.

Les premières cloches tintent,

Dissipez-vous, maléfices
Qui entourez de malices
Les hommes que le matin
Courbe encore sur leur couche.

Le sommeil sur leur paupière
A cousu dix mille songes,
Des images, des prières,
Des vérités, des mensonges.

Mais voilà l'aube qui sait
Quel souci se réfugie
Dès ce réveil de la vie
Dans ces esprits affamés
Et de souffrir et d'aimer.

Les premières cloches tintent.

Energie! O parfaite
Et première clarté!
Le soleil naît,
Le soleil jette
Dans ses enchantements ses glaives enchantés.

Troubles, démons, sortilèges.
Le parfum de quelques roses
Circule dans le jardin.
L'alouette grimpe, allège
Sa poitrine d'un arpège.
Le coq éclate soudain,
Dit sa joie et sa colère.
Et les colombes roucoulent
Leur mélodieux amour.

L'Angélus bat la campagne
Comme, de ses avirons,
La barque bat l'Océan,
Et porte dans son sillage
Mille débris de naufrages
De cœurs qui se sauveront.

Maintenant, tout au Zénith,
Les coursiers du Citharède
Se cabrent, nous éblouissent;
La terre frémit et lève
Sa coupe de fruits, de fleurs
De ce début de printemps.

Et vous qui dormez encore,
Combien de fils de la Vierge
Tiennent vos paupières closes
Pour que les feux de l'aurore
N'aident à votre réveil!

L'Angélus de mille cloches
Tinte dans l'azur de Mai.
Colombes, blanches colombes
C'est le temps d'aimer.

JEAN SAUCLIÈRES.

LES PRÉCURSEURS DE LA MORALITÉ ESTHÉTIQUE

PYTHAGORE, EPICURE ET JÉSUS

—

SOUS LE MANTEAU DE LA MORALE

La moralité est l'ensemble des manières d'être qui conditionnent la vie d'une espèce. Cette définition s'applique plus particulièrement aux espèces qui vivent en société. Mais, parmi celles-ci, les hommes présentent encore cette autre particularité remarquable que les modalités de leurs actes se reflètent dans leur conscience presque dans le même temps qu'elles se produisent. L'homme puise dans cette coïncidence l'illusion qu'il est lui-même l'auteur de ses propres manières d'être et qu'il dépend de lui d'engendrer à sa guise, de maintenir ou de rétablir celles qui constituent la moralité. La nature agit seule directement et comme aveuglément dans les autres espèces pour déterminer les attitudes utiles. L'homme, tandis que la nature développe en lui son improvisation, se persuade qu'il lui appartient d'intervenir, de décider de ce qui lui est utile, d'assigner à son destin des buts de son choix et de les atteindre par des moyens volontairement appropriés. Cette forme particulière de son activité prend le nom d'activité morale. Chez l'homme, la moralité se complique de la morale. L'homme voit dans la morale une forme supérieure de l'activité.

C'est là une opinion. Ce n'est peut-être qu'une présomption. L'apparition de l'activité morale coïncide en effet dans le milieu biologique avec celle du fait de conscience. Or l'intervention du fait de conscience suppose que l'activité totale qui jouait jusque-là dans l'existence s'est divisée au sein d'elle-même. L'élément créateur de cette activité qui engendrait les espèces dans l'ajustement de leur organisme aux

conditions du milieu extérieur se trouve affaibli de toute la part prélevée par le fait de conscience pour se constituer. Loin que l'activité morale qui intervient dans le milieu humain soit une forme supérieure de l'énergie, elle en apparaît donc à l'analyse comme une forme dégradée. Et cette dégradation sera d'autant plus sensible, elle entraînera des conséquences d'autant plus graves que le fait de conscience sera promu à une plus haute dignité, qu'il sera considéré comme l'acte consommant la plus grande somme d'énergie, exigeant pour son fonctionnement dans le monde biologique les organismes les plus complexes et les plus élevés.

D'un tel point de vue, l'apparition de la morale au cours de l'évolution métaphysique qui se confond ici avec l'évolution biologique est le symptôme d'un déclin de la moralité. En est-elle la cause ? Est-ce parce que le fait de conscience intervient que la moralité décline? En est-elle la conséquence ? Est-ce parce que la moralité décline, est-ce parce que l'activité totale engagée dans l'existence s'épuise en se divisant et se diversifiant que le fait de conscience apparaît ? Les deux événements sont à vrai dire à ce point corrélatifs que la tentative de les désunir serait vaine. Oiseuse aussi d'ailleurs, parce que, de l'une ou de l'autre interprétation, les conséquences seraient les mêmes. A s'attacher à la seconde alternative, il apparaît que tous les impératifs de la morale n'auraient aucune raison de se produire s'ils s'adressaient à des êtres en possession de la moralité, et c'est-à-dire pourvus de manières d'être réalisant les conditions de la vie de l'espèce. Le fait même de l'impératif implique la déchéance.

Dans l'étude que j'ai publiée ici même sous ce titre, *la Moralité esthétique*, je constatais que la présence du médecin ne garantit pas la guérison, mais qu'elle atteste l'existence du mal. Dans le même sens, j'ajoutais : « où est la morale, la moralité n'est pas ». En sorte que c'est la maladie qui crée la médecine, et la défaillance de la moralité, la morale

§

Qu'est ce donc dans l'espèce humaine que la moralité ? quel est, en termes concrets, cet ensemble de circonstances qui conditionne la vie de l'espèce ? *C'est, semble-t-il, un compromis opportun entre les instincts possessifs qui, en attribuant leur prix aux choses, créent l'objectivité du monde et une force de sens contraire, ayant le pouvoir d'un frein, et qui met au point de leur coexistence possible les divers instincts dans le milieu physiologique et les désirs des individus dans le milieu social.* L'équilibre favorable à un tel compromis est rompu dans le milieu social lorsque les instincts possessifs et les désirs individuels, n'y rencontrant pas le frein qui les met au point de leur coexistence possible suscitent entre les individus dans l'intérieur des groupes sociaux et entre les groupes humains eux-mêmes des conflits où la matière humaine s'épuise et se détruit.

L'activité morale implique-t-elle conscience de cette rupture d'équilibre comme de la cause du mal ? Il semble que oui, car elle s'est, sous son premier aspect, donné comme un frein, comme un principe d'inhibition et ses impératifs vont tous à comprimer chez l'homme les instincts possessifs, à déterminer un renoncement aux biens qui les satisfont et qui sont pour les hommes des objets de dispute. Elle a même trouvé au cours de cette première phase, dans son union avec les religions et les mythes auxquels elle s'est incorporée des moyens de réalisation. Car elle a su faire du renoncement aux instincts, au cours de l'existence terrestre, la condition même de leur assouvissement en un monde posthume où tous les hommes doivent recevoir une égale rétribution et une même part de bonheur. Mais un tel ascendant exercé sur les consciences n'allait pas sans la foi, et la foi, qu'il ne dépend pas des hommes de posséder, correspond dans l'histoire des sociétés aux périodes durant lesquelles, dans le domaine thérapeutique et en ce qui touche aux maladies du corps, le malade est encore sensible aux

remèdes, les invente lui-même et y récupère les conditions de la santé. A cette période en succède une autre durant laquelle les remèdes sont sans effet sur un organisme dont le mal s'est rendu maître et qui n'a plus qu'à se dissoudre. Cette période apparaît, dans le domaine de la morale, quand celle-ci privée du soutien de la foi se trouve n'avoir plus à offrir aux hommes, en échange du renoncement qu'elle leur demande, les compensations dans l'au delà auxquelles la foi attribuait une valeur dans le présent immédiat. Or si les motivations et les fictions semblent pourvues d'une efficacité sur les actes, c'est en tant qu'elles recouvrent des lois physiques qui agissent sous leurs apparences ; l'homme ne renonce à quelque chose qu'en faveur de quelque chose de meilleur. La foi ôtée, qui réalisait la promesse, la morale s'est trouvée sans force. Le renoncement pour le renoncement ne joue pas dans le domaine de la causalité. Il n'y pénètre pas.

Mais une circonstance beaucoup plus grave est venue s'ajouter alors, — et du fait même de la morale, — à celle qui déjà, avec l'évanouissement de la foi, la rendait inopérante. Impuissante à refréner les instincts, l'activité morale, qui est en son essence appétit de bonheur, même quand elle s'exerce sous les espèces du frein, s'est évertuée à éviter le conflit entre les hommes pour la possession des biens en augmentant le nombre des biens. Elle avait tenté, au cours d'une première phase, de réaliser le compromis utile à la vie sociale en se rendant maîtresse de la nature humaine, en lui faisant accepter les freins nécessaires. Après qu'elle eut échoué dans cette tâche, elle s'est évertuée par une tentative inverse à se rendre maîtresse de la nature des choses et, par la connaissance des lois qui la gouvernent, à la contraindre de n'apporter plus aux hommes que des sensations de bien-être. Exploitant à cette fin l'effort scientifique, elle a obtenu dans cette seconde tentative, au cours des cent dernières années, des résultats merveilleux et déconcertants. Merveilleux si l'on considère l'asservissement réalisé par la

science des forces de la nature et leur utilisation au profit de l'homme. Déconcertants si l'on considère la répercussion de l'événement sur la moralité et c'est-à-dire sur les conditions d'existence de l'espèce. Il est arrivé, en effet, que cette tentative nouvelle, qui à l'égard de la nature des choses a réussi, a été frappée de stérilité du fait du caractère indéfini de l'élasticité psychique et de l'insatiabilité du désir. Il est resté qu'à la suite de l'immense effort accompli en vue de combler le désir, les hommes se sont trouvés sollicités par un plus grand nombre d'objets dont la possession seule pouvait les satisfaire et que la lutte en vue d'acquérir, au détriment les uns des autres, ces objets de convoitise est devenue plus âpre qu'elle ne fut jamais. Le sens possessif a été intensifié, tandis que le frein avait été affaibli jadis de la force que lui apportait la croyance.

L'activité économique est la forme contemporaine de l'activité morale, la seule qui agisse sur les consciences. Elle excite sans cesse de nouveaux désirs et ne les satisfait que pour en susciter d'autres. Elle est ainsi liée par la cupidité qu'elle attise sans répit à la nécessité du conflit entre les hommes. La dernière guerre n'est qu'un épisode du processus général qui, *conditionnant le bonheur par la possession des biens*, développant le désir plus promptement que ne sont créés les objets propres à le satisfaire, fait son objet et sa fin de la destruction des hommes et apparaît comme la dernière période du mal dont la morale, la croyance qu'il appartient aux hommes de réformer la nature humaine, fut le premier symptôme.

Le mal est tel que les hommes qui passent pour les plus attachés à la conservation de la société humaine demeurent persuadés qu'elle ne peut être préservée que par le moyen qui la mène à sa perte, c'est-à-dire par le renforcement de la morale. Or il se trouve précisément que la morale, sous la forme inhibitive où ils la préconisent, ne peut être renforcée et qu'elle est entièrement inopérante. Il est parfaitement vrai que c'est pour l'humanité une condition de vie ou

de mort de refréner l'impulsion qui la pousse à développer indéfiniment toutes les formes du besoin. Il est parfaitement vrai que la morale sous ses formes prohibitives répond à cette nécessité. Mais il est parfaitement certain également que les impératifs de la morale sont dépourvus de toute force exécutive depuis que la foi n'assure plus chaque homme individuellement qu'il recevra une récompense en échange du renoncement immédiat que lui demande la morale. A l'heure actuelle, toutes les tentatives de la morale n'ont d'autre signification que de proclamer la défaillance de la moralité. Où est la morale la moralité n'est pas. Cette formule qui a l'air d'un paradoxe ressemble beaucoup plus à une vérité du philosophe de Lapalisse.

§

Faut-il donc penser que tout est perdu, que c'en est fait de la civilisation dont nous sommes ? Il le faudrait si le sort des sociétés humaines dépendait de la présomption qu'ont les hommes de déterminer la forme de leur bonheur, de fixer le but vers lequel ils tendent, de trouver les moyens d'atteindre cette fin et d'être maîtres de les appliquer. Il faudrait dans ce cas désespérer. Car celui qui, considérant les deux mille cinq cents ans durant lesquels la conception morale du monde a tenté de se réaliser dans l'histoire, oserait se déclarer satisfait du résultat obtenu, celui-là témoignerait seulement qu'il n'a aucune conscience véritable de ce qu'est la conception morale du monde. Son optimisme n'aurait d'autre effet que de la ravaler et de la rendre méprisable. Si l'activité morale, loin de supprimer le mal, n'a eu d'autre effet que de l'aggraver, ce n'est donc pas desservir la cause de la moralité que de la dissocier de celle de la morale, et de ne voir dans la morale qu'une présomption, une fausse manœuvre et une erreur. C'est au contraire passer du pessimisme le plus désespéré à une hypothèse dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ouvre la porte à la possibilité d'un espoir.

La présomption morale consiste tout entière en la croyance que l'homme est libre de modifier la relation des choses avec sa sensibilité, soit en modifiant ses instincts et en devenant autre qu'il n'est, soit en modifiant la nature et l'asservissant à ses désirs. Depuis des siècles, les religions et les morales prêchent aux hommes de devenir vertueux, sans que la vertu, telle du moins que l'entend la morale, ait réussi à diriger leurs actes. Mais d'autre part, toutes les victoires remportées par l'intelligence humaine sur la nature n'ont réussi qu'à rendre la sensibilité humaine plus exigeante. N'est-il pas dès lors avantageux de penser que la destinée de la société humaine ne dépend pas de la volonté des hommes et que l'échec de leur tentative n'implique pas nécessairement l'échec de l'entreprise qu'ils tentaient de réaliser ?

I

La morale est la conception que les hommes se forment de leur bonheur et des moyens de le réaliser. La moralité est l'ensemble des manières d'être qui conditionnent l'existence de l'espèce. Les hommes au delà de l'existence recherchent quelque chose : le bonheur. Ils ne veulent pas de l'existence sans le bonheur. A cette recherche dont ils n'ont pu réaliser l'objet, ils ont compromis l'existence elle-même. Ce qui agit dans la nature et dans toutes les espèces jusqu'à l'homme, l'expérience métaphysique elle-même, la nature naturante de Spinoza, ne se soucie que de l'existence, et en réalise les conditions. Mais comme il n'y a rien en dehors du fait de l'existence, il se trouve que les conditions du bonheur sont mêlées et confondues avec les conditions de l'existence.

Faut il donc préférer à la réalité du bonheur la conception qu'en ont imaginée les hommes ? Une opinion est-elle préférable à une réalité ? Si donc toute la tentative morale a trait à une présomption qui n'entre pas dans le jeu de la causalité, si la croyance selon laquelle les hommes se pré-

sument libres d'être ce qu'ils veulent être est entièrement vaine, si cette volonté d'être autres qu'ils ne sont ne s'articule avec aucun pouvoir, si les motifs qu'ils attribuent à leurs actions ne correspondent à aucun mobile, ne faut-il pas chercher dans un autre domaine les éléments dont la réalité véritable est constituée? La morale faite par les hommes a échoué dans son entreprise de donner aux hommes un bonheur dont elle imaginait les conditions et les formes. A rechercher ce bonheur, elle a compromis l'existence même de l'espèce. Par quels moyens l'Expérience, sous ce jeu d'apparences et de fictions, maintient-elle donc et perpétue-t-elle l'existence ? *Comment réussit-elle à mettre les instincts possessifs au point de leur coexistence possible dans le milieu social?* Or, ce n'est pas comme la morale en leur commandant de se restreindre. C'est en créant dans la matière biologique et chez l'homme un nouvel instinct qui, pour se satisfaire, s'oppose dans une certaine mesure aux autres instincts, en fait les moyens de sa propre réalisation, les guérit de leur insatiabilité, met un terme à leur élasticité indéfinie en les absorbant en sa fin propre, vers laquelle il les détourne. Ce nouvel instinct s'exprime dans le sens esthétique qui engendre, à l'occasion de la réalité, même douloureuse, la sensation de la beauté. La morale, où s'exprime l'illusion engendrée chez l'homme par l'apparition du fait de conscience, n'a pu faire qu'une existence divisée avec elle-même fût bonne. Le sens esthétique montre que cette réalité, dont l'imperfection est l'essence, est belle. Il transpose le sens de la vie de la sensation à la vision, de la possession au spectacle.

D'un phénomène tel que l'existence, qui est conditionnée par la connaissance de soi et c'est-à-dire par le fait de conscience, le fait de conscience ne peut être retranché. Rien ne peut faire d'autre part que ce fait de conscience, en divisant avec elle-même l'énergie totale de l'existence, n'y soit une cause de trouble, qu'en introduisant entre les fragments de cette énergie totale la lacune infranchissable qu'y

perpétue et qu'y maintient la suite indéfinie des sujets de tout état de conscience, il ne s'oppose de la façon la plus invincible à la possibilité d'une reconstitution du tout par l'assemblage de ces fragments. Or, toute l'activité de la morale s'emploie à utiliser le fait de conscience en vue d'engendrer cette reconstitution adéquate qu'il a précisément pour effet de rendre irréalisable. Une telle tentative qui est absurde en soi ne peut donc avoir d'autre résultat que de varier indéfiniment tous les aspects de l'inadéquat, que d'engendrer l'indéfini de la diversité spectaculaire. Impuissante à trouver sa justification en elle-même, elle ne peut donc la trouver qu'en une autre activité dont la vision spectaculaire est l'essence et qui, par la joie qu'elle ressent à la contemplation de cette genèse indéfinie, lui assigne à tout instant quelconque une fin et une raison d'être. Cette activité est l'activité esthétique. Elle consiste en un emploi légitime du fait de conscience s'exerçant selon sa valeur autonome en un acte pur de vision, en un fait de contemplation de ce qui est, au lieu de s'appliquer, sous l'empire de l'hallucination morale, à faire que les choses soient autres qu'elles ne sont.

Telle est la signification de la substitution de l'esthétique à l'éthique comme principe de justification de l'existence dont l'exposé forme le thème central des *Raisons de l'Idéalisme* (1) et de la *Sensibilité métaphysique* (2). De ce thème il résulte que, parmi les relations d'elle-même avec elle-même engendrées par le dynamisme de l'existence, il en est une où l'existence se situe en face de tous les phénomènes qu'elle engendre comme en face d'un spectacle et dans la sensation de beauté qu'elle éprouve à leur occasion trouve, en joie plénière, la compensation de la douleur à laquelle elle s'est prêtée pour engendrer dans le monde halluciné des acteurs les éléments du spectacle.

(1) Un vol. in-18, Mercure de France.
(2) Un vol. in-16, Alcan.

Par delà cette justification métaphysique, j'ai recherché si le sens esthétique n'avait pas apporté dans la vie en d'autres études sociales le facteur de moralité propre à en assurer le maintien. Or, ce que la morale n'avait pu obtenir en le recherchant directement — mettre au point de leur coexistence possible les instincts possessifs — il m'est apparu que le sens esthétique l'avait réalisé, sans en avoir aucun souci. Car, tandis que la morale imposant aux hommes le renoncement à la satisfaction des instincts possessifs n'avait aucune compensation à leur offrir en échange et montrait son impuissance à se réaliser, le sens esthétique engendrait, avec un instinct nouveau, une joie nouvelle et d'une extrême intensité qui tempère ces instincts et les met à ce point de leur coexistence possible, sans les supprimer, car c'est à leur occasion qu'elle s'exerce, mais en apportant, par le seul fait qu'elle vient en concurrence avec eux l'intervention qui détermine le compromis opportun. La morale qui est une intervention humaine, ne pouvant rien ajouter à la vie, en était réduite, pour réaliser les conditions du compromis, à la tentative de susciter d'affaiblir des forces qu'elle ne parvenait pas à concilier, mais la nature qui dispose souverainement du pouvoir créateur, loin qu'elle retranchât, ajoutait quelque chose. Elle engendrait avec le sens esthétique un nouvel instinct et, comme la fleur où elle s'épanouit, cette sensation de beauté qui, se formant à l'occasion de toutes les autres sortes de sensation, réalise en une synthèse et en une harmonie toutes les dissonances où celles-ci s'assaillent et se heurtent. Ce duel inégal entre l'homme inventant la morale et la nature inventant la beauté n'évoque-t-il pas ce poème de la *Légende des siècles* où Victor Hugo mettait aux prises Dieu et Satan qui lui dispute le pouvoir de créer une merveille? Et tandis qu'avec les éléments distribués à profusion par Dieu, Satan invente la sauterelle, avec l'araignée que lui tend Satan, Dieu fait rayonner le soleil.

Parmi les perspectives de la substitution de l'esthétique à l'éthique, tel est donc, s'ajoutant au thème de la justification métaphysique de l'existence, le thème de la moralité esthétique. Exposé dans l'étude évoquée déjà qui fut publiée ici même, rappelé en quelques lignes de *la Sensibilité métaphysique*, il a reçu ailleurs, en des pages qui seront assemblées par la suite en un ouvrage autonome, les développements qu'il comporte. Qu'il suffise de signifier ici l'importance qu'il a pour les hommes. En présence de l'échec de la morale, de son impuissance à réduire les instincts de convoitise au point où ils n'engendrent pas la lutte entre les hommes, tout espoir de voir la société humaine se perpétuer repose sur le destin réservé à l'autre moyen, au moyen employé par la nature en vue de réaliser la moralité. L'homme moral, c'est-à-dire l'homme qui prétend intervenir et façonner le destin, n'est sensible qu'aux biens qu'il faut posséder pour en jouir et sa plus haute vertu ne va qu'à refréner le désir de possession que ces biens inspirent conformément à la justice, c'est-à-dire de telle sorte que tous les hommes, sans en venir aux mains, aient leur part de jouissance. C'est cette entreprise, l'entreprise morale, qui a échoué. Mais, la nature, sans l'intervention de l'homme, a suscité chez l'homme un merveilleux pouvoir. C'est, lié à l'apparition du sens esthétique, le pouvoir de jouir des choses sans les posséder. Plus le sens esthétique est développé chez l'homme, et moins il attache de prix aux biens qu'il faut disputer aux autres hommes pour en jouir, non qu'il les dédaigne absolument, mais parce que le plaisir esthétique qu'il a le pouvoir d'éprouver à leur occasion est plus intense que le plaisir plus direct de la possession. L'apparition du sens esthétique, « pouvoir de retirer des choses un plaisir sans les posséder » (3), réduit donc le désir de possession à la nécessité biologique. Elle supprime l'hystérie du désir qui engendre l'insatiabilité et l'extension indéfinie du besoin. Seul le développement d'une espèce d'hom-

(3) *La Sensibilité métaphysique*, p. 106.

mes pourvus du sens esthétique peut mettre fin à la nécessité qui, ce sens ôté, contraindra de plus en plus les hommes de s'exterminer pour la conquête des choses dont on ne peut jouir sans les posséder.

§

S'agit-il donc, avec le sens esthétique, d'une faculté nouvelle qui aurait fait, qui ferait de nos jours son apparition chez l'homme en vue d'y conjurer les dangers du sens possessif ? Non, et c'est à dessein que j'ai stipulé comme condition de salut, non l'apparition, mais le développement d'une certaine espèce d'hommes. Je pense en effet que le sens esthétique, forme épanouie du sens spectaculaire, a fait son apparition dans l'homme avec le fait de conscience dont il est l'expression sans mélange, celle où la joie de voir apparaître la vie se désintéresse de la prétention de la modifier abandonnant ce soin au pouvoir créateur de la nature. J'ai dit ailleurs — *Raisons de l'idéalisme* — et *Sensibilité métaphysique*, que le sens esthétique se manifeste dans l'évolution de la matière vivante avec la transformation de la sensation en perception, qu'elle apparaît chez l'homme avec le sens de la curiosité, qui est un plaisir pris non à l'acte lui-même, mais au spectacle offert par l'action. D'une façon générale, le sens spectaculaire consacre par son développement la prépondérance progressivement acquise du plaisir pris à voir sur le plaisir pris à éprouver directement des sensations, la métamorphose d'une part de plus en plus grande de l'énergie engagée dans l'action en activité contemplative. Du fait de cette prépondérance, quand elle est réalisée, l'homme pourvu du sens esthétique reconnaît dans la vision contemplative la nature et la signification essentielle de l'existence. Si l'illusion d'utilité qui inspire les autres hommes ne lui apparaît plus alors que comme le moyen de créer la matière et les objets du spectacle et de donner naissance à la beauté, il n'est pas besoin d'en venir à cette réussite extrême pour voir dans le jeu de la causa-

lité s'exercer l'action du sens spectaculaire et pour distinguer la vertu qu'il a de s'opposer à la violence des instincts possessifs et de créer l'état d'équilibre favorable à la vie. Prélevé sur le même courant d'énergie qui suscite la ruée des instincts possessifs vers leur fin, il en modère l'élan ; il donne naissance sous ses formes les plus humbles à cette joie de la vision qui, dès les origines, tient une place incalculable dans le jeu de la vie et y intervient comme une forme inaperçue du bonheur. « Je ne vis plus que par curiosité », disait Fontenelle, parvenu à l'extrême vieillesse. Mais ne sont-ce pas les éléments les plus anciens et les premiers apparus dans l'organisme qui sont les derniers à s'effacer ? Identifiée avec le plaisir de voir tel qu'il vient d'être opposé au plaisir d'agir, ne distingue-t-on pas la place que tient dans la vie des hommes cette fonction naturelle du fait de conscience en tant qu'il trouve en lui-même sa propre satisfaction ?

Mais l'homme n'est pas plutôt en possession du fait de conscience qu'il s'empresse d'en détourner l'emploi de sa destination naturelle. Il l'interprète comme une délégation qui lui aurait été donnée par la nature en vue de remanier l'existence, en vue de lui assigner une fin de son choix. Dans son impudence à imaginer à l'encontre des fins naturelles un Bien et un Mal selon sa fantaisie, il a dissipé en cette vaine entreprise tout le contenu, toute la vertu du fait de conscience qui consiste, ce que savent faire encore les enfants, à situer l'acteur en spectateur de sa propre action, à lui compenser, par un plaisir d'ordre esthétique qui est une fin à tout instant offerte, un effort à l'égard duquel l'illusion d'une fin à atteindre n'est qu'un mécanisme de mouvement.

Je pense que, sous les vaines apparences des motivations morales, ce qui est demeuré de la vertu naturelle du fait de conscience, selon sa valeur esthétique dans le jeu de l'activité des hommes a seul déterminé jusqu'ici dans le milieu social les conditions favorables qu'une présomption aveugle

a portées au bénéfice de la morale. Si quelque changement en faveur du destin des sociétés humaines peut être encore escompté, c'est sans doute en faisant résolument abstraction de l'entreprise morale dont l'impuissance à créer la moralité, c'est-à-dire les conditions d'existence des sociétés humaines, ne peut inspirer que le pessimisme, et c'est, les yeux tournés vers un autre point de l'horizon, en demeurant attentif aux transformations que pourrait développer dans le mécanisme profond de l'activité humaine le progrès du sens spectaculaire, rétablissant dans la relation qu'il noue avec le sens possessif le compromis utile à la vie. Il s'agit là d'un événement biologique que nous pouvons désirer à la façon d'un joueur qui désire la réalisation de sa chance, mais dont nous savons qu'il ne dépend pas de nous de le provoquer, en quoi notre attitude à son égard diffère absolument de celle qui caractérise l'illusion morale.

Quelle est donc la signification de la morale dans l'évolution des sociétés, si elle n'est pas absolument le présage de déclin qu'y a vu Nietzsche ? A supposer qu'elle ne soit qu'une maladie de croissance ? A supposer qu'elle ne soit qu'une de ces phases morphologiques au cours desquelles la nature prépare sous des masques provisoires ses soudaines métamorphoses ? Ainsi de celle où elle apprête le miracle de la chenille muée en papillon, du vers rampant qui s'élance, merveilleux avion diapré, vers la gloire du vol aérien. A supposer que la morale soit elle-même une des phases où s'élabore, dans les transes de l'effort et de la peine, sous le sombre manteau du devoir le rayonnement de la beauté ? Telle est l'hypothèse sous le jour de laquelle je voudrais considérer quelques-unes des grandes figures qui évoquent le plus puissamment au cours de l'histoire la tentative morale, celles de Pythagore, d'Epicure et de Jésus.

I

PYTHAGORE

LA PHASE HÉROIQUE DE LA MORALITÉ

Des développements qui précèdent il ressort, d'une part, que la morale est une tentative en vue de réaliser la moralité, soit les conditions de l'existence humaine, au moyen de fictions inventées par l'esprit humain, d'autre part que l'Expérience, le *Deus sive natura* de Spinoza, a réalisé la moralité en faisant apparaître chez l'homme le sens esthétique.

La morale et l'expérience poursuivent un même but : déterminer entre les instincts chez les hommes un état d'équilibre qui mette les individus au point de l'existence sociale. Il importe donc, pour prononcer sur la morale un jugement équitable, de distinguer les moyens qu'elle emploie, les fictions sur lesquelles elle s'appuie, du but qu'elle se propose d'atteindre. S'il appartient à l'esprit critique venu à maturité de disqualifier les moyens de la morale, il doit aussi reconnaître l'utilité du but qu'elle a en commun avec l'Expérience.

L'erreur morale a sa source en un mauvais emploi du fait de conscience. L'homme a pris la conscience pour un moyen de réformer l'action. Il n'y a pas distingué qu'elle avait en elle-même sa fin, qu'elle était la métamorphose de l'acte en vision et qu'avec cette métamorphose le souverain bien était atteint. En vain il s'est efforcé de transformer l'existence, donnée dans le mélange de la douleur au plaisir, en une existence où le plaisir seul fut sensible. Il n'a pas distingué que le plaisir esthétique, qui déjà était à sa portée et qui est l'activité même de la conscience s'exerçant selon sa propre fin, émane précisément d'un instinct qui, s'ajoutant aux autres, les concilie et réalise ce souverain bien, objet de ses recherches.

Il reste, après cela, si l'Expérience est tenue pour la seule force agissant dans le monde, que l'erreur morale, du seul fait qu'elle a pu se manifester, est l'œuvre de cette Expérience et qu'elle ne doit pas être condamnée, mais justifiée au regard de l'esprit. Or cette justification peut être envisagée sous deux aspects. On peut en effet concevoir qu'avec les mirages de la conscience l'Expérience continue, à travers les perspectives où elle se donne à elle-même en spectacle, l'improvisation objective où elle crée la matière de ce spectacle. Par delà le monde des forces physico-chimiques apparaît en effet, avec le monde donné dans la sensation du plaisir et de la douleur, avec les interprétations qu'il suscite dans l'esprit humain, un spectacle d'un pathétique que nul autre n'égale. Si la fin de l'existence est dans la contemplation, l'aberration morale offre à cette activité contemplative un trop riche aliment pour que son apparition ne soit, de ce fait même, justifiée.

Ce premier aspect a été exposé ailleurs avec un plus ample détail (4). Il n'y a pas lieu, après l'avoir mentionné, d'y insister davantage et c'est sous un second aspect que la justification de la morale sera envisagée ici. Sous ce nouveau jour, elle sera tenue, dans le processus général de l'existence, pour une phase masquée au sein de laquelle se développe secrètement, sous des apparences qui donnent le change, le sens esthétique lui-même avec ce pouvoir qui lui permettra de jouir des choses sans les posséder : ainsi selon le symbole précédemment invoqué, du papillon cachant sous le manteau de la chenille la lente élaboration des ailes qui soudain lui permettront de voler. Dès lors, toutes les fictions sur lesquelles la morale se fonde n'apparaîtront plus que comme des organes provisoires destinés à tomber et à faire place à l'organe plus subtil du sens esthétique. On ne fera plus un crime à ces fictions de ce qu'elles sont des fictions. On leur saura gré au contraire de ce qu'elles accomplissent avec perfec-

(4) Cf. *La Sensibilité métaphysique*, Alcan, chap. II et IV.

tion leur office mensonger, sachant que leur mensonge tisse, dans la substance de l'énergie psychique, la vertu merveilleuse. Mais on ne redoutera pas non plus de les voir se flétrir, instruit du successeur royal auquel elles font place.

I

Parmi ces perspectives, Pythagore est pris ici pour le type de la morale sous sa plus haute expression et la plus universelle. Si on recherchait parmi toutes les morales qui ont été pratiquées dans le monde et à toutes les époques ce qui en compose la part commune et la quintessence, c'est, je crois, dans la doctrine pythagoricienne qu'on en rencontrerait la substance sous la forme la plus riche et la mieux élaborée par la pensée philosophique. Apparue au sixième siècle avant notre ère, cette doctrine était déjà millénaire lorsque Hiéroclès l'exposa en son célèbre commentaire (5). Elle s'était transmise jusque-là par tradition orale et par les soins d'un ordre dont la constitution et les règles offraient déjà les caractères d'une église. La doctrine pythagoricienne, qui plonge par ses origines dans les fables asiatiques, où se manifestent confondus les premiers efforts de l'esprit religieux et ceux de l'esprit philosophique, apparaît dans le commentaire d'Hiéroclès, épurée au filtre de la dialectique platonicienne, lourde de tous les matériaux déjà apprêtés et ciselés, parmi lesquels l'église chrétienne n'aura plus qu'à puiser pour élever les plus hautes tours de sa théologie. Une découverte récente a confirmé l'importance singulière que présente cette doctrine en tant qu'on la considère ainsi qu'on le fait ici, comme la tradition la plus ancienne où s'exprime avec des caractères archaïques, et déjà aussi avec son plus extrême raffinement, la période de l'esprit humain que caractérise la conception proprement mo-

(5) Pythagore : *Les Vers d'Or*. Hiéroclès : *Commentaire sur les Vers d'Or des pythagoriciens*. Trad. par Mario Meunier. L'Artisan du Livre.

rale de l'existence. Non loin de la Porte Majeure à Rome, des fouilles ont mis à jour en 1917 un vaste édifice souterrain présentant l'aspect d'une église romane et dont les parois intérieures sont décorées de panneaux encadrant des sujets mythologiques. Ce sont ces bas-reliefs symboliques qui ont permis à M. Jérôme Carcopino, sur la suggestion d'un texte de Pline l'Ancien, de reconnaître en ce monument une basilique pythagoricienne. C'est aussi sur leur interprétation qu'il a pu reconstituer cette richesse déjà soupçonnée de dogmes, de rites et de liturgies dont l'église chrétienne trouva le trésor assemblé lorsqu'elle entreprit d'unifier pour la forme œcuménique cette longue expérience religieuse (6).

§

Dans le commentaire, le plus grand effort de la doctrine s'exerce à l'égard de cette question de la douleur et du mal qui tient le rôle, dans le souci philosophique et religieux, de la quadrature du cercle en géométrie. Comment concilier la perfection divine ou la seule idée de l'ordre universel avec l'existence de la douleur et du mal ? Comment justifier Dieu, seul pourvu du pouvoir créateur, d'avoir introduit volontairement le mal dans le monde, comment le laver de ce crime métaphysique ? Hiéroclès, que nous devons tenir pour l'interprète le plus accrédité de la doctrine, va-t-il porter le mal physique et moral au compte des Destins, créant ainsi un manichéisme qui n'eût résolu le problème qu'en sacrifiant la souveraineté et l'unicité divines ? Non, les Destins aussi sont innocents autant qu'inexorables. Les vers XVII à XX, dont l'analyse forme un des chapitres du commentaire, sont sur ce point d'une précision terrible. Les voici tels qu'on les peut lire dans la belle traduction de M. Mario Meunier :

(6) Jérôme Carcopino : *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*. L'Artisan du Livre.

« A l'égard de tous les maux qu'ont à subir les hommes de par le fait des arrêts augustes du Destin,

« Accepte-les comme le sort que tu as *mérité* ; supporte-les avec douceur et ne t'en fâche point.

« Il te convient d'y remédier, dans la mesure que tu peux. Mais pense bien à ceci :

« Que la Destinée épargne aux gens de bien la plupart de ces maux (7). »

Ainsi toute la responsabilité du mal et de la douleur n'est détournée de Dieu et du Destin que pour être rejetée, de la masse écrasante de son poids, sur les épaules humaines. Si l'on songe que l'école d'Athènes dont Hiéroclès, aux côtés de Proclus, de Damascius, d'Olympiadore, de Simplicius, fut un des plus fermes tenants, s'était proposé de poursuivre la tâche entreprise par l'école d'Alexandrie, relier entre elles les doctrines les plus anciennes de l'Orphisme, de l'Egypte et de la Grèce et montrer leur unité, si l'on songe encore que ce corps de doctrine, en ce qu'il a de commun, a été adopté par l'Eglise et par la philosophie occidentale jusqu'à nos jours, il apparaît qu'avec la responsabilité humaine nous touchons au sein de la doctrine pythagoricienne l'armature d'une fiction dont la Bible témoigne aussi qu'elle répond aux formes les plus primitives de l'esprit, en même temps que son extension dans la durée révèle sa ténacité. Il semble que ce soit une des interprétations les plus instinctives de l'homme primitif que celle du malheur par la faute. Comme si la douleur parût quelque chose de si insolite, de si contraire aux lois de la nature qu'il fallût la justifier par l'explication la plus extraordinaire elle-même et la plus contraire aux lois de la logique. Rien, en effet, n'est d'ordre plus miraculeux et plus contraire à la raison, si l'homme est libre comme l'exige l'idée de responsabilité, que ce choix qu'il fait des actes propres à le rendre malheureux et à propager dans le monde le mal et la douleur. Qu'un tel délire logique ait

(7) Pythagore : *Les Vers d'Or*, p. 25.

possédé les hommes durant des millénaires, qu'il les possède encore, cela ne s'explique que par le caractère secondaire de la logique dont joue un principe plus profond, un principe d'utilité biologique ou métaphysique qui, sous ce masque, prépare l'avenir.

Par l'absurdité du problème que la morale propose à l'homme, par le caractère impossible du but qu'elle lui assigne, elle détermine chez l'homme une tension de l'énergie qui est sa véritable raison d'intervenir, et où se manifeste son action dans le domaine de la causalité. Quand elle a engendré dans un être ou dans un groupe humain, sous le manteau des motivations morales, le degré d'intensité requis d'énergie psychique, une transformation s'accomplit, qui est de l'ordre de la chimie et non de l'ordre de la motivation.

La réalité nouvelle qui surgit alors ne ressemble pas à celle que proposaient les fictions morales. Celles-ci promettaient un changement dans le domaine de l'action, mais le changement qui s'accomplit est la métamorphose de l'acte en vision, d'une activité éthique en une activité esthétique. De même, au delà de cent degrés, l'eau cesse de s'échauffer pour s'élever en vapeur dans les airs.

Si la morale répond, dans l'ordre profond de la causalité, à une longue étape où s'élaborent, sous le masque des motifs, les organes de la moralité esthétique, si la doctrine pythagoricienne en est l'expression la plus générale et la plus fidèle, il n'y a plus à stigmatiser les motivations, si illogiques qu'elles nous puissent sembler, dont la doctrine se réclame et fortifie son autorité. Car c'est par elles que cette activité se représente dans la conscience. Ce qui importe, c'est de concevoir que ces motivations sont toutes disposées de façon à stimuler le développement de ce pouvoir de l'homme sur lui-même dont c'est le vœu essentiel de la morale de mettre l'homme en possession et que le stoïcisme célébrait avec Epictète dans la croyance au Το εφ' ημῖν à quelque chose qui serait sous notre dépendance. Il n'im-

porte plus que cette croyance soit illusoire. Ce qui importe, c'est que l'illusion projetée dans la conscience soit le signe d'une élévation de la température psychique, d'un état de tension grandissant où s'exprime l'élément positif de la fiction morale.

De cet état de tension, Nietzsche, cet immoraliste ivre de moralité, avait fait la loi même de la vie. Car selon sa conception de la grandeur, il avait voué la vie à se surmonter constamment elle-même. Il lui voulait des héros toujours prêts à combattre, comme l'ennemi le plus fort, leur instinct dominant, afin, sur cette cime la plus haute d'eux mêmes, de s'élever au-dessus de leur propre réalité. Acceptons donc que, pour déterminer un tel acte de tension, la doctrine pythagoricienne mette en œuvre tous les moyens, des plus vulgaires et des plus illusoires jusqu'aux plus nobles, acceptons d'y rencontrer la systématisation la plus complète qui soit de la doctrine de la faute volontaire de l'homme, de sa liberté et de sa responsabilité. Acceptons-le, puisque c'est le thème le plus universel de toute morale, religieuse ou laïque, le plus ancien et auquel aucune morale au monde n'a rien ajouté. Il le faut, car non seulement le texte précédemment rapporté des *Vers d'Or* implique l'acceptation de cette croyance, la plus absurde au regard de la logique, mais Hiéroclès, interprète de la doctrine en son état le plus achevé, a pris soin d'y exposer, avec une netteté qui touche parfois au cynisme, toute les articulations de la motivation morale. La responsabilité de l'homme mettant à couvert celle de la divinité et du destin est constamment fondée sur le libre choix qu'il attribue à l'homme.

Il est, dira-t-il, des maux tels que la maladie, la pauvreté, la perte des amis, une existence obscure au sein de la patrie. Ces choses ne sont pas pourtant de véritables maux, car « elles ne portent aucun dommage à l'âme, à moins qu'elle ne consente à se laisser par elles incliner vers le mal ». Elles n'en constituent pas moins « des situations pénibles et difficiles ». Qui donc les a départies aux hommes ? Dieu

selon sa justice, car elles sont la suite des fautes que nous avons autrefois volontairement commises. Et que désigne cet autrefois? « Nos vies antérieures », dont Hiéroclès invoquera ailleurs le secours, témoignant que, dans son état le plus avancé, la doctrine ne s'est pas dépouillée des fables de la métempsychose. Schéhérazade, pour éviter la mort, enchante son sultan par des histoires dont, au point le plus pathétique du récit, elle remet toujours la suite à la prochaine des mille et une nuits. Ainsi de ces existences antérieures : déclenchant le mécanisme d'une récurrence indéfinie, elles évitent de placer Dieu en face de l'acte émanant de sa propre volonté divine, — non de la volonté de l'homme — par lequel il aurait créé un homme à ce point privé de raison et d'amour de soi-même qu'il consentît « à tenir de plein gré le rôle de meurtrier » (8) au prix des maux qu'il appellerait ainsi sur son propre destin. L'indéfini de la récurrence qui en appelle de quelque vie antérieure que l'on imagine à une vie précédente permet à Hiéroclès de dissimuler le caractère odieux de cette prémisse, et d'affirmer que le grand Maître « nous donne selon les lois de la justice les rétributions que nous avons méritées... Dieu en effet ne se détermine pas à récompenser ou à punir en principe tel homme plutôt qu'un autre, mais à toujours le traiter selon ce qu'il est devenu, et la cause qui nous fait ce que nous sommes est en nous » (9). Ainsi est-ce notre volonté sanctionnée par les arrêts divins qui suscitent le Destin, — ces Destinées contre lesquelles se dressent terrassées et vengeresses les strophes de Vigny et dont voici le maléfice porté au compte humain. « Car ce que l'on appelle l'arrêt du Destin est le résultat de la sentence que Dieu porte contre les fautes que nous avons commises de plein gré (10). »

Avec la liberté, avec la responsabilité, avec le mérite et le démérite, voici donc la nécessité du châtiment. « Toutes

(8) *Op. cit.*, p. 144.
(9) *Op. cit.*, 140.
(10) *Op. cit.*, 141.

les fautes que nous commettons dans ce qui dépend de nous sont imputables à notre volonté... tous les châtiments qui découlent de ces fautes en vertu des lois de la justice sont le fait de l'auguste arrêt du Destin (11). » Hiéroclès justifie les peines ressenties dans l'existence présente par les hommes comme de justes châtiments mérités par les fautes commises en une existence antérieure. Mais il complète aussi le système de morale qu'est la doctrine par la considération d'une immortalité posthume, à défaut de laquelle il estime que la morale serait inefficace, et le commentaire s'exprime ainsi : « Pour pratiquer la vertu, en effet, pour mourir noblement, pour se comporter avec désintéressement à l'égard des richesses, on a surtout besoin comme préparation, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'être persuadé que l'âme ne meurt pas avec le corps » (12).

L'immortalité de l'âme complète dans la doctrine pythagoricienne telle qu'Hiéroclès nous l'a léguée, le système de motivations qui fondent la morale.

II

On pourrait faire remarquer ici que, comme dans le *Kant* de la *Raison pratique*, l'immortalité de l'âme comme son antériorité à l'existence du corps, n'est démontrée qu'*a posteriori* et comme conséquence de la vérité de l'éthique, dont l'utilité seule est en cause dans la doctrine, en sorte que dialectiquement celle-ci réalise un cercle vicieux. Mais le but que ces développements poursuivent n'est pas une critique. C'est une apologie de la morale en fonction de l'esthétique sous la dépendance de laquelle, et en tant que phase de son développement, elle trouve sa valeur pour la vie. Si la restriction qui vient d'être formulée a sa raison d'être, c'est précisément pour identifier la grande figure de Pythagore, peut-être mythique, et ceci n'est pas pour en diminuer la valeur représentative avec la morale.

(11) *Op. cit.*, p. 143.
(12) *Op. cit.*, p. 143.

Toutes les motivations de la morale appartiennent, dans la doctrine, à la catégorie de l'illusion crue vraie. Elles sont de l'ordre de la fiction. Mais elles se produisent à l'époque où la croyance en la fiction est une réalité, à l'époque où cette croyance coïncide avec une activité métaphysique de l'ordre secret du subconscient et qui développe dans l'énergie psychique toutes les puissances de réaction qui ont pour effet de mettre les instincts au point de la santé. Ces fictions ne renferment en elles-mêmes aucun pouvoir déterminant. Mais l'énergie qui les projette sur l'écran de la conscience leur attribue le pouvoir d'engendrer la foi en leur efficacité, en même temps qu'elle prépare l'apparition d'une activité nouvelle différente de celle que la fiction donnait à prévoir, mais qui exige pour se produire les mêmes conditions. Ainsi, dans l'évolution de la chenille au papillon, l'élaboration organique qui s'accomplit sous le déguisement de la chenille n'aboutit pas, comme ne manquerait pas de le croire un observateur inexpérimenté, à la formation d'une chenille plus parfaite et plus apte à ramper, mais à la formation des ailes et à l'éblouissement du vol. Il n'en fut pas moins nécessaire que, sous le paradoxe des apparences, les modifications s'accomplissent qui devaient aboutir à la métamorphose.

Par ses règles de conduite sur la tempérance, sur la prudence, qui est ici une forme de la réflexion, sur le courage, sur le respect du serment, et qui se fondent celles-ci sur des considérations de l'ordre métaphysique le plus élevé par où l'homme est associé à l'action de la divinité, la morale de Pythagore tend à réaliser l'état de fait que réalisera le sens esthétique par la seule vertu de son apparition. Peu importe que les motivations soient fausses dont elle fait état si elles sont crues vraies, si la force qui les engendre, en même temps détermine. Ce qui importe infiniment, c'est que par leur intermédiaire soit réalisée une ascèse, une spiritualisation et une sublimation du type homme. Or c'est à quoi tend tout l'enseignement pythagoricien. Au-

dessus des sensations du premier degré du jouir et du souffrir, il distingue des états psychiques qui, comme le sens esthétique, dont ils sont un apprentissage, suscitent des jouissances plus fortes et qui l'emportent sur la douleur causée par la privation des biens n'ayant trait qu'au corps ou sur le plaisir que ces biens procurent. « Recevoir avec vertu ces biens quand ils nous arrivent, nous en défaire vertueusement quand ils nous quittent, voilà, commente Hiéroclès, ce qui dépend de nous, ce qui appartient à notre essence raisonnable (13). »

Est-ce que cela dépend de nous? Certes une telle assertion fait partie de l'ordre des fictions. Et de même cette âme en laquelle les pythagoriciens situent notre véritable moi, en fonction de laquelle le corps et ses besoins ne sont que des moyens? Mais cette subordination du corps à l'âme, n'est-ce pas celle-là même que réalise en d'autres termes le sens esthétique quand il fait des sensations du premier degré, données dans le plaisir et la douleur, la condition de la sensation de beauté en laquelle il les absorbe, et les transfigure en les touchant? « Ce qui te fait, ce que tu es en effet, c'est ton âme. Ton corps n'est pas toi, il est seulement à toi et les choses extérieures sont à ce qui est à toi et c'est-à-dire à ton corps (14) ». Et le corps étant ainsi défini comme une possession de l'âme, les *Vers d'Or* résument les devoirs de l'homme envers son corps en lui prescrivant d'observer en toutes choses la mesure définie en cette formule : « ce qui ne saurait t'incommoder ». « C'est en effet une partie de la vertu, commente Hiéroclès, que de savoir avec soin conserver l'organe de notre âme et l'adapter au service de la philosophie (15). »

§

Mais qu'est-ce donc pour les pythagoriciens que la philosophie? A cette question, Hiéroclès fait cette réponse qui déjà

(13) *Op. cit.*, p. 123.
(14) *Op. cit.*, p. 175.
(15) *Op. cit.*, p. 207.

transpose le problème de l'éthique à l'esthétique : « Le plus haut sommet, dit-il, de la philosophie intégrale est l'esprit contemplatif, l'esprit moral tient le milieu et le troisième est l'esprit initiatique » (16). Aucune déclaration ne peut être plus catégorique. Je pense qu'il faut l'interpréter selon sa signification pleine, et qu'il importe de distinguer, dans la doctrine des grands esprits, les symboles dont il leur faut envelopper leur pensée, afin de la rendre sans danger pour la multitude et pour eux-mêmes, de la conception des choses qu'ils réservent pour leur propre entendement. Descartes nous a laissé sur ce point une confidence précieuse que Leibnitz a relevée sur l'un de ses manuscrits. Quand je traitai naguère, dans *La Dépendance de la morale*, du *Problème de Descartes*, cet aveu, si je l'eusse alors connu, eût tenu lieu d'exergue à cette étude ; il eût confirmé le soupçon que j'y formulais. Qu'il trouve ici sa place et qu'il soit retenu au bénéfice de tous ceux aussi qui furent ses pairs. Descartes est à la veille de sa première publication et, par le soin de sincérité envers lui-même, il note : « Comme un acteur met son masque pour ne pas laisser voir la rougeur de son front, de même, moi, qui vais monter sur le théâtre de ce monde où je n'ai été jusqu'ici que spectateur, je parais masqué sur la scène ». Il y a donc un problème, il y a un secret de Descartes, et il y en a un aussi de Platon, il y en a un des maîtres de la pensée pythagoricienne. C'est leur faire tort que d'interpréter leur pensée au mot à mot des formules qu'ils en ont laissées, de celles surtout qui ont été recueillies par la tradition et ont trouvé accès dans le plus grand nombre d'esprits. Il faut distinguer entre la doctrine commune et la pensée de ces grands hommes. Descartes nous instruit que cette pensée est masquée, qu'il faut soulever le masque pour l'entrevoir Peut-être nous donne-t-il aussi à comprendre que dans toute interprétation nous serons contraints de mettre un peu du nôtre. Peut-être

(16) *Op. cit.*, p. 328.
(17) Un vol. in-18, Mercure de France.

même nous engage-t-il à le faire, insinuant que la véritable vertu de la pensée des autres est de nous inciter à y trouver pour la nôtre un aliment, comme s'il rejoignait parmi des perfections purement intellectuelles cette maxime de Frédéric II : « Chacun doit trouver soi-même la voie de son salut ».

N'est-ce pas alors le devoir de tout interprète à l'égard de la pensée des grands ancêtres, que les mots ne nous livrent jamais que sous des voiles, de l'interpréter à travers la conception la plus haute que nous nous formons nous-mêmes des choses. A l'égard des pythagoriciens, le texte d'Hiéroclès ne permet guère de douter que la substitution de l'esthétique à l'éthique n'ait été envisagée par les maîtres de cette philosophie comme la péripétie où l'existence manifeste sa signification essentielle. C'est une constatation que j'ai faite ailleurs à propos de Plotin et que j'aurai l'occasion de renouveler à propos d'Epicure. Et sûrement pourrait-on trouver la même signification dans la pensée profonde de Platon. Pour atteindre le souverain bien, pour en faire don à l'individu, ce qui fut l'objet véritable de toute la philosophie antique, ces grands esprits, partis de l'éthique, ont abouti à transsubstantier l'idée du bien en l'idée de beauté. Ils avaient conçu la morale comme une fin. Cette harmonie suprême qu'ils se proposaient d'atteindre, ils n'ont pu la réaliser dans les termes de l'éthique et il leur a fallu se situer en un lieu *extérieur* au conflit de la douleur et du plaisir, en un lieu *esthétique*, pour voir apparaître non cette fin elle-même, mais une réalité plus haute où elle s'accomplissait dans son abdication. Le voulant ou non et en ayant une connaissance plus ou moins claire, ils ont rendu au fait de conscience son véritable emploi, celui que lui destinait l'Expérience métaphysique elle-même : non pas organiser, mais voir.

S'il apparaît ainsi que ces grands esprits ont entrevu par delà les pentes abruptes du souverain bien la cime de la beauté, c'est toutefois par une anticipation de l'intelli-

gence qui n'a pas d'action efficiente dans le progrès biologique. Ce que j'ai voulu justifier ici, c'est, plus particulièrement, l'erreur morale elle-même à laquelle ils se sont prêtés en formulant au premier plan de leur pensée leur philosophie en termes d'éthique, en situant le bonheur pour l'homme dans le fait de surmonter ses instincts les plus violents, ceux de la cupidité et du sens possessif. Il semble que la nature naturante, l'expérience métaphysique qui, sans le concours de l'homme et au plus bas degré de la biologie, a transmué la sensation en perception, ait, sous le jour de la conscience et avec le concours de l'homme, élaboré cette même métamorphose par le courage. Il semble que l'homme pris comme un mode de cette nature naturante, comme expression de ce que Spinoza nommait la nature naturée, ait eu spécialement pour mission de préparer la métamorphose par la mise en pratique du courage sous sa forme la plus tendue, du courage de l'homme contre ses propres instincts. Or pour remplir cette mission avec efficacité, il n'était nullement nécessaire que l'homme connût le but esthétique auquel il devait accéder. La loi d'ironie qui préside au jeu de toutes les grandes activités exige que, pour parvenir à leur plus haute tension, elles ignorent la fin vers laquelle elles tendent. Il est bon sans doute que chaque activité individuelle engagée dans l'entreprise, soit aimantée par des illusions en forme de buts dont elle puisse concevoir l'intérêt pour elle-même, l'intérêt égoïste. C'est en fonction de ce mobile qu'elle déploiera toute sa force. L'égoïsme est l'aimant le plus fort. A des hommes en proie à toutes les sollicitations du sens possessif, uniquement préoccupés de rechercher le plaisir et d'éviter la douleur, c'est ne rien promettre que de leur promettre la contemplation de la beauté dont ils ne peuvent se former aucune représentation. C'est, au contraire, les intéresser prodigieusement à l'entreprise, comme en une participation aux bénéfices, que de leur promettre le souverain bien sur le plan même où évolue la cupidité de leurs désirs,

où la recherche du plaisir et la fuite de la douleur ont pour eux leur sens plein.

Ainsi fait la morale antique. Elle est une recherche individuelle du souverain bien. C'est en cette recherche que consiste la Sagesse. Mais celui qui s'élance sur les traces de la Sagesse, celui qui s'aime véritablement lui-même en vient nécessairement à donner à son égoïsme une forme nouvelle. Éclairé par la réflexion sur les conditions de réalisation de son désir, les moyens de cette réalisation qu'il découvre coïncident précisément avec la morale sous ses formes prohibitives. Or, dès qu'il met ces moyens en pratique, il développe en lui une force nouvelle qui, par la vertu du fait de répétition engendré par l'exercice, devient un plaisir, devient sa propre fin à elle-même. Une telle consécration de la métamorphose du moyen en fin se révèle dans le stoïcisme, où le sentiment de puissance éprouvé à triompher du plaisir et de la douleur est lui-même une joie qui remplace et surpasse les formes élémentaires du jouir et du souffrir, celles-ci reléguées à n'être plus que les occasions à l'égard desquelles s'exerce le sentiment de puissance. Avec le stoïcisme, la métamorphose esthétique est déjà accomplie. Elle l'est sous les apparences encore de la morale. La chenille est pourvue des organes qui lui permettront de voler, mais n'a pas encore dépouillé le manteau qui lui conserve l'aspect du vers qui rampe. Le souverain bien n'est plus un but à atteindre. Il n'est plus extérieur à l'être qui aspirait vers lui. L'illusion du but a fait place, au cours de la phase stoïcienne, à une réalité intérieure qu'il ne dépend plus des circonstances du monde extérieur de blesser, mais qui, ayant récupéré sa place au centre du système du monde, transfigure ces circonstances à sa guise. Les sensations du premier degré, la douleur et le plaisir, ont perdu le pouvoir d'exercer sur la sensibilité des effets différents et contraires. Il ne s'agit plus de rechercher le plaisir et de fuir la douleur. La relation de l'âme avec l'une et l'autre de ces deux affections s'exprime en une sérénité triomphale. Et quand les dépouilles

et les motivations de la morale sont enfin rejetées, seule demeure l'apparition esthétique qui transmue en l'unique sensation de beauté ces sensations élémentaires.

§

Dans cette dernière phase, — qu'est le stoïcisme, — de l'évolution des formes et de la morale vers la métamorphose esthétique, la loi d'ironie d'ailleurs continue de jouer. Elle joue souverainement, bien que sous une forme invertie. Elle joue d'une façon sublime. Aux premiers stades de l'évolution morale et à des hommes gouvernés par une sensibilité soumise aux sensations élémentaires du plaisir et de la douleur, l'illusion du souverain bien a donné la force de situer le bonheur dans le triomphe de la volonté sur ces instincts. Mais à ces hommes nouveaux dont les stoïciens furent dans l'antiquité les hauts représentants, dont le héros nietzschéen est la réplique contemporaine et qui demande, quand le dé tombe en sa faveur : « Suis-je donc un faux joueur ? » à ces hommes, transformés déjà par la culture morale la plus raffinée, il faut au contraire que soit dissimulée la béatitude qui les va combler. Le sens esthétique, quand il met l'homme en possession de la beauté, le met en possession du bonheur. A l'égard du stoïcien, à l'égard du héros de Nietzsche, à l'égard de ces hommes qui font leur joie de ce qui faisait la peine de l'homme ancien, divulguer la mer de beauté qui va s'étendre sous leurs yeux au sommet de leur effort, c'est retirer la raison d'agir qui tend leur énergie jusqu'au degré où elle va engendrer la beauté. Aux premiers hommes de l'évolution morale, il a fallu l'hallucination d'un but fictif pour qu'ils développent l'énergie utile à l'accomplissement de la métamorphose. A ceux-ci il faut que le but lui-même, que le bonheur soit caché pour que les mobiles qui les font agir ne soient pas stérilisés. A ce degré de l'effort où la nature naturante agit seule chez l'être en qui elle opère ses miracles, le jeu des motivations en vue d'une fin s'évanouit. La loi d'ironie livre ici sa

signification dynamique. En vue de la production du phénomène nouveau qui exige l'énergie la plus intense, il ne faut pas que l'énergie soit divisée avec elle-même par la considération de la fin, il faut que la causalité agisse seule. En sorte que c'est en vue de la fin la plus haute que toute conscience est abolie d'une fin à atteindre.

Du point de vue biologique et pragmatique qui a trait à la genèse de la réalité, attribuer à la morale la connaissance de la fin esthétique qu'elle prépare, ce n'est ni la fortifier ni l'ennoblir, mais c'est au contraire l'affaiblir. C'est aussi l'humilier. Quand on envisage un tel point de vue, quand on cesse d'imaginer la vie en idéologue qui veut voir dans l'intelligence un commencement alors qu'elle est une fin, alors qu'elle ne s'exerce qu'à la condition que des éléments lui soient préalablement donnés, alors il faut concevoir que le progrès de la morale à l'esthétique s'accomplit selon une ascèse héroïque. Le courage y est la vertu sublime. Il y a une doctrine de l'art pour l'art. Mais la morale est une doctrine du courage pour le courage. C'est ce qui vaut en elle. Elle est héroïsme. C'est par là qu'elle érige en sa propre fin son propre geste. Le moyen qu'elle semblait être en vue d'atteindre le souverain bien ainsi qu'une réalité existant déjà, et entrevue par l'esprit, se révèle comme la véritable activité créatrice de cette réalité qu'il faut qu'elle engendre et tire de sa propre substance pour qu'elle soit et puisse être contemplée.

C'est quand, par la perfection de son activité, la morale s'est désintéressée de tous les buts inventés pour stimuler son progrès qu'elle donne naissance à la réalité nouvelle qui est la réalité esthétique. Et ainsi toute la morale dont on a cristallisé les formes parfaites autour du nom de Pythagore peut être définie : cette ascèse héroïque qui détermine en fin de compte la métamorphose de la sensibilité morale en une sensibilité esthétique. Selon la loi d'ironie, qui joue au cœur des choses, le courage le plus tendu et qui se donne cours dans la morale par le renoncement aux

jouissances et par l'acceptation des maux les plus cruels, aboutit soudain, à la cime d'une montagne abrupte, à la vision de la beauté et comble l'homme d'un bonheur *qu'il n'a pas recherché*. C'est au sommet de cette cime que s'accomplit la transmission des pouvoirs. En vue de réaliser les conditions de vie de l'espèce, le sens esthétique désormais remplace la morale. L'homme qui vaut désormais, pour la vie c'est l'*homo estheticus*. Il est une réalisation. Tout ce qui était, chez le héros moral, renoncement, courage, attitude de Titan luttant contre la douleur et les oiseaux de proie, s'est converti en un instinct positif qui triomphe de toutes les passions du sens possessif en leur opposant une passion plus forte. Par le courage tendu jusqu'à ses limites extrêmes, le héros a épuisé toutes les puissances virtuelles par lesquelles l'homme avait reçu le don, avec l'illusion de la liberté, de contenir les instincts possessifs dans la mesure utile à la vie. Maintenant, par quelque chimie métaphysique, la température morale portée à son plus haut degré se résout en un nouvel état dans lequel la joie triomphante est substituée à l'immensité de l'effort. L'intensité se mue en qualité. Le courage se métamorphose en une vue intellectuelle où s'inscrit son apothéose. La morale s'avère fonction de l'esthétique.

JULES DE GAULTIER.

TROIS RENCONTRES RUSSES DE STENDHAL

Stendhal et la Russie ! Voilà une question que les critiques russes n'ont pas encore suffisamment mise en lumière et que les critiques français ne paraissent même pas s'être posée. On a soigneusement établi certains itinéraires de Stendhal et classé d'après eux les lettres que lançait, durant ses apparitions météoriques en Allemagne, en Italie, en Angleterre, cet infatigable compagnon de gloire de Napoléon. Par contre, on n'a encore tenté aucune synthèse de ses impressions de Russie, de ses amitiés russes. Bien plus, celles-ci sont demeurées tout à fait dans l'ombre : je ne connais guère en ce sens qu'une note sur le prince Demidov, insérée en 1905 dans la *Revue bleue*, lors de la publication d'un complément aux *Promenades dans Rome* (1).

Stendhal lui-même nous a laissé sur ses rapports avec la Russie deux sortes de documents.

Dans la première catégorie prennent d'abord place les *lettres* écrites durant la campagne de Russie par *Henri Beyle*, officier et commissaire des guerres. Il y en a *seize* en tout. *Onze* d'entre elles n'ont jamais atteint leurs destinataires : interceptées par des partisans lors de la retraite de la Grande Armée, elles sont restées jusqu'en 1913 enfouies dans le secret des Archives nationales russes. A cette date, M. Serge Goraïnov, garde général des Archives de Saint-Pétersbourg, en communiqua copie : elles furent éditées par les soins de Frédéric Masson dans un recueil de la *Sabre-*

(1) Voir encore, dans la première édition des *Promenades dans Rome* (Paris, 1829, tome I, pages 259-260), l'histoire, des démêlés du prince Demidov avec la police papaline et de son expulsion de Rome.

tache (2). Les *cinq* autres ont été publiées pour la première fois en 1855 dans la *Correspondance inédite* de Stendhal, préfacée par Prosper Mérimée et rééditée plusieurs fois depuis lors.

Il faut joindre à ces lettres les passages correspondants des *Journaux* de Stendhal. Ces passages, au nombre de *six*, sont extrêmement curieux. Gorlenko en a publié un choix (3).

Ces documents n'ont pas encore été étudiés d'une manière définitive ; mais comme, en fait, ils intéressent principalement le public russe, je passe tout de suite à ceux de la seconde catégorie. J'entends par là les *lettres* et les *mémoires* des amis russes de Stendhal : conservés en Russie dans des archives particulières, ils sont restés jusqu'à présent inaccessibles aux érudits français.

Tandis que les premiers documents concernaient le fonctionnaire napoléonien *Beyle*, ceux-ci se rapportent entièrement au grand écrivain *Stendhal*. Sans lien extérieur apparent, les deux catégories n'en sont pas moins soudées par une chaîne biographique interne. Beyle a beaucoup souffert en 1812 : et bien qu'il ait tiré d'un mauvais pas le ministre Bergognié, bien que son ingéniosité et son sang-froid aient contribué à sauver une partie de l'armée française lors du passage de la Bérézina, il n'aimait pas, malgré ces moments d'héroïsme, à évoquer ses souvenirs de Russie (4). Son opinion enthousiaste sur « les mille clochers de Moscou » n'a pas atteint Paris. Les récits de 1812 dont, en 1839, à Madrid, il charmait la comtesse de Montijo, ne sont point parvenus jusqu'à nous ; nous ne pouvons nous en figurer la nature qu'en le voyant — dans une lettre à Eugénie de

(2) *Lettres interceptées par les Russes durant la campagne de 1812*. Paris, La Sabretache, 1913, nos 93, 94, 95, 111, 119, 165, 185, 192, 213, 214, 216.

(3) Dans la revue *Les Archives russes* : 1891, n° 8, pages 490-495 ; 1892, n° 10, pages 234-235. — Voir aussi dans la revue *L'Antiquité russe*, 1912, n° 11, pages 378-390, un article de Mme A. Khomentovski : *Stendhal à Moscou et à Smolensk*.

(4) *Correspondance inédite*, éd. Calmann-Lévy, tome I, lettres CXIII, page 303 ; tome II, lettre CXCIII, page 180, et surtout lettre CCXIII, p. 310.

Montijo, alors âgée de quatorze ans — attribuer à « la gelée russe » une particularité de sa coiffure (5).

En 1816, alors que Stendhal n'était pas encore un écrivain dans le sens strict du mot (car il avait emprunté la *Vie de Haydn* à Carpani et la *Vie de Mozart* à Schlichtegroll), il rencontra à la Scala de Milan, dans la loge de Mgr Ludovico Brema, le jeune lord Byron. Il s'ensuivit une amitié qui dura jusqu'en 1823. Plus d'une nuit de lune, sur les toits en dentelle du Dôme de Milan, Beyle dut raconter à Byron ses rencontres avec Napoléon pendant l'incendie de Moscou ; en retour, le poète lui révéla l'histoire de Castruccio Castracanti, « le Napoléon du moyen âge ».

La correspondance de Beyle contient plusieurs allusions à des interlocuteurs russes. L'une d'elle est particulièrement intéressante :

Un Russe d'infiniment d'esprit ne disait-il pas ces jours passés : A Paris, l'esprit amusant est en raison inverse de l'argent possédé (6).

A qui doit être attribuée cette piquante boutade ? Très probablement, je crois, au prince Pierre Andréiévitch Viazemski (1792-1878), que Stendhal, nous le verrons, rencontra plus d'une fois par la suite chez le comte Molé.

C'est dans le salon de Mme Ancelot que Stendhal lia quelques durables amitiés russes. Cette dame avait accompagné en 1826 à Saint-Pétersbourg son mari, l'auteur dramatique Jacques Ancelot, attaché au maréchal Marmont, chef de la mission française au couronnement de Nicolas Ier. Elle en revint très russophile. Dès 1825, elle avait fait la connaissance d'un jeune Russe, grand érudit et grand voyageur, Alexandre Ivanovitch Tourguénief (1784-1846).

(5) *Ibidem*, tome II, page 290, lettre CCLVIII, datée de Civita-Vecchia, le 10 août 1840 : « La gelée en Russie me fit tomber les cheveux sur le front; je passai quinze jours à m'accoutumer à cette laideur, et puis n'y pensai plus ».
(6) *Correspondance inédite*, tome II, page 246, lettre CCXXXII, datée de Paris, 28 novembre 1836.

Esprit fin et curieux, ancien directeur du département des cultes, Tourguénief appartenait à la meilleure société russe. Ami et protecteur de Pouchkine (qu'il tutoyait sans que celui-ci, de quinze ans plus jeune, osât se permettre cette privauté), c'est à lui qu'échut le pénible devoir de procéder à l'enterrement solitaire et furtif du grand poète.

Dans *Un salon de Paris, 1824-1864*, Mme Ancelot nous montre Alexandre Tourguénief, Beyle et Mérimée formant dans son salon une sorte de triumvirat qui se retrouvait chez le baron Gérard (7) ; assertion confirmée par Stendhal dans ses *Souvenirs d'égotisme.* Elle nous dit encore que ce fut Tourguénief qui lui présenta un autre jeune voyageur russe, grand roué, mais grand ami de Pouchkine, Serge Nicolaïévitch Sobolevski. La précision n'est malheureusement pas le fait de Mme Ancelot : elle n'indique aucune date. En cela, mais par bonheur seulement en cela, elle rappelle une autre mémorialiste, Mlle Olga Smirnov, dont j'aurai à parler tout à l'heure. Une source jusqu'alors inexplorée — les archives de Sobolevski en personne — va nous fournir l'indication désirée (8).

Sobolevski note qu'il est arrivé à Paris en novembre 1829, muni par la princesse Zénaïde Volkonski et la comtesse de Benevello de lettres de recommandation pour le général comte de Ségur. C'est alors qu'il noua avec Mérimée une amitié qui dura plus de quarante ans, jusqu'à leur mort : car, chose curieuse, nés tous deux en 1803 ils devaient également disparaître la même année, en 1870.

En 1829, Stendhal menait à Paris une existence sédentaire : il composait le *Rouge et le Noir*, publiait les *Promenades dans Rome*, ainsi qu'une de ses plus délicieuses nouvelles, *Vanina Vanini.* L'année suivante, au mois d'avril, Alexandre Tourguénief écrit au prince Pierre Viazemski :

(7) Paris, Dentu, 1866, page 98.

(8) Je n'ai malheureusement pu établir la date de la rencontre de Beyle et de Sobolevski à Rome chez le prince Torlonio, mais cette rencontre est un fait certain.

Sobolevski, qui pendant quatre mois a fait ici figure parmi les *fashionables* et assistait en pantoufles aux mardis de Mme Ancelot, est parti avant-hier pour Londres viâ Bruxelles et la Hollande (9).

Un an plus tard, le 13 janvier 1831, le même Tourguénief, répondant à une question de Sobolevski alors à Londres, l'avise :

Mérimée est revenu d'Espagne, *Beyle est consul à Trieste* (10).

C'est certainement par l'entremise de l'un des deux amis que la bibliothèque de Pouchkine s'est enrichie d'un exemplaire du *Rouge et le Noir* dans la première édition. Les deux volumes sont coupés; sur la feuille de garde du premier, un *ex libris* en français: *Puchkine* est de la main de Natalie Pouchkine, la femme du poète. Dans le catalogue de la bibliothèque de Pouchkine, établi par M. Boris Modzalevski, cet ouvrage porte le n° 1408.

Nous connaissons par les *Mémoires* de Mme Alexandrine Smirnov, née de Rosset, l'impression que laissèrent à Sobolevski ses rencontres avec Stendhal et la lecture des livres de son ami. Bien que ces *Mémoires* soient en réalité l'œuvre de Mlle Olga Smirnov, fille de leur prétendu auteur, ils n'en doivent pas moins contenir ici une part de vérité. Sobolevski a bien entretenu à Paris en 1837 des relations avec Mme Smirnov; mais à mon avis, c'est plutôt une conversation ultérieure entre Sobolevski et Mlle Olga qui a servi de source à ce passage. Publiés en 1895 dans le *Messager du Nord*, dont le directeur, M. L. Gourévitch, les avait achetés *bona fide* à Mlle Olga, ces *Mémoires* firent d'abord sensation ; mais à de nombreuses bourdes et erreurs chronologiques, on se convainquit bientôt qu'ils étaient fabriqués.

Rentré en 1833 de son premier voyage à l'étranger, Sobolevski entretenait de fréquents rapports avec Pouchkine. C'est alors qu'il révéla au poète, qui s'était laissé prendre

(9) *Archives d'Ostafiévo*, tome III, page 186.
(10) *Archives Serge Sobolevski*, Centrarchives de l'U. R. S. S. fonds 46.

à la mystification de la *Guzla*, le nom de l'auteur de ce brillant pastiche. Il est possible qu'à côté du nom de Mérimée, il ait prononcé celui de leur commun ami, Stendhal. C'est justement cette année-là qu'Alexandre Tourguénief excursionnait en Italie avec l'auteur du *Rouge et le Noir*, que le prince Viazemski nommait ce livre « une des œuvres les plus remarquables de notre époque » (11).

A la page 328 des *Mémoires* précités, nous trouvons la conversation suivante :

Sobolevski à Pouchkine : Aimerais-tu rencontrer Henri Beyle? Mérimée serait heureux de te le présenter.

Pouchkine : Pas le moins du monde. Il ne me plaît point. Il y a en lui je ne sais quelle fatuité, quel don-juanisme, et je déteste ce genre-là. Selon moi, ce n'est pas un artiste. J'aimerais fort causer avec Mérimée, avec Sainte-Beuve qui, lorsqu'il critique un livre, sait vraiment l'analyser. Quant à Hugo, Vigny, Lamartine, il me suffit de les lire.

Sans nier la possibilité de cet entretien, je crois devoir signaler que les paroles prêtées au grand poète *ne sont nullement dans la note pouchkinienne.*

Un peu plus haut, page 322, l'auteur des *Mémoires* met dans la bouche de Pouchkine, après lecture de la *Chartreuse de Parme*, un monologue d'un autre ton. Tout est merveilleux dans ce roman : caractères, composition, etc... Malheureusement, Mlle Olga date ce monologue de... 1833. Elle oublie un détail qui a bien son importance, à savoir qu'en 1833, la *Chartreuse de Parme* n'existait même pas à l'état de projet : ce chef-d'œuvre ne fut publié qu'en 1839, c'est-à-dire *deux ans après la mort de Pouchkine* (mort le 11 février 1837) ! Semblables sottises abondent dans les *Mémoires*, au point de rendre suspects les passages qui portent par ailleurs une empreinte d'authenticité indubitable.

L'antipathie qu'éprouvait Pouchkine à l'égard de Victor Hugo, sa partialité pour Mérimée, l'attrait qu'exerçait sur

(11) Voir dans le *Mercure* du 1er mars l'article de M. Henri Mongault.

lui l'aile réaliste des romantiques, ce sont là des faits incontestables. Mais, en ce qui concerne Stendhal, Mlle Olga a certainement attribué à Pouchkine une manière de voir qui doit être restituée, non pas même à sa mère, mais tout bonnement à elle-même. Comment en effet Pouchkine, qui tenait un si grand compte des opinions littéraires de ses amis, A. Tourguénief et P. Viazemski, dont les goûts s'apparentaient aux siens (12), aurait-il pu porter un pareil jugement sur le plus grand réaliste qui soit sorti du sein de l'école romantique française ?

Or, Alexandre Tourguénief et le prince Pierre Viazemski admiraient fort Stendhal. M. Mongault a donné ici-même (13) des extraits de leur correspondance qui l'établissent d'une façon péremptoire. J'en apporterai encore une preuve. Je veux parler de la belle lettre dans laquelle le voyageur russe fait à son confident habituel le récit d'une excursion à Tivoli en compagnie du « meilleur des *ciceroni* ». On sent dans cette lettre, écrite le lendemain de la promenade, comme un écho de la voix de Beyle : Tourguénief, qui emploie toujours le pronom *nous*, semble parler au nom de Stendhal et au sien ; on croit entendre le pas des deux amis foulant le parquet en mosaïque de la villa d'Hadrien. Voilà pourquoi je crois nécessaire de donner ici le passage le plus caractéristique de cette longue missive (14).

Rome, 10/22 avril 1833.

J'ai vu hier pour la première fois Tivoli dans toute sa beauté. J'y suis allé EN COMPAGNIE DE BEYLE (STENDHAL), et j'ai passé toute la journée dans les ruines de la villa d'Hadrien, dans la grotte

(12) C'est ainsi, par exemple, que, dédiant à Pouchkine sa traduction de l'*Adolphe* de Benjamin Constant — œuvre si proche de l'*Armance* de Stendhal — Viazemski écrit : « Accepte cette version de *notre roman favori*. Humble lithographe, j'offre à un grand peintre une pâle copie *d'un tableau de maître*. Nous avons si souvent parlé de cette œuvre parfaite que..., etc... »

(13) Article cité, page 358.

(14) *Archives des Frères Tourguénief*, Correspondance entre Alexandre Tourguénief et Pierre Viazemski, t. I (1815-1883), Pétrograd, 1921, pages 200-204.

de Neptune, dans les temples de Vesta et de la Sibylle, en promenades autour des Cascatelles et dans la villa d'Este, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la campagne de Rome, au bout de laquelle se détache sur l'azur du ciel la coupole de Saint-Pierre, dominant Rome invisible.

Nous avons quitté Rome par un matin délicieux ; après avoir passé près de l'antique basilique de Saint-Laurent, élevée par le premier empereur chrétien Constantin, près des immenses tombeaux de Plaute et de Julia Stemma, près des eaux jaunes et puant le soufre de l'Albula — *sulphureis Albula fumat aquis* — nous sommes arrivés aux ruines de la villa d'Hadrien. Nous avons vagabondé dans ses thermes, dans la bibliothèque grecque et la bibliothèque romaine (on nomme ainsi deux parties des ruines de cette immense villa), dans les temples de Diane et de Vénus tout revêtus de lierre ; nous sommes descendus dans le Nymphæum, dans les casernes impériales dont les épaisses murailles à renfoncement sont encore une énigme pour les antiquaires : on suppose que ces niches servaient à espionner la garde impériale. Nous avons admiré la vallée de Tempé, ains appelée par Hadrien en souvenir de la vallée grecque de ce nom. L'empereur, qui avait visité tout son empire, la Grèce, l'Egypte, etc., voulut réunir ici les souvenirs de son voyage. Sur un espace de dix milles, il reconstitua le Lycée, l'Académie, le Saporo égyptien, un théâtre, des thermes et tout ce que l'imagination des poètes a créé pour la terreur et l'espérance : le Tartare et les Champs-Elysées. Des fragments de colonnes et de chapiteaux parsèment la vallée de Tempé ; c'est ici qu'on a trouvé l'Antinoüs de la villa Albano, les faunes et les centaures du Capitole et bien d'autres marbres classiques. On voit encore aux murs des fragments de peinture : la belle mosaïque « aux pigeons » du musée du Capitole provient également d'ici. Tout cela fut uniquement créé pour le soir de la vie d'Hadrien : ses successeurs abandonnèrent cette villa, et Caracalla enrichit des trésors qui s'y trouvaient ses thermes de Rome, si grandioses encore dans leurs ruines. Constantin également emprunta ici bien des choses pour orner sa nouvelle capitale du Bosphore. Le Goth Totilla acheva la ruine des palais d'Hadrien. Sa villa, envahie par les mûriers et les oliviers, appartient au duc Braschi, le dernier profiteur du népotisme papal. Chaque mûrier donne un revenu annuel de

4 à 6 francs ; mais la famille Braschi est criblée de dettes, et le magnifique palais que le duc possède à Rome est hypothéqué pour un million et demi de francs (15). J'ai ramassé dans le Nymphœum et dans la bibliothèque quelques fragments de marbre pour le musée de Joukovski. On a jeté de la terre et planté des arbres sur les énormes murailles. Nous avons parcouru les théâtres et les palestres. Le Nymphœum, qui rappelle la grotte de la nymphe Egérie, est demeuré debout. On y a installé un Casino. On suppose qu'un bâtiment appelé le Temple des stoïques était une bibliothèque, où se réunissaient les littérateurs de l'époque pour exalter le *Tibur superbum* de Virgile et le *Tibur supinum* d'Horace. Le lierre tapisse les murs ; des arbres à fleurs roses et violettes sont en pleine floraison, des rossignols chantent tandis que roucoulent des pigeons si gras, si exquis que Cambacérès en faisait venir pour sa table. A l'auberge de la Sibylle, on nous en a servi un couple. Mais nous n'en sommes pas encore au dîner, car de là nous avons gagné Tivoli, où les beautés tiburtiennes sortaient de la messe et s'en allaient en fichus blancs se promener aux Cascatelles : c'était un dimanche. Le Teverone ressemble ici à un étang et ne promet point cette énorme masse qui se jette dans l'abîme, se perd dans les gorges de Tibur, se mêle à un autre torrent en lançant de tous côtés des gerbes irisées. Celles-ci ont tôt fait d'inonder les personnes qui se risquent à descendre au fond de la grotte par un sentier taillé dans le roc ; je l'ai appris à mes dépens. C'est délicieux ! Comme la nature paraît « caduque » dans ces temples en ruine, dans ces blocs stalactifiés où se voient des arbres pétrifiés et l'empreinte d'êtres disparus. Dans l'un des renfoncements que la force destructive de l'eau a creusés dans la grotte, nous avons vu un moyeu de roue antique stalactifié ; le bois a pourri, mais la forme est restée ; à côté s'aperçoit la forme d'un cheval, dont le squelette, probablement pétrifié lui aussi, s'est couvert de stalactites. Autour de ce monde décrépit, le printemps fleurit et verdoie, les cascades bruissent Au-dessus d'elles, Tivoli, sombre et vétuste, offre d'un côté son église et de l'autre les ruines des temples de Vesta et de la Sibylle....

On doit au général Miollis les sentiers qui permettent de visiter sans danger les cascatelles ; mais son souvenir n'a été perpétué que sur une plaque de marbre apposée dans un coin obscur, près

(15) Détails communiqués par Stendhal. Le duc Braschi était neveu de Pie VI.

du chemin qui descend à la grotte de Neptune. Les autres travaux dont il a fait bénéficier Rome et ses environs sont généralement attribués au pape Pie VII, dont les fresques de la Bibliothèque Vaticane narrent les grandes actions. (Sachant cela (16), je n'ai pu regarder ces fresques sans mauvaise humeur ni cacher mon dépit à Mesofanti, qui vient d'être nommé conservateur de cette bibliothèque et avec qui j'ai eu toute la matinée d'avant-hier une conversation aussi amicale qu'encyclopédique...) Je n'ai rien vu ici de plus pittoresque que ces cascatelles, à part peut être celle de Terni... Les énormes ruines de la villa de Mécène semblent avoir pris comme à plaisir un air renfrogné ; une cascade se précipite par l'une des fenêtres ; la rapidité de l'eau et la vétusté du bâtiment m'ont rappelé le vers par lequel Horace a voulu, croit-on, décrire la grotte de Neptune :

Domus Albunae resonantis.

Sous ces arcs, près de ces fenêtres, un grand seigneur romain — Mécène ou un autre, peu importe — festoyait ses amis. Seule maintenant une cascade y bruit ; les autres fenêtres sont envahies par le lierre et les fleurs. Pour nous reposer et jouir de la vue des cascatelles, nous nous sommes assis sur la terrasse près de l'église solitaire, où les beautés tiburtiennes se rassemblaient déjà pour l' « Ave Maria » ; d'antiques oliviers aux racines désséchées la couvraient tout entière. Tandis que les jeunes filles endimanchées — deux ou trois étaient vraiment fort belles — priaient devant la Madone, leurs frères prenaient leurs ébats dans les rochers ; ils NOUS accompagnèrent jusqu'à la vieille voie romaine. Après avoir franchi un petit pont jeté sur le Teverone, NOUS grimpâmes à nouveau jusqu'à la villa d'Este : les portes s'ouvrirent DEVANT NOUS, offrant à nos yeux la vision d'immenses bâtiments, de jets d'eau et de cascades artificielles ombragés par de hauts et lugubres cyprès. NOUS pénétrâmes dans la grotte : à l'extrémité d'une terrasse, NOUS aperçûmes la basilique de Saint-Pierre, les verdoyants environs de Rome, et le profil des montagnes dans le lointain. Sur l'espace qui nous séparait de Rome s'est décidé le sort de la Ville Eternelle : c'est ici que les Romains ont vaincu leurs voisins avant de s'unir à eux pour conquérir l'empire du monde ; c'est

(16) Par Beyle. Cf. *Souvenirs d'un gentilhomme italien*, in *Revue britannique*, 1826, tome IV (nouvelle anonyme de Stendhal).

ici, sur ces limites naturelles que Niebuhr a cherché et trouvé l'histoire de Rome, qu'il a établi ses conjectures destructives (17). — Devant s'étend un désert : de-ci, de là, une maison ou les ruines d'un tombeau...

Au-dessous du couvent de Saint-Antoine s'élève la pseudo-villa d'Horace. Nous savons que le poète latin possédait « un coin sabin », mais nous ignorons au juste à quel endroit. Sa biographie, attribuée à Suétone, affirme qu'il passait la plus grande partie de son temps dans la solitude de Tibur et de la Sabine ; mais l'abbé Galiani a, je crois, démontré qu'Horace n'était pas riche et jouissait de ses loisirs dans les luxueuses villas de ses amis. Les ruines de la villa de Mécène laissent aussi sceptiques bien des gens : mais Horace en eût il parlé si elle avait appartenu à un autre (17) ? C'est ici qu'il suppliait son protecteur de venir oublier les embarras de Rome :

Omitte mirari beatae
Fumum et opes strepitumque Romae.

A six heures du soir, nous montâmes en voitures pour traverser la Campagne de Rome, qu'illuminait le couchant. Le soleil disparut bientôt derrière la coupole de Saint-Pierre : dans le crépuscule, les énormes tombeaux des Anciens profilaient leurs lignes rondes ; le froid devint si piquant que nous fermâmes la voiture et nous nous enveloppâmes de nos manteaux. Le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, mon compagnon de route m'a envoyé l'*Annuaire pour 1833* avec la note suivante :

Si vous trouvez le temps de lire quatre pages, pas plus, vous saurez la cause du froid extrême que nous avons éprouvé hier soir, en revenant de Tivoli, les pages 215 à 220 de l'annuaire vous feront connaître en abrégé la belle découverte de M. Welles.

Il s'agit d'un article de l'illustre astronome Arago — celui-là même qui pérore maintenant à la Chambre — intitulé : *De la lune rousse et de l'influence qu'elle exerce sur la végétation...* Les jardiniers français donnent le nom de *lune rousse* a celle qui est pleine au mois d'août et qui est nuisible aux plantes. L'article est remarquable et convient aussi bien à notre climat qu'à ceux du Midi (18).

(17) Tourguénief reproduit certainement ici une opinion de Beyle.
(18) Les passages soulignés ici sont en français dans le texte.

D'une année plus jeune que Beyle, Alexandre Tourguénief ne lui a survécu que quatre ans. L'a-t-il revu après son séjour à Rome ? Les documents dont nous disposons actuellement ne permettent aucune conjecture à ce sujet. Quant à Sobalevski, son séjour à Paris date de 1837, année de la mort de Pouchkine Il continait à y rencontrer Stendhal dans le salon de Mme Ancelot, ainsi qu'en fait foi un billet de cette dernière (19).

Si les archives de Sobolevski ne contiennent aucune lettre

Nous aurons demain Mardi gras entre
dix et onze heures du soir une toute petite
réunion MM. Beyle Koreff et le

Si Monsieur Sobolesk. veut venir
il me fera le plus grand plaisir

Virginie Ancelot

de Beyle, elles sont particulièrement riches en missives de Koreff. Elles permettent de conclure que Stendhal et Sobolevski étaient des assidus du salon Ancelot. Quels liens mystérieux unissaient aux deux amis le médecin aventurier, l'ami de Heine et de Hoffmann, l'excellent traducteur des poètes latins, ce Ferdinand Davidovitch Koreff, Juif à nom bulgaro-russe qui ne savait pas un mot de russe ni de bulgare ? Je l'ignore ; toujours est-il que lorsqu'il mourut, en 1851, sa femme Thérèse s'empressa d'en donner avis à Sobo-

(19) « Nous aurons demain *Mardi gras* entre dix et onze heures du soir une toute petite réunion : MM. *Beyle, Koreff* etc. Si Monsieur Sobolevski veut venir, il me fera le plus grand plaisir. Virginie Ancelot. » — Comme en 1837 le mercredi des Cendres tomba le 8 février, cette invitation non datée a dû être écrite le lundi 6 février.

levski. Voici le fac similé d'une des lettres de Koreff (20).

Quand, en 1839, le portefeuille des Affaires étrangères

vous avez permis, illustre
Géant, qu'on vous
envoie 15 billets. Les
voici. Ne manquez pas
au tirage. Cela vous
amusera beaucoup. Viendrez
vous demain chez Madame
Ancelot? Votre dévoué
6 Mars Koreff

échut au comte Molé, Beyle, qui s'était attardé à Paris où il venait de publier la *Chartreuse de Parme* et l'*Abbesse*

(20) « Vous avez permis, illustre géant, qu'on vous envoie 15 billets. Les voici. Ne manquez pas au tirage. Cela vous amusera beaucoup. Viendrez-vous demain chez Madame Ancelot ? Votre dévoué, Koreff. 6 mars. »

de Castro, crut bon de rejoindre son poste à Civita-Vecchia. Au mois d'avril de cette même année, il avait rencontré, justement chez le comte Molé, le prince Pierre Viazemski. Celui-ci était alors éperdument amoureux de Mme Marie Kalergis, née Nesselrode, nièce du chancelier de Nicolas Ier. Fort belle, fort cultivée, fort spirituelle, cette enchanteresse tourna pendant de nombreuses années la tête à plus d'un général français (21). Elle devait, en 1851, prendre une part active au coup d'État de Louis Bonaparte : c'est à elle que fait allusion Victor Hugo dans *l'Histoire d'un crime*, sans toutefois oser la désigner autrement que par l'initiale K. Pour le moment, elle était la maîtresse de Molé, et c'est pour elle que Viazemski fréquentait les salons du comte. Mérimée s'en éprit également.

Si le *Journal* de Viazemski ne contient pas le récit de sa rencontre avec Stendhal, il renferme pourtant à ce propos un passage extrêmement intéressant, car il nous révèle l'opinion de Beyle sur la famille et les origines douteuses du futur Napoléon III. Voici ce passage :

Molé ne m'a pas dit un traître mot. On reproche au Roi de n'avoir pas ouvert en personne la session des Chambres. Beyle-Stendhal a dit *qu'en France il ne faut jamais accepter un ridicule*, mais continuer à agir comme si de rien n'était.

Talleyrand a dit de Mme Flahaut et de son fils : *elle est un vieux intrigant et lui une vieille coquette*. Il y a une heure, Beyle m'a raconté chez Molé une autre anecdote sur Mme Flahaut. Elle a convaincu Talleyrand que son fils était de lui ; ayant appris que quelqu'un avait l'intention de révéler dans ses mémoires le vrai nom du père, elle est allée trouver ce quelqu'un et l'a supplié de ne point détromper Talleyrand (22).

Le fils du comte de Flahaut, écuyer de la reine Hortense, n'était autre, on le sait, que le fameux duc de Morny.

(21) Stendhal parle d'elle dans une lettre datée de Civita-Vecchia, 1er novembre 1834, *Correspondance inédite*, tome II page 196. Voir sur elle les articles de M. Constantin Photiadès dans la *Revue de Paris*, octobre-novembre 1923.

(22) *Œuvres complètes* du prince Pierre Viazemski, Saint-Pétersbourg, 1884, tome IX, pp. 192-193.

§

Ces quelques pages seront, je crois, de nature à intéresser les Stendhaliens. Je continue mes recherches et espère pouvoir bientôt communiquer quelques lettres inédites du grand écrivain.

Moscou.

ANATOLE VINOGRADOV.

Traduit du texte russe inédit
par HENRI MONGAULT.

LE SPHINX AU MASQUE

Symphonialis est anima.
ANONYME, XIVe siècle.

I

. . . .

S'il y a des peines qui tombent d'un seul bloc et pèsent sur une âme de toute leur masse comme des choses mortes dont la fonction semble être d'étouffer la vie, c'est sans doute une faveur que d'en éprouver de la sorte. La mienne est quelque chose d'actif, de corrosif, une espèce d'irritant parasite acharné à pousser partout dans mes fibres son suçoir explorateur.

Pour l'arracher, j'ai tout essayé. Et me voici.

Mais hier encore, juge inconnu, personne au monde ne savait, pas même moi, qu'on me découvrirait ce matin dans un cimetière, au bord d'une sépulture ouverte et déchiffrant de pauvres feuillets mi-consumés.

J'ignore, je vous le répète, comment s'est accompli cet acte nocturne que vous venez de qualifier de délit. Peut-être émanait-il de mon exaspération assez de phosphorescence pour me guider dans l'obscurité, comme aussi la force nécessaire à la manœuvre du levier que j'avais apporté. Quoi qu'il en soit, si j'ai pu sans émotion soulever la pierre et défoncer le bois moisi de deux cercueils, n'oubliez pas que je suis médecin, c'est-à-dire insensible au lugubre.

Et puis il y a eu la guerre.

Pourquoi d'ailleurs me contester le droit d'aller cher-

cher près de ma femme et de mon fils défunts mon repos, le repos d'un pardon et d'une certitude. Comme si je n'étais pas déjà semblable à eux! Pour mourir, il n'est pas nécessaire que la bouche perde la parole ni les yeux le regard. Il suffit de n'avoir plus le goût de soi, la jouissance des choses, l'humeur sociale. Et depuis neuf ans que ma Gladyne et mon Charles sont morts, je vis dans une ombre froide. Le sentiment de mon énergie me produit l'effet d'âcres exhalaisons s'élevant de fonds houleux et perpétuellement suspendues entre mes yeux et le soleil.



Vous avez peut-être entendu parler du Dr Philippe Izeure, qui disparut il y a neuf ans de ce pays après avoir vendu sa maison et ses meubles.

C'est moi.

J'avais pris la détermination de me débarrasser de tout ce qui, à l'avenir, aurait pu me rappeler Gladyne. Pièce par pièce, tiroir par tiroir, j'avais fait moi-même l'inventaire. Sans principes, — pouvais-je en avoir dans mon dépit? — j'avais opéré le choix le plus absurde entre ce qu'il me semblait bon de détruire et ce qui devait être vendu, ne songeant pas une minute à ce que j'aurais dû conserver. Tout me semblait vil et souillé. J'étais fou. Je ne le suis plus, mais là vraiment je le fus. Ainsi, je me souviens qu'au moment de tirer d'une boîte des myosotis séchés, une voix me dit toute proche : « Voilà mes fleurs préférées. Elles ressemblent à tes yeux ». D'un juron je fis taire aussitôt cette voix, et le bouquet je le foulai rageusement.

C'était pourtant l'évocation de ces journées heureuses où le moindre prétexte lui était bon pour me remercier de l'avoir révélée à elle-même. « Avant de te connaître, m'avouait-elle, je vivais dispersée, sans exaltation, j'ignorais mes propriétés. Tu m'as douée de sens nouveaux,

de vibrations créatrices. »... Elle lisait beaucoup alors les romans russes. « Tu es mon staretz, me dit-elle un soir qu'elle était assise sur mes genoux. En toi j'abdique toute, à la manière de ces novices qui abandonnent au supérieur du monastère leur volonté sans retour. »

Mais à travers le temps ces heures de passion projetaient des lueurs mornes, et les mêmes mots qui me l'avaient rendue chère me donnaient là, vingt ans plus tard, le regret d'avoir aimé cette âme oblique.

L'inventaire achevé, il fallut annoncer la vente et préparer la visite préalable. Je fis faire des affiches et je les voulus rouges et vastes. Mieux qu'aucun autre, ce détail vous permet de comprendre la force de ma haine. Toute réserve me semblait inadmissible. Les gens avaient assez jasé sur moi. Il fallait m'affirmer, m'imposer.

Aussi, quel succès! La veille de la vente, toute la ville vint voir nos meubles.

On les avait groupés dans les salles du rez-de-chaussée. Des cordes avaient été tendues, des hommes de garde placés dans chaque pièce. Bref, tout avait été prévu.

Tout, sauf hélas! l'effet qu'allait produire sur mes nerfs déjà plus tendus que les cordes l'envahissement de ma maison.

Jusque-là, je n'avais vu dans cette vente qu'un acte nécessaire et terminal, la conclusion d'un épisode qui avait commencé par la mort de Gladyne et l'expulsion de mon fils.

Je ne l'avais imaginée qu'en bloc dans l'imprécis. Je n'avais pas songé que des gens, dont j'ignorais même le nom, s'approcheraient de moi pour me serrer la main, me contester la solidité d'un meuble, l'authenticité d'un tableau, que d'autres, des intimes de l'époque heureuse, viendraient passer de ces choses qui les avaient si souvent accueillis une inspection hautaine sans même m'honorer d'un salut.

J'aurais dû prévoir qu'une foule de brocanteurs em-

puantirait la maison, frotterait sa guenille à nos meubles, qu'on tripoterait *son* piano, ce piano dont les touches semblaient avoir gardé l'empreinte bleutée de ses doigts.

Mon supplice dura trois heures.

Je n'aurais pas pu me contenir davantage. Cinq minutes de plus, et j'aurais mis les gens à la porte. « Par bonheur, pensai-je en me retrouvant seul, demain tout sera terminé. »

Comme je me trompais!

★

A treize heures, la vente commença.

La table du commissaire-priseur était sur le perron. De l'intérieur, je voyais toute l'assemblée des visages.

Et c'est là qu'au premier rang j'aperçus Mme Hertschy et ses filles. Des femmes qu'aucune de leurs intrigues n'avait jamais pu me rendre sympathiques. Tout près d'elles, comme un simple amateur, se trouvait le notaire à qui mon fils avait confié ses intérêts.

Sur le moment, je ne peux pas dire que cette découverte m'affecta. Il n'y avait pas de raison. Seulement la suite allait en faire naître.

En effet, dès que fut écoulé le banal bric-à-brac du début et que commencèrent à passer l'une après l'autre les pauvres intimités de Gladyne, le groupe se réveilla. Mme Hertschy fit enchère.

Semblable fait n'eût pas dû me surprendre, n'est-ce pas? Cette femme avait tant de filles à vêtir. Et pourtant mon dépit grandissait chaque fois que le marteau frappait pour elle.

Or, il ne frappa bientôt plus que pour elle. Vous pensez peut-être que j'aurais dû me tenir pour satisfait de voir aller les fanfreluches de Gladyne à une femme qu'elle avait toujours dédaignée, mais n'attendez pas de la logique d'une passion comme la mienne. Loin de me réjouir de cet appoint à ma vengeance, j'en vins à me

croire offensé. Tant et si bien que tout à coup je donnai l'ordre de ne plus vendre les parures.

Ce fut alors le tour des bibelots. Mme Hertschy en laissa passer beaucoup, mais cette fois le notaire se mit de la partie. Evidemment ils opéraient de connivence. Je m'aperçus qu'ils n'attachaient de prix qu'aux objets qui en avaient eu pour Gladyne, et dès lors j'eus l'impression d'un complot.

Ils agissaient évidemment pour le compte de Charles. Or, Charles, ne l'oubliez pas, était alors à mes yeux responsable de mon infortune.

C'est pourquoi si tout à l'heure j'ai pu déplorer l'illogique de ma passion, je dois dire qu'alors par compensation elle se rattrapa. Il me fut intolérable de penser que mon fils conservât de sa mère ce qui lui avait le plus intimement appartenu. J'y vis un blâme à mon adresse et de nouveau sans explication je donnai l'ordre de passer outre.

Il ne restait plus que les meubles. Des inconnus s'adjugèrent sans difficulté chambre, salle à manger, salon. Mais là encore, dès que vint le tour de *sa* chambre, de son armoire, de sa table de chevet, de son lit *à elle*, je fus bientôt fixé sur leur destination. Aucun étranger ne put couvrir les enchères du notaire. Mon malaise s'en accrut si fort que, tous les compétiteurs ayant abandonné la partie, ce fut moi qui surenchéris.

J'étais fou, n'est-ce pas? Il fallait l'être pour jouer ce rôle extravagant.

Il n'y eut plus, dès lors, qu'un duel entre le notaire de mon fils et le commissaire-priseur qui chiffrait pour le père. Tous les yeux allaient d'un de ces hommes à l'autre. Sur l'assemblée planait un silence de drame. Je sentais mes nerfs s'affoler à chaque réplique, et je ne sais ce qui serait advenu si l'homme de loi lui-même, inquiet de mon état, n'avait remis à plus tard la suite des enchères.

Pour tout le monde, exception faite du petit groupe hostile, je ne fus qu'un pauvre homme anéanti par l'émotion.

Mais vous croyez peut-être que je fus plus calme une fois seul. Détrompez-vous. Une heure s'était à peine écoulée que je déplorais ma stupidité.

Sur-le-champ, j'informai le notaire de Charles que je tenais à sa disposition les meubles qui restaient à vendre. Il m'avisa de même qu'il n'avait plus rien à désirer. J'aurais dû m'y attendre. Sa réponse m'irrita. « S'imagine-t-il être indispensable? » pensai-je. Et sans différer, j'abandonnai à vil prix le mobilier restant à l'acheteur de la maison...



Patience, juge impatient. Vous saurez tout, parce que l'aveu seul peut mettre fin à mes tortures. Seulement mon passé ne s'offre à moi que par fragments, comme un miroir brisé dont les morceaux seraient tombés dans la poussière. Réussirai-je à les retrouver, à les ajuster tous? Jusqu'à présent je ne l'ai jamais pu. Et pourtant il y a de l'ordre dans la nature, autant que j'en apportais dans mes vengeances.

Je m'étais donc réservé une huitaine pour quitter les lieux, mais la fièvre qui me possédait n'admettait plus l'inaction. En deux jours et deux nuits je fus prêt.

Je fis aussitôt porter mes malles à l'hôtel où j'espérais trouver le repos et réfléchir tout à mon aise sur l'emploi que j'allais faire désormais de ma vie.

Je m'étais fait illusion. A peine allongé dans un lit qui n'était plus le mien, mes obsessions surgirent de tous les coins d'ombre de cette chambre étrangère, pour m'accabler d'insomnie.

La solitude m'était funeste, il me fallait en finir.

Je me rhabillai et je partis en pleine nuit à la recherche du dérivatif que vous devinez. Car, dites-moi, les fem-

mes, le plaisir, n'était-ce pas le seul moyen pour oublier?

Mais hélas! encore là je me trompais. Les complaisances de la créature que j'avais suivie furent inutiles. Entre elle et moi s'interposèrent obstinément de pénibles visions et bientôt il me vint la honte d'être triste et le désir d'être seul.

— Que veux-tu! lui dis-je en manière d'excuse, tu me fais l'effet d'une morte que je violerais. Je vois bien que jamais je ne pourrai m'approcher d'aucune femme. Tu es la dernière.

Le ton tragique sur lequel j'avais dû prononcer cette sorte de serment la fit rire aux éclats :

— Si ce n'était le respect que je te dois pour l'argent que tu me donnes, fit-elle quand elle fut calmée, je te dirais bien quelque chose.

— Dis toujours, répliquai-je.

— Eh bien! mon gros, tu as une bobine de cocu.

L'allusion convenait si bien à mon état que je me mis à rire avec elle.

« Et cependant, pensais-je en m'en allant, est-ce bien sûr? Est-ce bien sûr?... »

★

Il est permis quand on est femme et jeune d'aimer les gâteaux et les fleurs. Aussi peut-il sembler naturel à un mari de trouver parmi les papiers d'une morte des notes de fleuriste ou de pâtissier.

Mais trouver, ou plutôt recevoir, comme il m'arriva le lendemain de cette pitoyable nuit, un mémoire de sculpteur, voilà quelque chose d'assez extraordinaire pour vous causer de l'émotion.

Je ne dis pas de la surprise, car cette note où il était question d'un ex-voto de marbre me produisit sur l'instant même une peine plus grande que n'en peut faire une simple incertitude.

Connaissez-vous, juge avisé, le comportement de ces

états d'âme qui passent comme sans transition et sans raison apparente de l'indifférence à l'inquiétude, de l'inquiétude à l'angoisse? Avez-vous déjà eu peur? Non pas de cette peur de l'ombre qui cesse à la lueur d'une allumette, mais de celle qui accompagne en sourdine chacun de nos actes lorsqu'une décision qui n'était peut-être qu'un caprice nous a fait aiguiller la vie sur une voie dangereuse.

Eh bien! moins d'une heure après que le garçon d'hôtel m'eut apporté cette note, elle m'avait déjà donné de la peur.

Tout ignorant que j'étais encore du sens réel de ce papier, il ne me vint cependant nul désir de l'apprendre. Au contraire.

Sans pouvoir me l'expliquer, j'eus le pressentiment qu'il recélait une de ces clartés destinées à m'infliger un démenti. Voilà pourquoi je ne me disais pas : « Il me faudra payer cette note aujourd'hui. » Non. En moi s'exprimait plutôt une idée de ce genre : « Que deviendrais-je si tout à coup m'étaient révélées mes erreurs? »

J'aperçois très bien maintenant ce que j'aurais dû faire.

J'aurais dû sur-le-champ aller chez le sculpteur. J'étais sauvé.

Par malheur j'avais déjà déposé ma raison, je ne sais le long de quel mur, comme une ordure, et c'est pourquoi le désir me vint de fuir.

Quand vous saurez comment une conjugaison de fautes capitales m'avait astreint au mensonge, vous comprendrez que la vie ne pouvait m'être supportable qu'à condition de ne rien tenter pour rompre le barbelé d'incohérences où je m'étais empêtré.

Fuir! La belle trouvaille! Comme s'il suffisait de détourner un peu les regards pour supprimer la vérité! Ce n'est pas alors qu'il m'eût fallu fuir, mais un mois plus

tôt, sitôt constaté que mon retour avait dérangé une foule d'habitudes établies pendant mon absence.

★

Je m'empressai donc de partir et ce fut chez ma mère.

Il vous faut savoir que j'ai toujours ignoré l'amour filial. Ma mère, absorbée par la gérance de ses propriétés, n'eut jamais le temps d'être aimable, et sans doute me serais-je plus d'une fois reproché mon indifférence à son égard si je lui avais connu de la sympathie pour quelqu'un. Malheureusement je peux affirmer sans médire qu'elle n'aima jamais personne. Parfois peut-être quelques domestiques. Encore l'attachement qu'elle leur portait se traduisait-il par une quantité d'ordres absurdes et une suspicion perpétuelle.

Comment eût-elle aimé Gladyne? Elle avait trop cette mentalité d'ancien régime qu'un carabin comme moi ne pouvait manquer de détester au bout de quelques semaines de Faculté.

Ce qu'elle eût voulu, c'était me voir terrien comme elle et marié près d'elle avec une héritière campagnarde qu'elle m'avait déjà choisie. Elle n'avait consenti à mes études médicales que par respect pour un vœu de mon père mort d'un accident de cheval à ma quinzième année.

L'opposition de nos caractères aurait largement suffi à faire échouer ses projets. Or, le destin lui-même s'en mêla en mettant sur mon chemin, à ma dernière année d'études, Gladyne, orpheline et sans dot ou presque. Mésalliance impardonnable!

Vous devinez donc qu'à la mort de Gladyne je n'eus pas de ma mère grande consolation. J'en obtins d'autant moins qu'elle était alors à cet âge où les vieillards ne veillent qu'à leur décrépitude.

Je me suis demandé souvent par quelle aberration l'idée m'était venue d'aller me réfugier près d'elle.

Je dois reconnaître qu'elle me reçut sans froideur. Seulement, dès le premier jour, ses questions répétées me contraignirent à m'occuper du sujet même que je m'efforçais d'oublier.

J'aurais dû le prévoir. Si encore elle avait eu des mots apaisants ou du moins des renseignements précis à me fournir sur ce qui devenait désormais le problème capital de ma vie, j'aurais volontiers patienté. Mais sous prétexte de me persuader que j'avais tort d'être affecté des événements qui avaient marqué mon retour dans ma maison, elle m'affirmait à tout propos qu'il était naturel que Gladyne m'eût trompé pendant mon absence.

Remarquez bien qu'elle n'en savait pas plus que moi sur ce chapitre et que sa conviction manquait totalement de base.

Un matin qu'agacé par son insistance je lui réclamais des preuves, elle me dit : « Voyons, Philippe, as-tu donc oublié ce que Charles surprit dans le parc, une nuit que, ses études l'obligeant à veiller, il était, pour se détendre un moment, sorti sur le perron? Et tu sais bien comment pour se venger, *l'autre*, lâchement, le blessa dans un match de rugby. »

— « En es-tu sûre? En es-tu sûre? » questionnai-je.

Elle me répondit : « Ne te fâche pas, Philippe. La vérité n'a rien pour t'irriter, puisque à présent, ton désaccord avec Charles mis à part, tout est bien. Te voilà libre. Tu as l'âge de la pondération. Tu vas pouvoir cette fois t'établir avec plus de justesse ».

Ces paroles auraient dû m'être agréables, n'est-ce pas, du moment que je détestais Gladyne. Or, au contraire, leur sens caché me révolta. Tout simplement peut-être *parce qu'elles m'empêchaient de la détester avec sérénité.*

★

Voilà pourquoi, deux jours plus tard, j'étais installé chez celui que j'avais longtemps regardé comme mon meilleur ami.

Célibataire, avocat, Stouffle passait une partie de l'année dans un domaine qu'il possédait à quelques lieues de la ville. Le voisinage et des goûts communs nous avaient liés bien avant la guerre.

Un peu plus âgé que moi, il avait eu le privilège pendant les quatre années terribles de ne pas quitter sa maison, ce qui lui avait valu d'être mis à la tête d'un hôpital auxiliaire créé pour les blessés.

— « Mon vieil Izeure, c'est chic d'être venu, me dit-il sans me laisser le temps de m'expliquer, tu resteras tant que tu voudras. La chasse est bonne. Demain ton fusil sera prêt. »

Dès qu'il crut comprendre dans quel but je l'avais rejoint, il s'efforça de me distraire. Evitant toute allusion aux événements domestiques que le sort m'avait infligés, il m'entraîna par les bois, et peut-être fût-il parvenu à diminuer ma mélancolie si nos courses n'avaient pas eu de fin, si le soir ne nous eût ramenés dans une salle muette où il fallut bien s'ingénier à tuer le temps pour attendre le sommeil.

Aimez-vous l'automne, juge austère? Vous êtes-vous déjà grisé des bois teintés de feu, des coteaux parsemés de bruyère, des vents tièdes et des gros nuages paresseux?

Tout cela est peut-être tonique pour le terrien qui retrempe ses forces dans l'air même où il les use, ou encore pour Stouffle qu'un téléphone reliait à son cabinet d'affaires, mais pour moi, Philippe Izeure, qui étais sans foyer et sans but?.. Il n'y eut que mes obsessions qui profitèrent.

Tant et si bien qu'au bout d'une semaine Stouffle parut se lasser d'un sauvetage auquel je résistais, et de lui-même il finit par mettre nos entretiens sur les voies d'où les jours précédents il les refoulait impitoyablement.

Et c'est ainsi que bientôt nous ne parlâmes plus que d'*Elle*.

Stouffle avait pris tout d'abord le parti d'ironiser, comme si ma gravité lui semblait exiger ce contrepoids de scepticisme.

Je me souviens qu'un jour, après plusieurs heures de course derrière un gibier invisible, nous cassions la croûte assis sur la pierraille d'un mur bas.

Nous en étions venus, je ne sais comment, à discuter de culture intellectuelle et de sports, et comme Gladyne les avait autrefois pratiqués l'un et l'autre, j'exprimai mon étonnement que tant de diversions ne l'eussent pas mise à l'abri des défaillances.

Tout à coup Stouffle m'interrompit pour dire : « Tu est dur, Izeure, trop dur pour elle. »

Il prononça ces mots d'un ton si douloureux que je l'examinai. Mon regard le gêna.

— Après tout, reprit-il en riant, peut-être se sont-ils trompés, ceux qui soutenaient autrefois que la droiture est assurée à qui s'orne le corps et l'esprit. Peut-être n'y a-t-il qu'une chose de bonne, qui est de laisser aux femmes leur caprice et ce contentement du superficiel qui est l'élément le plus constant de leur caractère. Vouloir les saturer de cohérence, c'est en quelque façon les essorer, leur faire perdre fraîcheur, velouté, coloris, les réduire à l'état d'une fleur d'herbier, séche, rêche et cassante.

Ah ! Ah ! la fausse monnaie que l'humour !



Il me dit à quelques jours de là :

— Mon cher, il n'est peut-être pas si simple que tu crois d'expliquer la conduite de ta pauvre Gladyne...

— Nous y voilà, pensai-je à ce début, je savais bien qu'il finirait par tout me dire.

Il continua : « Son temps était, en ton absence, partagé entre la surveillance des études de Charles et son service bénévole à l'hôpital. Le dimanche, on la rencontrait au

stade. Tu n'ignores pas ce qui se passa là, au cours d'un match où l'équipe de Charles jouait contre une équipe militaire formée de quelques-uns de nos convalescents. J'étais justement près d'elle. Nous suivions la partie, qui était menée vivement. Les hasards du jeu semblaient opposer Charles au même adversaire, un garçon charmant d'ordinaire que nous avions soigné d'une balafre à la nuque et qui allait nous quitter quelques jours plus tard pour remonter en ligne. Gladyne, chaque fois que Charles passait à portée de sa voix, l'invitait à plus de calme. Mais il n'écoutait rien, s'acharnant de toute évidence à provoquer l'adversaire... »

Ce dernier détail m'étonna. L'affaire ne m'avait jamais été présentée de la sorte : « En es-tu sûr? criai-je à Stouffle. En es-tu sûr? »

— Absolument, fit-il, et le plus surprenant, c'est que tout en provoquant l'adversaire, Charles semblait s'offrir à ses coups plutôt que lui en donner. J'allais même le faire remarquer à sa mère, lorsque m'étant tourné vers elle, je fus frappé de la pâleur de son visage. Au même instant, Charles s'effondrait, touché à l'aine. Sans un cri, la pauvre Gladyne franchit les touches, courut à lui. Je la suivis, mais à ma grande surprise elle refusa sèchement mes services, et des six semaines que dura la guérison, seul un médecin eut libre accès près d'eux. Même pour moi, la consigne fut implacable. D'ailleurs, depuis ce jour-là, ni Charles ni sa mère ne reparurent dans le monde.

Et Stouffle ayant comprimé dans sa gorge un soupir, ajouta : « Je te l'aurais peut-être sauvée. »

Je m'étais levé très ému pour le remercier de son regret quand brusquement quelque chose d'indécis, un sentiment que je ne peux pas traduire me retint, et la question que je me mis à lui poser ne répondait plus à ma pensée.

— Connaissais-tu son médecin?

— Très peu, me dit-il. C'était un gros major, étranger à notre hôpital.

*

Stouffle avait parfois de l'ouvrage à la veillée.

Je le laissais alors à ses dossiers et, m'asseyant à quelques pas de lui sur un divan, je m'absorbais en rêverie plus qu'en lecture.

Sa bibliothèque de campagne était mal fournie. Il semblait en avoir fait le lieu de déportation d'œuvres médiocres. On n'y trouvait que de ces opuscules de circonstance que les guerres produisent par charretées, et la guerre mavait trop éprouvé pour me laisser la moindre envie d'y toucher.

Le premier soir que Stouffle eut ainsi de l'ouvrage, tout en m'abandonnant à mes méditations il s'excusa de n'avoir à m'offrir aucun livre estimable. L'envie me vint de lui demander : « Tu ne lis donc jamais ici? » Mais je fis bien de me taire, car spontanément il m'avoua le lendemain qu'il avait dans sa chambre une petite bibliothèque de chevet. Il me cita cinq ou six titres, parmi lesquels le *Saint François d'Assise* de Barine. « En voilà un qui me plaira », lui dis-je.

Mon choix ne parut pas sur l'instant lui causer le moindre ennui. Pourtant, comme s'il désirait me détourner de cette œuvre, il me la rapporta en compagnie d'une autre que je ne lui avais pas demandée. C'était un exemplaire relié des *Histoires* de Poe, tout culotté d'empreintes de tabac, comme un bréviaire. — « Tu aurais peut-être du plaisir à relire ceci, me dit-il. Ce livre-là me vient du fameux Broudinais, qui finit dans le fauteuil présidentiel de la Cour de cassation. Tout aussi bien qu'un juge d'instruction, un avocat peut trouver du profit aux déductions du génial américain. Mais peut-être que; pour un médecin, il n'est d'aucune ressource. » — « Pourquoi pas? » fis-je en ouvrant la Vie de Saint François.

Il se plongea dans son travail et je lus.

Je relus plutôt, car je connaissais l'œuvre, et j'eus vite fait de découvrir *les pages qu'elle avait aimées.*

Rien de plus contagieux que l'émotion contenue. Stouffle, qui me regardait à la dérobée par-dessus ses dossiers, ne put bientôt s'empêcher de me dire : « N'est-ce pas qu'il y a de belles pages? »

C'était m'inviter à lui en lire. Je le crus du moins, et pour ma part j'y trouvai du plaisir.

Mais quand, après la lecture de quelques fragments, je levai mes yeux sur Stouffle, je vis sur ses traits, entendez-moi bien, *l'émotion de l'homme à qui Gladyne elle-même les aurait déjà lus.*

Comment trouver le calme, dites-moi, après de pareilles veillées?

★

J'aurais voulu arracher à Stouffle l'aveu qu'il me refusait. Je sentais, j'étais convaincu que ses confidences m'apaiseraient.

Seulement il se dérobait et je ne lui relus plus Barine pour la bonne raison que Barine disparut le lendemain du jour où il m'avait été prêté. Sur le divan ne traînait plus que l'autre petit livre d'histoires.

Je n'avais certes pas la moindre envie de m'y plonger, mais que faire pour passer le temps en face d'un homme absorbé ou qui faisait semblant de l'être?

Quand je fus fatigué de fumer, de rêver, d'être inactif et muet, je l'ouvris. Je devrais plutôt dire qu'il s'ouvrit, car d'elles-mêmes les pages s'écartèrent au point où des lectures répétées avaient brisé la reliure. Ce que j'y découvris, dispensez-moi de vous l'expliquer à l'avance. Laissez-moi plutôt vous dire ce qui se passa.

Il n'y avait pas trois minutes que j'avais pris le livre, que sans bruit, sournoisement, je me levai, et m'approchant de Stouffle courbé sur ses dossiers dans la plus

grande quiétude, je me mis à lui déclamer avec passion cette fin de dialogue que vous connaissez peut-être :

OINOS. — *Pourquoi pleures-tu, Agathos, — et pourquoi, oh! pourquoi tes ailes faiblissent-elles pendant que nous planons au-dessus de cette belle étoile, — la plus verdoyante et cependant la plus terrible de toutes celles que nous avons rencontrées dans notre vol? Ses brillantes fleurs semblent un rêve féerique, mais ses volcans farouches rappellent les passions d'un cœur tumultueux.*

AGATHOS. — Ils ne semblent pas, *ils sont!* Ils sont, *rêves et passions! Cette étrange étoile, c'est moi qui, les mains crispées et les yeux ruisselants, — aux pieds de ma bien-aimée, — l'ai proférée à la vie avec quelques phrases passionnées. Ses brillantes fleurs* sont *les plus chers de tous les rêves non réalisés, et ses volcans forcenés* sont *les passions du plus tumultueux et du plus insulté des cœurs!*

PUISSANCE DU VERBE. C'est le titre de cette histoire. Et personne n'en a jamais peut-être expérimenté mieux que moi ce soir-là la justesse.

Stouffle, en effet, m'avait écouté sans faire le moindre mouvement. Mais dès que j'eus terminé, il se redressa. Il était tremblant et blême. Je compris qu'il avait peur.

— Tu es fou, balbutia-t-il, tu as ton regard de fou ce soir.

Avec le plus grand calme, je lui répondis : « Rassure-toi, je ne suis pas fou et je ne l'ai jamais été. Seulement, — et là je lui souris en le regardant de tout près dans les yeux — pourrais-tu me dire si c'est moi qui t'ai recherché, comptant trouver ici quelques souvenirs d'*Elle*, ou si c'est toi qui m'as désiré, appelé, retenu, pour avoir un peu d'*Elle* avec moi?... Stouffle, *je sais*, — j'appuyai sur le mot, — je sais pourquoi Gladyne te pria de cesser tes visites. »

Il protesta faiblement, se bornant à répéter que, dans l'état où j'étais, il ne fallait pas chercher à me convaincre.

Nous nous séparâmes ce soir-là plus tôt que de coutume.

Et le lendemain, il ne parut pas. Une affaire urgente le retenait au dehors. Dans le fond, je ne fus pas fâché d'un prétexte qui m'indiquait que j'étais devenu un hôte fatigant, et je partis sans le revoir.

★

Où allai-je errer? Pendant plusieurs jours, que devins-je? Que m'arriva-t-il? Je serais bien embarrassé pour vous le dire.

Dans mes souvenirs, il y a là un trou que je n'ai jamais pu sonder. Parfois, quand je m'acharne, j'en rapporte une impression très vague, très pénible, quelque chose comme un choc formidable dont il m'est impossible de discerner la cause.

Au plus extrême point où se reforme alors ma personnalité, je me retrouve avec pour première pensée l'image d'une facture de marbrier et le sentiment des peurs que j'avais eues en la recevant.

Le plus curieux, c'était que l'idée ne me fût jamais venue d'en toucher le moindre mot à Stouffle. Comme si d'instinct je l'avais mise au rang de ces incidents domestiques qu'on cache à son meilleur ami.

Elle n'avait pourtant jamais quitté ma poche.

J'en fis explicitement la réflexion, et m'étant au même moment fouillé pour la retrouver, je la relus. Elle n'avait que deux lignes :

Dû par Mme Izeure un ex-voto, 28 *lettres. Marbre et taille,* 100 *francs.*

Mais pour la première fois j'en remarquai la date.

La commande remontait à six mois, *l'époque de leur retraite inexpliquée.*

★

Le lendemain, sur les indications mêmes du marbrier, j'entreprenais une démarche imprévue.

Si toute description n'était pas inutile, je pourrais vous dépeindre la teinte qu'avait l'atmosphère dans le parloir du pensionnat où j'allai chercher les traces de Gladyne. Elle avait passé là plusieurs années de son orphelinage avant d'entreprendre ses études de pharmacie, choisies peut-être moins par goût que parce qu'elles avaient l'avantage de lui donner un métier digne dans un temps suffisamment court pour ses maigres ressources.

J'avais l'allure fébrile.

Je demandai l'aumônier. Elle m'avait tant de fois parlé de lui que je pouvais assez bien l'imaginer d'avance, et tout en me promenant entre les murs sans décors du parloir, je me le figurais comme un petit vieillard sec et parcheminé, plein d'illusions et d'ignorances, que mes questions allaient plonger dans l'embarras. Je songeais en même temps qu'il avait connu Gladyne jeune fille, éveillé ses aspirations, guidé ses premiers enthousiasmes.

Peut-être la croyait-il encore tout imprégnée de son enseignement. Pouvais-je ainsi sans scrupule lui en annoncer la faillite et le faire gémir sur lui-même en lui révélant que Dieu voyait ses œuvres avec indifférence puisqu'il avait permis qu'elles fussent détruites? N'avais-je pas eu tort de venir?... Si je me retirais!... Il en était encore temps.

Je me suis quelquefois demandé si tous ces détours n'étaient pas le simple effet de l'amour-propre. Car y a-t-il un mari trompé capable d'exposer, fût-ce à un prêtre, son infortune sans contrainte?

Comment expliquer autrement le souci qui me vint de présenter ma requête à ce vieillard tout à fait imperson-

nellement, sous l'anonymat d'un pauvre homme désemparé qui sollicite un conseil?...

Avez-vous déjà remarqué, juge assoupi, comme il est aisé de prévoir, quand un homme commence à parler, s'il se propose de vous en dire long? Il y a dans la voix des indices qui ne trompent pas. C'est le coureur qui fait son pas sur la route à fournir.

Mais vous souriez. Vous m'appliquez évidemment la remarque. Vous avez tort. Mon histoire est courte. Je ne m'étends sur des détails préliminaires que parce qu'ils sont nécessaires. Si je les omettais, vous me prendriez pour un monstre quand j'en arriverai tout à l'heure *au détail capital*. Je suis incohérent, je le sais bien. Pardonnez-moi et patientez. Mon passé ne me revient que lentement, d'un mouvement amiboïde, souvent même à rebours. Et puis, je suis perpétuellement affligé d'un bruit continu, qui ressemble sous mon crâne au prélude d'une déflagration...

C'est donc ainsi que je faisais par avance mon récit à l'aumônier. A mesure que dans ce parloir muet durait mon attente, je jouais intérieurement mon dialogue. Je prévoyais les objections qu'il me ferait.

Pour lui avoir présenté mon histoire impersonnellement, il m'arrêtait aux premiers mots. — « Une femme? disait-il. Est-ce la vôtre? » La question me contrariait et sans m'y attacher je reprenais : « C'était une femme malade depuis six mois... » Le vieillard m'interrompait encore : « Qu'entendez-vous par une malade de six mois? Les comptez-vous depuis le jour où cette femme a quitté ses occupations ordinaires, gardé la chambre, le lit? Mais les maladies n'arrivent pas tout d'un coup comme un miracle. Peut-être serait-il plus exact de reconnaître qu'elle était malade depuis un an, trois ans, dix ans, que sais-je? » J'étais obligé de convenir qu'il avait raison. Seulement je lui affirmais qu'avant cette crise au sujet de laquelle je venais le consulter, cette femme était pleinement

saine de corps et de pensée. A quoi il répliquait : « Est-ce bien sûr? Est-ce bien sûr? »



Ces paroles sonnaient encore à mes oreilles quand un bruit de portes et de pas feutrés mit fin à ma rêverie.

Un prêtre entra. Il était jeune, affable, tout l'opposé de celui que je m'attendais à voir paraître. Il dut lire l'étonnement sur mon visage, car, sans me laisser le temps de placer un mot, il m'expliqua que, le vieil aumônier étant mort voilà huit jours, il en remplissait provisoirement les fonctions.

Vous devinez quel fut mon regret d'avoir sottement différé une visite que j'aurais pu faire six semaines plus tôt.

Le jeune prêtre, après m'avoir laissé cette fois le temps de ruminer mon dépit, me pria de lui exposer l'objet de ma visite. Je lui répondis qu'étant venu simplement évoquer avec le disparu des souvenirs remontant à plus de vingt années, je ne voyais guère comment il le remplacerait, qu'il pouvait m'obliger beaucoup cependant en me menant à la chapelle.

Il le fit volontiers et ce fut là que, sous une statue de la Vierge entourée d'inscriptions, je découvris un ex-voto de marbre portant gravées en lettres d'or les dernières paroles du *pater* : ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM, suivies d'une initiale, celle de *son* prénom.

Je comptais les lettres. Aucun doute n'était permis.

Mon guide s'était agenouillé.

Comment vous décrire les émotions que j'éprouvai près de cet homme recueilli?

Sa trace sur ce marbre, cette statue jusqu'où s'étaient élevés *ses* regards, ce silence qui avait vibré de *ses* soupirs, cette rampe de bois où *ses* mains s'étaient jointes et qu'elle avait peut-être arrosée de *ses* larmes, tout cela m'imprégna bientôt de sa présence réelle, et, sur le mur

même qui perpétuait si mystiquement l'angoisse de ses luttes, elle m'apparut tout à coup dans la pleine grâce de sa jeunesse.

Alors, de retrouver dans cette chapelle le charme de sa féminité me redonna les élans de l'époque heureuse où jour et nuit je parfaisais délicieusement tout mon être aux harmonies de son corps et aux exaltations de son amour. Et soudain le souvenir de nos premières intimités me pénétra d'un ravissement génital dont je pensai défaillir.



Cette visite changea le cours de mes pensées.

Jusqu'alors, dans la crainte d'avoir à convenir de mes erreurs, je m'appliquais à leur épargner les démentis. Maintenant je comprenais que, même s'il y avait eu quelques faiblesses chez Gladyne, je n'avais pas le droit de les lui imputer.

Pour la première fois, sans détour, sans restriction, j'examinais ce que j'avais détruit moi-même en elle, et j'acceptais ma culpabilité. Je ne trouvais plus qu'un reproche à lui faire. C'était d'avoir été trop docile.

Satisfaite en effet d'un état qui la rassurait pour l'avenir après les inquiétudes de son orphelinage, elle s'était absorbée toute en moi. Ame subtile préparée pour l'amour beaucoup moins par ce qu'on lui apprenait au pensionnat que par ce qu'on lui cachait, elle avait dès le premier jour subi mon emprise sans résistance.

J'étais pourtant bien résolu à respecter ses convictions. Mon indifférence en matière de foi se fût accommodée volontiers de ses ardeurs mystiques, mais vous connaissez sans doute la loi qui veut que, dans le rapprochement de deux peuples, le plus civilisé impose à l'autre à son insu ses façons de penser et d'agir. Si j'en juge par ce qui nous advint, je crois que cette loi s'applique également aux individus, car Gladyne, rapportant tout à mes

lumières, éprouva le désir de moderniser son savoir, et la réussite fut si complète qu'un an après notre mariage ses sentiments religieux avaient à peu près terminé leur mouvement rétractile.

Je me souviens de ce dimanche où de son plein gré elle cessa d'aller à l'église. Elle avouait ne plus comprendre qu'un Dieu juste et bon puisse punir ses créatures pour avoir développé la meilleure des facultés qu'il leur avait données.

Vous le voyez, le carabin raisonneur avait passé par là. « Mon ami, me dit-elle en m'embrassant ce dimanche, es-tu content de moi? »



Je l'étais, certes. Oui je l'étais. Et j'avais tort. Car j'aurais dû prévoir que des abstractions ne suppléeraient pas longtemps aux magies abandonnées. Ma Gladyne était inapte à se contenter d'un jeu restreint de facultés. Elle avait besoin de poésie, de la poésie de la prière, de la poésie de l'encens, des lumières, des orgues. Ma faute fut de ne pas le comprendre.

Imaginez d'autre part la vie d'un médecin, toute absorbée par la clientèle, la clinique, le laboratoire. La profession semble enviable à ceux qui la voient de loin et du dehors. Ils ignorent qu'elle tue la vie de famille, qu'elle y apporte une irrégularité, une distraction perpétuelle

Rien de plus passionnant qu'un malade. Au repas, — quand il nous arrivait de les prendre ensemble, — nos entretiens ne portaient que sur mes visites ou mes opérations de la journée; Gladyne y prenait toujours de l'intérêt. Du moins je le croyais.

Je comprends aujourd'hui que sa résignation ne traduisait que le plus superficiel d'elle-même et que son naturel refoulé vivait en elle inexprimé.

Triple fou qui passais mon temps à ausculter des corps quand il eût importé de sonder une âme!



A l'épreuve du repentir, je devins plus calme et j'aurais sans doute fini par être heureux si j'avais pu réparer sans délais des violences qui avaient éparpillé mon foyer comme un éclatement de mine.

Mais l'image de mon fils m'obsédait.

Depuis deux mois, nous vivions séparés. Je l'avais chassé le jour de la mort de sa mère. Il me fallait le rejoindre.

Je me mis à sa recherche et un soir enfin je le découvris à la terrasse d'un café.

Une vraie joie d'hystérique me saisit. D'un élan qui me contraignit à réprimer les battements de mon cœur, je me précipitai vers lui.

Hélas! juge paternel, Dieu vous garde d'éprouver comme il m'advint à ce moment qu'il peut être plus doux pour un père de perdre son fils que d'en être méprisé.

Comprenez-moi. D'une certitude manifeste croire que votre enfant va être heureux de vous revoir, de vous écouter, de vous offrir généreusement l'oubli d'une colère, et soudain lire sur ses traits le dégoût. Le dégoût, oui. Le terme n'est pas trop fort.

En imaginant quelques jours auparavant notre entrevue, je m'étais dit qu'il me faudrait, si pénible qu'il puisse être pour un père de s'humilier devant son fils, subir patiemment ses reproches. C'était dans mon idée l'indispensable prélude du pardon.

Or, il ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il se leva pour s'en aller. Je le retins d'un geste. « Que me veux-tu? fit-il. Je te hais. Laisse-moi. »

Nous étions au bord du trottoir. Il me parlait presque à voix basse, les yeux demi-fermés, dans l'attitude d'un médium en hypnose. La lumière électrique détail-

lait d'une façon étrange son visage rasé. Je me rappelle qu'il avait, de part et d'autre du menton, deux sillons verticaux qui semblaient condamner sa bouche à ne plus jamais sourire.

Je l'examinais. L'émotion m'empêchait de prononcer d'autres mots que son nom. Il reprit : « Ne sois pas inquiet sur mon compte. Je me suis fait récemment un ami qui a eu lui aussi sa part de misères domestiques et nous venons de nous engager dans l'aviation. Justement le voici. »

Sa décision me fit peur. Je l'interrompis affolé : « Tu ne feras pas ça, Charles, tu ne feras pas ça. »

— Pourquoi pas, fit-il en se dégageant. *J'appartiens à ma mère, corps et âme.* J'ai compris de quoi elle a souffert et comment elle est morte.

— En es-tu sûr? En es-tu sûr? m'écriai-je.

Mais il partit, et jamais je ne saurai s'il entendit mon adieu résigné, car huit mois plus tard, hélas!...



Songez que de huit mois il ne consentit jamais à me revoir et qu'il ne m'écrivit qu'une seule fois, — le jour où il obtint son brevet de pilote.

Sa lettre semblait destinée à calmer des scrupules. « Si tu es toujours convaincu, disait-il, que j'ai contribué au triste événement qui nous a séparés, je te demande pardon. La joie qui est aujourd'hui dans mon cœur me permet d'oublier un instant nos dissentiments. Je n'essayerai pas de te la faire partager. Il y a trop d'incompatible entre nous. Tu appartiens à la génération timorée du piano et du bridge, dont tous les plaisirs furent de chambre. Les miens sont d'espace, de danger, d'héroïsme. J'ai biffé l'amour de mes journées et de mes nuits. J'ai vu ses ravages de trop près, et puis mes forces s'emploient si superbement ailleurs. Ma vie n'est qu'une perpétuelle titillation de risques, et j'ai beau réfléchir, je

ne parviens pas à imaginer comme elle se fût accommodée d'une profession libérale où le courage ne se rencontre jamais qu'au ralenti... »

Ne vous semble-t-il pas singulier, dites-moi, ce souci de faire l'apologie de sa conduite?

Je n'étais pas assez naïf pour me laisser donner le change. Persuadé qu'il y avait à sa détermination d'autres motifs moins sereins et plus désespérés, au lieu de lui répondre, je partis vers lui sur-le-champ.

Après force démarches, un soir, je rejoignis son escadrille, et qu'y trouvai-je?... Hélas! Le matin même, il était tombé du ciel comme une torche.



N'avoir qu'un fils, le perdre de cette manière et se voir refuser par pitié la suprême consolation de l'embrasser dans son cercueil une dernière fois! Savez-vous au monde quelque chose de plus triste?

Il y avait là celui qui me l'avait enlevé un soir huit mois plus tôt.

Les prévenances dont il m'entoura m'engagèrent à lui exposer ma conviction : « En somme, lui dis-je, c'est un suicide. » Il protesta, se bornant à convenir que Charles était un peu trop mystique et téméraire.

Avait-il du moins laissé pour son père un mot, un souvenir? A ma question, le jeune homme hésita, embarrassé. Je compris bien qu'il eût voulu par bonté d'âme me mentir. Il fit un signe ambigu qui pouvait dire à la fois oui et non, et moi, par crainte de voir mon infortune établie, je me gardai d'insister.

Dès lors, que me restait-il à faire, dites-moi?

M'étourdir? Le travail m'en offrait les moyens.

Loin d'ici, volontairement, je m'astreignis à me faire une nouvelle clientèle.

J'y réussis mal. Les malades m'évitèrent. Leur flair

ne les trompait pas. Chaque fois que je m'approchais d'un chevet, je pensais : « Pourquoi guérir cet être à qui rien ne m'attache, puisque d'autres que j'aimais n'ont pas pu l'être? » Et sans doute que ma pensée se lisait dans mes yeux.

Alors j'ai voyagé.

Dans tous les lieux où l'oisiveté cherche l'oubli des heures, j'ai traîné mon dégoût des choses et ma haine des hommes.

A Deauville, cet été, une gitane m'a dit : « Tu as des soucis, Monsieur, montre tes mains. »

Elle y découvrit qu'il allait m'arriver quelque chose d'aussi remarquable que les particularités du millésime de l'année, dont les premiers chiffres indiquent la somme des quatre et où la somme des deux derniers égale 9.

Elle en tira je ne sais comment deux chiffres : 19, 38 et conclut que je portais depuis 9 ans le poids d'un double deuil.

Je n'ai jamais été superstitieux, mais comment ne pas être frappé de pareilles rencontres? Dix-neuf ans, *l'âge de mon fils!* Trente-huit, *celui de sa mère!..*

Persisterez-vous à me prendre pour fou, juge sceptique? Si je l'étais, vous conterais-je mon histoire avec cette lucidité? M'appliquerais-je à vous faire comprendre pourquoi, neuf ans tourmenté par le mystère de cette double mort, je n'ai pas pu résister ce matin au désir d'aller les implorer eux-mêmes au point où le destin les a rassemblés?

Des constellations septembrales tombait une nuit magnifique. Et tout en pressant sur mes lèvres l'orbite vide de leurs yeux, je me demandais de quel point de cet infini, attentifs à mes supplications, ils m'enverraient le signe rassurant que j'attends. Mais sans doute que la Terre ne compte plus pour les âmes qui s'en sont évadées et que les deux qui me furent si chères jouent

désormais sans distraction leur partie dans l'harmonie des mondes.

Par bonheur, toute trace de leur pensée n'avait pas disparu et l'illumination révélatrice qui ne m'est pas venue d'en haut, je veux l'espérer à présent de ces pages à demi consumées que Charles avait serrées dans sa vareuse comme s'il eût voulu m'en refuser la...

II

Mais vous, quel titre vous donner?

Vous êtes médecin. Je le suis. Dirai-je donc en vous parlant : « Mon cher Confrère? »

Je crains que pour vous plaire la formule ne banalise trop l'intimité. En tout cas, elle nivelle les mérites. Et vous dirigez ici. Je l'infère du moins du fait que mon introducteur vous a dit en m'annonçant : « Monsieur le Directeur ».

Pour l'homme qui a perdu comme moi sa direction, aucun titre ne vaudrait celui-là. Seulement, afin de vous l'appliquer avec plus de justesse, j'aimerais savoir où je me trouve, car depuis hier ma vie me semble faite de deux tronçons qui ne s'emboîtent plus.

A ce bout-ci, je me découvre dans cet hôtel plein de cris, peuplé sans doute de poètes, dont les rêves parlés m'ont empêché cette nuit de dormir. Ma remarque n'a rien d'une plainte, et si je mentionne le fait, c'est simplement parce qu'il est mon premier souvenir, — de ce côté-ci.

De l'autre je ne vois rien. Ou presque. Une pièce sombre, un personnage indistinct, duquel je ne sais pourquoi je fais un juge. Là, mon acuité est exclusivement de l'ordre auditif. Je me surprends en train de lui conter mes plus récents malheurs, y cherchant le courage de lui avouer mon premier crime. Puis j'entends un déchi-

rement métallique assez semblable à la sonnerie d'un téléphone. Et à partir de là, plus rien.

Plus rien qu'un trou de silence incolore, indéfini, — jusqu'à ces chants inspirés où la nuit m'a immergé...

Ne suis-je pas à plaindre, dites-moi, d'en être réduit à courir après mes raisons d'être, pour les voir m'échapper dès que je m'imagine les avoir découvertes?

Je suis harassé d'illogique.

L'ordinaire barème social s'applique si mal aux plus graves incidents de ma vie que je ne parviens pas à comprendre pourquoi ma passion de les proférer *a fait* un juge.

Plus substantiellement que lui, confrère opportun, existez-vous? Ou bien alors me sera-t-il donné de discerner pourquoi les quatre ou cinq heures qu'il me restait à rapporter à mon juge fantôme lorsque le timbre l'a fait évanouir, viennent de se créer en vous un Directeur? De l'extravagance de ces premières heures je suis en droit de tout attendre. Elles ont bien suffi pour bouleverser complètement une âme façonnée pourtant par quarante ans de corps.

C'est vous dire quelles heures décisives ce furent. J'y trouve en effet davantage à puiser que tout le long des neuf années qui m'en séparent aujourd'hui.

Le fait ne vous surprendra pas si vous songez à ce qu'est un retour de prisonnier au foyer familial. Imaginez surtout ce que peut ressentir un homme qui, absent de chez lui pendant près de quatre ans, se retrouve brusquement en face d'un désordre imprévu...

Captif avec mon ambulance dès les premiers engagements, ma qualité d'aide-major eût dû me valoir d'être rapatrié plus tôt, mais j'avais eu la fâcheuse idée de protester contre les privations infligées à mes blessés.

Ah! Docteur, la guerre est peut-être une belle chose

pour un psychologue, mais pour celui qui se figure que revendiquer les droits les plus naturels dans un régime dont le premier effet est de les supprimer, c'est une déplorable affaire.

Pareilles rébellions se paient. Je fus expédié dans un camp de représailles où l'on m'oublia trois ans. Dispensez-moi de vous parler de cette vie effroyable, à peu près dépourvue de soins et de nouvelles, qu'au vingtième siècle de l'ère chrétienne des milliers d'hommes furent contraints de subir, sans murmurer, sous peine de mort.

A quoi servirait-il aussi d'évoquer aujourd'hui cette matinée d'automne qui marqua la fin de ma captivité? Ma compassion s'est tant épuisée sur les âmes, celles des autres et la mienne, qu'il ne m'en reste plus pour les choses, et que les spectacles de la nature me sont devenus indifférents.



Je mentirais de dire que j'éprouvai beaucoup d'émotion en remettant le pied sur le sol de la patrie dans une gare frontière. La longue attente de mon rapatriement avait par avance usé mon plaisir, et il m'aurait été difficile d'imiter quelques-uns de mes compagnons de voyage qui se mirent à gambader comme des fous et à pleurer en embrassant les mains amies qui nous tendaient des fleurs.

Je n'eus vraiment de joie que quand, deux jours plus tard, je repris le train, toutes formalités militaires remplies; parce qu'alors s'imposa plus chaude et plus attendrie la pensée de ceux dont chaque tour de roue me rapprochait.

J'allais sans doute les trouver changés, Charles surtout. Quant à Gladyne, en faisant la part des soucis, je prévoyais tout au plus quelques fils blancs dans ses cheveux, mais pour l'ensemble elle m'offrait une image assez semblable à la dernière vision qu'à mon départ

quarante mois plus tôt j'avais eue d'elle : une femme en robe claire d'été, serrée contre mon enfant et se raidissant contre les larmes.

D'ailleurs, chaque fois qu'en captivité son visage était venu hanter ma nostalgie, c'était celui d'une femme heureuse. Je la voyais en robe d'intérieur, assise près de moi sur les mêmes coussins et lisant dans mon livre, un bras passé sur mon épaule. Parfois aussi, quand un désir plus vif me secouait, je la sentais pressée contre moi, ardente, dévêtue, plante saine, humide, frémissante. Et je la désirais à ces moments-là, comme au soir de notre mariage.

C'est pourquoi l'idée de la revoir dans quelques heures me donna subitement dans cette aube de mon retour plus d'émotion que je n'en avais eue depuis longtemps. N'allions-nous pas, le même soir, malgré notre grand fils, faire comme de nouvelles noces?

Peut-être jugerez-vous trivial le geste qui accompagna cette pensée, car sans avoir l'intention de les réchauffer, je me frottai vigoureusement les mains. Mais toute passion vive est irrespectueuse et j'étais amoureux de ma femme.

Je n'eus pas plutôt conscience de mon geste que je me mis à sourire et, tout en me disant que le marié devait mettre son point d'honneur à faire bonne impression, je me levai pour procéder à ma toilette.

La glace du lavabo me renvoya une figure maigre, hâlée, entre une barbe et des cheveux grisonnants : « Vont-ils me reconnaître? » pensais-je. Pour Gladyne, aucun doute. Mais Charles? Dans son cerveau d'enfant, quelle image truquée ne devait-il pas avoir gardée de son père!



Je mentirais encore une fois si je ne vous avouais pas mon émotion à me trouver tout d'un coup sur le

quai en face du même front, des mêmes yeux, du même visage amaigri que j'avais aperçu quelques instants plus tôt dans le miroir du lavabo. Mon Charles grandi, transformé, me ressemblait. Il accourut et m'embrassa. Je cherchai sa mère des yeux, ne les ayant pas imaginés l'un sans l'autre. Mais il était venu seul.

Il l'excusa : — « Elle est un peu surmenée, me dit-il. Depuis cinq mois, nous n'avons plus de bonne et l'idée de ton retour l'a rendue plus nerveuse. Elle croyait pouvoir venir ce matin avec moi, puis au dernier moment elle a préféré ne pas m'accompagner. De cette façon, ajouta-t-il, elle aura pu te préparer quelque chose de chaud. »

Ce fut là mon premier dépit. J'avoue qu'il n'eut rien de pénible, mon esprit s'étant par avance, à l'aube de cette journée, fermé à toute tristesse. Et puis mon plaisir n'était-il pas simplement différé?...

Charles avait amené la voiture, si peu changée depuis quatre ans que je la reconnus. — « C'est moi qui l'entretiens, me dit-il, non sans fierté; tu vois qu'elle ne craint pas le voisinage des nouveaux modèles. » Il m'offrit le volant, mais je n'étais pas d'humeur à reprendre à l'instant une habitude perdue. Je compris d'ailleurs qu'il était heureux de me montrer son savoir-faire. D'autre part, j'arrivais presque en étranger et ce grand jeune homme avait déjà vraiment des gestes de maître.

Le trajet fut silencieux. Charles n'était plus à l'âge questionneur, pas encore à celui des politesses factices. Attentif à faire valoir ses talents de chauffeur, il me laissa tout à mes pensées, et j'étais si occupé de Gladyne, de son mal, de son absence, qu'il m'était impossible d'accorder la moindre attention à des détails que j'aurais eu du plaisir à examiner, si elle eût été là.

Enfin, au dernier tournant, la maison m'apparut avec ses pierres de taille, ses mascarons et son balcon de fer forgé.

Mon regard courut d'une fenêtre à l'autre. Aucun visage.

— Tiens, fis-je, la persienne de mon cabinet est encore fermée.

— On ne l'ouvre jamais, me dit-il.

Il poussa la porte et ce fut ainsi que, ramené par mon fils, je pénétrai chez moi après quarante mois d'absence.



Le vestibule sentait le caramel.

Cette odeur m'est aujourd'hui insupportable. Je ne puis plus la rencontrer sans avoir envie de fuir. Ce fut elle, pourtant, qui, jointe à la vision des portes, des tentures familières, de l'escalier où mes pas allaient savoir se diriger, noua subitement les deux fragments de ma vie, séparés par l'immense coupure. Çà et là, quelques contacts à raccrocher et l'existence allait reprendre son cours ordinaire. Avec un rêve en plus, voilà tout, un rêve qui perdrait bientôt son relief dans l'éloignement.

Tout cela, je l'éprouvai confusément, d'un éclair de pensée, au moment même où, piqué d'une pointe d'appétit, je me disais intérieurement : « Elle m'a préparé mon déjeuner... »

Je m'attendais, au bruit que fit la porte en se refermant, à la voir apparaître.

« Maman », cria Charles.

Son appel n'eut pas d'écho. Rien ne bougea que nous dans cette intimité caramélisée.

Trois pas vers la cuisine entre-bâillée nous suffirent pour constater qu'elle était vide. Le gaz brûlait sous une casserole d'où s'échappait un bouillon de chocolat.

Charles grimpa l'escalier, visita les chambres, appela. Personne.

— Elle a dû, me dit-il en redescendant, aller aux achats pour le repas.

Après tout, l'explication était plausible. Nous n'avions plus qu'à l'attendre.

Il n'y avait en bas que le salon d'éclairé. Les tentures avaient terni, les meubles étaient poussiéreux. La pièce avait l'air inhabitée.

Charles jugea bon de prévenir des remarques que je n'avais nullement l'intention de faire; il m'expliqua que, pour donner moins d'ouvrage à sa mère, ils vivaient confinés dans peu d'espace. « Et c'est ici, fit-il, que nous venions le plus à cause du piano. Quoique maman jouât fort peu depuis ton départ. »

— Et toi? demandai-je.

— Moi? dit-il, je l'avais aussi abandonné. Puis, sur son désir, je m'y suis un peu remis. J'ai même depuis cinq mois appris plusieurs morceaux nouveaux pour lui être agréable.

Il me les montra et j'y reconnus *les mêmes morceaux* qu'à nos premières veillées communes elle aimait à m'entendre jouer.

*

En traversant de nouveau le vestibule pour m'accompagner à l'étage, Charles entr'ouvrit la porte de mon cabinet. La persienne étant fermée, il y faisait plus sombre encore que dans le vestibule « Maman avait bien projeté de le remettre en état pour ton retour, mais le courage lui a manqué. »

Le mot m'inquiéta. Etait-elle donc faible à ce point?

— Tu verras toi-même, dit-il; le plus affligeant, c'est que hors de son véronal pour ses insomnies, il n'y a rien à lui conseiller.

Par bonheur, me voilà, pensais-je en moi-même. Il était temps.

Au premier étage, les chambres étaient mieux entretenues.

Quand nous pénétrâmes dans celle de Gladyne, toute

transformée depuis mon départ, je ne sais pourquoi, devant ce lit soigneusement refait où la nuit précédente elle avait encore dormi seule, la présence de mon fils m'emplit d'une sorte de gêne...

Il me fit enfin les honneurs de la sienne. Ce n'était plus la chambre d'enfant que je lui connaissais. Les gravures, les livres, l'exerciseur, l'odeur de pipe, tout en faisait une vraie garçonnière.

— Fichtre, lui dis-je, te voilà devenu grand sportif.

— Il le faut bien, soupira-t-il, sans cela, quelle barbe!

Je le regardai surpris. Il s'ennuyait! Etait-ce admissible avec le souci d'un bachot à préparer?

— Précisément, me dit-il. C'est là ce qui m'ennuie le plus. Voyons, crois-tu qu'on puisse attacher du prix à des balivernes, à des œuvres démodées, bâties sur les nuages alors qu'au-dessous c'est la mêlée et qu'on s'exalte chaque jour à la lecture des communiqués? Spinoza, Kant, à quoi bon? A quoi bon les titres? Pour s'en servir où? Du moment que la consigne est la relève des morts en attendant son tour...

Je l'interrompis. Il m'était encore difficile de prendre au sérieux de pareils enfantillages. « Tu exagères. »

Il répliqua : « Mais non, je sais ce que je dis. D'ailleurs je ne crains rien. Au contraire. Et je t'attendais pour t'exprimer mon désir. Je voudrais m'engager. »

Un instant je doutai d'avoir bien entendu, mais son visage exprimait la plus ferme résolution et ce fut à cette minute que j'éprouvai pour la première fois l'impression de tout l'inconnu qui me séparait de mon fils.

J'avais vu la guerre de trop près pour en avoir gardé le goût. L'idée me vint de lui en dépeindre les horreurs pour l'inciter à comparer ce qu'il voulait quitter et ce qui l'attendait, mais je compris que mes paroles ne serviraient à rien. Je fis appel au sentiment : « Voyons, mon Charles, sans te parler de ton père que tu sembles

empressé de quitter dès qu'il te revient, songe à ta mère, je t'en prie. »

Il baissa les yeux et garda le silence.

Convaincu d'avoir touché juste, j'insistai : « Mon petit, la pensée de ta mère ne suffit-elle pas à te faire hésiter ? »

Comme je m'étais trompé ! Jamais je n'aurais prévu sa réponse. Il se redressa brusquement et me dit : « *Au contraire.* »

Il dut voir mon étonnement, car il reprit : « Après tout, pourquoi te le cacher. Nous ne sommes plus d'accord, ma mère et moi. Tu as bien fait de rentrer. Je n'aurais pas pu tenir plus longtemps près d'elle... Mais dispense-moi de l'accabler avant de l'avoir vue toi-même. »

Ce fut ma seconde déception.

Ces dissentiments me navrèrent. Je le questionnai pour avoir des détails. D'abord il résista, se bornant à mentionner discrètement deux ou trois vagues circonstances. Je finis cependant par venir à bout de ses hésitations, et c'est alors que j'appris combien, depuis cet accident de jeu qu'il me présenta là pour la première fois, les caprices de sa mère lui avaient été pénibles. — « Il y a des jours, me dit-il, où elle semble éprouver pour moi la répulsion la plus vive. Jusqu'à m'interdire, le croirais-tu, l'accès d'une pièce quand elle y est, ou m'obliger à marquer d'un signe extérieure la porte de celle où je me trouve. »

Je me souviens fort bien que c'est sur ce mot-là que la sonnerie de l'entrée vint l'interrompre.

Mon cœur se mit à battre. C'était elle. « Je t'en prie, me dit-il, pas d'allusion à tout ceci. Il me fallait bien te prévenir de ses bizarreries. »

Nous descendîmes ensemble et il me devança pour ouvrir la porte.

★

Hélas! quel choc, si vous saviez! Nous n'y trouvâmes que le garçon boucher qui venait prendre sa commande quotidienne.

Cette fausse alerte mit mon inquiétude à son comble. Il y avait plus d'un quart d'heure que nous l'attendions. Est-il naturel, lorsqu'un homme rentre chez lui après quatre ans d'absence, que sa femme, si fantasque qu'elle soit, ne se trouve pas là pour le recevoir?

J'avais posé la question à haute voix. Charles était immobile et pâle : « Tu ne me soutiendras pas, lui dis-je, qu'il ne s'est rien passé ici ce matin entre ta mère et toi. » Il protesta. Son visage exprimait l'effroi. Il articula faiblement des paroles. Je compris qu'il allait s'assurer si sa mère n'avait pas eu dehors quelque faiblesse.

Etait-il sincère? Avait-il hâte de me quitter? Je ne sais, mais au moment même où je lui demandais si elle était sujette aux syncopes, il sortit hâtivement sans me répondre, et dans le vestibule je restai seul, environné de pièces vides, de portes ouvertes et de pensées malaisées.

De tout ce que j'ai pu faire alors pendant plusieurs minutes, je ne me souviens plus. Je sais simplement que l'attente finit par m'être insupportable et qu'afin de voir Charles revenir de plus loin, j'eus l'idée d'aller ouvrir la persienne de mon cabinet. Il vous faut savoir, car le détail a son importance, que cette fenêtre était la seule du rez-de-chaussée qui permît, étant à l'angle de la maison, de voir la rue en enfilade.

Mais, à cinq pas de la porte, mon pied dans l'obscurité de la pièce heurta sur le tapis quelque chose de lourd.

Vivement je me baissai, mes mains palpèrent des vêtements, un corps... ELLE.

. . . .

*

Ceux qui ont un jour voué toute leur tendresse à une femme comprendront peut-être mon angoisse. Vous la décrire? Impossible. Rien n'en serait capable

Cette masse d'ombre gisant au pied d'un fauteuil a formé sur ma rétine une tache qui depuis neuf ans se pose partout où se posent mes yeux.

Désormais la vie peut m'apporter toutes les tortures imaginables, aucune n'approchera de celle qui me fut infligée là derrière ces persiennes fermées. Et si même il m'était donné de revivre à rebours toute ma vie comme un film déroulé à l'envers, le retour de cette minute atroce serait impuissant à me redonner le formidable choc que j'y reçus.

J'ouvris, et violemment le plein jour me rendit après quarante mois Gladyne, ma Gladyne.

Et dans quel triste état?

Les aspérités du radiateur lui avait éraflé les joues et le menton. Son visage était si amaigri que, si même elle n'avait pas eu les yeux ouverts, je ne l'aurais pas reconnue.

Je me jetai sur elle. Son cœur ne battait plus, bien que ses membres fussent encore souples. Il n'y avait certainement pas une heure qu'elle était tombée là.

Vous devinez quelle hâte je mis à la ranimer. Trop pressé pour chercher des clefs, je brisai les vitrines. Je lui fis respirer des sels, je lui versai du cordial dans la bouche, je fis faire à ses bras des mouvement rythmiques, m'acharnant de toute manière avec une patience enfiévrée.

Mais hélas! mes soins furent inutiles, ma volonté de la faire revivre impuissante, et à bout de forces il me fallut abandonner tout espoir.

J'arrivais trop tard. Elle était morte...

Alors je me conduisis comme un fou.

Je me roulai sur son pauvre corps éteint comme si j'espérais le réchauffer contre toute espérance. Puis l'empoignant à pleins bras, je l'emportai sur son lit, et là, accroupi tout près d'elle, mes mains errant dans ses cheveux, sur son visage, ma douleur s'exhala bruyante et sans contrainte.

F. CONDOMINE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Lamartine et ses nièces. Correspondance inédite, publiée par le comte de Chastellier, Libr. Plon. — Jean Portail : *Georges Courteline l'humoriste français*, Crès. — Fernand Divoire : *Introduction à la Stratégie littéraire*. — La tradition de l'Intelligence. — Edouard Herriot : *Esquisses*, Hachette.

Nimbé de clair de lune, drapé de rêverie, Lamartine demeure celui qui modula « des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu ». Ses pieds de séraphin frôlent à peine la poussière d'ici-bas. Les *Méditations* et les *Harmonies* sont filles de son esprit, mais lui-même à son tour est pour jamais fils de ses enchantements. L'artiste crée son œuvre, puis son œuvre le crée. Je me demande parfois si la personne de l'Inspiré ne devrait pas être laissée à un ordre de vérité qu'on pourrait appeler Vérité poétique et que, d'une manière ou d'une autre, la vie toujours nous impose. Mais le démon de la connaissance nous pousse. Qui donc en amour pourrait se tenir à cette sagesse : ne rien chercher derrière le fantôme qu'a suscité le désir ? Nouveaux Œdipe, il nous faut le regard qui incise cruellement. Mais quand Œdipe a vu, il prend ses constatations avec trop de lourdeur. La vérité réelle ne détruit plus pour nous la vérité poétique. Nous descendons le poète de son socle, nous le mettons en morceaux, mais sur ces lambeaux nous savons faire passer le souffle qui restitue la magnificence première. Car ce qui s'enfante douloureusement dans le Chaos d'aujourd'hui, c'est l'homme-Protée de demain, celui qui, ayant discerné les plans contradictoires de l'Univers, saura s'aventurer avec audace sur chacun d'eux, et sans crainte de s'opposer à lui-même, accomplira avec virtuosité les changements de front les plus osés.

Il est bien curieux de voir que le chantre d'Elvire, le Chateaubriand en vers attendu comme le Messie, fut considéré avec un parfait mépris par son père spirituel qui l'appelait « le grand dadais ». Un certain Barthélemy s'attendrissait en son cœur sur

l'amant des lacs, de la cloche du soir et de la mélancolie. Il le rencontra et il lui apparut « sous les formes d'Hercule » et d'un Hercule qui étreignait vigoureusement les choses d'ici-bas. Et de fait, ce Lamartine était un être de santé et de vigueur qui savait faire plier l'échine des belles filles... Au cours des journées de 48, il montra une résistance d'athlète. « Je n'ai fait que deux repas en six jours, et je n'ai dormi que six heures », écrit-il à sa nièce Valentine. Sa capacité de travail était à l'occasion balzacienne... Ce grand seigneur, épris de fastueuses prodigalités, ne boudait pas devant un labeur acharné. Juillet 1851 : « Je travaille comme un nègre blanc depuis six heures jusqu'à midi. » Janvier 1853 : « Rien de nouveau que le labeur surhumain. » Janvier 1854 : « Je travaille comme un galérien de plume. » Sans doute, dira-t-on, il s'agit là du temps de sa maturité. Eh bien ! je crois qu'il y aurait beaucoup à rectifier notre manière de considérer les *Méditations* comme un don généreux de la pure inspiration. Dès sa jeunesse, Lamartine fut un très grand liseur. Stendhal lui vit dévorer en Italie deux livres par jour. Nul doute que la réussite soudaine de 1820 n'ait été précédée d'une multitude d'essais et d'exercices. Il est deux manières de travailler pour un artiste : le travail patient de la lime dans chaque pas particulier et les longs exercices préparatoires qui donnent virtuosité et promptitude d'exécution. On néglige trop cette seconde manière quand on parle de Lamartine.

Nul doute non plus que Lamartine, et ceci avait bien été remarqué par certains de ses contemporains, n'ait été d'une ambition extrême et n'ait aspiré de bonne heure à une place exceptionnelle dans l'Etat. « Je siège au plafond », disait-il à la Chambre. Cela ne voulait pas dire, comme on le crut, qu'il prenait place dans les nuées. Je crois que Lamartine a fermement voulu jouer au Napoléon.

Sainte-Beuve fut particulièrement dur pour Lamartine. Il le traitait de « charlatan politique », d'« industriel littéraire ». Il en faisait le type parfait de l'homme sans parole, du menteur sans vergogne. Il avait bien vu certaines apparences, mais pas les mécanismes secrets de l'âme. Les lettres aujourd'hui publiées sous le titre **Lamartine et ses nièces** permettent de voir clair. Il n'est pas d'imaginatif mieux dessiné que Lamartine. L'Imagination qui l'a fait poète règne aussi sur sa vie. S'il ment, c'est

d'abord à lui-même par le don de perpétuelle féerie. Lisez à la page 165 une lettre de mars 1849, où il envisage ardemment l'opération financière qui va lancer son œuvre à travers l'Univers. C'est la transposition presque point par point de la fable *Pierrette et le Pot au lait*. Suivez à travers ces lettres la vie politique de Lamartine. Au premier signe favorable, voici le mirage total éblouissant, dont il se grise à fond. La Révolution de 48, il la voit véritablement sous un aspect lyrique et poétique qui vous fait dire : ô grand, admirable enfant ! Opposez ces pages aux pages narquoises et si lucides que Sainte-Beuve consacra aux mêmes événements dans ses *Cahiers*. La comparaison est savoureuse et vous verrez les différences de tempérament s'accusant à merveille.

Mais le principal intérêt de ces Lettres est de nous montrer combien l'imaginatif, est dans le réel l'être particulièrement favorisé. Une déception arrive. Lamartine se sent accablé. Mais, bien vite, le mirage scintillant renaît, et lui de reprendre ferveur et goût d'entreprendre. En tout imaginatif, même meurtri, il y a pour toujours un enthousiaste visible ou caché.

Voyez aussi comment ces Lettres prouvent que, pour affronter la vie, des éléments irrationnels et même absurdes sont parfois d'une particulière efficacité. Je songe à cette foi indéracinable de Lamartine en lui-même et qui va dans quelques cas jusqu'à une fatuité un peu déplaisante ; je songe à ce mysticisme qui l'incite à se sentir soutenu par la volonté de Dieu dans toutes ses entreprises (il crut à son étoile tout comme Napoléon et se considérait ici-bas comme un envoyé de la Providence) ; je songe à cet optimisme sans cesse renaissant et fondé sur l'intuition que Dieu ne peut qu'être bon ; je songe enfin à ce que Lamartine appelle « la jeunesse inextinguible de l'âme », don royal du monde à l'imaginatif qui ne vieillit point et qui, comme Stendhal, meurt portant en diadème le cœur adolescent de Fabrice del Dongo. A mon avis, d'ailleurs, la vieillesse est beaucoup moins un phénomène physiologique qu'une pétrification de l'Imagination. Un homme vieillit le jour où le poète meurt en lui.

Si j'en crois le livre de Mme Jean Portail, **Georges Courteline, l'humoriste français**, lui aussi est de la race des grands poètes. Dans *Boubouroche*, nous dit-elle, « Courteline parvint à faire passer le souffle brûlant et fatal de la tragédie

sur l'âme d'un bourgeois de café ». Je ne refuserai pas le titre de poète à Courteline. Mais je vois plutôt sa poésie dans le frémissement discret d'une sensibilité très fine cachée sous l'humour, je la vois encore dans de délicates et très brèves esquisses de nature ou de vie urbaine. Je cueille, dans *Ah! Jeunesse*, cette phrase :

Ah ! Paris le matin au soleil ! J'en avais devant moi la débordante allégresse, son grouillement de vies emmêlées, ses allées et venues d'ombrelles, ses reflets de beau temps dans les carreaux des fenêtres et sur les flancs vernis des fiacres...

Que de jugements intéressants émis au hasard de la conversation par l'auteur du *Train de 8 h. 47* ! Dans une période où défenseurs et ennemis d'Anatole France échangent volontiers des propos insensés, j'ai plaisir à voir exprimer par Courteline un jugement qui se tient.

Anatole France : voilà un grand écrivain ! Un grand comique aussi ! Et allez voir comment c'est fait ! Si vous découvrez le procédé, je veux bien être pendu !

— Cependant... les vers de Racine !

— Bah ! bah ! bah ! un homme comme France n'emprunte rien à personne.

Prêtez attention à ce jugement, c'est la mise en place de France qui est parfaitement faite. Un de nos grands écrivains comiques, c'est cela. Mais le sens du comique est si rare aujourd'hui ! N'est-ce point Sainte-Beuve qui remarquait que 93 avait coupé le cou au Rire en France ? On en veut à un écrivain comique de ne pas rechercher l'hermétisme ! Autant reprocher à un cercle de n'être point carré. « Le génie, dit Courteline, c'est ce qui me donne un coup de pied dans le ventre. » Et lui de dénier à Racine le titre de génie, parce qu'il ne répond pas à cette définition. J'objecterai cependant à Courteline que Racine est l'écrivain qui m'impose la plus physique angoisse. En lisant Racine, j'ai peur de la femme, j'ai peur des forces terribles qui vivent en elle à son insu et, plutôt que le « tendre Racine », je dis « le cruel Racine ».

Le hasard se livre à des jeux surprenants. Courteline m'apporte une objection au curieux livre de M. Fernand Divoire, **De la Stratégie littéraire**, qui, né en 1913, reparaît aujourd'hui complété par l'expérience d'après-guerre. Courteline a senti

qu'en art comme en politique, comme en guerre, il est dans le succès une part souvent considérable qui échappe à la volonté des hommes et qu'il nomme « la volonté des choses ». « Quand un livre veut réussir, dit-il, il réussit. Quand une pièce veut marcher, elle va aux centièmes. Et nous ne pouvons pas même prévoir ce qu'il en sera. » Ce qui, d'ailleurs, ne doit pas faire oublier qu'il existe aussi des œuvres d'art qu'on fait « marcher » et qui marchent alors que laissées à elles-mêmes... M. Léon Daudet nous parle quelque part du talent de diction de Jean Aicard, tel que tout ce qu'il récitait de plus médiocre se transformait dans sa bouche en un « chef-d'œuvre provisoire ». L'après-guerre, comme toute époque, a eu ses livres de qualité, mais sa marque propre, c'est sa richesse en « chefs-d'œuvre provisoires », promus à cette éphémère dignité par un adroit lancement, une habile publicité et un ensemble de moyens qui révèlent une parfaite mise au point de la stratégie littéraire. Peut-être, à tels écrivains d'aujourd'hui M. Divoire attribue-t-il plus de calculs et de combinaisons longuement médités qu'il ne sied de le faire. Je crois cependant que le livre de M. Divoire demeurera. Il fixe l'un des aspects les plus curieux de l'arrivisme contemporain. Il restera le témoin du temps où la littérature s'est résolument transformée en carrière pratique, industrialisée et américanisée. Livre d'ailleurs d'une allure originale avec son alliance d'énorme fantaisie, de blague à froid et d'une minutieuse lucidité quasi-scientifique. La recette suprême de la « Stratégie littéraire », M. Fernand Divoire la donna un jour sous une forme très simple : « Si nous recommencions à faire de l'art... »

Offrir des louanges à M. Herriot paraîtrait de la stratégie littéraire dont je n'ai cure. Je dirai cependant que dans le bouquet de discours groupés sous le titre d'**Esquisses**, les pages consacrées à Robert de Flers sont parfois bien jolies et ne manquent ni de délicatesse ni d'émoi intérieur, je dirai que le discours sur Verhaeren abonde en formules expressives et qu'il se termine par une période où il y a souffle, nombre et ampleur. Je dirai aussi que, dans le discours intitulé « Science et philosophie », il est d'heureuses images pour caractériser la philosophie bergsonienne. Mais comme *à priori* la qualité de ministre exclut les talents littéraires, je retire ce que je viens d'exprimer. J'ai relevé dans le livre de M. Herriot une phrase sur Sarcey qui m'a

fort diverti. Selon M. Herriot, Sarcey affirmait que le théâtre doit mettre en scène « l'homme moyen, pour toucher les hommes moyens que nous sommes ». A ce Sarcey il arriva de déguiser sous le nom de bon sens des conseils assez extravagants. Car enfin qu'est-ce que cet « homme moyen », sinon un être fictif formé d'un amas artificiel de platitudes? Prenez dans le réel un « homme moyen ». Regardez-le avec attention et vous verrez comme il est pétri de bizarreries, de manies étranges et même de monstruosités. Prendre pour but la peinture de « l'homme moyen », c'est bannir à jamais toute recherche, toute invention, tout enrichissement de l'art. Si l'on m'objecte que Racine s'est proposé de peindre des personnages d'une « médiocre bonté », je dirai que Racine avait ses principes d'une part et d'autre part un magnifique tempérament, qui leur a été heureusement infidèle. La majeure partie des personnages raciniens sont, par rapport à « l'homme moyen », qui est d'ailleurs un mythe, peut-être plus exceptionnels que les personnages mêmes de Corneille.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Louis Pize : *Chansons du Pigeonnier, suivies d'autres poèmes vivarois*, « Au Pigeonnier ». — Carlos de Lazerme : *Bucoliques et Almanach*, à Perpignan, chez Campistro. — Léon Bocquet : *Evocation de Flandre*, « Les Amis d'Edouard ». — Daniel Thaly : *Chants de l'Atlantique, suivis de Sous le Ciel des Antilles*, « La Muse française ». — René Dax : *La halte près du berceau*, « Les Humbles ». — Paul-Léon Andrieu : *Les Ailes du Silence*, René Bruneteaux. — Gaston Carey : *Le Linceul de Pourpre*, « Editions du Bon Plaisir ».

Les mêmes grandes qualités de pur et vrai poète se retrouvent au recueil récent de M. Louis Pize : **Chansons du Pigeonnier, suivies d'autres poèmes vivarois**. Le *Pigeonnier*, c'est, on le sait, le refuge des poètes à Saint-Félicien-en Vivarois, contrée farouche, aux contreforts des Cévennes, inclinée vers la vallée du Rhône. On y soigne des éditions de poètes admirablement et discrètement présentées, sur beau papier, dans un format agréable, typographie très nette, mise en pages parfaite, ornées de bois appropriés au texte. Le livre de M. Pize est le dixième de la collection.

En rythmes variés, subtils, précis, il chante la saison, l'air, les bois, les jardins, les arbres, les fleurs et l'amitié. Nul ne possède plus que lui le sentiment bucolique et ne s'unit, ne se fond

mieux au silence de la nature. De La Louvesc, berceau de saint François Régis à la Trappe de Notre-Dame des Neiges et au bois rocheux de Païolive, il s'exalte en cantiques, de montagne en montagne, entre les prairies et les forêts de châtaigniers rugueux, puis il s'épanouit au bord du Rhône, à Lyon, à Valence, à Tournon : ô Rhône,

> Ta rumeur, dans Tournon captive des montagnes,
> A de Ronsard enfant bercé le premier deuil,
> Et Mallarmé, prenant tes Nymphes pour compagnes,
> Dans ta brumeuse automne enchanta son orgueil.

Tous les poèmes de M. Pize brillent d'une clarté égale et d'une splendeur un peu froide, tant elle est réticente. Son inspiration, à la longue, apparaît un peu comme bridée et craintive. Ce que le poète dit est parfait, mais on voudrait mieux et plus encore, on croirait qu'il s'est à lui-même imposé des limites ou qu'il aperçoit des domaines dont il se détourne parce qu'il se figure qu'il lui est interdit d'y pénétrer. Curieux conflit, au surplus, de ce cœur sincèrement ému et d'un cerveau nourri de belles-lettres et de réflexion, au point, semble-t-il, qu'il n'ose rien compromettre ou risquer en s'aventurant au delà ou en dehors de ce qu'il a acquis. D'une main experte toujours, il refrène secrètement ses élans.

Bucoliques et Almanach, par M. Carlos de Lazerme, se divise en trois parties : *Les Travaux et les mois*, *Astrologies*, *Horoscopes*. La première est la moins artificielle et la sensibilité s'y mêle à l'habileté de la fiction et de la diction. M. Carlos de Lazerme a le vers facile, et il improvise avec aisance, non sans charme, les quatrains les plus aimables, à l'occasion, les plus flatteurs, dont on lui garde le plus grand gré. Mais la poésie est surtout pour lui régal de dilettante ; c'est beaucoup de le donner à partager à ses lecteurs. Son livre est orné par M. Pierre Brune de dessins dont la plupart (les paysages, les fleurs) ont une fraîcheur impromptue et suggestive du plus haut mérite.

Je ne sais si une région de la terre aura, aussi souvent que la Flandre, tenté la description, site, atmosphère, mœurs, habitation, d'un côté ou de l'autre de la frontière : en Belgique, avec Rodenbach, Verhaeren, Elskamp, combien d'autres parmi les nouveaux venus ; en France, avec Samain, Théo Varlet parfois et maintenant l'âpre Dehorne, pour n'en citer qu'un petit nombre, et M. Léon

Bocquet, dont « les Amis d'Edouard » rééditent **Evocation de Flandre**, suite d'une cinquantaine de poèmes brefs, des sonnets la plupart. Ce visage pastoral de la Flandre est à comparer au visage crispé que donne à la Flandre industrielle M. Dehorne. L'un et l'autre sont vrais, mais M. Léon Bocquet est calme et méthodique où l'autre est plein d'angoisse et de tumulte. Ces poèmes sont des poèmes de justesse surtout, consciencieux et véridiques ; ils ne brûlent ni ne dévorent ; ils rêvent paisiblement et évoquent les aspects ou les figures avec tranquillité. Moins de fiévreux élan que de tendresse et de sympathie.

Là-bas, parmi les Antilles, Dominique, qui est « l'île la plus belle », où se mêlent aux mollesses du parler créole les rigueurs de la langue anglaise, un délicat, un bel et sensible poète, se souvient d'avoir été élevé et instruit à la Martinique, à Toulouse et à Paris, où parfois sa venue rare, son passage rapide le rappellent à ses vieux amis. Mais il en est d'autres qu'il doit au charme nostalgique, aux couleurs douces et tendres de ses beaux chants. **Chants de l'Atlantique, suivis de Sous le Ciel des Antilles**, cette fois M. Daniel Thaly évoque la maison du rêve qui l'a bercé, enchanté sur les deux rives de l'Océan. Cependant, quand il le traverse, tous ses souvenirs se bouleversent à constater de nouveaux et de terribles changements, et, au fond, il semble bien, malgré son regret des Pyrénées ou de la Seine, qu'il se console et se réfugie sous le ciel de son île fleurie, parfois mélancolique, à qui Colomb décerna le nom de Dominique pour y avoir abordé dans la matinée d'un heureux dimanche. Ces chants de l'âme, ces soupirs du cœur, cette voix des souvenirs qui emplissent d'images gracieuses, fines, précises, les vers de M. Daniel Thaly, sont emplis de fraîcheur mélodieuse dans des rythmes rompus et variés à l'infini. Pureté de la langue et souplesse prosodique qu'il maîtrise à son gré.

Il y a bien de la tendresse, de l'émotion, bien des qualités poétiques dans l'humble plaquette de M. René Dax, **La halte près du berceau** : la naissance attendue d'un fils dans un foyer de pauvres, les craintes pour la vie de la mère, le bienfait de l'union des trois êtres qui n'ont qu'une âme, la joie — et parfois l'inquiétude — de voir l'enfant grandir. Le père songe aussi à ce que son fils sera plus tard, il le voit poursuivant le rêve d'amélioration sociale et humaine à quoi il s'est voué. Des paroles contre, par

exemple, « la vieille loi des oppresseurs » ne manquent pas d'âcreté, mais M. Dax n'insiste pas, ne cède pas au goût des vaines déclamations, ou, si l'on préfère, ne mêle pas les genres. Je ne puis m'empêcher, toutefois, d'être surpris lorsqu'il éprouve le besoin, dans l'ivresse de son cœur d'homme, de nous enseigner que son fils est là, près de lui, près de la mère, « dans son berceau de pauvre ». M. Dax est-il si jeune? Croit-il aux leurres par quoi s'est maintenue « la loi des oppresseurs » ? Qui donc à ses yeux est le riche, celui à qui l'or ruisselle entre les doigts, ou celui à qui tient bien chaud, dans son enfance et encore plus tard, l'affection de ses parents, et dont l'esprit vaillant se mûrit de lucide intelligence et de l'amour de ce qui est bon, de ce qui est beau ?

La vie est souvent une torture, il est vrai, pour celui qui manque de ressources matérielles. Que peut-elle être, s'il lui est donné de réfléchir, pour celui qui ne pense pas, ou qui n'aime pas? C'est là la vraie misère, pourquoi s'arrêter à d'autres apparences, ou à quoi sert-il d'être poète ?

Je ne sais quelle nécessité a éprouvée M. Marcel Millet de mettre les lecteurs de poèmes par M. René Dax au courant de ses goûts et de ses dégoûts personnels ; mais dans sa préface, sous la même couverture des Humbles, il marque une certaine satisfaction, tout en exaltant Verlaine, de n'avoir pas aimé Lamartine, de n'aimer « le père Hugo » que pour une très faible partie de son œuvre, d'avoir su discerner dans Baudelaire ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Quel rapprochement obscur se fait en mon cerveau, pour que, en présence d'attitudes de ce genre, je songe à ma stupeur lorsque, tout enfant, j'entendais autour de moi les grandes personnes s'intéresser au sort de certains infortunés.. qu'on appelait les « pauvres honteux » ? Hypocrisies.

Les Ailes du Silence, cent soixante-quinze pages d'un format haut, et compactes. On y trouve des poèmes de tons les plus divers. La première partie, *Poésie Pure*, est la plus intéressante. M. Paul-Léon Andrieu, qui aime les poètes et la poésie, quand il consent à maîtriser sa verve et à peser la valeur de ses vers, mérite le titre qu'il convoite, il est un poète dans le morceau liminaire, dans *Cendres*, dans *Déclin*, *Neige*, etc... Les pièces à forme traditionnelle, convenue, sonnets, ballades, etc.,

lui conviennent beaucoup moins ; je leur préfère même ses vers libres, où il y a de belles trouvailles.

M. Gaston Carey, sous le titre **Le Linceul de Pourpre**, avec frontispices de Mme Marcelle Ecary, réunit un grand nombre de sonnets fermes, fervents, amples parfois et toujours imagés. Evocations savantes et précises des temps et des légendes helléniques.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles-Henry Hirsch : *L'affaire Sauvenir*, E. Flammarion. — J.-H. Rosny aîné : *Les pécheresses*, E. Flammarion. — Marius-Ary Leblond : *La Grâce*, J. Ferenczi et fils. — André Billy et Moïse Twersky : *Le Lion, l'ours et le serpent*, Librairie Plon. — Léon Lemonnier : *L'Amour et les soupçons*, E. Flammarion. — Binet-Valmer: *La Femme blessée*, E. Flammarion. — Pierre Louys: *Psyché*, Albin Michel. — Albert Erlande : *La Vipère dorée*, Editions de La Nouvelle Revue Critique. — Marcel Batillat : *Le Sortilège du printemps*, E. Fasquelle. — Bernard Fay : *Faites vos jeux*, Grasset. — René Duverne : *L'Erreur*, Editions de la Vraie France. — Mémento.

On ne saurait, aujourd'hui, être plus agréable à un romancier qu'en le comparant à Dostoïewski. Ainsi le veut le courant psychologique, car il ne s'agit plus seulement de pitié sociale, comme au temps où le grand écrivain russe venait de nous être révélé. Et le destin est assez singulier de cet écrivain qui, après avoir épuisé la faveur, en jouit encore une fois, et pour des raisons nouvelles... Ce n'est pas tant, il est vrai — quand on dit d'un romancier qu'il rappelle Dostoïewski — à l'auteur de *Crime et châtiment* qu'à l'auteur de l'*Idiot* ou de l'*Eternel mari* que l'on fait allusion. Et l'on ne saurait mieux marquer combien ils diffèrent qu'en observant que, tandis que l'œuvre de Charles Louis-Philippe procède de celui-là, celle de M. Georges Duhamel, par exemple, procède de celui-ci. Pour M. Charles-Henry Hirsch, il semble que ce soit sous son double aspect qu'il envisage Dostoïewski, pour s'en inspirer, si l'on juge par le récit qu'il nous donne sous ce titre : **L'affaire Sauvenir**, qui pourrait être d'un roman policier. Il y a crime et procès, d'ailleurs, dans ce récit dont l'action se passe dans une petite ville de province ; mais non crime crapuleux, selon l'expression consacrée, puisque c'est seulement afin de se délivrer de « sa solitude » que tue le triste héros de M. Hirsch. « Sa solitude » ? Entendez la femme qui, autour de cet employé modeste et rangé, a fait moralement, sen-

timentalement et physiquement le désert, en se vouant à Dieu, après l'avoir avec trop d'ardeur prié pour celui qu'elle aime, quand il était en danger... Sauvenir a, sans doute, toutes les caractéristiques de l'obsédé ; mais M. Hirsch a découvert un problème d'essence métaphysique à l'origine de sa folie, et une impression d'angoisse spirituelle se dégage de l'analyse qu'il en fait. Aussi, est-ce mieux ou plus qu'un roman réaliste, copieusement pittoresque et dramatique — non sans insistance, peut-être — que M. Hirsch a écrit, comme à son habitude. Il a incorporé à son art, tout d'observation aiguë, un élément nouveau qui en étend la portée.

Dans son nouveau roman, **Les pécheresses**, c'est, comme dans *Les pures et les impures*, une sorte de fresque que M. J.-H. Rosny aîné a brossée, avec cette fougue tendre qu'il apporte à la peinture de la femme, et de la femme amoureuse en particulier. Il y a, chez notre grand évocateur des âges farouches de l'humanité, un goût très vif de la beauté multiple en qui se résument toutes les richesses de la nature, de l'animal au végétal et au minéral, et qu'il a extériorisé dans un type de don Juan, non point cruel, mais au contraire pitoyable, qui ne voudrait jamais déchirer sa proie... Nous le retrouvons ici, ce personnage, sous les traits de Maxime de Gauve, artiste séduisant dont les conquêtes succèdent aux conquêtes, mais qui, inflexible à l'égard d'une jeune fille trop fière, s'éprend justement de la plus faible de ses victimes, c'est-à-dire de la plus doucement résignée au sacrifice. M. J.-H. Rosny aîné est un si prestigieux écrivain qu'on ne songe pas à le chicaner sur ce qu'il peut y avoir de trop opportun dans la façon dont les maîtresses de Maxime se détachent de lui, pour lui éviter le geste désagréable de rompre. Son récit, évocateur des mœurs faciles d'aujourd'hui, nous tient sous le charme, et l'on voudrait qu'il eût le succès étendu qu'il mérite. Mais des romans comme celui-ci, aimables et voluptueux, pour réussir auprès du grand public doivent être l'œuvre d'un esprit médiocre et contenir une respectable dose de sottise.

Avec ce quatrième et dernier volume, **La Grâce**, de l'œuvre d'ensemble qu'ils ont un peu emphatiquement intitulée : *Les martyrs de la République*, il est loisible de mesurer l'importance de l'effort accompli par MM. Marius-Ary Leblond pour se faire les historiens fidèles, voire impartiaux, du drame de la Sé-

paration. Aujourd'hui que semble vouloir s'accomplir aux dépens du parti royaliste la réconciliation de l'Eglise avec ses ennemis d'hier, il y a profit à suivre dans le vivant ouvrage de MM. Leblond le récit de l'espèce de guerre civile qui a déchiré la France. De cette lutte, MM. Leblond étudient ou plutôt nous révèlent les raisons profondes, et le tableau qu'ils tracent, pour finir, de l'époque présente ne saurait nous tromper sur ce qui demeure de politiquement irréductible entre l'esprit laïque et l'esprit chrétien dans notre démocratie. Qu'on lise, d'ailleurs, l'épilogue de *La Grâce*, on verra que MM. Leblond ne se font pas d'illusion, si c'est dans la bouche du clergé qu'ils mettent les paroles hostiles. Mais « de l'autre côté de la barricade », l'animosité n'est ni moins ancrée ni moins ardente. A preuve le portrait de chef anti-clérical que font dramatiquement MM. Leblond. Maints détails savoureux et pittoresques illustrent leur dernier livre qui se lit avec le même intérêt que les précédents. Sévères pour notre temps, en idéalistes persuadés de la vertu des doctrines républicaines, ils ont réussi à évoquer avec une émotion à la Dickens, à côté d'une sorte d'Antigone (la fille du Dr Le Croizec) et parmi quantité de figures expressives, une petite institutrice. victime de ses supérieurs hiérarchiques, qui est une de leurs meilleures créations.

C'est aussi, comme MM. Leblond, à une œuvre d'ensemble, *L'épopée de Ménaché Foigel*, que MM. André Billy et Moïse Twersky mettent le point final avec **Le lion, l'ours et le serpent**. Œuvre moins importante, sans doute, que *Les Martyrs de la République*, puisqu'elle se réduit à une espèce de monographie, celle d'un Juif que nous avons vu, tour à tour, quitter la Russie pour ne pas être soldat, et la France pour ne pas se battre, la guerre ayant éclaté. A Londres, où notre sans-patrie est allé chercher refuge, il se jette dans la gueule... du *lion*, puisque, la conscription votée, on l'embrigade de force dans le corps expéditionnaire d'Egypte. De la Palestine, pourtant, ce sera vers la Russie rouge (*l'ours*) que, devenu bolcheviste en haine d'une société livrée aux profiteurs, il se tournera, mais pour y mourir de maladie... Ainsi, ayant fermé le cercle, c'est-à-dire ayant réintégré son pays d'origine, il périra par *le serpent* que sa destinée aura figuré. Le curieux récit de MM. Billy et Twersky, quoique tout imprégné de réalisme, a donc, comme on voit, un

caractère symbolique. Aussi bien, Ménaché Foïgel est-il caractéristique d'une race qui, depuis près de deux millénaires, n'a cessé de vivre en parasite. Son exemple veut-il nous convaincre que, pour certains d'entre les fils de cette race, une fatalité existe qui se charge de les fixer ?... Il se peut. Mais il serait hasardeux de vouloir demander autre chose, au dernier des livres de MM. Billy et Twersky, que l'agrément que nous ont procuré les deux premiers.

Il y a une parenté étroite entre le soupçonneux et le jaloux ; mais tandis que l'instinct sexuel gouverne celui-ci, celui-là obéit à l'instinct de conservation. M. Léon Lemonnier l'a fort bien vu qui, dans **L'Amour et les soupçons**, a fait de son héros mesquin un homme casanier, de surcroît autoritaire et même tyrannique, et qui n'a d'autre soin, l'âge venu, que l'économie de sa petite maison. Les précautions dont il s'entoure et la méfiance morbide que tout le monde lui inspire sont la conséquence de son égoïsme étroitement conservateur, et le processus du drame qu'il finit par provoquer et qui, par un juste retour, ruine l'édifice prudemment construit de son bonheur, a été suivi avec une sagacité rare par M. Lemonnier. On n'invente pas un tel personnage. Si même M. Lemonnier a fait œuvre d'imagination en combinant les circonstances de son récit, il s'est révélé surtout moraliste dans ce récit, un peu lent au début, un peu gauche, aussi, parfois, mais d'une observation subtile et d'un effet très saisissant.

La femme blessée, qui est encore un de ces récits où M. Binet-Valmer étudie, depuis la guerre, les conséquences du plus grand drame de l'histoire moderne, analyse sous une forme symbolique, à ce qu'il m'a semblé, le cas émouvant d'un homme et d'une femme qui, après avoir quelque temps fléchi sous le poids de l'héritage trop lourd d'un héros, opèrent un courageux redressement, et, s'étant surmontés, retrouvent la paix qu'ils avaient perdue et goûtent le bonheur... On connaît « le rythme » de M. Binet-Valmer. Il est, ici, plus haletant, plus scandé encore de rappels que d'habitude, et trahit, je crois, le procédé. Mais M. Binet-Valmer, qui a atteint cette maîtrise où un écrivain conscient de ses moyens cède à l'entraînement de se pasticher, a de la puissance, une puissance exaltée d'enthousiasme qui se

joue à travers le naturalisme, sans s'y empêtrer, et une sorte d'humour gaillardement satirique.

C'est comme le pathétique débris d'un beau marbre que nous apparaît la **Psyché** inachevée de Pierre Louys. M. Claude Farrère, qui présente au public ce fragment d'une œuvre à laquelle l'auteur d'*Aphrodite* travailla douze ans, nous révèle comment elle avait été conçue dans son ensemble. Il paraît que Louys aurait renoncé à la terminer pour des raisons d'ordre intime. Il semble, en effet, à lire les explications de M. Farrère, que Louys rêvait de mettre beaucoup dans ce récit, où un sentiment, nouveau chez lui, le dispute à la sensualité... Toujours la vieille histoire dont tant de poëtes depuis Ronsard ont rêvé, de la réconciliation du paganisme et du christianisme. Mais il y a de bien belles pages dans le roman — oserai-je dire d'inspiration juvénile ? — de Louys. La forme en est, au surplus, d'une très délicate perfection.

La vipère dorée, de M. Albert Erlande, est un roman riche en péripéties et d'une belle allure romantique qui, jusqu'à l'effroyable dénouement lui-même, ne se dément pas. On n'en saurait résumer le sujet ni en définir les caractères, car la seule expressivité à laquelle il vise est celle du mouvement et de la couleur. Ce qu'il nous révèle de ses personnages, d'Elie de Versangues, notamment, et des femmes qui évoluent autour de cet homme d'amour, qu'eût admiré Barbey d'Aurevilly, ne laisse pas d'être suggestif...

C'est un roman-poème que **Le sortilège du printemps**, de M. Marcel Batillat, où l'on voit un homme, Cyril, évoluer sentimentalement à travers un brelan de femmes : la première, Lionèle, plus âgée que lui, la deuxième Magda, qu'il épousera, mais qui le laissera veuf, et la troisième, Faustine, qui lui rappellera physiquement la première... M. Batillat semble croire que nous n'aimons jamais qu'une femme dans notre vie et que cette femme est celle qui nous initia. Il nous montre, en effet, le souvenir de Lionèle survivant en son héros à la fervente tendresse de Magda et à l'inconstance voluptueuse de Faustine. Au surplus, c'est sous le signe de la saison divine qu'il a placé son livre dont l'action se passe parmi les jardins de Versailles et le parc de Saint-Cloud, et qui, moins analytique que décoratif, baigne dans une atmosphère fleurie et lumineuse.

Le recueil de nouvelles de M. Bernard Fay, **Faites vos jeux**, qui, dédaigneux de l'exotisme extérieur, s'applique à nous révéler l'exotisme intérieur du peuple américain, fait regretter l'art impressionniste de M. Luc Durtain, lequel, malgré sa violente hardiesse, a du moins de l'accent. Non que M. Fay ne soit intelligent, ni perspicace. Mais il est un peu sec, et il a une façon d'écrire assez monotone. Il me semble plus doué pour l'essai que pour le roman.

J'ai trouvé de fines qualités dans le roman de M. René Duverne, **l'Erreur**, qui analyse les causes d'une de ces inimitiés si fréquentes entre père et fils. Ici, cependant, ce n'est point comme dans *Destins*, de M. François Mauriac, d'une différence trop profonde de tempéraments que naît le désaccord, mais d'un absurde entêtement unilatéral. Et le Soubrian de M. Duverne ne détache de lui et ne pousse à la révolte l'enfant qu'il aime que faute de s'être ingénié à le comprendre. M. Duverne n'a, sans doute, point donné sa mesure dans ce récit où il était tenu à une grande réserve à cause de la collection pour laquelle il l'écrivait. Je l'attends pour le juger à une nouvelle œuvre où il se livrera plus complètement.

Mémento. — C'est un peu, sans toutefois la puissance de son modèle, le sujet du *Disciple* de M. Paul Bourget qu'a repris avec talent M. Octave Fillonneau dans *L'irresponsable* (Editions du Monde Moderne). Mais le héros de ce petit roman ne nous persuade pas d'imputer ses erreurs aux maîtres de la pensée moderne dont il a si mal compris l'enseignement. — Sans doute, le roman *C'est la vie*, que M. Jacques Morian publie aux Editions de la Vraie France est-il édifiant, qui nous montre une sorte de sainte exerçant l'action la plus bienfaisante autour d'elle. Mais si les événements de ce récit s'arrangent un peu trop au gré des âmes honnêtes et des cœurs sensibles, la psychologie n'en est pas fausse. M. Morian sait observer. Il conte dans une bonne langue, en outre, et il a l'art d'intéresser.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

M. Bernstein parle d'Ibsen ! — Représentations à Paris des pièces d'Ibsen : *Brand, Peer Gynt, L'ennemi du peuple, Maison de poupée, le Canard sauvage, Rosmersholm, Les revenants, Hedda Gabler, le Constructeur Solness.*

S'il est quelqu'un ici qui soit incapable de parler d'Ibsen, c'est bien M. Bernstein. Il a cru pourtant utile de nous donner son

avis (*Revue de Paris*) à l'occasion du premier avril. Il ne goûte pas le Scandinave. Et c'est d'ailleurs bien naturel.

A l'occasion de la reprise du *Secret*, j'ai parcouru plutôt que lu 5 ou 6 pièces de Bernstein (*Marché*, *Détour*, *Griffe*, *Secret*, *Rafale*). Je me rappelle suffisamment les autres pour être assuré que je suis peu sensible aux qualités de Bernstein, qui tiennent toutes dans le mot *métier*. Par contre, je suis très sensible à ses défauts, ou à ce que je considère comme tel. Pour moi, ça pue : la fétidité, la brutalité, la goujaterie, le plébéianisme, — et le détraquement. Que Paris ait pu accepter jusqu'à cela, applaudir ce théâtre, cela me passe ! Quel marque écrasante de baisse dans la culture et la mentalité générale. Quittons nos bottes et passons...

§

Je n'ai jamais vu **Brand** à la scène. Quand M. Pitoëff nous l'a récemment proposé, j'étais pris à la Maison de l'Œuvre. D'ailleurs, *Brand* n'est pas fait et n'a pas été fait pour la scène. J'ai vu dans le compte rendu de Brisson (1) que Pitoëff a complètement échoué ; ce que je prévoyais aisément. Je me suis toujours représenté Brand jeune et ardent, et non en lugubre psalmodiant.

Comme *Brand* (1861), **Peer Gynt** (1866) est un poème essentiellement norvégien. Ibsen y fait le procès à la veulerie, à l'hypocrisie, aux dégradantes illusions romantiques, qu'il jugeait très répandues chez ses compatriotes à l'époque. A Brand, héros et martyr de la volonté, il donne pour pendant Peer Gynt, un être sans volonté. Dans ces poèmes, beaucoup de choses nous échappent et qui ont peut-être même perdu de leur signification pour les Norvégiens d'aujourd'hui. Ni l'un ni l'autre n'était destiné à être joué. Si donc Peer Gynt a eu d'assez nombreuses représentations sur nos théâtres, il ne le doit pas seulement à ses quelques beautés lyriques, mais surtout à la musique de Grieg.

L'ennemi du peuple (1882) n'a eu à la Comédie-Française (qui comme l'Odéon s'est carencée à l'occasion du centenaire) que peu de succès. Féraudy avait-il, comme ont dit certains, faussé plus ou moins le rôle du protagoniste Dr Stockmann ?

(1) Brisson, d'ailleurs, persiste dans le lieu commun — très erroné, à mon avis, — de l'assimilation entre Ibsen et Dumas fils.

Pour moi, qui n'avais pas vu le drame ailleurs, sa conception m'a paru plausible, sans plus. Féraudy, vieux, malin, simiesque, est commandé par ses habitudes de cabot ; tout compte fait, il ne s'est pas mal tiré d'affaire là-dedans ; en tenant état de ses moyens, de sa routine, il est acceptable. Pour une pièce symbolique, il faut convenir que le symbole est mince et d'une puérilité déconcertante : la contamination sociale figurée par celle d'une source d'eaux thermales !

Thèse de cette pièce : il faut dire toujours la vérité, coûte que coûte, pour soi et pour les autres. — Ibsen en a pris le contre-pied dans le *Canard sauvage* (1884). Là aussi, il y a un partisan forcené, comme Stockmann du : on doit le dire ! Mais, contre lui, l'auteur conclut qu'il est bon, qu'il est indispensable d'entretenir l'illusion, le mensonge, qui sont nécessaires à la vie. En quoi il s'accorde, sans le savoir peut-être, avec Labiche dans *le Misanthrope et l'Auvergnat* et dans *Doit-on le dire ?*

Maison de Poupée (1878). La pièce la plus connue, la plus populaire d'Ibsen. Ce qui s'explique d'abord par son habileté technique. On peut y voir (notamment aux péripéties de la lettre fatale) que pendant ses dix années de régisseur au théâtre de Bergen, le poète n'a pas dédaigné les leçons de Scribe, fréquemment joué là-bas dans la période 1850-1860. Ce qui justifie bien davantage le succès, c'est qu'il y a là une figure des plus séduisantes, cette Nora, délicieuse, captivante, déconcertante, où triomphait la Duse, et qui fut interprétée ici tour à tour par Bady (2), Réjane, Suzanne Després, et récemment, remarquablement, par Madeleine Soria, qui, comédienne plaisante jusque-là, s'est montrée dès lors avec un beau talent émouvant pour le drame.

Malheureusement, la pièce a des parties caduques. Sa thèse, on le sait, c'est que la femme, dans le mariage, ne doit pas être seulement une épouse et une mère, mais une individualité propre, une parfaite égale de son mari. Ces généralités généreuses ne nous intéressent plus guère. Ibsen, qui poursuit pourtant la recherche et l'exaltation, la fortification du caractère individuel, reste pourtant tristement dans le relatif. Au simple point de vue

(2) Qui eut l'honneur de jouer ce rôle en compagnie de Lugné devant Ibsen. (Lugné a écrit récemment ses *Souvenirs* personnels sur Ibsen dans la *Revue Hebdomadaire*.)

pratique, en acceptant ici par commodité le monde, les mœurs sociales comme ils sont, est-ce qu'on manque de ménages, même excellents, où c'est la femme qui porte la culotte ? et quand Nora se plaint, au bout de 10 ans, de n'être considérée que comme une poupée, n'est-ce pas qu'elle l'a bien voulu, qu'elle s'y plaisait, et que cela était en définitive selon ses moyens ? Pour moi, j'ai horreur des femmes qui « font l'enfant » : passé 14 ans, je trouve que c'est plutôt alors en vérité « faire la bête ». Cela peut plaire aux idiots. Et alors c'est à frémir que de se souvenir à propos que les femmes instinctivement connaissent bien les hommes... Mais, il est vrai, peut être aussi qu'elles les connaissent surtout parmi la défaillance de leur raison dans la passion, lorsqu'ils ne sont plus eux-mêmes.

Avec un mari moyen, et, en somme favorable, aimant, comme le sien, aurait-il été bien difficile à Nora de se tailler un meilleur destin ? Et je ne parle pas des compensations que peut apporter l'amant, compensations dont l'usage est si bien aujourd'hui la gloire de tant de contemporaines !

Et puis, que de choses difficiles à admettre. Cette femme, cette mère qui, sous prétexte d'aller « vivre sa vie » (3), abandonne sans sourciller ses trois bébés avec lesquels nous l'avions vue folâtrer si gentiment, si tendrement (singeries, ceci donc ?), quitte un foyer confortable et honoré pour traîner sans doute (n'ayant aucun ressort d'aventure) une existence d'employée ou de dame de compagnie — jusqu'au moment où, regrettant sa folie, elle retournera au bercail ! On voit trop que, dans tout ce qu'elle dit d'intelligent, c'est Ibsen qui parle soudain et que ce n'est pas adéquat au caractère plausible de la « poupée » manifeste.

Et enfin le faux commis par Nora en imitant la signature de son père (mort depuis 3 jours) sur un billet qu'elle a strictement payé ensuite à échéance, et cela pour se procurer l'argent nécessaire à un séjour dans le Midi, réclamé pour la santé de son mari, cela, c'est une pieuse incorrection, voilà tout. Même dans un pays où l'on ne badine pas avec les affaires ou papiers de commerce (voir *une faillite* de Bjornson), nous ne comprenons, ni au point de vue moral, ni même au point de vue juridique, la gravité et le péril de ce faux-là.

(3) Honnêtement. Remarquer, en passant, que, dans tout le théâtre d'Ibsen, il n'y a pas un seul adultère.

N'importe ! C'est un ouvrage âpre qui, avec de bons acteurs, comme cela est constamment le fait de la Maison de l'Œuvre, lorsqu'elle joue Ibsen, saisit l'esprit et le cœur.

Le Canard Sauvage (1884). Roule sur un thème favori d'Ibsen : la question du mensonge social. Mais, tandis qu'ailleurs (*Ennemi du peuple*, *Brand*, *Peer Gynt*) Ibsen prêche que l'hypocrisie et l'illusion sont les plaies de la société, que le progrès, le salut sont dans la vérité proclamée envers et contre tous, ici, par objectivité, par redressement, il renonce à cette thèse outrée. « Si vous enlevez à un homme moyen le mensonge vital, vous lui enlevez en même temps le bonheur », fait-il dire au docteur Relling, qui paraît être son porte-parole. Et la thèse d'antan n'est plus représentée que par un gaffeur, fanatique et détraqué, Gregor, qui pour rendre service à son ami Hjalmar, pour lui faire rebâtir son foyer sur une base vraie, lui révèle que sa femme était une fille séduite et que sa fille n'est pas sa fille. On conçoit parfaitement qu'Ibsen dans cette pièce atteint sa vraie puissance. Ce qui m'a paru le plus remarquable dans *le Canard*, c'est le caractère si profondément veule et sot — et si vrai — d'Hjalmar. C'est aussi le symbole poétique du Canard Sauvage qui, une fois blessé, fait le plongeon pour mourir loin des regards.

Rosmersholm (1886), Très belle et très émouvante pièce, dont Ibsen lui-même a dégagé le sujet dans une de ses lettres (à Bjorn Kristensen, 13 février 1887) :

> C'est le combat que tout homme qui pense doit soutenir avec lui même pour mettre sa vie en harmonie avec ses convictions... La conscience est très conservatrice ; elle a de profondes racines dans les traditions et le passé ; de là le conflit.

A l'Œuvre, Lugné ne s'y est réservé que le rôle secondaire du vieux bohême Ulrik Brendel.

Les Revenants. C'est une des œuvres les plus fortes et, en même temps, les plus scéniques d'Ibsen. Pièce à thèse sur l'hérédité, et subsidiairement, sur les conventions de la morale ; mais, contrairement à la généralité des pièces de cette catégorie, elle offre un puissant intérêt dramatique. Ce fut la première œuvre d'Ibsen donnée en France, au *Théâtre Libre* (4) en 1890.

(4) Dans la traduction Darzens. Depuis on lui a substitué la traduction Prozor.

Antoine tenait le rôle d'Oswald (où je l'ai vu lors d'une reprise vers 1900), il y était bon. Le succès fut grand.

Gémier avait annoncé une reprise à l'occasion du centenaire. Il n'a pas tenu parole, que je sache ; c'est tant pis pour lui.

Hedda Gabler (1890), sans être une des œuvres maîtresses d'Ibsen, est une de celles qui ont le plus de chance de se maintenir à la scène, à cause de l'attrait que le rôle principal peut exercer sur une grande comédienne. C'est l'étude d'un type individuel de femme. On dit même qu'Ibsen se serait inspiré du suicide d'une dame munichoise, égarée dans une fausse position et fatiguée de la vie.

Pas de thèse. Ce qui ressort, c'est qu'il ne faut pas atteler une pouliche de race avec un gros cheval de labour. — Je n'ai pas vu la pièce aux Français, où elle n'a fait qu'assez courte carrière. J'ignore si cela est dû à Mme Piérat, ou à quelques détails un peu gauches, qu'il serait facile de couper : Ibsen n'était pas très à son aise dans les façons de l'aristocratie.

Le Constructeur Solness (1892), éminemment symbolique, n'est pas sans embarrasser les commentateurs, surtout en raison des thèmes accessoires qui s'y mêlent au principal. En s'en tenant au principal, il apparaît clairement qu'Ibsen a donné son propre aveu en entrant dans la vieillesse. Comme Solness, Ibsen est insatisfait. Jadis il a édifié son renom sur des œuvres qui ne répondent plus à ses idées ou à ses aspirations. Maintenant, il voudrait faire plus, — et autre chose. Mais il faudrait se rajeunir. La jeunesse justement vient de frapper à sa porte. Trop tard. Il tentera de faire une ascension nouvelle, mais il est pris de vertige et tombe (5).

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Gustave Rudler : *Michelet, historien de Jeanne d'Arc*, tome II, « la Pensée, — l'Art. » — Les Presses universitaires de France.

Qu'il s'agisse de détruire une gloire authentique, jamais la malveillance ne s'est trouvée en goût d'entreprise comme aujour-

(5) J'ai longuement étayé et commenté cet épilogue dans le *Mercure* du 15 mars : *Un amour du Vieil Ibsen*. Comme complément à ces quelques notices-ci, on peut trouver sur *J.-G. Borkmann* mon compte rendu ici même (15 décembre 1926), et des considérations générales sur Ibsen dans ma chronique du 1er février 1926.

d'hui, où il faut que la gloire aussi ait « moins de trente ans ». C'est pourquoi je crains qu'un livre comme celui de M. Gustave Rudler, professeur de littérature française à l'Université d'Oxford, sur **Michelet historien de Jeanne d'Arc**, n'ait des effets disproportionnés avec sa portée propre, qui ne paraissait pas devoir être si longue. Mais en un temps de misère mentale, où des gens prétendent tuer Beethoven et Wagner, on peut bien s'employer aussi, en s'aidant vaille que vaille des armes fournies par un universitaire anglais, à tuer Michelet. M. Rudler, quant à lui, déclare que son livre ne vaut que pour *Jeanne d'Arc*, « partie étroite et spéciale de l'*Histoire de France* », et qui, « d'un certain point de vue, n'en est pas un bon symbole », car, ajoute-t-il malignement, « aucune autre partie de l'*Histoire* ne le montrera, je suppose (Michelet), *asservi* (1) à des ouvrages de seconde main comme il l'a été à ceux de Lebrun et de L'Averdy » (2). Mais M. Rudler a beau avoir la bonté de faire lui-même ainsi (ou de sembler faire) la part du feu, toute l'*Histoire* y passera, du moins au gré de divers milieux intellectuels, où il n'est pas rare qu'on le prenne de haut avec Michelet.

Avec un peu de modération, la critique de M. Rudler aurait pu ne pas être un encouragement pour les démolisseurs.

Mais M. Rudler n'a pas cherché la modération. En somme, il serait flatté de passer pour le « tombeur » de Michelet. Il s'est vraiment excité au delà de mesure à ce jeu d' « éreinteur ». C'est du talent, mais c'est de l'injustice, et, qui pis est, c'est aussi de l'inexactitude maintes fois. Et si, d'autre part, il a loué avec complaisance le côté artistique du talent de Michelet, c'est pure plaisanterie, car il faut traduire ainsi cette perfide louange : « Oui, Michelet écrit joliment ; oh ! comme artiste, tant qu'on voudra ! Mais comme historien... »

Il serait intéressant d'éplucher la critique de M. Rudler aussi minutieusement que celui-ci a passé au crible l'œuvre de Michelet. On ne saurait y songer dans une simple chronique. Cependant on pourrait retenir quelques points valant d'être signalés au lecteur.

Nous avons déjà dit, dans notre article sur le précédent tome, nos raisons de douter que Michelet, tout en se servant de Lebrun

(1) En italiques par nous.
(2) Voir *Mercure de France*, 15 février 1926, l'article sur le tome I.

et de L'Averdy, eût, du moins autant que le disait M. Rudler, négligé les sources originales alors manuscrites (les deux Procès). Il les retrouvait, d'ailleurs, ces sources, dans ces auteurs. Les critiques de M. Rudler sur la pratique de Michelet peuvent être légitimes au point de vue de la méthode ; *en fait*, dans l'ensemble, elles ne sont qu'un calcul juste ou faux, qui dira lequel ? J'ai étudié de près les exemples qu'il donne ; je n'y reviendrai pas. Je pense toujours qu'un auteur peut fort bien, tout en travaillant sur le document original, garder, utiliser une généralisation, une abréviation fidèle de ce document. (Pour les erreurs signalées par M. Rudler et les réserves faites, voir plus particulièrement, tome I, pages 57, 64, 65 et 79.)

Si Lebrun et L'Averdy ont été la ressource continuelle de Michelet, pourquoi, d'autre part, apprenons-nous de M. Rudler lui-même (et nous en sommes tout surpris) que Michelet, — tome II, page 147, — montrant « la conjonction d'intérêts qui perdit Jeanne », a fait usage des sources, « a intelligemment groupé les faits épars dans les sources, en particulier dans l'*Art de vérifier les dates* » ? « Aucun de ses auteurs ne les a si attentivement retenus, rapprochés, interprétés ». Observation d'autant plus importante que M. Rudler, par ailleurs, ne se fait pas faute de nous montrer Michelet reproduisant des omissions de Lebrun. Plus loin, pages 150 et 151 (note), M. Rudler, passant aux négociations de Jean de Ligny, « qui avait acheté Jeanne », cite d'autres documents que Michelet « paraît combiner » : l'*Histoire générale et chronologique de la Maison de France* par le Père Anselme, l'*Art de vérifier les dates* encore, enfin Barante (*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, « utilisée comme résumé de Lebrun », calcule M. Rudler), et Monstrelet (*Chroniques*, consultées dans l'édition Buchon). La place nous manque pour citer d'autres œuvres ne devant rien à Lebrun (celles-ci sont relevées dans le texte, non dans l'Appendice), et nous renvoyons, sous ce rapport, à la bibliographie établie par M. Rudler, document beaucoup plus intéressant que ne me paraît le croire l'éminent érudit.

Sous un autre rapport, en un autre endroit, M. Rudler, après avoir donné comme supposable seulement une utilisation, compromettante en l'espèce, de Barante par Michelet, la présente tout à

coup, à la page suivante, comme un fait positif (pages 37 et 38) (3). C'est un des passages qui contiennent les critiques les plus dures.

La place me manque pour rédiger toutes mes notes relatives à la question documentaire. Voici cependant un autre passage, où semble percer un désir gratuit, inconsciemment conçu, sans doute, dans l'entraînement du travail, de trouver Michelet en faute.

Il s'agit de la blessure de Jeanne (p. 60). Jeanne l'a prédite. Il y a sur ce point, rapporte M. Rudler, les témoignages tels quels de Pasquerel, d'Aman Viole et de Rostlaer. Michelet ne cite que Pasquerel. Là-dessus, notre critique demande ironiquement pourquoi donc Michelet écarte Viole. Pour la carence du document Rostlaer, qui est une lettre, le ton devient plus désagréable encore, et l'insinuation finale est nettement inacceptable. L'original de la lettre, dont on n'a qu'une analyse, est perdu, on ne peut procéder à aucune vérification, et certainement « c'est grand dommage ». On pourrait en rester là. Voyez pourtant la perfidie de ce qui suit : « Mais enfin Michelet *n'avait pas une telle rigueur de critique* (4) qu'il dût la suspecter (la lettre) ; il a donc négligé le document qui devait lui paraître à la fois le plus prophétique (parce qu'il était le moins proche de l'événement) et le plus sûr ». Le plus sûr, ce document que M. Rudler vient de déclarer invérifiable ? Pourquoi aurait-il été plus acceptable pour Michelet que pour M. Rudler ? Michelet était donc si incapable ? Ah ! quel ton leste l'on perçoit...

Voici un autre exemple.

Dans la critique acerbe qu'il fait de Michelet pour « l'aigreur » que l'historien de Jeanne d'Arc témoignerait à Winchester, lors de l'envoi des renforts anglais sur le continent, M. Rudler patauge. Il commence son chapitre par de longues précautions oratoires sur l' « anglophobie » de Michelet. Soit dit en passant, laissons à M. Rudler la responsabilité de son allégation. Michelet peut avoir mal compris l'Angleterre contemporaine, il ne l'a pas plus détestée que, par exemple, Carlyle n'a détesté la France. (En ce qui concerne Carlyle, la question a été élucidée dans cette

(3) M. Rudler, dans l'intervalle, rapproche les deux textes. Je vois deux textes différents énonçant un même fait. Qui est-ce qui peut dire que l'un « dérive » de l'autre ? Seul M. Rudler.

(4) Mots en italiques par nous. Michelet, quelle qu'ait été sa critique des textes, n'avait pas ici à critiquer un texte n'existant pas. On pouvait, ici, laisser sa critique tranquille.

Revue par des articles de M. Emile Masson, particulièrement renseigné grâce à ses relations avec la famille de Carlyle, et par moi-même dont on n'a peut-être pas oublié les travaux.) Venant donc au fait, c'est-à-dire à la politique anglaise après la délivrance d'Orléans, M. Rudler chicane sans grand succès Turner (un Anglais), Lebrun et Michelet. « (Voient-ils juste? » se demande-t-il, non sans irritation en ce qui concerne Michelet. Ils ne pouvaient que voir ce qui est un fait historique, à savoir que les renforts anglais amenés en France étaient destinés à la Bohême (le pape ayant donné de l'argent pour cela), et furent détournés par surprise et avec duplicité de cette destination. Mais « il est clair que le gouvernement anglais a cédé à la nécessité... Dans la même situation le gouvernement français aurait agi de même,... et Michelet l'aurait approuvé de tout son cœur ». M. Rudler ne pouvait cependant exiger de Michelet qu'il se mît au point de vue du gouvernement anglais. Michelet n'en a rien fait, il n'en pouvait rien faire, et je crois que ce n'était pas le moment de parler de « veine d'acrimonie qui traverse *Jeanne d'Arc* ». Un peu plus bas, par contre, à propos de je ne sais quelle erreur de Winchester, on s'étonne que Michelet ne s'en soit pas félicité « pour la France... plutôt que [de] s'en indigner contre l'Angleterre ». Puis l'on ajoute en note : « Ailleurs il se réjouit malignement ». En somme, dans toute cette question, M. Rudler sent qu'il n'a rien éclairci. Ça ne fait rien : quoi que fasse ou dise Michelet, il l'éreinte tout de même. Et si Michelet a raison, « c'est pure chance... »

En ce beau temps de Pâques fleuries, je voudrais pourtant faire autre chose que de lire un écrit aussi disputeur. Le tirage à part de *Jeanne d'Arc* a 150 pages ; l'éreintement de *Jeanne d'Arc* 400 pages... Laissant la question documentaire pour « la Pensée », je ne puis, faute de place, que mentionner ici, en bloc, au passage, ce que suggère d'arguties à M. Rudler, par exemple, la « combinaison précaire du spiritualisme et du rationalisme chez Michelet ». (Voir pages 29, 44, 63, ici un « *demi*-rationaliste », page 64, querelle d'Allemand à propos des miracles, etc.). De même sa critique de la psychologie de Michelet, à force de vouloir raffiner, de distinguer, de faire, enfin, difficulté de tout, se perd dans la pure évanescence. Page 90, Michelet n'a pas assez recherché « les sources et les aspects de la volonté chez Jeanne » ; et même page

(on peut dire que c'est assez pour une page !) nous avons « les origines religieuses de son intraitable fermeté » (la fermeté de Jeanne), puis, à côté ou ailleurs, « ses sources naturelles ». Page 91, notre insatiable critique demande à voir des objets moins rares, sans doute, quoique pas très visibles à volonté non plus, à savoir « l'influence du fond paysan et du terroir lorrain ». Pour finir, même page, on regrette « que Michelet n'ait pas mis davantage sa rare acuité psychologique à reconstruire l'unité du caractère (diable !) à déterminer ses tendances permanentes et ses modifications fortuites, à creuser ses nuances (le creux d'une nuance ?) et ses replis à mesure que les faits les lui présentaient ». Tout cela est bien subtil. C'est plus que la chair n'en peut supporter ! comme dit un de mes auteurs favoris, passablement doué d'intuition cependant. M. Rudler ne doute de rien, surtout de la patience du lecteur.

Quand cette manie de contestations, d'analyses, de « distinguos », porte sur des choses réellement intangibles, telles que la glorification, par Michelet, de Jeanne d'Arc comme représentative de l'idée de Patrie, alors c'est un sentiment pénible que l'on éprouve. M. Rudler me fait relire l'Introduction de 1853, reproduite par lui, et, sous le coup de cette lecture, songeant à celui qui écrivit de pareilles lignes, je me dis : quel homme ! quelle âme ! Hélas ! l'éplucheur n'est pas loin ; M. Rudler, certes, en brave homme, trouve « magnifique » cette conception de Michelet ; seulement, ah ! *seulement*, veut-il savoir, « dans quelle mesure les sentiments connus de Jeanne la justifient-ils ? » (On croit rêver, à tant d'inconscience). Il reconnaît bien comme « une pensée constante de Jeanne » la parole sans pareille de la jeune fille sur « la pitié qui estoit en royaume de France ». *Seulement*, « il y a dans son sentiment une nuance à laquelle il faut prendre garde ». Et, en s'aidant ici d'une définition que M. Champion donne de l'idée de patrie au temps de Jeanne, — définition qui appuie, on le regrette pour M. Rudler, sur le mot « justice », attribut de la souveraineté royale, et non pas sur le mot « pitié », absolument essentiel et absolument unique chez Jeanne d'Arc comme lui résumant alors le royaume, le peuple de France, la patrie, enfin, — M. Rudler, disons-nous, établit une identification, juste, certainement, mais *exclusive*, car, dans le cas de Jeanne, elle n'épuise pas toute la réalité, de la patrie avec le roi.

Que M. Rudler réponde: Est-ce la royauté qui est née du cœur de Jeanne? Non, c'est l'idée de patrie. Patriote, elle le fut par sa fidélité à son roi, mais aussi par sa pitié pour son pays. Jeanne d'Arc! Etre absolument prodigieux, transcendental! De Domrémy à Vaucouleurs, à Chinon et à Orléans, et d'Orléans à Reims, une Flamme a passé, comme elle a passé quand est partie la première Croisade, comme elle a passé quand les Girondins sont sortis du Tribunal révolutionnaire en chantant la Marseillaise, et comme elle a passé quand la France a repoussé l'Allemagne sur la Marne. Il faut se prosterner en silence sur ces grands passages de l'Esprit. Et il est assez oiseux de s'interroger, avec plus ou moins de subtilité, touchant l' « action » de Jeanne (que faut-il donc à M. Rudler? !) sur le patriotisme de son temps. Car, à force d'analyses et de distinctions, il en est à se demander « quelle fut sa part, directe ou indirecte (!), dans le vaste mouvement d'actes et d'idées qui, jusqu'à Charles VIII et au delà, serra de plus en plus le pays autour du roi et développa le sentiment de la nationalité? Au moins jusqu'à la réhabilitation, son influence fut nulle (Champion, II, xII). Mais après? Le souvenir de sa vie et de sa mort fut-il un principe agissant dans la conscience française?... La question passe ma compétence... » Il ne sait... En supposant même que cette « part », au sujet de quoi M. Rudler avoue son ignorance de sceptique et de matérialiste, ait été inaperçue ou méconnue des contemporains de Jeanne d'Arc (tout est possible avec l'ingratitude humaine), elle n'en a pas moins été « directe », cette part, tout ce qu'il y a de plus « directe ». S'il faut des faits patents, il y a le Procès en réhabilitation, au moins comme indice. (On s'abuse avec cette manie qu'on a de nier la force de l'opinion au moyen âge.) Non? Cela ne suffit pas au difficile M. Rudler? C'est une plaisanterie! Michelet, dans son évangile patriotique de Jeanne d'Arc, n'a pas seulement « affirmé d'enthousiasme ». Sa conception n'est pas une de ces choses purement subjectives, qu'on appelle ainsi pour ne pas dire fantaisistes. D'ailleurs, M. Rudler lui-même finalement hésite: « Il serait peut-être téméraire de la tenir pour entièrement subjective. Mais... » Mais quelle pensée flottante!

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE DE L'INDE. — Th. Stcherbatsky, *La théorie de la connaissance et la logique chez les Bouddhistes tardifs*, trad. par Mme I. de Manziarly et P. Masson-Oursel. Paris, Geuthner. — Dr Edmond Isnard, *Esquisse des principales sectes du Bouddhisme en Extrême-Orient*, Saïgon, Edit. d'Extrême-Asie. — Dr E. de Henseler, *L'âme et le dogme de la transmigration dans les livres sacrés de l'Inde ancienne*. Paris, E. de Boccard. — G. Courtillier, *La légende de Râma et Sitâ*, Paris, Bossard. — Kâlidâsa : *La ronde des saisons*, 4e édit., Paris, Piazza. — Chandidasa, *Les amours de Radhâ et de Krichna*, trad. du bengali, avec introduction, par Manha. Paris, Stock.

L'ouvrage de l'éminent indianiste russe traduit par Mme de Manziarly et P. Masson-Oursel, **la Théorie de la Connaissance et la Logique chez les Bouddhistes tardifs**, est une des œuvres les plus fortes et les plus documentées qui aient été écrites sur la philosophie de l'Inde. Il établit que Dignâga et Dharmakîrti ont fondé, à la suite de l'idéalisme bouddhique des Yogâcâras, une logique aussi puissante, aussi consciente de ses moyens, que put l'être dans notre Occident la logique d'Aristote. D'origine indienne, elle s'étendit à l'Extrême-Orient, Chine et Japon. Elle date du VIIe siècle. L'auteur de ce livre, qui a pris naguère une connaissance approfondie du *Nyâyabindu*, de sa *tîkâ*, de sa *tippanî* et de toute la littérature logique bouddhiste ou brahmanique, est en même temps un philosophe comparatiste. Il s'est plu à découvrir chez les logiciens idéalistes du Bouddhisme tardif une annonce du point de vue de Kant, selon lequel il n'y a de lois universelles et nécessaires de la pensée qu'*à priori*.

Cette traduction était prête dès 1914. Le retard à paraître eut ce résultat, qu'elle fut devancée par une version allemande (Munich, 1924). Toutefois elle offre une réelle valeur d'inédit, car Th. Stcherbatsky a remanié, en 1925, à l'intention de la version française, le début de son ouvrage, donné une Préface nouvelle, refait le premier chapitre et inséré en maints passages des modifications ou des compléments.

Les quelques pages du Dr Isnard, **Esquisse des principales Sectes du Bouddhisme en Extrême-Orient**, sont de la vulgarisation d'après des ouvrages de seconde main, ceux de Grousset et de Mac Govern principalement. Le savoir-faire apparaît moins dans le texte que dans les illustrations, dues à l'auteur. Excellent article pour un « magazine » élégant et mondain.

L'ouvrage du Dr E. de Henseler, **L'Ame et le Dogme de**

la Transmigration, a plus de prétentions, mais ne les justifie guère mieux. Il utilise souvent une bibliographie surannée, et il ignore les travaux qui l'eussent bien informé des divers aspects du sujet. Par exemple, il fait état des livres de L. de Milloué, mais ne cite pas les deux études récentes de L. de la Vallée-Poussin (*The way to nirvâna*, 1917 ; *La morale bouddhique*, 1927), celle de Stcherbatsky (*The conception of buddhist nirvâna*, 1927), par lesquelles cette réflexion se trouve renouvelée. Des fautes de graphie non pas accidentelles, mais constantes, décèlent un auteur étranger à l'indianisme : ainsi Milinda pañca au lieu Milindapanha. Stivultaka, pour Itivuttaka (16) nyâga pour nyâya (23) sont aussi de fâcheuses coquilles. Le plus regrettable consiste en ce que l'information sur l'ensemble de l'indianisme étant insuffisante, on ne soupçonne ni la diversité des attitudes indiennes à l'égard de la transmigration, ni l'évolution de cette croyance, vieille de plus de deux millénaires. La documentation n'est puisée que dans les Upanishads et dans quelques textes du Bouddhisme ancien. En de telles conditions, il était certes malaisé de traiter avec sérieux le problème capital de la spéculation indienne, problème auquel une infinité de religions et de philosophies ont fourni, dans leur quête d'une « délivrance », des solutions très diversement nuancées.

Faut-il rappeler que les Védas montrent l'homme épris des biens de ce monde, qui s'obtiennent par l'accomplissement des rites, tandis que la réflexion post-bouddhique méprise un monde d'apparences et de misère, honnit le désir, prétend que le salut s'obtient à rebours des conditions normales de la vie ? rappeler que les plus vieux rites cherchent d'abord à ramener dans le corps l'âme qui vient de trépasser (asunîti) puis visent à préserver de la remort (punarmrtyu) le défunt, alors qu'ultérieurement on n'espère le salut que de cet unique sacrifice, la connaissance, qui délivre en révélant la structure de l'ignorance ? Intermédiaire entre ces attitudes extrêmes est l'eschatologie de la *Brhadâranyaka Upanishad*, qui discerne deux voies ouvertes aux défunts : celle des Pères, qui par diverses étapes, dans le même univers, réintroduit l'âme en une existence humaine ; celle des dieux qui aboutit à un séjour d'où l'on ne revient plus (punarâvrtti).

Une foncière inspiration commune traverse d'ailleurs les doc-

trines indiennes les plus disparates. C'était pour nourrir les âmes défuntes que le brahmane, héritier de la tradition védique, leur adressait des sacrifices. Le mot qui désigne l'immortalité, ou plutôt la non-mort, *amrta*, désigne un breuvage, le soma qui alimente les dieux. Jamais le trépas, ni celui qui termine cette existence, ni celui qui peut survenir dans d'autres existences, ne risque d'annihiler l'âme, car il ne saurait être question de non-vie pour un principe de vie (jîva). Mais cette âme peut souffrir d'inanition. Les philosophies ultérieures diront qu'elle se nourrit en alimentant le désir, qui engendre le karman. Pour éviter cet inconvénient, elles raréfieront sa nourriture, et la repaîtront de vacuité pour préparer son affranchissement. Déjà le plus archaïque Jainisme avait cherché le salut dans le suicide par inanition.

M. Courtillier, traducteur de textes tirés du **Râmâyana** pour la collection des Classiques de l'Orient, est, lui, un véritable indianiste. Sa traduction est fine et savoureuse ; l'Introduction qui ouvre l'aimable volume, toute pleine de substance sans pédantisme. L'auteur a vraiment, selon son ambition à demi avouée, concilié le scrupule du linguiste avec le sens poétique qui rendait le Râmâyana si cher à un Lamartine ou un Michelet.

La traduction, par Steinilber-Oberlin, du *Ritusamhura*, méritait une quatrième édition. Présentation charmante de l'œuvre de **Kâlidâsa**.

Enfin rendons hommage à la version française des **Amours de Radhâ et de Krichna**, faite d'après le bengali sous la direction d'un pandit de Calcutta. Il y a là un travail très distingué, apte à faire apprécier ce que devint la « courtoisie » du Râmâyana, transposée aux XIVe et XVe s. en mysticisme érotique.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Sir Jagadis Chunder Bose : *Electrophysiologie comparée*, traduit par le Dr Pierre Lehmann ; Gauthier-Villars. — Edouard Monod-Herzen : *Principes de morphologie générale*, t. I et II, Gauthier-Villars.

Sir Jagadis Chunder Bose, le célèbre physiologiste indou, est fort discuté dans les milieux scientifiques occidentaux : certains le considèrent comme un génie, un précurseur, d'autres comme un mystique, imaginatif et médiocre expérimentateur, ou comme un habile metteur en scène.

Dès 1900, au Congrès international de physique, à Paris, dans une communication sensationnelle, il essayait de montrer l'analogie des réactions de la matière inorganique et celles des tissus vivants ; la méthode qu'il employait pour enregistrer ces réactions était celle des variations de la conductibilité électrique. On nia alors la possibilité, sous l'influence d'excitations mécaniques, de réactions électriques chez les plantes. Aujourd'hui paraît l'édition française de l'ouvrage que Bose a consacré à cette question : **Electrophysiologie comparée.**

Bose commence par la distinction entre réactions électriques *négatives* et réactions *positives* ; dans les premières, il se produit dans les tissus considérés une *diminution* de la résistance électrique ; dans les secondes, c'est une *augmentation*. Bose établit la loi suivante : une excitation qui détermine une diminution de turgescence des cellules, une contraction, donne lieu à une variation électrique négative ; à une augmentation de turgescence correspond, au contraire, une variation positive. Par suite, le signe et l'intensité de la réaction sont modifiés par l'état tonique du tissu, état qui dépend des influences passées et qui se modifie au cours de la fatigue et des troubles pathologiques. Les réactions électriques sont révélatrices en quelque sorte de l'état de santé, de l'état de maladie. A la suite d'excitations répétées, la réaction peut changer de signe.

Un aspect fréquent des réactions électriques chez les plantes est celui des *pulsations* automatiques. Un exemple remarquable est celui du *Desmodium girans*, dont les folioles s'abaissent et se relèvent alternativement.

En physiologie végétale, l'ascension de la sève a été considérée comme un des problèmes les plus difficiles. On a invoqué des causes plus ou moins indépendantes de la vie de la plante. Pour Bose, la montée de la sève est due à l'activité physiologique des tissus vivants. De même que chez les animaux la circulation du sang est entretenue par l'activité pulsatile du tissu cardiaque, de même, chez les végétaux, la propulsion de la sève serait due aux pulsations automatiques d'un tissu particulier, celui de la couche interne de l'écorce. Il en donne comme preuve le fait que tous les agents physiologiques qui augmentent l'activité pulsatile augmentent aussi la vitesse d'ascension de la sève, et inversement ceux

qui diminuent ou arrêtent les pulsations diminuent la vitesse d'ascension de la sève.

On détermine chez les plantes des effets électriques en changeant l'éclairement ou bien le géotropisme, c'est-à-dire l'orientation de la plante par rapport à la pesanteur ; Bose explique le géotropisme par des mécanismes électriques.

Bose établit aussi un parallèle très curieux entre la réaction à la lumière : 1° d'une lame métallique, 2° d'une feuille d'arbre, 3° de la rétine. La membrane sensible de l'œil présente souvent des oscillations de l'état électrique et des pulsations tout à fait remarquables. Alternativement la sensibilité visuelle de chaque rétine augmente et diminue, mais il y a une différence de phase d'une demi-période entre les deux rétines, si bien que l'effet maximum à un moment donné dans un œil correspond au minimum dans l'autre ; autrement dit il y a *alternance binoculaire de la vision* : un œil se repose en quelque sorte pendant que l'autre travaille.

Si on regarde dans un stéréoscope qui contient, à la place de photographies, des plaques comportant deux fentes inclinées, l'œil droit voit la fente inclinée à droite, tandis que l'œil gauche voit la fente inclinée à gauche, et si on tourne l'appareil vers le ciel éclairé, en regardant fixement, on aperçoit une croix, mais on constate que, par suite de l'excitation pulsatile de chaque œil et de l'alternance binoculaire de la vision, quand une branche de la croix commence à être obscure, l'autre devient brillante, et inversement. Et, en fermant les yeux, on observe fort nettement des effets secondaires pulsatiles. La période de l'oscillation visuelle est d'environ 4 secondes ; elle varie suivant l'état de repos ou de fatigue ; le soir, elle devient beaucoup plus longue, jusqu'à 6 minutes.

Les ophtalmologistes ont décrit des états assez fréquents d'« instabilité binoculaire ». Souvent la « balance des yeux » est en équilibre instable ; les yeux sont comme deux canons braqués sur les objets ; mais, au lieu de tirer sur le même but, tantôt ils divergent, tantôt ils convergent ; d'où une « danse » des images.

Pour terminer, Bose envisage, toujours du point de vue de l'électrophysiologie, les phénomènes de la mémoire.

§

M. Edouard Monod-Herzen, qui a traduit précisément plusieurs ouvrages de Bose, et qui est à la fois licencié ès-sciences et artiste

décorateur, cherche dans la science moderne, et jusque dans la physico-chimie, les bases d'une esthétique. **Principes de Morphologie générale** est un ouvrage fort original et d'une lecture passionnante. Il est dédié au philosophe P. Félix Thomas, au mathématicien Carlo Bourlet, au biologiste Frédéric Houssay, et enfin à Romain Rolland, qui tous ont manifestement inspiré M. Monod-Herzen.

Le 1er tome est consacré à l'examen des multiples formes organiques et même inorganiques ; or, les formes ont été observées, analysées par les savants, et sont à chaque instant évoquées par les artistes. D'habitude, les artistes se soucient assez peu des données de la Science, et les savants se soucient moins encore de cette « donnée » spéciale qu'est l'œuvre d'art. La Science, dit Monod-Herzen, est une discipline consciente, rationnelle, et qui procède par étapes successives contiguës ; l'Œuvre d'art est un surprenant phénomène de synthèse directe, globale, obtenue d'emblée, et qui traduit des réactions émotives, intuitives, dont la plus grande part est subconsciente. D'autre part, la connaissance du savant est d'abord et surtout *quantitative*, et la connaissance de l'artiste est surtout *qualitative*. Dans cette diversité, on a cru voir une opposition. Pour M. Monod-Herzen, c'est une erreur :

La Science et l'Art ne sont que deux termes éloignés d'une série d'activités (mathématique, physique, biologie, psychologie, esthétique), où décroît peu à peu le rôle de la Quantité et où croît celui de la Qualité.

L'auteur fait défiler devant nos yeux émerveillés les formes si diverses réalisées par les êtres vivants. La considération des *familles de formes* et des *transformations de figures* permet de montrer à quel point il est légitime d'étudier un être vivant comme un *milieu en mouvement*. Elle permet aussi de voir que constamment les notions de Forme et de Fonctionnement sont étroitement associées, idée chère à F. Houssay. Un paragraphe est consacré aux « tourbillons » : des tourbillons de rivière on passe par étapes aux tourbillons dont certains animaux sont le siège. A propos des « lignes de courbure », il est question de vannerie, de chaudronnerie, de l'art du couturier :

Pour qu'une robe soit d'aplomb, il faut que le droit fil, en tous les points de tension éventuelle (taille, épaules, etc., tous points « forts »

ou « de construction », osseux en général), s'accorde avec les géodésiques de la surface à vêtir. L'art de la coupe et l'assemblage des morceaux coupés consistent donc, essentiellement, non seulement à résoudre un problème d'applicabilité optima de deux surfaces, forme plane sur forme gauche, mais encore à s'arranger pour que l'étoffe arrive en droit fil aux endroits voulus, endroits inhérents à la cliente, et non à la disposition de la couturière.

L'auteur étudie ensuite, au début du tome II, la matière vivante et ses réactions simples et multiples : avec Bose, il fait intervenir l'*hypotonicité* et l'*hypertonicité*, et ceci le conduit à passer en revue les *divers types morphologiques* dans l'espèce humaine. L'hypotonicité entraîne des modelés arrondis ; dans la mésotonicité, il y a lieu de distinguer les variétés respiratoire, digestive, musculaire, cérébrale ; Romain Rolland est d'un type mixte, cérébro-respiratoire. Les Bigoudenn du Finistère sont des respiratoires accentués. Certains ethnologues, frappés par la forme de leurs yeux, par leurs paupières bridées, leurs pommettes saillantes, leurs narines bien ouvertes, voulaient y voir la marque d'une descendance de quelque enclave de race jaune. Mais, comme je le disais récemment ici (1er mars) à propos des Aïnou, on a exagéré en invoquant à tous propos les migrations des Asiatiques vers l'Europe. M. Auguste Dupouy, romancier et excellent observateur originaire du pays des Bigoudenn, a fait remarquer que les caractères prétendus distinctifs de la race sont surtout apparents au bord de la mer, dans les zones de « palud », là où le vent souffle avec violence ; on retrouve les mêmes caractères sur d'autres points pareillement exposés de la côte bretonne, à Mousterlin, à Trévignon, à Auray ; d'autre part, chez les femmes Bigoudenn, qui ont abandonné la grève et les champs pour les usines ou la dentelle à domicile, le type s'atténue déjà. Et quoi d'étonnant que les Kalmouks, nomades, toujours à cheval et exposés au vent, offrent, comme les Bigoudenn, la prédominance respiratoire.

Bose a montré qu'aux réactions positives étaient liées des impressions agréables et aux réactions négatives des impressions désagréables. Or, tandis que les dilatés, aux réactions positives, évoluent en une sorte d'euphorie, et que les types moyens, avec leurs réactions minimes, tantôt positives et tantôt négatives, vivent dans une indifférence relative, les rétractés, aux réactions négatives complexes, vivent dans le tourment, ou plus exacte-

ment vont de l'espoir à l'angoisse ; que l'on pense à la vie d'un Michel-Ange, de certains grands inspirés.

Un dernier chapitre s'intitule « Esthétique ». L'auteur y parle des impressions visuelles simultanées et successives, des déformations de la vision, et signale un curieux critère de l'originalité de l'artiste. Si on compare les artistes créateurs originaux aux demi-artistes, qui ne peuvent qu'imiter ou reproduire les œuvres d'autrui, puis à ceux qui ne pratiquent aucun art, les différences s'accusent d'une manière frappante, et deviennent considérables : maxima pour les créateurs originaux, *l'amplitude de la déformation* décline rapidement et tend vers une valeur minime. Elle est un indice, une caractéristique de la sensibilité à la forme. Il résulte de là que, si *tous* les yeux déforment, ceux des artistes déforment *plus que tous les autres*. Suivent quelques silhouettes de montagnes ; voici le Cervin, d'après Ruskin, d'après Forbes, d'après Bullmann, d'après Loppé ; la pointe s'exagère, parallèlement au talent de l'artiste.

On voit par ces quelques exemples l'intérêt de l'ouvrage de M. Monod-Herzen.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Le Correspondant : un homme du monde juge l'œuvre de Proust du point de vue mondain ; *La Revue universelle*: une formule « plaisante » de Proust.— *La Ligne du cœur* : p. p. c. ; explications de son fondateur. — *Les Marges* : anthologie de la poésie d'aujourd'hui. — *Le Mail* : un poème de M. André Fontainas. — *La Grande Revue* : un poème de M. Louis Lefebvre. — Mémento.

Il était bon que quelqu'un du « Monde » — la majuscule indique en ce cas la caste peu nombreuse, décrite, valetaille incluse, si abondamment, par Marcel Proust — condescendît à traiter enfin ce sujet : « Chez Marcel Proust : snobs et mondains. C'est fait : le comte A. de Luppé publie, sous ce titre même, un article d'exégèse « proustienne » dans **Le Correspondant** (25 mars).

L'auteur défend, il va sans dire, le Monde, qui est le sien, contre les peintures du romancier dont « le jugement a été triplement faussé, par son snobisme, sa susceptibilité, et une observation incomplète ». Bref, pour M. de Luppé : « Proust a surestimé l'attrait du monde et sous-estimé sa valeur » :

Dans sa jeunesse du moins. Un jour, il s'est libéré. Le dernier volume du *Temps retrouvé* marque bien l'apaisement qui descendit en lui, quand il eut compris l'inanité de la vie mondaine, la vanité du snobisme, et qu'une seule chose comptait : son œuvre, qu'il n'était que temps de mettre au jour. Ce qu'il fit.

Et cette œuvre même est la justification du Monde qui, si maltraité, y tient une si large place.

« Il a connu la vie publique du Monde ; il n'a pas pénétré son intimité », constate encore M. de Luppé. « Il a vu tous les vices et tous les snobismes ; mais il a oublié, ou n'a pas rencontré, le snobisme — infiniment plus rare, certes, — des grandes choses, celui qui élève l'homme. » La critique fera bien de méditer ce passage de l'étude que nous signalons :

La société d'avant-guerre, une description qui *datait* déjà en paraissant, un manque absolu d'actualité, a-t-on dit de l'œuvre de Proust. Et cela est vrai. Il est certain que ces fêtes somptueuses, ces journées uniquement remplies de mondanité et de visites, cette vie oisive et lente, ce luxe, jusqu'au nombre imposant des domestiques (qui tiennent vraiment trop de place dans l'œuvre de Proust), et ces discussions sur l'affaire Dreyfus, et la princesse Mathilde, et un certain vocabulaire périmé, tout cela pouvait étonner en 1919 ou en 1926. On discute Communisme aujourd'hui, le luxe s'est réduit, on sort fort tard de son bureau où l'on est arrivé fort tôt. Plus de visites ; le samedi et le dimanche, on file vers quelque golf. Saint-Loup, aujourd'hui, serait dans une maison de coulisse avec ses amis Foix et Châtellerault et un professionnel, et le duc de Guermantes importerait du pétrole. Charlus serait associé d'un antiquaire. L'œuvre de Proust est une rétrospective. Mais on a voulu voir en elle ce qu'elle n'a pas voulu être. D'abord, ce sont ses souvenirs, toute sa jeunesse. On vivait ainsi alors. *Du côté de chez Swann* paraît en 1913, — quand il avait déjà quitté le Monde, — à un momemt de splendeur mondaine inouïe ; les autres volumes, parus après la guerre, avaient été écrits avant et pendant. Depuis, les choses ont marché vite, et les changements ont été profonds. *Le Temps retrouvé*, description de la période de guerre, montre que Proust a compris le mouvement de son temps, en ses caractéristiques mondaines : ces œuvres-thés, ces salons émigrés au *Majestic*, cette première grande réception après la guerre, où chacun se retrouve, se regarde, compte ses morts, semble avoir reçu un grand coup sur la tête, si content de ce renouveau que toute malveillance est exclue de la matinée de la princesse de Guermantes. Oui, Proust a jugé d'un coup d'œil, — et avec le petit soupir du vieil homme, — l'évolution de la vie mondaine. Mais il n'était pas dans son plan de la décrire. Déjà, il avait

renoncé au Monde et s'était retiré dans sa chambre nocturne pour réaliser son œuvre.

Il est entendu que rien de ce qui touche Proust ne saurait demeurer étranger à ses admirateurs. « Le proustisme est une religion », m'a dit un jour l'un d'eux. M. Léon-Pierre Quint donne à **La Revue Universelle** (1er avril) des lettres inédites de Proust à M. Paul Brach. Elles sont intéressantes surtout par les commentaires qu'elles provoquent, témoin ce fragment et l'explication de M. Quint :

Maintenant que je suis sorti (dans un état atroce, il est deux heures de l'après-midi mercredi et je n'ai pas encore ôté mon chapeau ni mon manteau), quand pourrai-je me lever de nouveau ? A ce moment-là, vous serez reparti à Domfront. Du reste, c'est très bien, on pense aux gens et on s'en passe si facilement ! J'avais quelque chose à vous demander et je ne sais plus quoi. Je commence à dire un peu moins souvent : « Je vous noierai dans un océan de m... (3). » Adieu, cher ami.

Votre

MARCEL PROUST.

« Formule plaisante », au gré de M. Quint. « Infernale », dit-il ensuite. Elle est plus simplement « du côté de Sodome ».

§

La Ligne du cœur (10 mars) cesse de paraître, avec ce numéro qui en est le douzième. C'était un recueil de fort belle tenue. Son fondateur et directeur, M. Julien Lanoë, dans un « dernier discours » très mélancolique, donne les raisons de son renoncement. Si elles n'avaient un caractère général, nous n'en tiendrions pas compte ici. Que M. Lanoë mette sur un même plan Pascal et Proust, il se trompe peut-être. Mais il est dans la vérité lorsqu'il enseigne aux collaborateurs qu'il avait réunis plutôt qu'aux lecteurs de sa revue :

Il n'y a pas de nobles métiers, mais seulement de nobles esprits. Etre poète, ce n'est pas plus beau que d'être horloger — et moine, pas plus beau que poète. Aucune profession n'en surpasse une autre ; je ne vois que des hommes qui travaillent diversement, c'est-à-dire qui ont une manière différente de passer le temps. La réussite ne prouve

(3) Formule plaisante avec laquelle Proust menaçait familièrement son personnel lorsqu'il était mécontent. Ses amis lui avaient demandé d'en trouver une moins infernale.

rien : le génie d'un poète, l'adresse d'un horloger, la prospérité des œuvres d'un religieux ne les classent pas forcément au-dessus de leurs confrères en poésie, en horlogerie ou en institutions charitables... Bannissons le labeur dur et violent, l'anxiété dans l'effort. Travaillons avec l'esprit libre. Et si les plus humbles tâches sont les seules que nous puissions faire avec douceur, ne rougissons pas de nous limiter à celles-ci.

L'héroïsme est un courage qui ne dure pas. Il est inutile de chercher à se surpasser pour rassasier une passion d'orgueil. On ne demande pas au tulipier de porter des pivoines, mais seulement des fleurs de tulipier. Les tours de force ne sont pas la preuve d'un courage bien sain. Ne trouvez vous pas assez miraculeux que cet arbre de nos jardins disparaisse chaque année, avant Pâques, sous cette floraison lactée et développe sans un souffle d'efforts tous ces grands pétales fragiles qu'il laisse tomber sans souci tout aussitôt...

Je laisse le soin d'écrire à ceux qui peuvent produire leurs œuvres comme le tulipier sa fleur. A ceux qui ne sont pas capables, plus que lui, d'un calcul ambitieux. Aux poètes qui ne fleurissent pas dans les serres chaudes et se désintéressent de l'avenir. A tous ceux auxquels le travail du dimanche n'est pas amer et qui se reposent de tout sur les mouvements de la sève qui les habite.

J'ai dit que le travail littéraire n'était en rien supérieur aux autres. Mais ce n'est pas tout : la création littéraire n'est même pas meilleure que l'impuissance.

§

La nouvelle série, trimestrielle, des **Marges** (janvier-mars) débute par une anthologie de « La poésie d'aujourd'hui », présentée par M. Eugène Montfort et préparée par MM. Henry Charpentier, Guy Lavaud et Louis Mandin.

Il n'est point d'anthologie qui échappe au reproche d'omission. On le fera à cette anthologie. Elle est parfaitement représentative du Parnasse contemporain. Elle réunit des « poètes jeunes ou encore mal connus, mais poètes authentiques, et cela sans distinction de tendances ni d'écoles ». Ainsi la définit M. Montfort. Et il avise le public de ce que les poètes ont été « priés de choisir eux-mêmes ceux de leurs vers qu'ils préféraient ». On ne rencontre là ni M. Louis Mercier, qui n'est pas illustre et mérite la plus haute et vaste gloire, ni M. Armand Godoy dont les beaux vers sont justement admirés d'une élite. Cependant, les meilleurs d'aujourd'hui — de ceux qui sont encore, non pas « mal connus », mais trop peu connus — composent ce précieux recueil,

encore que l'on y voie M. Derême, qui jouit d'une notoriété très étendue Il y a le robuste Louis Brauquier, Blaise Cendras, Fernand Fleuret, et l'un des aînés parmi ces trop peu connus : M. Tristan Klingsor, l'ingénieux, le fin, le musical et coloré Klingsor, qui a fait école, compte un peuple de disciples et pas un élève ou imitateur reconnaissant; qui a écrit de charmantes mélodies, qui a un joli tableau au musée du Luxembourg. Il n'y a pas M. Daniel Thaly, dont l'œuvre chante si heureusement son île et *son* océan ; ni M. Philéas Lebesgue, souvent virgilien, qui aime en artiste la terre qu'il laboure de ses mains et qui lui donne, avec le blé réel, le blé de l'esprit qui n'est pas moins réel. Ces absents n'ont pas tort. Les présents de l'anthologie des *Marges* justifient tous leur présence par le talent — même M. Paul Dermée, chez qui nous nous plaisons à voir un chasseur d'images très dépendant de notre cher et magnifique Saint-Pol Roux. Encore un qui eût fait honneur à cette belle anthologie. Il y eût figuré le digne doyen de ces poètes encore mal récompensés par la gloire.

§

M. André Fontainas non plus n'a pas trouvé place dans l'anthologie des *Marges*. Peut-être, sollicité, eût-il choisi, pour se représenter, une autre pièce que celle-ci : « Aphrodite naissante » ? Elle paraît dans **Le Mail** (mars). C'est un poème pur de forme et riche de sens :

Tandis qu'un souffle dur tourmente
La résistance des cyprès,
Déjà sur la mer écumante
Où l'aube éclate, tu parais :

Calmant de ta droite dressée
Le tumulte fougueux des flots,
Tu suscites pour la pensée
Les fleurs d'ineffables îlots.

L'or de ton sourire, Aphrodite !
Issu des horizons marins,
Flamboie, et ta grâce médite
Sur ces désordres que tu crains.

§

Cette merveille : la naissance d'un enfant, inspire à M. Louis Lefebvre une série de poèmes d'une grande beauté, qu'il a réunis

sous ce titre : « Naître », pour **La Grande Revue** (mars). Cette pièce entre toutes est émouvante :

J'ai vu mon regard vivre et qui me regardait,
Dans une chair fragile, étrangère à la mienne,
Et la mienne, la plus vivante où m'appartienne
Un peu du calme amour que mon âme gardait.

Ce candide regard sur les choses vieillies !
Est ce vrai que le mal du temps s'est effacé ?
Aboli le vieux mot inutile : PASSÉ,
Vais-je revoir fleurir les fleurs que j'ai cueillies ?

Oui, tu es bien de moi, ô regard inquiet !
Puissé-je, si vraiment mon effort sera tendre,
Te rassurer d'amour, et te faire comprendre
La douceur, sous les bruits éphémères, QUI EST.

Mémento. — *La nouvelle Revue française* (1er avril) : « Lettres avec commentaires », une des plus heureuses réussites en prose de M. Max Jacob. La lettre de Victorine Lenglé est d'une drôlerie naturelle irrésistible et les « conseils d'un médecin à un jeune confrère » émanent d'un observateur que sa vue saine apparente à Molière. — De M. Auguste Bréal : « Cheminements ».

L'Ermitage (mars) : « La Guirlande à Fagus », par M. A. Météríé. — « Le dieu Mathieu », par M. Vsevolad Ivanov. — M. Ch. Fourcade : « Deux poèmes pour Ph. Chabaneix ». — *** : « L'alphabet des muses ».

Le Divan (mars) : M. J. Giraudoux : « Barbe ». — « Anémones », par M. Gilbert de Voisins. — M. André Payer : « 3 petits poèmes ».

Cahiers Léon Bloy (mars-avril) : commencement de « Mon témoignage », les souvenirs de Jeanne-Léon-Bloy qui vient de mourir. — Suite de la correspondance de Bloy avec Henri Cayssac.

La Révolution surréaliste (15 mars) célèbre « Le Cinquantenaire de l'Hystérie » et, sous ce titre « Recherches sur la Sexualité », imprime des dialogues qui feront le régal des potaches inquiets.

La Revue de France (1er avril) : Poèmes de M. André Payer. — « Visions de la Turquie nouvelle », par « Un Français d'Orient ».

La Revue des Deux-Mondes (1er avril) : Souvenirs de l'impératrice Eugénie sur Sedan, rapportés par M. Maurice Paléologue. — *** : « Le Bolchévisme et la liberté. » — « Poèmes » signés Véga. — Un acte de « Les Précieuses de Genève », la pièce que Robert de Flers écrivait quand il mourut, publiée par M. de Croisset, son collaborateur.

Revue mondiale (15 mars) : « Thérèse », par M. de Miomandre. — « Isadora Duncan », par Mme Henriette Sauret.

Revue des Vivants (avril) : Fin de « La fureur d'Hippolyte », le

puissant roman de M. Joseph Kessel. — « Vie ou mort de la S. D. N. », par M. Jules Cambon. — « Les Plus-Jeunes », par M. J. Chouquet. — « Le programme ouvrier », par M. L. Jouhaux. — M. F. Dubourcau : « Le Centenaire de Taine ». — Début d'un reportage de M. E. Bourcier : « Dans les prisons de femmes ».

La Revue de Paris (1er avril) publie les lettres de Zola aux Goncourt, toutes à l'honneur de l'épistolier, suivies d'un fragment du bel adieu du romancier des Rougon-Macquart à son maître que l'on descendait au tombeau. Il nous souvient de Zola prononçant ces mots :

« Ma fidélité, mon inaltérable tendresse pour lui est venue de ce qu'il est resté un vaillant d'une indépendance farouche. Ah! la bravoure intellectuelle, dire ce qu'on croit être la vérité, même au prix de la paix de son existence, ne transiger avec aucune convention, aller quand même jusqu'au bout de sa pensée, rien n'est plus rare, rien n'est plus beau, rien n'est plus grand! Il a aimé la littérature au point de lui donner sa vie entière, il n'a joui et il n'a souffert que par elle : il laisse l'exemple du plus noble et du plus fier écrivain, dont les fautes, s'il en a commis, ne sont que les fautes de son ardente passion littéraire. Un jour, dans son « Journal », ce document si mal compris et d'un intérêt si poignant, il a jeté le cri de détresse que la terre, un jour, croulera et que ses œuvres ne seront plus lues. On a pu sourire, il n'en est pas moins vrai que je ne connais pas de cri plus admirable et que, ce jour-là, je l'ai aimé davantage pour son orgueil, le puissant et divin orgueil qui est notre foi à nous autres, dans l'amer enfantement des œuvres. »

M. Henry Bernstein écrit un article sur « Ibsen ». C'est redondant et vide, un amalgame de lieux communs, au lieu d'une analyse, de l'examen de lettré que mérite le grand dramaturge. En vain, M. Bernstein lui oppose « la gloire montante de Strindberg ». Leur œuvre à tous deux demeure pour grandir — comme demeure et grandit sans cesse le Mirbeau de *Les affaires sont les affaires* : ce chef-d'œuvre du dernier trentenaire, solide, intact, quand se crevassent et s'écroulent tant de mélodrames donnés pour des comédies dramatiques et qui, un temps, connurent la fortune de la mode. Mirbeau, voilà le Français debout, à côté d'un Ibsen et d'un Strindberg, avec M. Georges de Porto-Riche, par tout son racinien *Théâtre d'amour*, régénérateur de la scène française ; avec le Georges Ancey de *la Dupe* ; le François de Curel de *l'Envers d'une Sainte*, de *la Danse devant le miroir* et de *Terre inhumaine* ; avec le Bataille de *Maman Colibri* et de *l'Enfant de l'Amour*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Malthusianisme de la pensée : Les Organisations de Presse, les Messageries Hachette et « l'Ami du Peuple » (*Figaro*, 28 et 29 mars). — A Venise avec Henri de Régnier (*Gaulois*, 25 mars). Hommage à Claude Debussy (*Chantecler*, 24 mars). Le Fémini-masculisme (*Dépêche de Toulouse*, 27 mars). — Centenaire d'Ibsen (*L'Eclaireur de l'Est*, 23 mars).

Nous croyons utile, sans prendre autrement parti, de mettre les lecteurs du *Mercure de France* au courant d'un grave incident qui fait grand bruit dans les milieux de presse, dont on ne peut estimer encore toute la portée. Il s'agit du conflit qui met aux prises M. François Coty, directeur du *Figaro* et fondateur d'un nouveau quotidien, *l'Ami du Peuple*, avec les « Organisations de Presse » et les « Messageries Hachette ».

Voici les faits. Un groupe d'hommes, sous l'égide de M. Coty, décident de fonder un quotidien populaire, *l'Ami du Peuple*, qui doit être vendu dix centimes. Les « organisations de presse » émettent la prétention d'interdire la vente d'un quotidien au prix de *10 centimes* et exercent une pression sur les « Messageries Hachette » qui, en dépit d'un contrat signé avec *l'Ami du Peuple*, se refusent à mettre en vente ce quotidien nouveau.

Voici maintenant un exposé plus détaillé de l'affaire, tel qu'il est fait dans **Le Figaro**, par M. Coty :

Pour vulgariser notre entreprise d'intérêt national, pour faire pénétrer notre doctrine dans les classes laborieuses, pour permettre au plus grand nombre possible de Français de connaître notre plan, de le comprendre et de s'y attacher, nous avons décidé de rendre *l'Ami du Peuple* accessible aux plus modestes budgets.

Selon le droit strict de tout producteur qui met en vente son produit, nous avons fixé le prix de notre journal à 0,10 centimes pour Paris et 0,15 centimes pour la province.

Subissant la nécessité qui s'imposait hier encore à toutes les publications, nous nous sommes adressés pour le lancement du nouvel organe à la Maison Hachette.

On sait que la Maison Hachette détenait le privilège inouï de diffuser la pensée française ; elle seule était en mesure, par son organisation, de distribuer les journaux... sous le contrôle et sous la contrainte de Consortiums puissants, qui entendent monopoliser à leur tour les profits sans nombre de la presse, *telle qu'ils l'ont transformée*

Nous avions donc passé avec la Maison Hachette un contrat en bonne et due forme ; nous avions versé les sommes considérables qu'elle nous a demandées. Elle a procédé à un premier affichage conformément au

devis arrêté d'un commun accord. La date de la parution était fixée aux environs du 20 mars.

Tout se passait normalement... lorsque, soudain, la Maison Hachette nous signifia par lettre recommandée que la Fédération des journaux de France, manœuvrée par la grande presse de Paris, la mettait en demeure de choisir entre sa clientèle et la nôtre ; que cette Fédération ne nous permettrait pas de vendre notre journal 0,10 centimes, pour de multiples raisons, *dont aucune ne nous était révélée* ; enfin que les Messageries Hachette, « puisque nous étions en conflit avec la susdite Fédération », jugeaient impossible de tenir leurs engagements et résiliaient purement et simplement leur contrat avec nous.

« En conflit avec la Fédération ? » C'était le premier avis qui nous en était donné. Aucune Fédération, aucun groupe, aucun journal ne nous avait fait savoir en aucune forme qu'il y eût conflit ni même, comme eût dit le Kaiser, « état de menace de conflit ».

Nous crûmes d'abord à un essai d'intimidation, à quelque plaisanterie d'un goût médiocre.

Nous allions bientôt nous rendre à l'évidence et constater qu'on tentait contre nous la plus cynique, la plus déshonorante coercition qu'on ait jamais exercée dans un pays de liberté, contre des hommes libres et dévoués au bien public.

Nous eûmes même le divertissement ou l'édification de trouver au premier rang de nos agresseurs, parmi les tenants du grand Consortium et les inspirateurs de la Maison Hachette, M. Gustave Téry et M. Henry Dumay, qui ont ameuté Paris de leurs vitupérations et de leurs menaces contre le même grand Consortium et contre la même Maison Hachette, lorsqu'ils fondèrent l'*Œuvre* et le *Quotidien*. Nous n'aurions qu'à puiser dans le dossier de leurs griefs et revendications.

Ils collaborent aujourd'hui à la besogne qu'ils jugeaient alors intolérable. Ils sont les auxiliaires des Puissances qu'ils flétrissaient.

Eux et leurs dirigeants, on les a entendus condamner le malthusianisme économique.

Et voilà qu'ils inventent le MALTHUSIANISME INTELLECTUEL.

Ils décrètent LE MALTHUSIANISME DE LA PENSÉE.

M. Boris, l'ancien secrétaire de M. Lœvenstein, et qui fut l'associé de M. Dumay au *Quotidien* avant de faire *la lumière* contre lui, arrive à la rescousse : une volonté supérieure unit contre nous ces hommes qui s'entre-déchiraient.

Sous les anciens régimes, on gémissait qu'il fût interdit aux pauvres de publier leurs opinions.

Les seigneurs du Régime actuel entendent qu'il soit interdit aux pauvres de participer par la lecture à la vie nationale.

Et voici quelles sont les conclusions et les décisions auxquelles parvient M. Coty à la fin d'un second article consacré à cette affaire :

Dès maintenant, nous demanderons par les voies légales les justes réparations du préjudice qui nous a été délibérément causé.

Nous créons la Société des *Messageries françaises*, au capital de cinquante millions.

Nous ferons mieux encore... c'est notre secret.

Et ce sera, dans toute la presse tyrannisée, dépouillée depuis vingt ans au profit de quelques écumeurs, un indicible soulagement.

Elle comprendra tout de suite, le pays entier comprendra comme elle, que l'avidité d'une bande, fût-ce d'une bande de tigres, ne saurait prévaloir contre l'intérêt de la France.

§

M. Pierre Lasserre consacre dans **le Gaulois** un article magistral au très beau livre que le poète Henri de Régnier vient de consacrer à Venise sous ce titre : *l'Altana ou la Vie Vénitienne*. On nous remerciera, j'en suis certain, de le citer longuement :

Le livre de M. de Régnier m'apporte une telle plénitude de plaisir, et l'inspiration en est si distincte de celle que Venise a fournie à d'autres poètes, que je préfère le goûter tout à fait à part. L'aborder par ces brillants circuits ne me tente pas. Tout au plus me délecterai-je comme se délecte un homme assis entre deux beautés, dont il peut alternativement repaître ses yeux, à mettre ses impressions en contraste avec celles du plus récent de ses devanciers célèbres : Barrès. Barrès a écrit : *La Mort de Venise* : M. de Régnier, *La Vie vénitienne*. Ce sont les titres de leurs écrits, et qui disent beaucoup. Barrès, à la vue des vieilles et délicates architectures tachées de mousse qui depuis si longtemps se défendent contre la ruine, s'adonne à une âcre mélancolie où il trouve, dit-il, sa volupté. Ici, comme devant tous les spectacles de la nature et de l'histoire qu'il a contemplés, il tend son âme et se sent gagné d'une sorte de fièvre. Tout au contraire, ce qui charme, en Venise, Henri de Régnier, c'est la détente qu'y trouve son âme. Cette ville qui a terminé sa vie historique, mais sauvé ses joyaux de reine, qui n'est plus rien de ce qu'elle fut, mais qui a gardé les monuments de ce qu'elle fut, produit sur un esprit qui sympathise avec elle et se met involontairement à son ton un effet moral excellent. « Nul lieu n'est plus propice que celui-là au détachement de soi et à la paix intérieure, et ce détachement se fait sans regret et cette paix s'acquiert sans tristesse. » La meilleure des dispositions pour goûter la vie et pour jouir sans mélange d'amertume des belles journées qui passent. Venise, nous dit le

poète, lui en a toujours procuré le bienfait, et de là l'irrésistible attraction qu'elle n'a cessé d'exercer sur lui. Quand les circonstances l'en tiennent trop longtemps éloigné, il évoque, pour adoucir sa nostalgie, le souvenir de tant de jours où il y a été « si heureux » !

Combien j'aime ce mot, cet aveu, si rare en littérature qu'il constituerait à lui seul le gage de toute une originalité ! Voici donc un homme qui ne craint pas que nous nous fassions une trop petite idée de son âme, s'il reconnaît qu'elle a vécu des journées qui en contentaient le désir, qu'elle a connu des états de paix avec l'existence qui la lui faisaient trouver douce. C'est cette confidence d'un poète, dont la poésie tourne, sans y rien perdre, en sagesse, qui prête à ce livre son plus grand charme. Belles en sont les descriptions ; brillants et divertissants les récits de musardises et de flâneries. Mais cette matière littéraire si riche et si gracieusement déployée vaut surtout par une émotion secrète, par l'expression partout présente de cette sensibilité harmonieuse qui doit, si j'ose dire, ses jouissances à sa discrétion et qui tire de sa modération même son abondance. Modéré, l'auteur de ces pages lumineuses l'est-il de nature et dans le fond intime ? Je n'en sais rien, et j'en doute fort, la nature humaine étant de soi-même immodérée, par conséquent malheureuse, et plus sans doute chez les poètes que chez bien d'autres. Mais, dans ce cas, il faut dire que M. de Régnier n'a garde de nous faire participer à tous ses états poétiques, et que, par une haute pudeur qui est en même temps de l'humanité et de la bonne grâce, il ne nous entretient que de ceux-là qui remuent tendrement nos fibres, qui ont quelque chose d'apaisant et de consolant, qui se résolvent en sérénité.

Barrès a merveilleusement rendu les paysages vénitiens. Mais, de nature, il était le moins vénitien des hommes, le moins porté à un certain abandon dans le plaisir, bien qu'il comprît cet abandon comme il comprenait toutes choses et l'enviât peut-être. Marquant à la fière empreinte de sa personnalité tout ce qu'il peignait, même de plus éloigné de ses goûts, il n'a pu s'empêcher de placer ces brèves et admirables peintures sous un éclairage étranger, qui les relève d'ailleurs, et de mêler aux ciels de Tiepolo des lueurs d'orage, des fulgurations à la Rembrandt. Dans les descriptions d'Henri de Régnier, c'est le pur ciel de Tiepolo qui enveloppe les eaux et les palais de Venise. Il semble qu'il n'ait eu aucun effort à faire pour le retrouver et que la couleur en soit celle de son imagination elle-même. Son amour de ce peintre lui porte bonheur. Le chapitre de ses *Promenades tiepolesques* est délicieux.

Tous deux cependant, Barrès et Régnier, ont ce trait commun d'être de l'école de la beauté ! Il y a quelques années, la remarque ne m'en fût pas venue. Personne ne supposait qu'il pût y avoir une autre école pour les poètes. Il paraissait aller de soi qu'un poète, peignant les

spectacles de la nature, empruntât ses comparaisons et ses métaphores aux objets les plus plaisants, les plus agréables, les plus nobles, et non pas aux plus vulgaires, aux plus rebutants ou aux plus mécaniques, aux plus bizarres. La teinte de l'aurore était comparée au front rougissant d'une jeune fille, et non à une couche de confiture de groseille sur du pain. Tout lettré avait en mémoire, comme représentant le sommet de la belle littérature descriptive, ces phrases magiques où Chateaubriand évoque « le génie des airs secouant sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des sapins... la lune brillant au milieu d'un azur sans tache et sa lumière gris de perle descendant sur la cime indéterminée des forêts ». Qui eût alors pressenti le jour affreux où un écrivain de talent, voulant décrire le lever du jour, nous montrerait « la tôle usagée du ciel, boulonnée d'étoiles avec des taches d'acide déjà à l'Orient » ? Les lecteurs de Paul Morand, à qui j'emprunte cette phrase sacrilège, savent tout ce qu'on peut apporter de verve et d'esprit dans cette insulte à l'œuvre de Dieu. Les lecteurs de Delteil ne l'ignorent pas non plus. Appelons cette école l'école de la tôle ou encore l'école du moteur. Sans doute a-t-elle décidé un peu trop tôt que les effets poétiques susceptibles d'enchanter les yeux, tout en agréant à Platon, étaient tous usés. La lecture de *La Vie vénitienne* d'Henri de Régnier, semée d'enchantements sans artifices, remplie de belles et douces images que rajeunit et rafraîchit une sensibilité sincère, pourra l'en convaincre.

§

Chantecler consacre un de ses numéros à rendre *Hommage à Claude Debussy*. Il y a là de l'excellent et du détestable. Le détestable est représenté de façon inégalable par un affreux poème de M. Maurice Rostand, dont voici, à titre d'échantillon, le dernier quatrain :

> Tu n'as, lorsque tous les humains
> Ont des monuments sous les branches,
> Qu'une plaque de pierre blanche
> Sur ta maison de Saint-Germain !

Parmi l'excellent nous choisirons l'hommage du grand musicien espagnol Manuel de Falla, écrit dans une langue un peu incertaine, mais combien vibrante et savoureuse:

> Outre son génie, aujourd'hui de personne contesté, Debussy fut, selon moi, par la substance même de sa musique, l'un des plus profonds et réels créateurs qu'enregistre l histoire de l'art des sons. Et si cette profondeur n'est peut-être pas encore de tous également reconnue, cela

tient, il me semble, à son parti pris très délibéré de s'abstenir absolument d'exprimer la grandeur au moyen de formules convenues. De là conséquemment le lamentable et permanent malentendu qui voile, aux yeux de quelques-uns, le pur éclat de sa gloire.

Mais ce n'est point tout : je crois fermement que ce que nous pourrions appeler *physionomie* sonore de la musique qui réellement compte aujourd'hui, — y compris la plus opposée comme sentiment, comme esthétique et comme procédés, — ne serait guère telle qu'elle est, si Debussy n'avait pas réalisé son œuvre.

§

Sous ce titre bizarre : *le Femini-Masculisme*, M. Octave Uzanne consacre, dans *la Dépêche de Toulouse* quelques lignes fort bien venues à Rachilde, à propos de son livre : *Pourquoi je ne suis pas féministe* :

A la tribune de cette collection intitulée *Leurs Raisons*, sous la direction d'André Billy, Maurice Donnay nous parlera de son ardent féminisme, dont personne ne doutait, et notre vieille amie Rachilde, qui, lorsqu'elle rencontre des idées courantes, les laisse courir, pour nous donner les siennes, toujours si originales, loyales et d'une amusante franchise très *bonhomme*, vient de publier sa confession vis-à-vis de ses *consœurs*, d'une confraternité masculine outrée : *Pourquoi je ne suis pas féministe*.

L'écrivain du *Meneur de Louves*, des *Hors-Nature*, de *l'Heure sexuelle*, qui débuta, naguère, par *Monsieur Vénus*, ne manque pas de faire toutes ses réserves sur la valeur de ses arguments. Mais, comme elle ne s'éloigne jamais d'un solide bon sens et qu'elle sait la vérité de cette pensée de Balzac : « Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé », on peut se fier à elle. Son existence déjà longue l'a fortement documentée sur les filles d'Eve d'hier et les *garçonnes* d'aujourd'hui. Nous faisons grand crédit à ses conceptions antiféministes et à l'œuvre qu'elle nous présente avec tout son esprit enjoué et sa verve familière.

§

Le Centenaire d'Ibsen a fourni à la presse la matière d'un grand nombre d'articles, parmi lesquels quelques-uns étaient intéressants et judicieux — nous en avons signalé dans notre précédente chronique — et beaucoup parfaitement inutiles quand ils n'étaient pas stupides ou ridicules. Nous voulons signaler encore, bien qu'il soit un peu tard peut-être, au gré de l'actualité, l'excellent article consacré au *Centenaire d'Ibsen* par

Madame Andrée Hugier et publié par **l'Eclaireur de l'Est**. En voici quelques passages, extraits des conclusions :

Ainsi l'affranchissement des préjugés n'est pas complètement réalisable. Il n'est même pas désirable, car dans la société actuelle faible, bornée, les indépendants joueraient le rôle de Wells au pays des aveugles.

De tels obstacles useraient peu à peu leur résistance, leur enthousiasme, et les contraindraient à se plier au mensonge social ou bien à y échapper par la mort.

Au milieu de ces alternatives étouffantes, Ibsen cherche la faille, l'échappée, la solution mixte ; il la fournit dans « la Dame de la Mer »; entre le désespoir et l'abrutissement moutonnier, il y a place pour la résignation active. La Dame de la Mer se soumet volontairement à la règle ; elle n'y trouve pas l'ivresse du cœur, mais l'apaisement qui monte d'un acquiescement momentané. En acceptant la loi, on ne s'abaisse pas au niveau de la masse qui la subit, on fait acte d'indépendance, on fait un choix. On a établi sa volonté.

Et là, malgré la différence des conclusions, se manifeste le lien, qui unit les drames du théâtre ibsénien et en détermine l'unité profonde. Ce qui importe, c'est d'être soi-même, c'est de creuser son effigie sans larmes, dans le métal de la vie.

. . . .

Ce qu'il faut retenir de l'œuvre d'Ibsen, c'est sa haine des idées toutes faites et des âmes bêlantes, c'est l'appel qu'il lance à l'énergie individuelle, c'est le mot d'ordre qu'il nous jette : « Etre soi-même ».

GEORGES BATAULT.

ARCHÉOLOGIE

Georges Huisman : *Pour comprendre les monuments de Paris*, Hachette. — Jean Robiquet : *Les vieux Hôtels du Marais*, id.

Je m'arrêterai volontiers sur l'ouvrage de M. Georges Huisman, **Pour comprendre les Monuments de Paris**, qui est un guide à l'usage des étrangers comme des Parisiens qui désirent connaître le passé monumental de la ville qu'ils habitent, et surtout l'évolution de l'architecture chrétienne qu'étudie le volume. Mais il faut bien dire que, par la force des choses, par la nécessité de situer, époque après époque, les constructions de la capitale, il donne rarement autre chose que des descriptions fragmentaires d'édifices. On le voit d'abord en parcourant l'ouvrage, soit qu'il parle du palais des Thermes, qui ne fut peut-être

bien, paraît-il, que le siège de la corporation des *Nautes*, soit qu'il passe ensuite à la description des églises, en commençant par Saint-Germain-des Prés, dont la tour seule est du XIe siècle. On passe ensuite à l'abside de Saint-Martin des-Champs et à l'église de Montmartre. M. G. Huisman conduit ensuite le visiteur à Saint-Germain de Charonne et à Saint-Denis de la Chapelle, dont quelques parties anciennes existent encore. Puis c'est une excellente notice sur Notre-Dame de Paris et ce coin ravissant qu'est, derrière Saint-Séverin, la vieille église de Saint Julien-le-Pauvre. Nous arrivons au développement de l'art gothique parisien sous Louis VII et Philippe-Auguste. On parle du Grand-Pont, de la Cité et du Petit Pont, du Louvre primitif, de l'abbaye de Sainte-Geneviève et de l'enceinte militaire de Saint-Martin-des-Champs. On arrive à la construction de la Sainte-Chapelle, qui demeure un véritable bijou enchâssé dans les bâtiments modernes du Palais-de-Justice ; puis à l'Hôtel-de Bourgogne, l'Hôtel de Sens, l'Hôtel de Cluny, ainsi qu'à quelques-unes des anciennes habitations qui subsistent encore. L'époque de Philippe-le-Bel avait vu s'élever les parties de l'édifice contiguës à la Tour-de-l'Horloge et les tours toujours debout qui dominent la Seine. On arrive à la Renaissance et c'est Saint-Gervais, le Louvre de Henri II, l'Hôtel Carnavalet, etc., et au début du XVIIe siècle le Pont-Neuf et la place des Vosges.

Après avoir parlé de l'île Saint-Louis et des différentes époques de l'architecture jusqu'à nos jours, M. G. Huisman, à son corps défendant, aborde les temps modernes dont nous connaissons trop les « produits ». Il suffit de nommer la tour Eiffel, le Grand Palais, même les bâtiments temporaires de l'Exposition des Arts Décoratifs qui ont été la dernière invention de ces Messieurs.

Mais le volume se trouve constituer en somme un répertoire complet de l'art monumental à Paris et qu'on pourra toujours consulter avec fruit. Abondamment illustré, c'est une des bonnes publications de la maison Hachette.

Les **Vieux Hôtels du Marais**, de M. Jean Robiquet, se trouvent constituer, en somme, la parure, aujourd'hui encore, d'un des plus anciens quartiers de la capitale. Mais M. Robiquet commence son itinéraire en deçà du mur de Philippe-Auguste, lequel passait sur les terres plus ou moins marécageuses qui ont constitué le Marais et dont on trouve une base de tour

dans la cour du Mont-de-Piété. Près de l'église des Blancs-Manteaux, on voit sur le pavage de la rue le tracé d'une autre tour. C'était ensuite la porte Barbette, rue Vieille-du-Temple ; puis la porte Baudoyer, rue Saint-Antoine. De là le mur continuait à travers le lycée Charlemagne, où subsistent encore une porte et des fragments de mur.

L'auteur part de Saint-Gervais, qui conserve de superbes stalles provenant de l'abbaye de Port-Royal, la jolie chapelle de Scarron, et au nord les curieux charniers qui ont échappé par hasard à la destruction. Derrière l'église, rue des Barres, existe encore une chapelle médiévale qui a été transformée en fabrique de bonbons. La même rue des Barres coupe la rue Grenier-sur-l'Eau, étrange et romantique, avec sa maison en saillie. Ensuite, c'est la rue Geoffroy-l'Asnier, datant comme sa voisine du XIIIe siècle, surtout remarquable par les portes cochères Louis XIII et Louis XIV, qui s'alignent d'un côté. Là se trouve l'Hôtel Chalons-Luxembourg. C'est ensuite la rue François-Miron avec l'Hôtel de Beauvais et celui du Président-Hénault ; tandis qu'au coin d'une rue dont l'escalier descend rue de Rivoli, subsiste le cabaret de la Grosse Margot où fréquentait François Villon. Plus loin, à la place Baudoyer, s'ouvre le passage Charlemagne où se trouvait l'ancien logis du prévôt Hugues Aubriot, détruit par la rapacité d'un propriétaire.

On arrive à l'église Saint-Paul, reconstruite de 1627 à 1641, où il y a un très beau Christ et dont le transept gauche donne sur une curieuse ruelle aboutissant rue Saint-Paul. Nous sommes à la hauteur de la vieille église Saint-Paul, qui remontait à l'origine du quartier et où furent inhumés Quélus, Schomberg et Maugiron, tués dans le combat du Marché-aux-Chevaux, et où fut inhumé aussi, dit on, Jean Nicot, l'importateur du tabac. Les charniers de l'église, qui s'étendaient à droite et faisaient angle pour revenir à la rue Saint-Antoine, ont été détruits un peu avant la guerre, en même temps que le pâté de maisons qui se trouvait à cet endroit. A ce moment, on retrouva la base de la tour de l'église ; et sur l'emplacement on éleva une banale école et un cinéma.

L'Hôtel Saint-Paul, qu'habitèrent Charles V et Charles VI, s'étendait sur une grande partie de ce quartier, et certains noms de rues : Beautreillis, Jardins Saint-Paul, du Figuier, etc., en

conservent le souvenir. Mais c'était, on le sait, une sorte de villa, — une maison de campagne à l'abri de la populace, qui avait donné sa mesure avec l'assassinat des maréchaux de Clermont et de Champagne et la dictature d'Etienne Marcel.

Il ne reste guère de l'Hôtel de Sens que sa jolie façade et la tourelle d'escalier surmontée d'un assommoir. On sait que la confiturerie Saint-James y a tenu longtemps ses assises.

Plus haut, vers l'Arsenal, c'est l'Hôtel de La Vieuville, maintenant presque détruit ; puis l'Hôtel Nicolaï, l'Hôtel La Vallette, non loin de la rue des Lions, où plusieurs numéros sont à signaler.

On arrive à la rue Saint-Antoine où l'on signale d'abord l'Hôtel de Mayenne, près de l'église Sainte-Marie, transformée en temple protestant ; à gauche, l'Hôtel Sully, derrière lequel s'ouvre l'ancienne place Royale où s'évoque tout le Paris de Louis XIII, ainsi que la période romantique avec son musée Victor Hugo, installé dans l'appartement du poète. On sait que c'est ici que se trouvait l'Hôtel des Tournelles, qu'habita Henri II et devant lequel il fut tué au tournoi de la rue Saint Antoine.

On remonte, à l'ouest, vers la rue Malher. C'est l'emplacement de l'ancienne prison de La Force. Cette prison est celle où était détenue Mme de Lamballe, que la populace en arracha en 1793 pour lui couper la tête sur une borne qui existe encore au coin de la rue Pavée-au-Marais. En remontant toujours, c'est l'Hôtel de Lamoignon où habita Diane de France, fille d'Henri II, et le fils de Charles IX et de Marie Touchet, qui envoyait ses domestiques dévaliser les passants pour se payer de leurs gages.

A l'angle de la rue de Sévigné, se trouvent l'Hôtel Carnavalet et ses annexes où s'entassent les très riches collections de la ville. Nous laissons ici nombre de vieilles demeures intéressantes, situées de côté et d'autre, mais qu'il serait trop long même d'énumérer. On peut toujours signaler l'Hôtel Hérouet, avec sa jolie tourelle d'angle. C'est maintenant une épicerie. Puis, en remontant la rue Vieille-du-Temple, c'est l'Hôtel de Rohan, devenu l'Imprimerie Nationale, où l'on signale le célèbre Salon des Singes, avec d'autres décorations intéressantes. Enfin, c'est l'Hôtel des Archives, avec les deux tours et la porte de l'Hôtel de Clisson, derrière laquelle existe encore l'escalier de l'Hôtel de Guise que montaient et descendaient les Ligueurs, tandis que se

développe sur la cour la majestueuse façade de l'Hôtel de Soubise où sont déposées les Archives Nationales. A côté de l'Hôtel Barbette, se trouve encore une pittoresque allée où la tradition plaçait autrefois l'assassinat du duc Louis d'Orléans par les spadassins du duc de Bourgogne. Une inscription qui se trouvait au-dessus de l'entrée, et qui signalait le fait, a été depuis retirée. C'est une question encore discutée et sur laquelle nous aurons sans doute l'occasion de revenir.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les fouilles du Comité d'Etudes. — Deux livres sur Glozel. — A propos du procès et de la perquisition de Glozel.

Les fouilles du Comité d'Etudes. — Le Comité d'Etudes institué le 11 avril et composé de douze membres a commencé ses travaux de fouilles dès le lendemain et a rédigé chaque soir un rapport dont nous donnons ci-dessous le texte intégral.

PROCÈS-VERBAL DES FOUILLES DU 12 AVRIL

Malgré une pluie tantôt fine, tantôt par rafales, les fouilles du jeudi matin 12 avril exécutées en présence du Comité d'Etudes ont donné vers 11 h. 45 un résultat remarquable.

La tranchée creusée l'a été sur un terrain rectangulaire de terre vierge, préalablement délimité par M. Arcelin, vers le milieu du champ.

Voici comment on a procédé à l'ouverture de la tranchée :

1° Enlèvement de la couche végétale noire sur toute la surface de la tranchée ;

2° Enlèvement en longueur de la couche jaune sur une hauteur de bêche : 0 m. 30 environ.

3° Commencement d'enlèvement d'un deuxième lit de la couche jaune, sur une même hauteur ;

4° A ce moment, la bêche pénétrait dans l'argile dure d'environ 0 m. 15; la troisième phase fut alors réduite à une excavation de cette hauteur et toute la fosse se trouva ainsi déblayée.

Le galet a été rencontré vers le milieu de la tranchée, à une profondeur de 60 cent. au-dessous du niveau du sol.

Au coin ouest de la tranchée, MM. Audollent et Foat avaient suivi, sans rien rencontrer, un trou d'animal fouisseur, long de 50 cm. environ.

Comme un ouvrier travaillait seul, dans le milieu de la fosse, le bruit d'un petit choc suivi des mots : « Je trouve quelque chose », fut nette-

ment perçu par MM. Audollent, Joseph et William Loth, Arcelin et Foat, qui ne quittaient pas l'ouvrier des yeux. Aussitôt M. Morlet accourut de quelques mètres de distance et le mot d'ordre passa de bouche en bouche : « Ne touchez à rien ». Toute l'assistance fut bientôt auprès de la tranchée, y compris des dames et quelques personnes âgées, réfugiées sous une tente voisine. Les membres du Comité demandèrent à M. Audollent de retirer le galet, qui, après avoir été atteint par l'outil, présentait son plan incliné de 30° environ sur l'horizontale. On le lava par aspersion, sans y toucher, pour faciliter la prise de photographie du galet *in situ*. Ensuite, M. Audollent retira l'objet et y reconnut des traces de gravure. Son geste fut également photographié, après quoi on procéda à un lavage complet.

Le galet roulé, de 0 m. 17 sur 0 m. 10 environ, est un schiste noir métamorphique qui porte au revers trois légères encoches déterminées par l'outil qui l'a frappé ; les gravures sur l'autre face, notamment un Renne courant et de nombreux caractères, sont notamment intacts.

(*Texte signé des 12 membres du Comité d'Etudes.*)

J. LOTH, Dr BAYET, DEPÉRET, AUDOLLENT, FOAT, WILLIAM LOTH, ARCELIN, VAN GENNEP, SODERMANN, TRICOT-ROYER, ROMAN, SALOMON REINACH.

VENDREDI 13 AVRIL, FOUILLES DU COMITÉ D'ÉTUDES, DEUXIÈME JOURNÉE

Le temps est beau, mais le terrain extrêmement humide nous oblige à évacuer au moyen de rigoles et de seaux les eaux qui ont envahi la tranchée.

Aussitôt asséchée, nous avons donné à la tranchée une profondeur de 1 mètre allant jusqu'à 1 m. 10 à certains endroits, pénétrant ainsi dans la couche dure inférieure d'environ cinquante centimètres.

Près du front ouest, pendant le nettoiement, on trouve, de grosses et de petites racines en place, puis de petits fragments anguleux de roches granitisées.

La Commission avait décidé de procéder à l'étude des tranchées par tranches verticales, de manière à ce que l'on puisse toujours voir clairement la superposition des 3 couches et vérifier ainsi leur intégrité. De plus, le front de taille a été exploré de bas en haut en commençant par la couche dure suivant un angle de 30° environ, de façon à laisser en surplomb la couche végétale intacte.

On a ensuite pratiqué une deuxième tranchée de 1 mètre de large et de 3 m. 60 de long, parallèle à la première et séparée d'elle par une banquette intacte de 75 cm. de largeur. Cette deuxième tranchée se trouve au nord de la première. Cette banquette a été abattue en fin de journée.

1. En explorant la tranchée sud, côté ouest, à 11 h. 1/2, nous trouvons un pendentif en os à 55 cm. de profondeur et à 1. m.12 de l'extrémité de la tranchée. En dégageant ce pendentif, il se fragmente en deux morceaux qui se raccordent, signe de fragilité de l'os et de son état de fossilisation. Cet objet porte sur les deux faces des signes alphabétiformes. Il était placé horizontalement sans aucun dérangement des couches supérieures et laissait après lui une coque négative bien nette.

2. A 2 h. 5, dans la tranchée parallèle nord, à l'extrémité est, on recueille un fragment de brique avec inscriptions dont tous les côtés ont été anciennement brisés.

L'objet était à 40 cm. de la surface du sol, dans la couche archéologique.

3. Dans la terre de remblai de cette même tranchée, on trouve un morceau d'ocre brun.

Deux autres petites tranchées qui n'ont pas donné de résultat ont été pratiquées à l'ouest, dans le bois et sur la limite nord du champ de fouilles en dehors des fils de fer barbelés.

J. LOTH, Dr BAYET, DEPÉRET, AUDOLLENT, FOAT, W. LOTH, ARCELIN, VAN GENNEP, SODERMANN, TRICOT-ROYER, ROMAN, SALOMON REINACH.

—

COMPTE RENDU DES FOUILLES DU 14 AVRIL 1928

La troisième et dernière journée de fouilles du Comité d'Etudes a été favorisée par le temps, le matin, mais contrariée après midi par la pluie. Les découvertes suivantes ont été faites :

1° En regardant les déblais de la première tranchée de la veille, un ouvrier a ramassé un objet en os portant en relief un capridé, avec de nombreux signes alphabétiformes des deux côtés. Cet os était planté partiellement dans un bloc d'argile.

2° Dans le fond de la tranchée ouverte le matin, vers l'ouest du champ de fouilles, on a recueilli un galet de schiste carbonifère (longueur 0,072), également couvert de signes, mais d'un seul côté ; il était placé juste au-dessus d'un disque épais en terre cuite, d'environ 0,30 de diamètre, à 0,30 de profondeur.

3° Un troisième galet, avec un seul signe gravé reconnaissable a été retiré d'une tranchée voisine de la tombe 2 à l'ouest (long. 0,077 ; largeur 0,045).

Signalons encore une petite lampe à bec, en terre cuite, intacte, trouvée dans la tranchée ouverte le matin à 0,65 de profondeur (hauteur 0,035 ; long. 0,07).

Un petit silex de type tardenoisien, recueilli dans la couche archéologique explorée la veille.

Quatre membres du Comité ont procédé le matin à une expérience,

consistant à retirer une grosse motte de terre, puis une couche d'argile sous-jacente pour insérer au-dessous, dans la couche archéologique, une pierre, et à remettre la motte en place en la comprimant. On a pu constater qu'une fouille, faite pour retrouver cette pierre, se poursuivait dans un sol offrant des traces du premier travail, et resté très friable et pouvant être distingué malgré la compression préalable.

Un fait singulier doit être signalé. Un étudiant rôdait de bon matin autour du champ de fouilles, dont on l'éloigna. Il se rendit alors à Glozel et remit à la famille Fradin, pour le Dr Morlet, un paquet contenant de petits galets, dont un sculpté, l'autre décoré d'une courte inscription, avec une carte portant le libellé : « Hommage de l'auteur ». On peut se demander si ce personnage ne s'était pas rendu de bonne heure au champ de fouilles dans l'intention d'y semer des pièces de sa façon, ce qu'il n'a pu faire à ce moment à cause de la surveillance exercée.

MM. Arcelin et Bayet n'ont pu assister aux fouilles.

Signé : DEPÉRET, SALOMON REINACH, FOAT, VAN GENNEP, J. LOTH, SODERMANN, ROMAN, W. LOTH, TRICOT-ROYER, AUDOLLENT.

Les journaux du 15 et du 16 ont relaté cet incident qui, à ce moment, parut aux assitants assez visible, mais dont seul le Dr Morlet avait apprécié l'importance, laquelle apparut le lendemain.

Un jeune homme, coiffé d'un béret, essaya de pénétrer dans le champ de fouilles. Morlet aussitôt lui intima l'ordre de s'en aller ; on apprit ensuite que ce jeune homme était un certain Vergnette, attaché au laboratoire de Clermont-Ferrand, qui, au cours d'une conférence, avait exhibé des faux faits par lui et avait affirmé qu'il n'était pas difficile de truquer un champ. Le jour même où il se fit expulser, il était venu tôt dans le pays, sans savoir que le Comité d'Etudes avait décidé la veille au soir d'envoyer le lendemain une délégation de 4 membres une heure en avance pour déblayer un certain coin non encore fouillé. Le jeune homme fut évidemment surpris de voir déjà la délégation au travail et se mit à fouiller lui-même (du moins il l'affirma) dans la tranchée creusée deux jours avant dans le petit bois, en dehors du rectangle délimité par les fils de fer barbelés. Le Dr Tricot-Royer lui demanda ce qu'il faisait là et lui fit remarquer que les propriétaires, les Fradin, et le locataire, le Dr Morlet, de ce petit bois ne lui avaient pas accordé d'autorisation. Il rôda encore aux alentours et revint pour pénétrer dans l'enclos après

l'arrivée du reste du comité. C'est alors que se produisit l'altercation signalée, au cours de laquelle M. Vergnette affirma son droit de faire des faux « dans un but de démonstration scientifique ».

Nous étions en train de déjeuner quand on remit aux Fradin, pour le remettre au Dr Morlet, un petit paquet contenant quatre galets schisteux gravés, des faux pas trop mal réussis en vérité, avec ce mot : « Hommage de l'auteur ». Le Dr Morlet nous les fit voir et nous permit de les étudier à loisir. Nous discutâmes sur les motifs qui avaient pu faire agir ainsi M. Vergnette. Puis on se remit au travail, sans se douter que le lendemain seulement fournirait, par un hasard étonnant, la clef de « l'incident ».

Voici maintenant la déclaration qui a été jointe au troisième et dernier compte rendu des fouilles :

Les membres soussignés du Comité d'Etudes, après avoir assisté à trois jours de fouilles à Glozel et vu sortir du sol, dans des conditions de sûreté incontestable, des objets importants analogues à ceux des deux collections Morlet et Fradin, se déclarent formellement convaincus que les trouvailles faites dans le champ dit des Durentons appartiennent au début de l'âge néolithique, sans mélange d'objets postérieurs.

Ont signé : DEPÉRET, J. LOTH, SALOMON REINACH, VAN GENNEP, ROMAN, W. LOTH, AUDOLLENT, TRICOT-ROYER, H. SODERMANN, FOAT.

Absents : ARCELIN, BAYET.

Comme plusieurs membres du Comité d'Etudes étaient obligés de partir soit le samedi soir, soit le dimanche matin, les autres décidèrent d'aller le lendemain voir le souterrain et les découvertes de Puyravel, non loin de Ferrières. La route passe près de Glozel Je me trouvais dans la première voiture avec Morlet, Espérandieu et Guy Mounereau. A peine dépassions-nous l'un des deux chemins latéraux qui mènent au hameau de Glozel, que nous croisâmes un jeune homme, coiffé d'un béret. Nous allions vite ; le Dr Morlet arrêta, dès qu'il le put, en disant : « Voici mon faussaire ». Mounereau, qui avait parlé avec lui la veille, fut chargé de le rejoindre ; le jeune homme s'arrêta et, à la question posée : « Tiens, que faites-vous par ici ? » répondit : « J'explore le pays ». Avait-il ou non l'intention de descendre à Glozel, on ne put s'en assurer. Les autres autos s'arrêtèrent tour à tour ; Sauvage, de l'*Intransigeant*, Maurice, du *Matin*, puis trois membres du Comité, Depéret, Foat et moi, l'entourâmes et lui posâmes diverses

questions. Il nous exposa notamment une théorie de la formation géologique du pays et de la constitution du sol du champ de fouilles, qui finit par impatienter Depéret. Celui ci fit quelques objections, d'un air modeste. Le jeune homme lui fit la leçon. M. Depéret alors, avec bonhomie, lui demanda s'il le connaissait. M. Vergnette dit que non. M. Depéret se nomma. Je fis remarquer aux témoins que M. Vergnette venait de montrer qu'il ne connaissait pas M. Depéret, dont quelques jours auparavant, et la veille encore, il se prétendait l'élève.

Le *Journal des Débats* du 17 affirme que « le Dr Morlet rencontra le jeune homme et qu'un colloque assez vif s'engagea entre les deux hommes ». Cette affirmation, comme tout le paragraphe suivant, est fausse. Le Dr Morlet est resté dans son auto, stationnée à 200 m. environ de l'endroit où étaient réunis les témoins. C'est moi qui ai demandé à M. Vergnette : 1° s'il avait des faux dans ses poches, à quoi il répondit, après maints détours, qu'il n'avait dans sa poche gauche que l'instrument pour les faire ; 2° s'il avait introduit des objets faux dans le champ des fouilles, à quoi il répondit tout de suite, et sans hésiter : « Non » ; 3° s'il avait mis des objets faux dans une chambre ou dans l'étable ou dans l'atelier ou dans la grange Fradin ; à quoi il répondit : « Pour qui me prenez-vous ? » 4° s'il connaissait les personnes qui en avaient mis ; à quoi il répondit : « Je suis un homme d'honneur». Ce qui, venant d'un faussaire patent, était amusant. Et on le laissa tranquille. Mais à aucun moment, ce dimanche matin, le Dr Morlet ne s'est trouvé à proximité de M. Vergnette.

Questionné, le 15 avril, sur ce qu'il comptait faire devant le rapport du Comité d'études publié le matin et concluant à l'authenticité du gisement néolithique de Glozel, M. Herriot, qui se trouvait alors à Lyon, a répondu :

Le ministère de l'Instruction publique n'est intervenu que pour assurer la conservation du gisement de Glozel tant que la commission nommée par le congrès d'Amsterdam n'avait pas procédé à son enquête. Après ses conclusions contre l'authenticité, nous avons levé l'embargo administratif et renoncé au classement parmi les monuments historiques. Les conclusions formelles du nouveau comité d'études en faveur de l'authenticité remettent tout en question.

J'ai, pour ma part, la plus grande confiance dans les savants qui viennent de se prononcer, particulièrement en M. le doyen Depéret, de qui j'ai apprécié dès longtemps la sagacité, le savoir et la parfaite droi-

ture. Je tiens à ce que cette affaire soit entièrement élucidée. Il s'agit à la fois du bon renom de la science française et d'un fait scientifique d'une importance considérable. Je n'épargnerai rien pour que la lumière soit faite et la vérité scientifique établie incontestablement.

Je compte me rendre moi-même à Glozel après les élections. Je m'y serais rendu déjà si j'en avais eu le loisir, car la première enquête n'avait pas apaisé mes doutes.

On doit supposer que M. Herriot n'était plus le seul à douter de l'exactitude scientifique des rapports de la Commission et de Champion.

Au cours même des fouilles, M. l'abbé Martin, professeur de géologie à l'Institut catholique de Lyon, auparavant antiglozélien convaincu, a déclaré se convertir ; et cette conversion est devenue définitive et agissante après une visite à Puyravel et à d'autres localités préhistoriques de la région.

A ce propos, il n'est pas inutile de signaler que M. Vergnette s'est donné comme délégué de la Société Préhistorique française. Si sur ce dernier point il a dit la vérité, la Société devient partiellement responsable des faux de Vergnette ; mais si Vergnette a une fois de plus menti, que fera la Société, ainsi discréditée (1)?

A. VAN GENNEP.

§

Deux Livres sur Glozel. — Salomon Reinach : *Ephémérides de Glozel* (Kra, éd.) — La controverse sur Glozel, qui n'a pas cessé depuis deux ans, est devenue une Babel. Il y eut tant de « coups de théâtre » dans cette cause célèbre que les combattants eux-mêmes brouillent les détails.

L'un d'eux, M. Salomon Reinach, un des premiers convertis à la cause glozélienne, a pris des notes journalières, pensant que cette guerre de savants, dont l'enjeu est l'origine même de notre civilisation, serait la plus longue et la plus retentissante de toutes. Il la raconte presque au jour le jour dans ses *Ephémérides*, où l'exactitude minutieuse des faits n'exclut pas l'agrément. Ce

(1) D'après une dépêche du correspondant de l'agence Radio à Clermont-Ferrand (18 avril), M. Vergnette se proposerait d'intenter un procès en diffamation au Dr Morlet.

D'autre part, les étudiants de la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand ont déclaré publiquement que M. Vergnette n'avait jamais été régulièrement inscrit à la dite faculté.

ne sont pas seulement des thèses, mais des caractères qui se dessinent ; les acteurs de la tragi-comédie ont des individualités bien tranchées, que dominent la figure énergique du Dr Morlet et le demi-sourire paysan de son jeune auxiliaire Emile Fradin.

L'auteur lui-même ne s'est pas effacé et apprécie, avec sa franchise ordinaire, ce qu'il croit être la vérité, l'erreur... ou pire.

Les principaux documents et éléments de comparaison sont reproduits sur 16 planches. L'alphabet fameux, objet de tant de controverses, figure parmi ces reproductions.

Docteur A. Morlet : *La Commission Internationale*. « Les *Cahiers de Glozel*, n° 1 (Paul Catin, éd.) — Le premier numéro des *Cahiers de Glozel* est entièrement consacré à l'historique de la Commission Internationale et à la réfutation de son rapport.

Le Dr Morlet, avec une bonne humeur méritoire, raconte très objectivement toutes les péripéties de la nomination des membres de cette Commission et avec quels efforts désespérés ils cherchèrent à « naufrager » Glozel, selon les ordres qu'ils avaient reçus.

Il termine par une critique très serrée du fameux rapport, auquel ses auteurs ont certainement appliqué le mot de Schopenhauer : *La finesse est d'arranger son galimatias de manière à faire croire au lecteur que la faute est à lui s'il ne comprend pas.*

C'est un livre documentaire que chacun lira avec fruit.

§

A propos du procès et de la perquisition de Glozel. — Nous avons reçu la lettre suivante de Me Maurice Garçon, l'avocat de la Société préhistorique française :

Paris, le 5 avril 1928.

Mon cher ami,

Depuis que M. Dussaud, d'une part, et la Société Préhistorique d'autre part m'ont fait l'honneur de me confier la défense de leurs intérêts, je me suis fait un devoir de ne donner aucune communication relativement au procès de Glozel. J'estime qu'il m'est impérieusement commandé de ne fournir mes explications qu'aux magistrats devant lesquels j'aurai à plaider. Aussi bien, quoi qu'on fasse, c'est toujours la justice qui dit le dernier mot et c'est pour elle et non pour une opinion publique insuffisamment informée qu'il appartient à un plaideur de réserver ses arguments.

La dernière chronique parue dans le *Mercure* m'oblige cependant à

vous envoyer des rectifications. J'en ai le droit, puisque c'est une procédure engagée par moi, dont la validité est contestée, et la consultation de mon ami José Théry contient trop d'inexactitudes pour qu'il ne me paraisse pas indispensable d'en appeler d'un confrère mal informé à un confrère mieux informé. Insuffisamment renseigné sur la procédure introduite, il s'est élevé avec toute la violente générosité que je lui connais contre une instruction judiciaire dont il ne sait que le récit plein de fantaisie qui lui a été fait et qui pouvait le surprendre.

Rassurez vos lecteurs, l'instruction de Moulins a été très régulière et la magistrature de l'Allier n'a violé aucun texte de loi. Le seul reproche qu'on pourrait lui adresser est d'avoir été diligente. J'ai si souvent entendu gémir les justiciables sur les lenteurs de la justice qu'il serait paradoxal, vous le reconnaîtrez, d'instituer son procès sous le prétexte qu'elle est, pour une fois, sortie de ses erreurs.

Je veux vous répondre brièvement, mais José Théry est entré dans tant de détails juridiques, qu'il m'oblige à des précisions assez nombreuses pour lui répondre point par point.

L'article 63 du Code d'Instruction Criminelle dispose que « toute personne lésée par un crime ou un délit pourra en rendre plainte et se constituer partie civile devant le juge d'Instruction, soit du lieu du crime ou délit, soit du lieu de la résidence du prévenu, soit du lieu où il pourra être trouvé ».

C'est cette procédure particulière qui a été choisie par la Société Préhistorique. D'autres lui étaient offertes. Elle aurait pu notamment se contenter de déposer une plainte entre les mains du procureur de la République, mais elle serait dans ce cas demeurée étrangère aux poursuites et n'aurait pu les contrôler. Le procureur eût pu, arbitrairement, classer la plainte sans suite ou commettre un juge d'Instruction. La Société a préféré agir en vertu de l'article 63, parce que cette procédure offre des avantages incontestables.

D'abord, la constitution de partie civile est un acte par lequel le plaignant intervient directement comme *partie* devant la juridiction d'instruction. La partie civile est un plaideur qui prend part au procès. Ensuite et surtout, la Cour de Cassation a décidé que le juge, saisi conformément à l'article 63 d'une plainte avec constitution régulière de partie civile, a le devoir d'informer sur cette plainte (voy. notam. Cass. 8 décembre 1906. B. 443. S. 1907. 1.377). Il suffit que le juge se reconnaisse compétent et que la plainte soit recevable, pour que l'instruction soit ouverte.

On comprend sans peine toute l'importance de cette obligation de la loi. Que le juge le veuille ou non, il doit instruire et, s'il rendait une ordonnance de non informer, le plaignant formerait immédiatement opposition et porterait l'affaire à la Chambre des Mises en ac-

cusation statuant comme juridiction d'appel. Si le juge se bornait à classer sans suite la plainte de la partie civile, il pourrait être pris à partie pour déni de justice (voyez Garraud, I, 152).

Ainsi, on le voit, il n'a pas fallu de la part du juge d'Instruction de Moulins de bienveillance particulière. Il était légalement obligé de recevoir la plainte et d'ouvrir une information.

L'article 70 du Code d'Instruction Criminelle prescrit que le juge compétent ordonnera communication de la plainte au procureur de la République pour être par lui requis ce qu'il appartiendra. Mais il faut ajouter que, quelles que soient les réquisitions du parquet, qu'il requière une poursuite, une ordonnance d'incompétence, ou une ordonnance de non informer, ces réquisitions ne lient pas le juge d'instruction, qui conserve son pouvoir entier d'appréciation et peut se mettre en contradiction avec son procureur.

En l'espèce, la plainte était juridiquement fondée, le juge compétent ; le juge a instruit et le procureur a requis une poursuite : l'un et l'autre ne pouvaient faire autrement.

Une question pourrait inquiéter vos lecteurs, celle de l'application de l'article 27 du Code d'Instruction Criminelle, qui veut que les Procureurs soient tenus, aussitôt que les délits parviennent à leur connaissance, d'en donner avis au Procureur Général près la Cour d'Appel et d'exécuter ses ordres relativement à tous actes de police judiciaire.

C'est une plaisanterie d'invoquer cet article qui n'a rien à voir en l'espèce.

Ce texte s'occupe du procureur et non du juge d'instruction. Il rappelle seulement que les Procureurs de la République, bien que jouissant de la plénitude de l'action publique, n'en sont pas moins les substituts du Procureur Général : ils reçoivent ses ordres et sa direction. Mais le procureur de la République peut agir lui-même sans prendre l'avis préalable du procureur général. Ce dernier a le droit seulement de lui prescrire, s'il le juge utile, de faire tel ou tel acte de poursuite.

C'est en application de cet article que le procureur de la République avertit le Procureur Général des accidents graves (circulaire du Garde des Sceaux du 5 déc. 1840), des affaires politiques (circul. du 6 déc. 840), des attaques contre l'armée (circul. du 17 déc. 1888 et 3 nov. 1906), des affaires intéressant la gestion des caisses d'épargne (circul. du 28 oct. 1904), des poursuites engagées contre les comptables de deniers publics (circul. du 6 juin 1879), des crimes intéressant particulièrement l'ordre public (circul. du 6 déc. 1840), des poursuites pour espionnage (circul. du 15 fév. 1900), des attentats à l'aide d'explosifs (circul. du 9 avril 1862), des falsifications de billets de banque (circul. du 14 août 1872), des faits de nature à engager la responsabilité des fonctionnaires (circul. du 11 fév. 1895), des poursuites contre

les instituteurs (circul. 6 déc. 1840), des condamnations contre des membres de la Légion d'Honneur (circul. 7 janvier 1853 et 15 janvier 1876), des poursuites contre les marins (circ. 2 déc. 1840) et des délits de presse (circul. 9 avril 1892).

Hors ces cas, et l'affaire de Glozel ne rentre dans aucun, le procureur de la République est tenu seulement, à raison de l'article 249 du Code d'Ins. criminelle, à un rapport hebdomadaire au Procureur Général sur les affaires qui sont survenues.

On le comprend, le Procureur Général n'avait rien à voir dans une poursuite faite à la requête d'une partie civile par un juge d'instruction. J'ajoute que c'est encore une erreur de croire que l'article 57, qui déclare que les juges d'instruction seront, quant aux fonctions de police judiciaire, sous la surveillance du Procureur Général, avait une importance dans la question. Le principe de la séparation des pouvoirs de requérir et d'instruire interdit au Parquet de donner un ordre, voire un conseil au juge d'instruction. L'article 57 vise seulement un droit si l'on peut dire disciplinaire. Le Procureur Général pourrait veiller à ce que des négligences ne soient pas commises, mais il ne pourrait sous aucun prétexte diriger l'instruction dans tel ou tel sens.

Ainsi la procédure suivie par la Société Préhistorique apparaît comme parfaitement régulière.

Une plainte a été déposée avec constitution de partie civile. L'Instruction a été ouverte immédiatement, sans qu'aucune autorité judiciaire ait été susceptible de l'empêcher. Une dernière formalité restait à remplir : celle de la consignation des frais, exigée par l'article 160 du décret du 18 juin 1811. La Société Préhistorique a consigné.

Où a-t-on été chercher que ces formalités demandent de longs délais ? Quelques instants suffisent et, à Paris même, où les juges et le Parquet sont surchargés, il m'est arrivé en cas d'extrême urgence de remplir toutes ces obligations de la loi en moins de deux heures.

On s'est étonné que la plainte fût déposée contre inconnu. Il ne pouvait en être autrement. La plainte dénonçait une fraude. Les pièces jointes établissaient que la fraude n'avait pu être perpétrée que dans le hameau de Glozel, habité par une quinzaine de personnes. Laquelle était coupable, voilà ce qu'il appartenait au magistrat de découvrir.

Que devait faire le juge ? Evidemment toutes opérations nécessaires à la découverte du coupable, en même temps que du corps de délit. Il a résolu de perquisitionner. Devait-il le faire lui-même ? En aucune façon. Il a donné commission rogatoire au commissaire de police mobile, comme il aurait pu en charger tout autre officier de police judiciaire, savoir : le juge de paix, la gendarmerie, voire même le maire de Ferrières-sur-Sichon (Cass. 8 juin 1872, B. 381). Le juge, pour le

faire, n'avait à demander la permission de personne et n'a pas même demandé avis au procureur.

Comment a été averti le commissaire ? Sans révéler aucun secret, je puis dire qu'il a été convoqué par téléphone et est venu aussitôt chercher sa commission.

Ainsi la plainte fut déposée vers 14 ou 15 heures, l'instruction ouverte aussitôt, et la commission rogatoire remise au commissaire vers 18 heures.

J'ajoute que, conformément aux termes de la plainte, elle permettait de perquisitionner dans *tout le hameau*. Si l'on s'est arrêté après avoir fouillé la ferme Fradin, c'est sans doute qu'on a jugé à ce moment l'opération assez fructueuse.

Est-il étonnant que la partie civile ait assisté le commissaire ? C'est une pratique constante lorsque le plaignant est susceptible de fournir des renseignements utiles ou de reconnaître le corps de délit. On n'a jamais vu, par exemple, pratiquer de saisie en matière de contrefaçon sans que le plaignant assiste le commissaire.

Comment devait pratiquer le commissaire ? Exactement comme il a fait : saisir, mettre les objets saisis sous scellés et dresser un procès-verbal descriptif. J'ai le procès-verbal entre les mains. Il est complet. L'original porte la signature de Fradin.

Que veut-on de plus ?

Magistrats, commissaire ont fait strictement leur devoir. Ils ont fait bon marché, j'en suis convaincu, des attaques dont ils ont été l'objet ensuite de la part des glozéliens.

Il ne m'appartient pas pour le moment de discuter davantage. L'argument qui consiste à dire qu'une poursuite intentée pour 4 francs est dérisoire ne se défend pas davantage. Si vous ouvrez les feuilles, vous y verrez que chaque jour quelque instruction est ouverte contre une entreprise qui sollicitait par voie d'annonces ou autrement le versement d'une somme de quelques francs. Un plaignant qui n'a quelquefois envoyé qu'un timbre a suffi pour attirer l'attention du parquet sur une vaste escroquerie. C'est dans cet esprit que la Société Préhistorique a porté plainte.

Excusez la longueur de ma lettre, vous savez que je n'abuse pas du droit de réponse, mais votre impartialité vous oblige, après avoir publié tant de choses glozéliennes, à insérer cette protestation toute juridique.

Croyez, mon cher ami, à l'expression de mes meilleurs sentiments.

MAURICE GARÇON.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une lettre de M. André Maurois. — Une lettre de M. André Provost.

Une lettre de M. André Maurois.

15 avril 1928.

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié, dans votre numéro du 1er mars, un article qui portait contre moi une accusation absurde, mais précise. Mes biographies étaient, à en croire votre collaborateur, plagiées de deux grands livres anglais ; je ne connaissais que par ces deux livres les sujets que je traitais, et je n'avais jamais lu les très nombreux ouvrages que je citais dans mes bibliographies.

J'ai, dans votre numéro du 1er avril, publié une minutieuse réfutation que tous nos confrères français et anglais ont jugée écrasante pour votre collaborateur, et à laquelle celui-ci ne répond rien parce qu'il n'a rien à répondre.

J'attendais de votre collaborateur les excuses qu'il me devait ; il préfère battre en retraite sans dignité comme il avait attaqué sans jugement.

Il est d'usage, après toute grande offensive manquée, de camoufler le communiqué de la défaite par des diversions locales. Celles qu'a choisies votre collaborateur ont l'avantage d'être comiques. Pour les *Souffrances du Jeune Werther*, il a découvert que les sources de cette nouvelle sont dans la Vie de Goethe de Lewes. La vérité est plus simple : les sources de cette nouvelle sont dans *toutes* les Vies de Goethe. En fait, je me suis surtout servi de la vie allemande de Bilchowski et de la thèse de Loiseau : l'*Evolution morale de Gœthe.*

Votre collaborateur s'attaque ensuite à mon *Voyage au Pays des Articoles* et atteint à la bouffonnerie. Ce petit livre, s'il présente quelque intérêt (ce que j'ignore), ne peut en tout cas le devoir qu'à son sujet, la vie des Articoles, personnages pour lesquels l'art est devenu la réalité, thème purement imaginaire et qui correspond pour moi, tous mes amis le savent, à des rêveries très anciennes. Pour arriver à l'île des Articoles, mon héros (que votre collaborateur, avec sa coutumière inexactitude, appelle Jean Chambrellan et que j'avais, moi, appelé Pierre Chambrelan) fait le voyage en bateau. En bateau ! A ce mot votre collaborateur reconnaît avec horreur le voyage d'Alain Gerbault.

O admirable et précieux Auriant, adversaire que, s'il n'existait,

on souhaiterait créer pour soi-même... Mais ce que je désirais le plus vivement, c'était que le lecteur des Articoles pensât à Alain Gerbault. Je le désirais tellement que j'ai pris soin de nommer et de citer Gerbault dès les premières lignes. Lisez la page 12 du *Voyage au Pays des Articoles :*

A ce moment, un jeune Français, Gerbault, traversa l'Atlantique, seul dans un petit cutter de onze mètres et publia son journal de bord. Ce fut pour moi une illumination.

Et plus loin :

Gerbault, à la fin de son livre, donnait quelques conseils pratiques à ceux qui souhaiteraient l'imiter. En particulier, il indiquait un type de yacht, une liste d'accessoires et de provisions (pages 13 et 14).

Il me fallait le souvenir de Gerbault, et des détails techniques précis, pour créer l'illusion au début d'un récit tellement « original » qu'il risquait de paraître invraisemblable. Que votre collaborateur relise Daniel de Foë et l'histoire du matelot Selkirk.

Ici d'ailleurs les citations de votre collaborateur mériteraient d'être répétées pour le bonheur de tous ceux de vos lecteurs qui ont un sens de l'humour. Voici quelques exemples de ce qu'il ose imprimer sur deux colonnes :

TEXTE DE GERBAULT :	TEXTE DES ARTICOLES :
Comment donc suis-je devenu marin ? Comment ce goût de la mer m'est-il venu ?	Mais il est nécessaire que j'indique au moins brièvement comment le voyage fût entrepris.
....	....
Après mes heureuses années à Dinard, on m'envoya à Paris pour mes études et je devins interne à Stanislas. C'est là que je passai les années les plus malheureuses de ma vie, enfermé entre de hauts murs, rêvant d'un vaste monde de liberté et d'aventures.	Lorsque mes parents m'envoyèrent dans un lycée de Paris, où l'on se moqua de mon accent normand, je devins tout de suite misanthrope.
....	....
Il faisait chaud dans les cabines.	Il faisait une chaleur de chaudière.
....	....

Je n'exagère rien ; ce qui précède est extrait de votre dernier numéro.

A court d'arguments, votre collaborateur attaque ensuite Alfred

Mézières, qu'on est bien étonné de rencontrer en cette aventure, puis appelle au secours Mr. Frank Harris. Manœuvre facile, puisque M. Harris est édité au *Mercure de France*. Sur M. Frank Harris, j'ai reçu depuis un mois des lettres bien intéressantes. Je n'en veux, pour le moment, citer qu'une, qui est de Robert Harborough Sherard, l'écrivain connu et l'auteur de trois livres sur Wilde publiés avant celui de Frank Harris :

Monsieur (m'écrit-il), je vous vois pris à partie dans le *Mercure de France* pour avoir cité certains passages de Frank Harris et je viens vous informer que c'était votre droit, car plusieurs de ces passages avaient été « empruntés » par Harris à mes trois livres sur feu mon ami Wilde, et que tout ce que j'ai écrit sur Wilde, dans un but de propagande et de réhabilitation, appartient au public et aux écrivains qui veulent s'en servir. Je n'ai jamais réclamé contre mes emprunteurs en matière de Wilde, et presque tous les livres écrits sur ce malheureux ont leur origine dans mes écrits, mais cela ne veut pas dire que mes emprunteurs aient le droit de s'arroger la propriété de mes souvenirs...

Suivent des détails fort curieux, que M. Robert Harborough Sherard se réserve le droit de publier lui-même s'il le juge opportun.

Enfin votre collaborateur fait appel, une fois de plus, à la haute autorité de Sir Edmund Gosse. Il a tort, car voici la lettre, toute spontanée, que je viens de recevoir, moi, du plus grand critique anglais :

Dear Monsieur Maurois,

May I take the liberty of telling you that your English readers view with indignation the perfidious attacks which are made upon you.

The causes and sources of these attacks are unknown to me, but may be conjectured.

I hope you will rest assured that those in England who are best fitted to form a judgment, regard your treatment of English themes with admiration. Your *Disraëli* has been read in this country by no readers so enthusiastically as by those most deeply versed in the history and literature of the time.

The *originality* (1) of your critical position in every case — Shelley, Disraëli, Walpole, Goethe — is what particularly strikes a candid reader.

As you have introduced my name in your defence, I feed that the least I can do is to assure you of my approval.

Pray believe me to be

Yours sincerely

EDMUND GOSSE.

(1) C'est Sir Edmund qui souligne.

Je traduis de mon mieux :

Cher Monsieur Maurois,

Puis-je prendre la liberté de vous dire que vos lecteurs anglais regardent avec indignation les attaques perfides dont vous êtes l'objet.

Les causes et la source de ces attaques me sont inconnues, mais on peut les imaginer.

J'espère que vous resterez convaincu que ceux qui, en Angleterre, sont les mieux qualifiés pour former un jugement regardent avec admiration la façon dont vous avez traité vos thèmes anglais. Dans notre pays, il n'est pas de lecteurs par lesquels votre *Disraëli* ait été lu avec autant d'enthousiasme que par ceux qui ont la connaissance la plus profonde de l'histoire et de la littérature du temps.

L'*originalité* de votre position critique, dans tous les cas — Shelley, Disraëli, Walpole, Gœthe — est ce qui frappe particulièrement le lecteur de bonne foi.

Comme vous avez cité mon nom dans votre défense, je sens que le moins que je puisse faire est de vous assurer de mon approbation.

Je vous prie de me croire

Bien sincèrement à vous.

EDMUND GOSSE.

Je crois que la cause est jugée.

Croyez, Monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

ANDRÉ MAUROIS.

§

Une lettre de M. André Provost.

Issy-les-Moulineaux, le 3 avril 1928.

Monsieur le Directeur,

J'ai pris un vif plaisir à la controverse suscitée dans votre Revue par l'article de M. Auriant sur les emprunts un peu trop textuels à l'aide desquels M. André Maurois a composé ses « Vies romancées ».

Certes, M. André Maurois « sait choisir », et selon le mot de Bayle, cité par Anatole France, qui trop souvent maniait, lui aussi, avec élégance les ciseaux et le pot à colle, la sûreté de ses choix suffirait à le justifier.

Mais les remarques amusantes de M. Auriant m'ont rappelé un souvenir d'il y a vingt-cinq ans ; permettez-moi de vous le conter pour l'histoire littéraire de demain.

J'étais, à cette époque, au lycée de Rouen, l'élève, en rhétori-

que, de l'excellent maître Texcier, auquel M. Auriant fait allusion et qui, deux ans auparavant, avait été le professeur d'Emile Herzog, autrement dit de M. André Maurois.

M. Texcier nous avait donné à composer le discours de réception de Colbert à l'Académie Française. En manière de corrigé, il nous lut la composition qu'Herzog lui avait remise sur le même sujet : elle était étincelante d'esprit et de verve, tout à fait dans le style de l'époque. L'éloge du Grand Roi en faisait le fond, comme d'usage. Toutefois, un passage qui montrait en Louis XIV le travailleur acharné, veillant tard dans son cabinet, retenu jusque dans la nuit par le souci des choses publiques — seul ce passage-là avait attiré les critiques de M. Texcier qui le trouvait « moins bien ».

J'étais émerveillé, quand même, par la lecture du discours d'Herzog qui, deux fois lauréat du concours général, faisait à mes yeux figure de grand écrivain.

Mais quelle fut, peu après, ma surprise ! Lisant par hasard le discours de réception de La Fontaine à l'Académie, j'y trouve un passage de la composition tant admirée. Je pousse plus loin mes recherches. Dans un autre discours de réception d'un auteur célèbre — est-ce Racine ? — je découvre un autre passage découpé. Quant au couplet que notre professeur avait trouvé « moins bien », il est extrait du discours de La Bruyère ! La composition tout entière d'Herzog n'était qu'une mosaïque d'habiles plagiats.

C'était peut-être une gageure, dira-t-on, une suite de « pièges à loups », tendus à la candeur du bon M. Texcier. Mais cela montre aussi que M. André Maurois avait déjà essayé avec succès, dès la rhétorique, sa méthode actuelle de travail.

A partir de cette découverte, j'ai moins admiré les qualités d'invention de mon illustre condisciple, que son adresse.

Et je crois qu'il faut pourchasser énergiquement les emprunteurs sans vergogne, les manieurs de ciseaux, qu'ils s'appellent Stendhal, Anatole France ou André Maurois. Opposons-leur, inlassablement, la figure si haute de ce probe ouvrier des lettres que fut Flaubert. Lui aussi se documentait avec acharnement : mais dans tout son œuvre on ne trouverait pas une seule phrase qui ne soit, entièrement et uniquement, *de lui*.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

ANDRÉ PROVOST.

P. S. — Je vous autorise, si vous le jugez à propos, à publier ma lettre.

LITTÉRATURE COMPARÉE

R. L. Piachaud : *La Farce des Joyeuses Commères*, Editions du Trèfle, Genève. — Herbert Edward Palmer : *The Judgment of François Villon*, Leonard and Virginia Woolf, Hogarth Press. Londres. — H. Stanley Schwartz : *Alexandre Dumas fils*, New-York University Press. — Victoria Occampo : *De Francesca à Béatrice*, Ed. Bossard, Paris. — Revue de littérature comparée : *Numéro des Etats-Unis*, Champion, Paris. — Mario de Lima-Barbosa : *Victor Hugo et Rosita Rosa* ; *Lamartine et le Brésil*, 2 brochures, Albert Blanchard, Paris.

Il paraît, chaque année, un certain nombre d'études de professeurs américains sur des auteurs européens, français ou autres, qui sont reçues avec empressement, lues avec intérêt, souvent mentionnées avec éloges ou du moins avec politesse dans nos revues, et tombent ensuite dans le plus profond oubli. Plus jamais n'en est-il parlé, sauf dans les bibliographies du sujet. Et le lecteur de se demander s'il valait bien la peine et d'écrire et de lire, d'examiner et de « reviewer » (le terme est admis) ces productions d'une portée si minime qu'en moins d'une saison les voilà disparues de tout souvenir. Suffit-il qu'un livre comme celui de M. Stanley Schwartz sur **Alexandre Dumas fils** par exemple soit de belle taille, bien relié, clairement imprimé, sur papier solide et épais par la *New-York University Press*, pour mériter qu'on s'y arrête aux dépens de vingt travaux moins cossus et peut-être plus originaux ?

Il faut pourtant s'y arrêter, ne fût-ce que pour dire en deux mots le caractère d'un grand nombre de ces études de professeurs américains sur des auteurs européens. S'il y en a tant, c'est d'abord que les Universités américaines sont nombreuses et disposent de fonds considérables pour l'impression des travaux de leurs maîtres et étudiants. Si leur didactisme nous paraît parfois un peu superficiel, n'oublions pas que l'Université américaine participe à la fois de ce qu'on appelle chez nous (noms surannés) l'enseignement *secondaire* et l'enseignement *supérieur*, sans compter çà et là une forte admixtion de *technique* et de *pri-*

maire supérieur. Les livres dont je parle sont en majorité des thèses. Ces thèses ne sont pas toujours inférieures, il s'en faut, aux travaux analogues des meilleures universités européennes. Mais elles sont marquées aux sceaux de leur origine : prédominance du point de vue social et moral, c'est-à-dire, au sens large, *utilitaire* ; souci d'une vulgarisation plus extensive que les œuvres correspondantes en Europe ; limitation sensible de la faculté purement critique. Mais supposez nos Universités et leur enseignement soumis sans précautions aux mêmes amalgames que les universités américaines. Le résultat ne serait guère différent.

Ceci dit, on trouvera dans le livre de M. Stanley Schwartz tout ce qu'il est indispensable de savoir, faits et arguments, pour apprécier la force et l'originalité trop méconnues aujourd'hui du théâtre d'Alexandre Dumas fils, par rapport au théâtre européen de son époque.

A vrai dire, l'attitude un peu figée, même quand elle est intelligente et pénétrante, de tel ou tel professeur américain devant tel ou tel de nos écrivains est tout aussi sympathique et parfois moins fatigante que les grands gestes lyriques et les prosternements ou les vitupérations de certains grands critiques européens. Si quelque chose pouvait diminuer le pathétique de la vie de Marceline Desbordes-Valmore et le témoignage qu'en a rendu Stephan Zveig dans un livre récent, ce sont les passages où il délire à son propos.

Puisque nous en sommes aux Etats-Unis, signalons ici le numéro que leur consacre **la Revue de Littérature comparée**. On y trouvera sur la collaboration ignorée de Mirabeau avec Franklin, d'où sortit le pamphlet contre la noblesse héréditaire et les *Cincinnati*, un article de M. B. Fay dont M. Henry de Jouvenel aurait pu tirer, s'il l'avait connu, quelques lignes de son écriture burinée et de son encre indélébile dans la *Vie orageuse de Mirabeau*.

C'est Franklin qui, jusque dans le détail des arguments et de l'expression, inspira Mirabeau. C'est pour publier ce pamphlet qu'eut lieu le voyage en Angleterre. Le sophisme qui est au fond du tract échappa, semble-t-il, à l'opinion d'alors comme il échappe à la critique d'aujourd'hui. Sans doute une noblesse héréditaire n'est pas une hérédité nobiliaire. Franklin-Mirabeau

démontrent sans peine qu'à la vingtième génération remontante, soit au temps de Guillaume le Conquérant, un couple de noblesse actuelle peut se découvrir au moins un million, d'ancêtres. Oui, mais 300 ans plus tôt, au temps de Charlemagne, il en aurait eu, d'après le même calcul, cinq à six cents millions, c'est-à-dire bien plus que l'entière population du globe. Ceci suffit à juger par l'absurde un procédé mathématique appliqué hors lieu, et négligeant un élément essentiel du problème, qui est le croisement. Ce phénomène formidable de malaxation séculaire affaiblit peut-être les singularités et les capacités des races, mais renforce celle des aristocraties, qu'il cramponne mentalement aux masses. Mirabeau lui-même, et sa race, et sa vie n'en sont-ils pas l'orageux témoignage ? Cette idée, que suggère l'article de M. B. Fay, n'aurait point déparé le livre de M. de Jouvenel, dont rien n'égale la vigueur, l'intelligence et le relief. Citons encore, dans le même numéro : *P. Hazard* : Chateaubriand et la Littérature aux Etats-Unis ; *L. Rouslan* : Le séjour de Lenau en Amérique ; *O. Guerlac* : Le suicide de Prévost-Paradol ; *M. L. Schwartz* : L'Extrême-Orient dans la poésie des Etats-Unis, et un très curieux article de *M. F. Baldensperger* sur l'Initiation américaine de Georges Clemenceau.

§

Echange d'attentions. M. René-Louis Piachaud, poète et Genevois, publie une traduction libre des **Joyeuses Commères de Windsor** « pour être adaptée au tréteau contemporain ». Et M. Herbert Edward Palmer, **The Judgment of François Villon**, épisode dramatique en cinq actes, interprétation très personnelle de la vie du « mauvais garçon ». La préface et le plaidoyer de M. Piachaud, « humble translateur », me paraissent superflus que lorsqu'on a déjà lu sa pièce. Il y revendique le droit d'accommoder Shakespeare au théâtre contemporain. C'est le même droit qu'invoquaient Corneille, Racine et Molière à l'égard des tragiques et des comiques anciens. On l'acquiert en le méritant. L'introduction de M. Piachaud est pleine de sens et de verve. Mais c'est sa pièce qui légitime son plaidoyer. Serions-nous en tous pays à la veille d'une renaissance modernisée, systématique, des chefs-d'œuvre dramatiques ? La métempsychose et la réincarnation s'appliqueraient-elles à ces êtres créés et recréés par la postérité que sont les personnages et même les pièces de

théâtre ? Le procédé de M. Piacbaud et celui de M. Palmer ne diffèrent pas au fond de celui que M. Bernard Zimmer a si heureusement appliqué aux *Oiseaux* d'Aristophane. Il y a là quelque chose qui concorde avec les résurrections libres que subit l'histoire aux mains des biographes romanciers. C'est une veine nouvelle. Ce procédé-là épargnera-t-il la science ? On n'en jurerait pas. Aurons-nous un jour l'adaptation libre du système de Newton à l'origine romancée des Espèces ? En attendant, il vaut la peine de lire le *Jugement de François Villon*. Il y a là de la verbosité, des naïvetés. Mais quelle verdeur, quelle verve ! La scène de la taverne de la Grosse Margot au cinquième acte serait-elle supportée, ou même permise, sur une scène anglaise ?

C'est à l'autre pôle de la critique et de l'inspiration que se place l'opuscule de **Victoria Occampo** sur la Divine Comédie. Là, tout est parfums et harmonies, noblesse et pureté. Une analogie, cependant : l'horreur du commentaire érudit, de l'explication des textes. Qu'ils soient truculents ou éthérés, tous nos interprètes des grands ouvriers ou des grandes œuvres revendiquent une liberté, une simplicité, une personnalité de ton qui tiennent de la *révélation*. Que de petits Messies en exercice !

M. Gilbert Chinard, professeur à l'Université John Hopkins, publie *Trois Amitiés françaises de Jefferson* d'après sa correspondance inédite avec Madame de Bréhau, Madame de Tessé et Madame de Corny. Le livre ne manque certes pas d'intérêt. On aimerait le voir rattaché aux publications si remarquables du même auteur sur ce *Mirage Américain* qui se prolonge jusqu'à nos jours.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ALLEMANDES

Franz Werfel : *Geheimnis eines Menschen* (le secret d'une vie), Paul Zsolnay, Berlin, Leipzig u. Wien. — Heinrich Mann : *Mutter Marie* (Mère Marie), Zsolnay, Berlin, Leipzig u. Wien. — Hermann Hesse : *der Steppenwolf* (le Loup des steppes), S. Fischer, Berlin. — Franz Hessel : *Heimliches Berlin* (Berlin secret), Ernest Rowohlt, Berlin. — Bruno Franck : *Politische Novelle* (Nouvelle politique), Ernst Rowohlt, Berlin.

Quatre nouvelles, courtes et saisissantes, c'est le dernier livre de Franz Werfel, intitulé **Geheimnis eines Menschen** (le secret d'une vie). On sait avec quelle instantanéité foudroyante les premiers vers du poète avaient retenti naguère dans l'âme

d'une jeunesse d'avant-garde. Il avait été acclamé, le prophète visionnaire, le psalmiste inspiré d'une époque nouvelle, un des premiers inspirateurs de ce lyrisme qualifié depuis d'*expressionniste*, tout en paroxysmes, en hallucinations, en imprécations, en effusions d'universel amour. Le prosateur chez Werfel aurait-il réduit au silence le poète au Verbe explosif ? Depuis quelques années, nous le voyons en effet, dans le roman comme au théâtre, à la recherche d'une forme d'art plus lucide, plus composée, sur la voie d'un réalisme nouveau, de ce *réalisme magique* dont il fait lui-même la théorie par la bouche de l'un de ses personnages : « les choses vues exactement comme elles sont, sans analyse et sans déformation, avec tout ce qu'elles nous racontent, *mais aussi avec tout leur au delà* ».

Et c'est précisément ce qui fait la nouveauté des quatre nouvelles qu'il nous présente aujourd'hui : moins le sujet pris en lui-même que sa toute nouvelle présentation ; c'est tout cet *au delà* dans lequel les événements et les êtres sont plongés ; c'est le secret d'une destinée humaine, indiqué plutôt que dévoilé, et vers lequel convergent toutes ces courtes évocations d'une si minutieuse, si irréprochable précision. — Une jeune femme, écrasée par un autobus, est transportée mourante à l'hôpital. Accident ou suicide ? Les témoins de la scène ne sauraient se prononcer. Mais dans la salle d'opération nous assistons, pendant le sommeil chloroformique, aux suprêmes pulsations, comme aussi au déroulement de tous les motifs secrets, démesurément amplifiés par le délire, qui ont bouleversé cette existence ; nous voyons dans une incohérence singulièrement révélatrice défiler, comme sur un écran, toute sa vie cachée et, jusqu'à ces minutes suprêmes, peut être ignorée d'elle-même. C'est tout le sujet de la première nouvelle, intitulée *Entfremdung* (Détachement). — Ou bien encore, quel secret plane sur la vie de ce peintre naguère presque illustre et qui vit à Venise, retiré dans un palazzo, véritable musée dont il n'habite que le galetas ? Pourquoi ce soin jaloux avec lequel il cache aux visiteurs son atelier d'où l'on ne voit plus sortir aucune toile, ni pour une exposition, ni pour la vitrine d'aucun vendeur ? Est-ce un grand génie incompris ? A la suite de quelle catastrophe intime s'est-il rendu compte qu'il ne peut plus parler désormais qu'un langage incommunicable à son temps ? Ou bien ne serait-ce pas plutôt un

habile pasticheur secrètement associé à un antiquaire de réputation mondiale, pour qui il fabrique, dans son atelier secret, de faux primitifs ? Nous n'arriverons jamais à pénétrer « le secret de cette vie » — *das* **Geheimnis eines Menschen**. Qu'il nous suffise d'avoir vu dans une pénombre rembrandtesque défiler ces figures ambiguës, ces silhouettes curieuses, groupées dans d'insolites rencontres. — Mais cette magie des contrastes, elle atteint son *summum*, dans la dernière nouvelle, intitulée *Trauerhaus* (la maison mortuaire) (1). Ce titre désigne ici un lupanar de grand luxe, une maison Tellier où fréquente la haute société viennoise. Elle a été transformée inopinément en maison mortuaire ou plutôt, comme on dit en allemand, en « maison de deuil », par le décès subit de son tenancier, personnage fort distingué, représentant très correct d'un établissement justement fier de son aristocratique renom, mais, en même temps, produit morbide d'une société décadente qui penche déjà vers son déclin. L'intrusion des pompes funèbres en des lieux pour l'ordinaire consacrés à d'autres pompes ; le catafalque dressé dans le fameux salon bleu, réservé aux visiteurs de marque ; la transformation instantanée, et comme par un coup de baguette magique, des décors et des tentures ; le désarroi du personnel devant ces cérémonies insolites et la mine déconfite de quelques habitués, égarés ce jour-là, par mégarde, en cette maison où règne la mort — autant de scènes qui se gravent inoubliablement. Mais voici en même temps tout un « au delà » qui dépasse infiniment l'événement réel et lui confère comme une portée symbolique. Nous sommes en juillet 1914. Les premières rumeurs de guerre font planer sur ces tableaux l'ombre de la catastrophe imminente où s'écroulera bientôt tout un régime — dont cette maison, officiellement patentée, toute peuplée elle aussi d'évocations historiques, avec sa très vieille clientèle et ses traditions séculaires d'honorabilité professionnelle, représentait malgré tout et à sa façon un témoin irrécusable, une des réalités « cachées », une des vénérables survivances. Quelle formidable ironie rassemblée en ces quelques pages ! Mais, chez Werfel, l'ironie est toujours tempérée de sympathie. Elle ne se fait jamais cinglante. Elle ne s'aiguise jamais de malveillance. C'est toujours le même

(1) Publiée d'abord dans la *Neue Rundschau* (septembre 1927).

regard de lucide humanité jeté sur le monde, jusque dans ses manifestations les plus suspectes, la même bonté compatissante, le même respect de la vie et de son incommunicable secret.

Avouerai-je qu'en dépit de quelques très belles scènes le dernier roman de Heinrich Mann, **Mutter Marie** (Mère Marie) m'a paru d'une qualité fort contestable ? C'est l'histoire d'une aventurière qui, après une vie d'arrivisme et d'intrigues sans scrupules, reconnaît un beau jour dans la personne d'un jeune viveur, côtoyé dans une salle de jeu, l'enfant qu'elle avait abandonné vingt-cinq ans auparavant, après une trahison d'amour. Faut-il voir là chez elle l'éveil tardif de l'instinct maternel frustré ? Est-ce l'impulsion dévoyée d'une femme déjà sur le retour, parvenue au tournant dangereux ? Ou peut-être serait-ce la reviviscence d'un amour mystique d'enfance, violemment contracté et refoulé jadis par le spectacle précoce des premières brutalités de l'instinct ? Il y a de tout cela, semble-t-il, dans ce cas bizarre, cérébralement construit plutôt que directement observé dans la vie. Et il faut reconnaître que cet apprentissage tardif de la maternité, en dehors des saisons naturelles et des normes conventionnelles, avec tout ce qu'il apporte à la malheureuse femme d'humiliations cruelles et de sacrifices inattendus, aurait pu faire de cette destinée de « mater dolorosa » un émouvant calvaire humain. Mais, dès qu'on y regarde de plus près, on est choqué de toutes les invraisemblances psychologiques sur lesquelles s'échafaude la romanesque fiction. Et on a l'impression d'une très belle, séduisante et émouvante idée, amalgamée à un mélodrame pour cinéma.

Le **Steppenwolf** (le loup des steppes) de Hermann Hesse a moins de prétentions. A n'en juger que du dehors c'est une rhapsodie sans queue ni tête, sorte de capriccio hoffmannesque où s'ébat, en extravagantes cabrioles, la fantaisie débridée du poète. Et pourtant, si on va plus au fond, on découvre, dans ce roman, conté à la première personne, une confession très personnelle et très sincère. C'est la confession d'un poète quinquagénaire qui confronte l'homme qu'il est aujourd'hui avec son sosie de jeunesse, plus exactement avec le « loup des steppes » dont il portait naguère en lui les indomptables instincts, les fiers élans, les exigences de farouche indépendance, et à qui le dressage par la vie, un lâche besoin de sociabilité humaine, comme aussi la

contagion d'une déprimante sentimentalité bourgeoise ont imposé tant de méprisables compromis, tant de mensongères personnalités. Ah ! foin de cet assagissement dont, sous prétexte d'imitation gœthéenne, toute une littérature de bourgeoisisme professoral depuis un siècle nous a rebattu les oreilles. En une vision centrale de son roman l'auteur apostrophe et prend fort irrespectueusement à partie ce Gœthe de vieillesse, si compassé, si solennel, si pontifiant, qui a si parfaitement dompté, dressé, bâillonné et finalement étouffé en lui le « loup des steppes » primitif, celui de sa pétulante jeunesse. Oui, certes, plutôt le suicide que cette sénile « sagesse gœthéenne ». Fort heureusement, une providentielle inspiration conduit notre quinquagénaire, certain soir, dans un « dancing » où vient s'égarer son ennui. Il rencontre là le salut, sous les traits d'une demi-mondaine, souverainement accueillante, bonne et clairvoyante, qui s'institue séance tenante la charitable Egérie de sa vie de solitaire. Avec l'assistance d'un de ses multiples amis, jeune musicien créole, le roi du saxophone, incarnation symbolique du jazz, elle entreprend une cure de rajeunissement sur ce loup grisonnant, trop longtemps dévoyé par la morale bourgeoise. Elle le délivre de toute sa fausse spiritualité, de tous les faux problèmes de la vie civilisée — moraux, sentimentaux, métaphysiques, esthétiques — en l'obligeant à mettre effectivement en pratique le précepte fondamental, naguère déjà prêché par Zarathoustra : « Apprenez à danser »... Et sans doute ne faut-il pas prendre trop au pied de la lettre cet évangile nietzschéen transformé en philosophie de dancing. Hermann Hesse est un romantique impénitent qui se double d'un ironiste. A mesure qu'il avance en gloire et en âge, il met sa coquetterie à ne pas vouloir ressembler à certain Gœthe de vieillesse. Et l'on serait tenté de lui appliquer le mot qu'un critique disait un jour à Fontane vieillissant : « Décidément, maître, vous retombez en jeunesse ! »

Das geheime Berlin (Berlin secret) est une très fine étude de milieu due à la plume d'un moraliste distingué, stylé à la française, M. Franz Hessel. C'est d'ailleurs moins un roman qu'une collection d'observations et de croquis. Le personnage central est une jeune femme, Karola, mère de famille par accident, sorte de Nora en jupe courte.

Ils sont à la maison tous les mêmes, mon mari, ma sœur, mon petit

garçon, Clemens avec son éternelle bonté, Ida avec sa vigilance sempiternelle, et même mon petit Erwin, ils ne veulent pas que je fasse quelque chose d'utile, je dois toujours être là et me laisser choyer... Il faut que je m'en aille, une fois encore, vers ce qu'on appelle le monde, vers la liberté, vers le danger, avant de me résigner définitivement à jouer à chacun la petite comédie de ses rêves et à vieillir, à vieillir, mon Dieu, le moins vite possible !

— Vous êtes bizarres, vous autres femmes allemandes ! observa Russel. Vous êtes toutes des exceptions !

— Et sans doute vaudrait-il mieux pour nous être « raisonnables », comme les Parisiennes.

— N'en faites rien, je vous en supplie. Restez comme vous êtes.

Karola est mariée à un savant, philosophe au *facies* socratique, cœur excellent, mais intellectuel par trop dépourvu du sens égoïste de la propriété. Il fait le commentaire très clairvoyant des extravagances de sa femme, à peu près comme il annoterait et commenterait un texte ancien — pendant qu'elle court les bars de nuit, fréquente les garçonnières, revient en coup de vent embrasser son enfant et puis complote, simultanément avec deux partenaires différents, une fugue vers les lacs italiens. Autour de ce ménage très moderne, sorte d'hôtel meublé du mariage, gravite toute une bohème, très remuante, d'hommes et de femmes de toute provenance qui se rencontrent, se prennent et se quittent, passent de l'un à l'autre, discrètement, sans bruit, sans un geste violent, sans un mot de reproche, avec une amoralité tranquille, souriante et, à sa façon, tout à fait sympathique.

M. Bruno Frank est, dans le roman comme au théâtre, préoccupé de questions politiques. Il représente l'esprit d'une Allemagne nouvelle, résolument démocratique et « locarnienne ». La **Nouvelle politique** qu'il vient de faire paraître est à cet égard une instructive profession de foi, en même temps qu'un magnifique hommage à M. Aristide Briand, au Messie de la paix européenne. Sous des noms changés et dans un paysage qui est ici l'éblouissant panorama du littoral méditerranéen, se déroule à nouveau toute l'idylle de Locarno et de Thoiry. Elle se passe dans ce décor de luxe et de haute noce (dont les orgies secrètes nous sont dévoilées, non sans quelque complaisance) et elle y apporte comme un souffle d'air pur, un courant d'ozone vivifiant. La grande scène, la « scène à faire », était celle où les deux ministres,

le français et l'allemand, tels des collégiens en goguette, se retrouvent « incognito » dans une auberge du littoral et invitent à partager leur festin improvisé l'unique pensionnaire française de la maison, une veuve de guerre en villégiature sur la petite plage. Scène singulièrement difficile et délicate, qui exigeait des miracles de tact et de doigté. Elle a d'ailleurs été traitée avec une sûreté de touche incomparable et avec une émotion grave, sourde, voilée, qu'on devine dans les paroles très simples qui sont dites, comme aussi dans celles qui restent et qui doivent rester inexprimées.

M. Bruno Frank croit, en politique, à la puissance régénératrice du rêve et à la vertu efficace de l'utopie systématique. « Rêvons puissamment, dit à son collègue allemand le ministre français, Achille Dorval. Et méfions-nous des cauchemars des autres. » Si l'auteur exalte les « rêveurs » en politique, par contre, il veut mal de mort aux techniciens, compli es, à ses yeux, de tous les égoïsmes conservateurs et qui ne savent que jalonner le chemin de l'avenir d'obstacles, d'embûches et de chausse-trapes. — Tout de même, pourrait-on objecter, si les œuvres sans la foi sont inopérantes, de son côté la foi sans les œuvres n'aboutit qu'à des illusions décevantes. Or, qui dit œuvre dit patience, longueur de temps, réalisme pratique, technique humaine. Ces réserves faites, voici un beau livre et un livre opportun.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Anthologia tôn néoterôn poïtôn, Mélis, Athènes. — J.-H Bacon : *Patterns from a greciam loom*, selections from the works of Sotiris Skipis ; Unwin brothers, London. — Sotiris Skipis : *Anthestiria ;* « Agôn », Paris. — L. Alexios : *Sonetta* ; Hérakleion de Crète. — D. Zakythinos : *To Sonetio sti Néo-Helleniki Poïsi* ; Rallis, Athènes. — L. Alexios : *Hiraklis kai Omphali*, drame lyrique ; Hérakleion de Crète. — Alkis Thrylos : *I. Dekati trili Ora* ; Sarivaxevani, Athènes. — G. Seraphidis : *Alexandros, Hivi, Apellis* ; Paris. — Th. N. Synadinos : *I Pines,* drame ; « Akropolis », Athènes. — M. Valsa : *Jerósyni*, un acte ; « Nomiki », Athènes. — D. Voutyras : *Mésa stin Kolasi*, satire ; Athènes. — Mémento.

Quiconque a pu suivre attentivement le cours de ces modestes chroniques, qui, depuis plus d'un quart de siècle, se sont donné pour mission de montrer le développement de la renaissance contemporaine des Lettres en Grèce, doit avoir acquis la conviction que la victoire du démotique comme la langue littéraire est

bien près d'être assurée et que, par voie de conséquence, les écrivains ont conçu peu à peu conscience plus nette de ce que nous n'hésiterons pas à nommer leur sacerdoce. Pour tout dire, la fonction s'est organisée ; les talents sont nombreux, variés, et l'équilibre n'est pas plus rare parmi eux qu'au sein des milieux où la culture n'a pas, depuis plusieurs siècles, subi d'interruption.

La poésie, le conte et le théâtre sont à coup sûr le plus largement et noblement représentés de tous les genres, et voici que **l'Anthologie des jeunes Poètes** aspire à nous renseigner sur les tendances et les espérances de ceux qui ne croient pas la veine épuisée par leurs grands devanciers.

Grâce aux échantillons placés sous les yeux du lecteur, celui-ci, s'il est consciencieux, ne pourra s'empêcher de reconnaître que ces lévites d'Apollon usent généralement d'une langue sans macules, et désertent les vieux clichés pour chercher leurs sujets dans la vie ambiante ou dans leur intimité personnelle. Ils ont souci de réalité directe plus que de symboles obscurs, et ils semblent bien vouloir se débarrasser des brouillards nordiques, où quelques-uns de leurs prédécesseurs immédiats aimaient se perdre. Influence d'une certaine culture occidentale sans doute, et surtout de voyages dans la direction de Paris ou de New-York. La pratique méthodique de la langue du peuple incline aussi à voir plus juste. Ainsi, peu à peu, s'organise un milieu de véritable culture grecque, qui permettra aux vocations réelles de se faire jour et de manifester tous leurs dons. Rien, toutefois, dans le présent recueil ne nous a permis de dépister le génie naissant. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'y trouve point.

Psichari sans doute a raison, quand il dit que le contact avec l'Occident permet de se mieux connaître soi-même, et par là même de manifester une personnalité plus entière et plus indépendante. Palamas n'a connu l'Occident que par les livres ; mais le génie a des ressources qui lui sont propres, et au surplus ce n'est pas, à proprement parler, la brume scandinave, comme le veut à tort Psichari, qui obnubile dans son œuvre le soleil d'Hellas, mais une mode de tissus vaporeux, importée de France et qui s'exagérait sous le ciel d'Athènes. Moréas vint à Paris, mais n'en guérit pas tout de suite. D'ailleurs cette mode, qui marqua l'avènement du Symbolisme, fit le tour de l'Europe et nous lui

devons toute une rénovation du lyrisme. L'avoir subie ne diminue point Palamas, et Psichari lui-même n'y fut pas insensible. Palamas n'en est pas moins un poète très enraciné, Psichari le reconnaît lui-même, mais qui œuvre avec le sentiment de l'universel. Il a ainsi préparé la voie à ses successeurs immédiats, et je nommerai parmi ceux-ci, en première ligne, Sotiris Skipis, qui, par des voies quelque peu différentes, est devenu un Maître.

Formé à l'école de la France, mais sur place, cultivé par de nombreux voyages, il est parvenu à se retrouver lui-même plus facilement et plus tôt, et, grâce aux doubles traductions française et anglaise qui ont été faites des meilleurs morceaux de son œuvre, il reçoit maintenant une consécration pleinement méritée. Voici paraître, en effet, à Londres, sous le titre significatif de **Patterns from a Grecian loom** (*Echantillons tissés sur un métier grec*), un choix de poèmes adaptés de la version française que nous fîmes, André Castagnou et moi, en 1919, et qui fut couronnée par l'Académie française. Notre modeste travail avait eu l'heur, à cette date, d'attirer sur Skipis l'attention favorable de la critique. Les qualités particulières de la langue anglaise ont permis à l'adaptateur britannique de faire merveille, et de rendre aux délicates pièces lyriques du poète grec le prestige du Vers.

Dans une appréciation liminaire, Sir Edmund Gosse, dont le jugement, en l'espèce, ne s'embarrasse point, comme celui des Grecs ou grécisants, de préoccupations linguistiques, ou trop étroitement grammaticales, reconnaît que, malgré l'extrême difficulté de donner une impression exacte de l'original grec à l'aide d'une adaptation anglaise traduite elle-même du français, le travail consciencieux de M. John Harwood Bacon laisse deviner tout le charme du texte initial. C'est indiquer par là-même que les échos de la poésie de Skipis sont capables de se répercuter loin par delà les frontières de l'Hellade, encore que la claire et lumineuse atmosphère hellénique l'imprègne tout entière. L'inspiration de Skipis est aimable et radieuse, dit en substance l'éminent critique ; il célèbre tour à tour les torrents qui se précipitent du haut des montagnes dans les froides gorges de Thessalie, la mer bleue qui baigne les pieds d'or de l'Attique, les danses sous le vaste ombrage des sycomores, les sauterelles qui couvrent la voix, quand, assis parmi les fougères, il se met à lire tout

haut Théocrite. Le poète nous introduit dans un monde de soleil et de félicité: seul le vague regret de la gloire qui entoure le passé de son pays vient l'effleurer, et la morale de son chant exubérant et délicat est celle-ci : Ne dites pas que Pan est mort ; car le Grand Pan ne saurait mourir !

Sir Edmund Gosse en conclut que l'esprit de la Poésie néo-hellénique est principalement panthéistique, et que le christianisme y tient fort peu de place. Au contraire, les nouveaux aèdes s'efforcent de ressusciter les dieux d'Hellas à titre de symboles de tout ce qui est beau et puissant dans les desseins de la Nature. Cette préoccupation se combine avec l'étude respectueuse des classiques anciens, qui, pour ces poètes, ne sont point des fossiles, mais des précurseurs glorieux et des gardiens sacrés du trésor de la Race.

Suit une très instructive introduction bio-bibliographique par Mlle Christine Galitzi, qui doit paraître bientôt en français, et que nous nous réservons d'analyser à cette occasion.

Nostalgique et sensible, Skipis est un poète de la Nature et de la Vie ; il aime le plein air, les magiques féeries de la lumière ; mais en même temps il se complaît à revivre dans le décor grec d'aujourd'hui, les prestiges de la vie grecque d'hier et de toujours. Les voyages, le long séjour au fraternel pays de Mistral ont éduqué sa curiosité. Aucune émotion humaine ne lui est restée étrangère, et il a su chanter la Femme de façon très neuve et très personnelle, comme en témoignent maintes pièces éparses dans ses divers recueils, et jusque dans ces fervents poèmes de sa maturité, qu'il tresse en hommage aux quatre saisons dans son récent livre, intitulé *Midis Bleus*. Ses premiers maîtres furent Virgile et Théocrite, qui lui firent découvrir successivement Ronsard, Chénier, Gœthe, Keats, Shelley, Baudelaire, Verlaine ; mais il revient toujours avec prédilection à Hésiode, à Callimaque, aussi bien qu'à Moréas. Son dernier recueil porte le curieux titre d'**Anthestéries**, et les hellénistes seuls en devineront tout le sens. Les divers sujets traités par le poète en font un raccourci de l'Hellénisme entier, depuis les origines.

Les traductions y alternent avec les pièces d'inspiration directe, et il s'ouvre par un délicieux poème dialogué : *Le Retour d'Hélène*, qui pourra bien un jour tenter un musicien, et qu'il sera

intéressant de confronter avec le célèbre poème de Verhaeren. On goûtera particulièrement les idylles *Ægipan* et *Narcisse*, les petits poèmes anacréontiques qui sont la grâce même et la suite des *Mètres Calviens*, qui témoignent une fois de plus de l'éblouissante virtuosité du poète. Sotiris Skipis vient de se faire applaudir à Londres, dans une série de brillantes conférences sur les poètes de son pays. Les curiosités anglaises commencent à s'éveiller de ce côté. Skipis n'a pas la géniale opulence de Palamas, mais il se tient plus près des Anciens et son commerce avec l'Occident l'a débarrassé de tout byzantinisme.

Grâce, mesure et variété, unies à un certain bouillonnement lyrique, sont également l'apanage de M. Leftheris Alexios, et nous avons eu l'occasion déjà de dire à cette place tout le mérite de ses **Sonnets**, lesquels se classent au premier rang du genre. Tour à tour le poète, qui a traduit Catulle et qui est également un compositeur de musique de grand talent, célèbre sa patrie crétoise, les gloires de la nature, les délicatesses de l'amour. Il ressuscite adroitement les divinités païennes et les héros de la Grèce antique, sans laisser de répandre un charme égal sur l'exaltation de *sainte Perpétue*. D'autres sonnets sont de pures confidences chuchotées à mi-voix. Inscrivons donc en passant le nom d'Alexios à côté de ceux dont un jeune critique, M. Denys Zakythinos, dans son étude sur **Le Sonnet dans la Poésie néo-grecque**, s'efforce à classer les mérites.

En première ligne. il place Gryparis, disciple de notre Heredia ; Mavilis, son émule, fut aussi un parfait artiste du genre, que l'influence de l'Italie fit prospérer surtout dans les Iles Ioniennes. Martzokis, Markoras, Avlikhos, Lascaratos ont composé de fort beaux sonnets, chacun suivant son tempérament ; Palamas s'y est révélé maître, et une grande partie de l'œuvre d'Homère Békes, de Constantinople, emprunte cette forme, qui réclame tant d'application artiste. Petros Vlastos, dans l'un de ses meilleurs recueils, s'est singularisé en innovant le sonnet sans rimes.

M. Alexios, que les hautes spéculations de la pensée ne rebutent point, s'est quelque peu inspiré de l'Orphisme cher à M. Sikélianos dans son fragment d'un poème cosmique qu'il intitule *La Genèse*. Nous y assistons à la naissance des mondes et à la gravitation de l'Homme, dont la mission est de devenir la

conscience de l'univers. M. Alexios trouve, pour traiter son difficile sujet, des images tour à tour grandioses ou gracieuses, et le charme de ce fragment est très vif. Dirai-je que c'est à Virgile d'abord qu'il fait songer ?

Le fin lyrique ne manifeste pas moins l'ampleur de ses dons dans son récent drame poétique : **Hérakès et Omphale**. Dialogue angoissant et passionné de l'Homme et de la Femme, qu'interrompt l'arrivée d'Hermès pour restituer au Héros sa divinité abandonnée. Le vers alterne avec la prose tout au long du poème, en un déploiement merveilleux de rythmes. En fait, c'est là le dernier acte d'une action, que le poète se contente de résumer dans l'argument initial et qui fait entrevoir tout un développement eschyléen. Hercule a terminé ses travaux ; il a délivré Prométhée, et il pense que la divinité doit être sa récompense. Il se rend à Delphes pour interroger la Pythie, qui s'obstine à demeurer muette. Il veut la faire parler de force et entame la lutte avec Apollon ; mais, parmi éclairs et tonnerres, Hermès paraît tout à coup. Hérakès doit subir une dernière épreuve, accomplir un suprême travail. Il lui faut connaître l'esclavage. Il est transporté au pays barbare des Lydiens et vendu à la Reine Omphale, qui se prend à l'aimer. Après trois ans, la séparation doit marquer le terme de l'épreuve. Cette séparation forme tout le sujet du drame. Les deux figures rappellent celles de Didon et d'Enée dans l'*Enéide*. Et maintenant le compositeur peut se mettre à l'œuvre à son tour.

Mme Alkis Thrylos, qui, par ailleurs, s'est illustrée dans la critique, nous donne, elle aussi, dans **La Treizième Heure**, des variations sur le conflit de l'Amour et de la Gloire, si dans le mot gloire se trouvent inclus les royaumes de l'Intelligence. Une femme supérieure ne peut que se sentir moralement isolée, et cette solitude emplit son cœur d'amertume et de désenchantement. De là, ces récits plus ou moins féeriques ou fantaisistes, et qui ne sont que des confessions déguisées et angoissées.

Le livre, écrit dans une langue admirable, débute par une série de soixante-neuf proses lyriques, où habite une pensée frémissante ; mais c'est dans les dialogues qui terminent le volume, dans *La Chanson du Temple*, et surtout dans celui dont les deux personnages sont appelés simplement l'Homme et la Femme, que Mme Thrylos nous livre avec le plus d'intensité

douloureuse la peine de son âme. C'est une œuvre qui porte à méditer.

L'Amour et l'Art, en ce qu'ils se peuvent, non plus nuire mais favoriser, ont fourni à M. Seraphidis prétexte à variations dramatiques, auxquelles il a donné la forme d'une tragédie en prose et en quatre actes, sous le titre de : **Alexandre, Hébé, Apelles**. La pièce est agencée avec beaucoup de logique, elle est presque trop raisonnable, et le dialogue — est-ce l'effet de la *catharévousa* ? — semble bien froid, pour une représentation éventuelle. Mais la lecture n'est pas sans intérêt.

L'argument est celui-ci : Alexandre ayant ordonné à Apelles de peindre sa maîtresse toute nue, l'artiste ne put voir tant de beauté sans en devenir amoureux. Alexandre s'en aperçut; il eut le courage de renoncer à sa propre passion, pour donner sa maîtresse à l'artiste !

Les Pinnes de M. Synadinos sont un puissant drame social à la manière d'Ibsen ; elles doivent servir à prouver que l'influence scandinave peut engendrer autre chose que de l'obscurité vaine. L'auteur de *Karaghiozis* a réalisé là une œuvre de haute signification pour la Grèce et pour toutes les démocraties en général. Georges Parodis rêve d'être le bienfaiteur de son village, qu'il veut doter d'une conduite d'eau et d'un théâtre. S'il est élu député, comme il l'espère, il fera mieux encore. Thanos Hérémis prétend que le peuple est d'autant plus facile à conduire qu'il est plus soigneusement gardé dans les ténèbres, et l'attitude des gens du village, qui sont des ignorants, lui donne raison. C'est vive amertume pour Parodis, qui s'est mis à aimer une fille sans valeur morale, Léna, et qui la conseille. Cette générosité porte ses fruits et, quand l'ardent idéaliste désabusé est forcé de fuir, elle se fait un devoir de partir avec lui. Représentée pour la première fois le 25 septembre 1925, cette pièce marque une date.

Sacerdoce dénonce en son auteur, M. Valsa, l'un des plus authentiques héritiers d'Aristophane. Mordante satire philosophique et sociale, cet acte plein de verve témoigne d'une certaine bravoure. Il est précédé et suivi d'un dialogue entre l'Auteur et Chrysostome, où sont énoncées des sentences telles que celles-ci : La Vérité est au-dessus des lois et il n'y a pas de lois qui puisse m'obliger à croire des mensonges ; ou bien : On injurie Dieu,

quand on ose dire qu'on le représente. M. Valsa crie haro à ceux qui prostituent l'idée de Dieu et qui se prétendent ses représentants, pour mieux exploiter la peur de la mort dans un but de réaction acharnée.

Démosthènes Voutyras, qui se place désormais au premier rang des conteurs et romanciers grecs, et dont le réalisme minutieux, teinté de généreuse révolte, s'exprime dans un démotique plein de saveur, s'affirme frère de M. Valsa dans sa récente satire **En Enfer**, qui est d'un beau courage. Dans cet enfer inédit, et qui n'a de dantesque que l'impayable originalité des tourments, il n'y a que quatre cercles où éditeurs et littérateurs, politiciens et faux croyants, prêtres et débauchés, expient leur sottise malfaisante. Vardoulis, qui crevait d'ennui au paradis, lâche un gros blasphème et se fait envoyer en enfer, où un diable complaisant lui sert de guide jusqu'à ce que, d'un coup de cravache, il tranche les liens de lumière qui rattachent le monde à Dieu. Rien ne peut donner une idée de la prodigieuse imagination dépensée dans ce livre, où le truculent côtoie le grandiose, et la révolte l'attendrissement. Il y a du génie dans cette œuvre.

Mémento. — A lire : de D. Voutyras deux recueils de contes, où le réalisme cruel s'agrémente par endroits de fantaisie et de satire, *Sti Khôra tôn sophôn kai tôn agriôn* et *Mes'stous Anthropophagous* ; de K. Paroritis *I dyo Dromi*, pages brûlantes et intensément vivantes, qui ne sont pas seulement d'un partisan, mais d'un esprit lucide et d'un puissant artiste ; de Panos Tangopoulos *I Zoï pou pérasé...* sincères et simples récits, très humains, où passe la guerre ; d'Isidoros Karalis *To Kirygma tis troumbetas* et six autres contes pleins de charme impressionniste ; de M. Visanthis, *Ta Thanatera neurospasta*, gerbe de récits consciencieusement observés et qui nous viennent d'Amérique ; de Th. Synadinos, *O Maikinas*, drame en trois actes, et *Ta kommena Mallia*, alertes variations sur la coiffure féminine à travers les âges ; de G. Drosonis *To Miroloï tis Ormorphis* : où la perfection nuancée du vers le dispute à la finesse du sentiment ; de M. Léon Maccas une étude très poussée sur *La Psychologie du Philhellénisme français en 1826.*

Les Revues : *I synchroni Skepsi*, revue panhellénique, est née à Chicago en janvier dernier, avec la collaboration des meilleurs écrivains grecs (contes de Voutyras, Castanakis, Pétridis, Visanthis ; poèmes de Porphyras, C. Ouranis, Mammélis, Pergialitis, Philindas ; dialogues de M. Valsa. *Néo-hellénika Grammata* d'Hérakleion (janvier 1928) publie de fines pages critiques : *Katô ap' to dendro tis zoïs*, signées

S. Skipis; *Agon* de Paris (mars 1928) donne une savante étude de Spyros Mélas sur *le Théâtre antique*; *Libre*, sous la signature de Louis Roussel qui ne craint pas de dire la vérité, nous enseigne (mars 1928) à voir les défauts de Platon et les qualités du grec vivant. Mais il y a le préjugé...

Boulevard Saint-Michel, la librairie Gilbert ouvre un rayon de livres néo-grecs.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Deux pièces d'Eugène O'Neil. — Edouard Champion : *Le Livre aux Etats-Unis*, « Revue des Deux Mondes » des 15 mai et 1er juin 1927. — Quelques livres de chez Pascal Covici, Chicago. — Théodore Wesley Koch : *The Florentine Book Fair, The Book Section of Exposition of Decorative Arts*, etc., Printed for Subscribers, Evanston. — Mémento.

Il y a une quinzaine d'années, on jouait dans une petite ville des Etats-Unis *Bound East for Cardiff*, une pièce réaliste d'un inconnu, **Eugène O'Neil**. Aujourd'hui, ce même auteur fait jouer deux de ses drames à New-York, et la presse le loue en général et le propose comme le premier des dramaturges américains et l'un des plus grands du monde. Le *Mercure de France* a été un des premiers, il y a déjà quelques années, à signaler ce très curieux écrivain, et nous avons analysé ici ses principales œuvres, notamment *l'Empereur Jones*, joué, mais sans bonheur, à l'Odéon, et *Desires under the elms*, affreuse tragédie de la Nouvelle-Angleterre.

O'Neil est le fils d'un acteur, fameux aux Etats-Unis pour la noblesse qu'il donnait au Comte de Monte-Cristo. O'Neil a connu les coulisses très jeune, et très jeune aussi la mer. Puis, après de longues traversées, le voici à Princeton, université aristocratique et sévère. Puis enfin, le voici dans le groupe des Provincetown Players, avec la volonté d'assainir le théâtre, de simplifier la scène, d'accentuer le pathétique.

Disons un mot des deux pièces qui attirent actuellement la foule new-yorkaise, en passe de devenir la plus difficile, parce que la plus gâtée par les nombreux théâtres de Broadway.

Marco Millions est l'histoire de Marco Polo, c'est-à-dire d'un voyageur et d'un homme d'affaires types. Ce thème, au premier chef américain, a fait son apparition récente dans la littérature des États-Unis. Les Américains se voient tels qu'ils sont et ne se font pas faute de rire d'eux-mêmes. Donc, Marco est envoyé par

le Pape dans les pays orientaux pour prouver l'excellence de la civilisation occidentale. Il arrive dans le royaume de Kublai Kaan, bien déterminé à manifester une supériorité dont il ne doute pas. Marco fait si bien qu'au bout de quinze ans il a acquis une grande estime et une non moins grande renommée et que nous le voyons, non sans sourire, maire d'une grande ville. En même temps, la princesse Kukachin tombe amoureuse de lui. Marco parle de son âme. La Princesse ne demande qu'à la connaître. Mais bientôt le rire éclate au grand jour: les sottises, les égoïsmes, l'infinie vanité de ce bourgeois amusent le peuple entier. La Princesse part en voyage, emmenant celui dont elle est follement éprise. Elle espère toujours.

La mer et le ciel entourent ce couple mal assorti. Mais Marco Polo fait du commerce, et la rêveuse Kukachin se meurt de nostalgie. Arrivé au but de leur voyage, le bourgeois est toujours aussi bête et beaucoup plus riche : l'amoureuse n'est plus. Marco Polo — il faut bien faire une fin — rentre à Venise où l'attend une douce et grosse cousine qu'il épouse.

Les Américains ne sont point flattés dans ce drame symbolique. Mais O'Neil leur a donné depuis longtemps l'habitude d'une cruelle sincérité. Autrement intéressant du point de vue artistique est l'autre drame du même auteur qui remporte au John Golden Theater un énorme succès de curiosité. *Etrange Interlude*, en neuf actes, commence à cinq heures quinze de l'après-midi pour finir à onze heures avec une heure d'interruption au moment du dîner.

L'autre originalité de ce drame, c'est la façon dont les personnages expriment tout haut leurs intimes pensées, même en public, sans que les autres soient sensés les entendre. Déjà, dans une précédente pièce, O'Neil avait caché le visage des acteurs sous des masques exprimant leur vraie personnalité. Ici nous avons cette curieuse tentative de montrer sur la scène les hommes avec leur double vie, la vie des mots, la vie de l'âme. Ce parallélisme, impressionnant et terrible, si l'on y songe, dans la réalité, devient aisément dramatique sur la scène, malgré une difficulté de réalisation concrète.

Le sujet ? Il est simple, en apparence, un personnage le dit en termes... clairs :

La seule vie vivante, c'est le passé et le futur... le présent est un

interlude..., un étrange interlude où nous prenons à témoin le passé et le futur que nous vivons.

La vie est un rêve ? Non pas. Un anglo-saxon parie pour le réel. Dans les pays méridionaux, peut-être est-il doux de considérer la vie comme une illusion... flatteuse erreur ! Dans les Etats-Unis, interlude si l'on veut, mais interlude qui seul compte et où concourt le thème du passé, où s'insinue le thème du futur, pour créer la seule musique belle et bonne à écouter : l'âme, l'âme qui agit, qui lutte et succombe. Il y a eu toujours chez O'Neil un effort d'introspection qui rattache cet écrivain moderne à la lignée de Whitman, d'Emerson, de Hawthorne, de Thoreau, de ceux enfin qui ont créé une littérature américaine digne de ce nom. Ici, cet effort est plus sensible encore. Dans la pauvreté de notre théâtre, de telles pièces sont faites pour arrêter.

Le sujet ? Est-il besoin de le résumer ? Une femme ne veut pas avoir un enfant d'un mari dont la famille porte le germe de la folie. Un ami du jeune ménage, à l'insu du mari, bien entendu, donne à Nina un enfant que le mari Evans croit être le sien, ce qui lui apporte cette confiance et cet élan qu'il n'avait pas connus jusque-là, et lui permet d'aborder la vie avec une énergie rénovée. L'enfant aime celui qu'il croit être son père plus que sa vraie mère. Vingt-cinq ans après, l'amour entre Nina et Marren s'étant calmé, Evans étant mort, la jeune femme se retrouve dans la solitude affreuse : l'interlude est fini. Le seul être au monde qui pût l'aimer vit sa vie propre. Le fils, en effet, n'a pour sa mère que déférence et son cœur va à d'autres femmes.

J'oubliais de dire que Nina est la fille d'un professeur de la Nouvelle-Angleterre et que le premier homme qu'elle a aimé, un aviateur, est mort à la guerre.

En général, la presse new-yorkaise loue avec tiédeur une pièce qui est longue et triste. Il est facile d'ailleurs de se livrer à son propos à des remarques plaisantes, comme celles que n'ont pas manqué de faire plusieurs critiques officiels : de cinq à sept, les spectateurs sont en tenue de ville ; à huit heures trente, ils doivent courir se changer et revenir en smoking. Preuve nouvelle qu'il faut attendre en art le jugement de la postérité.

En l'attendant, saluons une œuvre hardie.

§

Nous avons lu avec intérêt dans *Revue des la Deux Mondes* du 15 mai et du 1er juin 1927 un long article d'Edouard Champion sur **Le Livre aux Etats-Unis**. Peut-être les Français y apprendront-ils beaucoup sur un pays qu'ils croient connaître. Ils y verront qu'on lit autant, sinon plus, en Amérique que dans le vieux monde. Ils y verront que les Bibliothèques municipales ou universitaires font de grands efforts pour satisfaire aux nécessités actuelles du travail — que telle Bibliothèque de Californie (le bout du monde) n'a rien à envier à telle autre de France. Et que dire d'une ville comme Pasadena, « qui ne compte pas moins de vingt-trois bibliothèques dont les trésors, manuscrits enluminés, livres d'heures, missels, antiphonaires, incunables, exemplaires uniques de livres du XVIe ou du XVIIe siècle, manuscrits d'auteurs, peuvent être consultés librement par les érudits ou les professeurs. Chacune de ces bibliothèques... possède un service photographique, et quiconque en fait la demande peut obtenir, au plus juste prix, des fac-similés de tel manuscrit ou de tel volume rare qui lui est utile pour son travail ».

A propos des livres d'enfant, Champion marque aisément la supériorité incontestable des livres américains sur les nôtres et sur ceux de tous les pays d'Europe. Quand notre auteur attaque la question brûlante entre toutes de l'argent, nous laissons rêver notre esprit...

La dotation Carnegie vient de donner quatre millions de dollars... les millionnaires donnent maintenant pour les bibliothèques comme ils donnaient autrefois pour les missions...

Et cependant, dans telle vieille et vénérable Université de France, nous avons trois mille francs de crédit pour des abonnements à des périodiques périmés, et l'on parle d'économiser sur cette somme. Enfin et surtout je voudrais que les lignes suivantes fussent méditées, pour qu'un jour point trop lointain nos enfants et nos jeunes hommes ne fassent plus leur éducation artistique dans les manuels ineffables qui sont entre leurs mains au moment où j'écris.

Pour les livres scolaires, quelques exemples américains ne mériteraient pas moins d'être suivis. J'avais récemment sous les yeux, l'un à côté de l'autre, un manuel élémentaire d'histoire de France,— de ceux que nous mettons entre les mains de milliers d'enfants dans nos écoles

communales, — et un manuel d'histoire américaine, tel que les *grammar-schools* de New-York les distribuent gratuitement à leurs écoliers. Quelle différence ! Le manuel français était médiocrement imprimé sur du médiocre papier ; toute l'apparence du volume était inartistique et mesquine. Quant à l'illustration, elle était vieillotte, mais sans charme. Elle rendait Clovis rébarbatif et ridicule, et sainte Geneviève elle-même y avait je ne sais quelle vulgarité étriquée qui faisait peine. Pauvre histoire de France ! Que l'histoire d'Amérique était en revanche bien présentée, et comme elle faisait figure de sœur riche et belle, au regard de la nôtre ! Des marges, de vraies marges lui donnaient allure véritablement royale, à cette histoire d'une démocratie plus chétive à sa naissance que toute autre. Washington y était un véritable héros d'épopée, un paladin d'Amérique. Toute l'illustration, bien conçue, avait quelque chose de franc, de fier, de jeune, qui faisait plaisir à voir.

Et M. Champion serait sans doute navré d'apprendre que ce n'est pas seulement le manuel d'histoire qui insulte au bon goût dans notre bon pays, qui croit, hélas ! trop aisément en avoir le monopole.

Méditons encore ces lignes en les étendant à tous les travailleurs, car il n'y a pas seulement les savants que la France attire, mais encore les écrivains, les artistes, les professeurs, les étudiants, et qui ne voudrait que notre pays ne fût, en effet, un pèlerinage plus désirable parce que plus accueillant :

Les hommes de science, en Amérique, ne savent pas le français. Ils ne viennent guère en France, et, ne connaissant pas leurs collègues français, ne leur envoient point d'étudiants de chez eux. Il faudrait tâcher de rompre ce cercle vicieux. Pour que la clientèle d'Amérique vînt en France, — et c'est seulement à ce prix que nos livres scientifiques seront connus d'elle, — il conviendrait au préalable que nos physiciens, nos chimistes et nos médecins apprissent eux-mêmes l'anglais et pussent converser, correspondre avec leurs collègues d'outre-Atlantique dans leur propre langue. Il faudrait aussi que nos laboratoires fussent mieux dotés et mieux équipés, que toute la France fût un lieu de pèlerinage plus désirable pour les spécialistes de sciences à l'étranger.

§

Depuis quelque temps, il nous arrive de Chicago des livres curieux, sur des sujets, ma foi, fort divers, mais tous imprimés sur un beau papier et cartonnés de solide façon. C'est aujour-

d'hui *Pommes et Madones* de *C.-J. Bulliet* sur la peinture contemporaine ; hier, c'était *l'Histoire du Ciel* par *Eleanor Follansbee*. Je ne dirai pas que celui-ci m'a passionnément intéressé.

Un peu de Svedenborg mêlé à du mauvais Blake... et par-dessus tout à un peu d'humour, mais au fait je n'ai pas dû comprendre.

Tout autre est le livre de Bulliet. La méthode est contestable. C'est une promenade dans les milieux artistiques de Paris et un peu dans ceux de Berlin, avec un crochet en Italie. Ce désordre et ce bavardage ne sont pas toujours agréables ni même justes. Mais les renseignements sont brefs et utiles, les reproductions excellentes, et l'auteur aime ce dont il parle.

Bulliet met Cézanne très haut ; Matisse l'enchante ; Marie Laurencin lui échappe ; Maillol le laisse froid ; Archipenko le ravit ; l'expressionnisme allemand l'impressionne... Mais là où il est vraiment exquis à écouter, c'est quand il parle de son pays, pour lequel il est d'ailleurs quelque peu injuste.

« Les artistes d'Indiana », écrit-il par exemple, « n'ont jamais entendu parler de Matisse et un nu de Modigliani serait l'occasion d'un meeting spécial du Ku-Klux Kan. »

Il nous révèle cependant qu'à Chicago comme à New-York, il existe une grande passion pour la peinture, d'où pourraient sortir un jour de vrais amateurs et des artistes véritables. Déjà, affirme-t-il, les musées et les collections particulières s'enrichissent journellement.

De chez **Pascal Covici** nous arrive encore une œuvre vraiment peu intéressante du Marquis de Sade, *Dialogue entre un poète et un mourant* (traduit par Samuel Putuani). Le papier est superbe (French hand made paper). La couverture est noir et or. La typographie est admirable. Enfin il n'y a que six cent cinquante exemplaires de ce livre, et nous nous déclarons donc très honorés d'en posséder le numéro 397.

Nous conseillons aux techniciens de la musique le petit livre écrit par Ezra Pound (l'excellent poète et animateur) sur *Antheil*, le jeune musicien yorkiste dont on se rappelle qu'un opéra fut représenté à Paris il y a quelques années. A propos *du ballet mécanique* d'Antheil, Ezra Pound écrit ces mots qui montrent en quelle estime il tient le compositeur américain :

Le Sacre se tient, mais ses cubes, pour aussi solides qu'ils soient, sont à l'égard du ballet mécanique ce que sont les proportions de l'architecture à l'égard du plan d'une cité.

L'intérêt pour les beaux livres nous est confirmé par un charmant petit volume écrit sans prétention, mais avec goût, par le Bibliothécaire de la North Western University d'Evanston, M. Theodore Wesley Koch, sur *L'Exposition du livre à Florence, la Section du Livre à l'exposition des Arts décoratifs et l'exposition du livre allemand à Columbia.* Ce livre, imprimé seulement pour les souscripteurs, est très flatteur pour notre pays, et pour les Etats-Unis très prometteur.

Mémento.—John Gould Fetcher publie un volume de vers, *Branches of Adam*, histoire de la création avec une portée moralisatrice.—Van Wyck Brooks, Alfred Kreymborg, Paul Rosenfeld publient *The American Caravan*, mélange assez heureux d'écrivains plus spécialement américains. — Emerson est assez en faveur depuis quelque temps : Van Wyck Brook, un des esprits les plus personnels à ma connaissance aux Etats-Unis. lui consacre un long essai, ainsi qu'à quelques autres écrivains, Yeat, Melville, Upton Sinclair (Emerson and Others, Dutton and Company).

Et, avec cela, la production courante de romans et l'abondante floraison de médiocres poèmes que personne ne lit, exception faite pour ceux de *Poetry, a magazine of verse,* où l'on glane des choses excellentes, et ceux de *The Dial* (*Hart Crane*, par exemple), toujours curieux, même quand ils sont de la poésie... pure.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Charles Benoist : *Les Lois de la Politique française*, A. Fayard. — Georges Valois : *Basile ou la Politique de la Calomnie*, Valois. — Mémento.

Un livre de M. Charles Benoist sur la politique est toujours un véritable événement. L'éminent académicien s'est placé depuis longtemps au premier rang de nos théoriciens. Ses ouvrages sur *La Crise de l'Etat moderne*, sur *L'Organisation de la Démocratie*, ont fait époque. Après avoir longtemps pratiqué notre organisation parlementaire, il la condamne encore plus sévèrement que par le passé. Il y a été conduit par l'étude des **Lois de la Politique française**, qui sont « les rapports nécessaires avec la géographie de la France, la démographie, la psychologie et l'histoire du peuple français ». Elles sont « inviola-

bles » et « s'imposent comme une fatalité ». Ces principes ayant été posés, « il n'y a plus qu'à en déduire les conséquences. La première, c'est qu' « il n'y aura jamais de formule de garantie, de pacte de société, ni de traité d'alliance, ni de convention d'arbitrage qui puisse dispenser un Etat de pourvoir à sa sauvegarde » ; il faut donc à la France l'armée « conditionnée par sa position » ; mais si le « Français est guerrier, il n'est pas militaire » ; la discipline faisant la force des armées, il a donc, plus qu'un autre, besoin d'être discipliné ; par conséquent, « le service militaire à court terme n'est possible qu'avec des cadres extrêmement solides». Quant à la « diplomatie de la France, elle doit être en fonction à la fois des contingences actuelles et du rôle historique et traditionnel de notre pays dans le monde ; en conséquence, l'Etat français ne saurait se laisser subordonner à un Super-Etat dont la conception n'a pu naître que chez des peuples tout neufs, qui n'ont ni voisins, ni rivaux, ni ennemis, ni histoire... son adhésion doit être limitée aux questions où ne sont intéressés ni l'honneur, ni la sécurité nationale ». L'obligation de maintenir la liberté de nos communications avec notre empire africain pose en même temps pour nous « la question méditerranéenne ». Il faut par suite « ne pas trop disperser nos forces » et « profiter de ce que notre plus prochain empire africain forme un groupe compact pour y concentrer notre principal effort ». Si donc, « par malheur, nous ne pouvions plus avoir la marine de notre politique, il faudrait nous résigner à avoir la politique de notre marine ».

L'argent est à la fois « l'un des moyens de la guerre et le nerf de la paix ». L'impôt n'en fournit toujours pas assez ; il faut alors faire appel au crédit ; « une politique qui détourne le crédit et la confiance est absurde et folle... une politique de fiscalité outrancière n'est pas plus sage... Il n'est pas de formule plus niaise que « prendre l'argent où il se trouve », car lorsqu'on ira le chercher, il sera où l'on ne pourra pas le prendre. Dans une république démocratique, et nécessairement démagogique, l'impôt progressif sur le revenu est le mode le plus redoutable qui se puisse concevoir... Un impôt démocratique est ordinairement un impôt dont les représentants de la majorité l'exemptent pour le rejeter tout entier sur la minorité. » Aussi, M. Benoist est-il l'ennemi de tous les monopoles, y compris celui de l'Enseignement.

L'expérience démocratique des dernières années n'a cependant

pas abouti à la condamnation de la démocratie au profit de la monarchie, mais seulement à la condamnation du régime électif: « partout, à des degrés divers, il trouble, agite et va jusqu'à mettre en péril l'existence même des Etats... les plus malades étant ceux qui ont le plus largement et depuis le plus longtemps le suffrage dit universel : il a ruiné le régime parlementaire en le faisant dégénérer d'abord en parlementarisme, puis en parlementarite... On avait cru pouvoir chercher le remède dans un changement des procédés électoraux, mais même pure et intégrale, la représentation proportionnelle ne serait pas la solution, parce que, fondée uniquement sur les opinions, elle ne peut donner qu'une représentation des partis ». Même la « représentation professionnelle » ne suffirait pas; il faudrait la « représentation des forces sociales».

Alors se poserait le problème, « plus important encore, du gouvernement, du Chef ». « Le Chef doit être unique. Mais doit-il être héréditaire ou élu ? » Les avantages et les inconvénients des deux systèmes « se compenseraient à peu près s'il n'y avait en faveur de l'hérédité cet argument décisif que, dans la mobilité de l'Etat moderne, elle assure un point fixe... Au surplus, rien n'empêcherait d'entourer l'autorité d'institutions qui garantiraient les libertés ; ce ne serait plus qu'une question de mécanique constitutionnelle ».

M. C. Benoist s'attend à une « levée de rouges tabliers » contre son livre. « Je le déclare tout net, écrit-il, il est un manuel de réaction... Dans les conditions actuelles de la France... il n'y a de politique sensée, saine et utile que réactionnaire. » J'ai de la peine à le croire.

Un gros volume publié par Georges Gressent, dit Valois, raconte son procès avec l'Action française ; il l'a intitulé **Basile ou la Politique de la Calomnie** ; l'issue du procès lui en donnait le droit, puisque ses adversaires (qui lui réclamaient plus de 2.700.000 francs de dommages-intérêts) furent au contraire déboutés et condamnés en première instance à 10.000 francs d'amende et 25.000 francs de dommages-intérêts.

G. Valois est fils de ses œuvres. Après un séjour à Singapore et dans les Indes Néerlandaises, il fit son service militaire et étudia à l'Ecole des Sciences Politiques ; il avait alors des opinions libertaires ; il alla ensuite en Russie comme précepteur

du fils du gouverneur de Kovno et s'y maria. Revenu en France, il chercha en vain à faire imprimer un ouvrage tiré de Proudhon, de Georges Sorel et de Nietzsche et intitulé *L'homme qui vient, Philosophie de l'Autorité.* « Il y recherchait les moyens pratiques de lutter contre la ploutocratie. » N'ayant pas trouvé d'éditeur « à cause du caractère anti-républicain de l'ouvrage (la Monarchie y était représentée comme réalisant ce que la démocratie n'avait pu faire) », il présenta le manuscrit à Paul Bourget, qui le mit en relations avec Maurras.

Mon premier contact avec lui, dit Valois, fut une dispute qui dura plusieurs heures : c'est sur le problème économique et social que nous nous heurtâmes immédiatement. Dans la suite, il s'abstint de renouveler cette dispute... Il avait compris qu'il était préférable de m'associer à son œuvre et de m'utiliser... Ceci est de 1907 : de 1907 à 1912, cè fut sa tâche avec moi que de m'isoler à l'intérieur de l'Action française, dont les portes m'étaient tout juste entre-bâillées... On ne se servait de moi que dans la mesure où il était utile de montrer un jeune plébéien syndicaliste révolutionnaire donnant son adhésion à la Monarchie... Mais le public de l'Action française avait le sang plus vif que son chef. En 1909, au Congrès de Paris, je fis une communication sur le syndicalisme et le nationalisme. Ce fut du délire. On vit de vieux Chouans se lever dans un mouvement d'enthousiasme et m'acclamer frénétiquement. A la fin du rapport, la salle entière était debout et demandait l'impression immédiate et même l'affichage. Je crois que, dès ce moment, mon destin à l'intérieur de l'Action française était fixé. Rien n'était plus odieux à Maurras... que les thèses que j'avais exposées...

Ne pouvant les lancer dans *l'Action française*, Valois essaya de les faire connaître dans la *Revue critique des Idées*, fondée par Jean Rivain, mais Maurras avait chargé Rivain et plusieurs autres d'y « ligoter » Valois, le leur dénonçant comme une imagination débordante à discipliner. Valois qui, dans l'intervalle, avait renoncé au secrétariat de la librairie Armand Colin pour prendre la direction de la Nouvelle Librairie Nationale, filiale de l'Action française, dut, avec quelques camarades nationalistes et syndicalistes, fonder *Les Cahiers du Cercle Proudhon.* « Ce fut la première tentative fasciste en France. »

La guerre survint. Valois se comporta brillamment et, en 1917, ayant été accidenté, fut mis hors cadres et fait chevalier de la Légion d'honneur. Il commença alors « toute une action politico-

économique qui tendait à la création des organes qu'il tenait pour essentiels dans une société moderne », mit sur pied « un premier type de société corporative, la Société mutuelle des éditeurs » et, en 1920, organisa la Semaine du Livre.

Tout cela, écrit-il, était pour moi la construction de nouvelles institutions. Les gens de l'Action française n'y comprenaient absolument rien... Un article absolument stupide de Léon Daudet provoqua une explication au Comité de liaison des grandes Associations... On me demanda une reconnaissance formelle de la Constitution et, comme je ne la donnai point, un travail énorme fut arrêté. Je le repris... et nous lançâmes la campagne des Etats-Généraux le 18 décembre 1922 à la salle Wagram. Je vis ce jour-là que mes relations avec Maurice Pujo changeaient de caractère : il se trouvait dépossédé de son rôle de généralissime de l'action... Un mois plus tard, Marius Plateau était assassiné (janv. 1923)... Il avait travaillé à fond avec moi et avait mobilisé toutes les sections de l'Action française, heureux de leur donner un aliment. Sa mort arrêta net le travail... Je continuai comme je pus l'action entreprise au Comité des Etats-Généraux et avec quelques personnalités étrangères à l'Action française. L'hostilité à ce que nous faisions se développait chaque jour sous la direction occulte de M. Pujo... [En mai 1924] eurent lieu les élections, nous y fûmes copieusement battus... Immédiatement... je dressai un plan qui put aboutir en 1925 à la constitution du Faisceau... Il se réalisa morceaux par morceaux. La Conférence des Ligues nationales et le Comité des Liaisons furent fondés... Dès 1924, au moment de l'*agitation communiste*, le travail était déjà assez sérieusement avancé pour que, en dehors de l'Action française, il pût être pris des mesures intéressantes... Pujo ne faisait absolument rien ; il ne se décida à bouger que lorsque, sous la pression des ligueurs angoissés, il y eut plusieurs démarches très pressantes auprès de moi. On a su depuis que toute cette affaire était *un coup de police*...

Dans le premier semestre de 1925, nous fondâmes le *Nouveau Siècle* hebdomadaire... Dès sa fondation, il y eut des intrigues assez vives pour me ligoter... La campagne contre nous se faisait de plus en plus à l'intérieur de l'Action française, mais on nous faisait excellente figure...

Un personnage richissime de Paris nous avait dit spontanément, au moment du *Nouveau Siècle* hebdomadaire, qu'il voulait absolument que nous fissions le quotidien et qu'il mettait des millions à notre disposition... En mai 1925, l'Action française avait eu un très grand besoin d'argent et l'on m'avait demandé conseil... J'avais répondu qu'il fallait voir le personnage... Nous y allâmes, Maurras et moi... 150.000 francs nous furent promis... Ils n'ont jamais figuré dans les souscriptions de

l'Action française, ni les suivants. L'attitude de Maurras était assez singulière, car le personnage dont il s'agit avait été l'objet d'une féroce campagne de l'Action française deux ou trois ans plus tôt.

Fin juillet, je partis pour six semaines, emportant l'impression, d'après une conversation de Maurras, qu'une décision grave avait été prise me concernant .. Huit à dix jours après, je recevais une lettre de Maurras d'un ton inaccoutumé... Quinze jours plus tard, une autre... Je répondis, sur un ton plus vif, aux accusations qui m'étaient adressées, par une autre accusation générale, en déclarant que lorsque je rentrerais à Paris, j'aurais à m'entretenir avec lui pour une action annoncée depuis longtemps... *Maurras s'était presque engagé à faire la monarchie pour la fin de 1925* .. Aucune mesure n'avait été prise par l'Action française...

Vers le 15 septembre, Valois revint à Paris. Après quelques heurts, il reçut une lettre de Maurras où celui-ci exprimait le regret de n'avoir point supprimé le dernier article de Valois.

Il n'est pas vrai, disait Maurras, que *la* bourgeoisie soit l'auteur responsable du parlementarisme. Ce régime est au contraire né au confluent de l'aristocratie et d'une faible fraction de la bourgeoisie...Depuis 26 ans, nous nous échinons à circonscrire l'ennemi, à dire : non, la révolution, non, le parlementarisme, non, la république ne sont pas nés de l'effort du peuple français... Vous vous obstinez au contraire à la manœuvre inverse qui est d'élargir l'ennemi ; c'est maintenant le bourgeois, c'est-à-dire *les neuf dixièmes de la France* ! Hé bien ! non et non, vous vous trompez...

Dans une dernière réunion, le 7 octobre 1925, Maurras reprocha à Valois de détourner l'argent de l'Action française vers le *Nouveau Siècle*. Valois démontra que sur plusieurs centaines de mille francs versés, l'argent des ligueurs entrait pour à peu près 20.000, et pour rien dans trois millions attendus. Maurras insista pour qu'il renonçât au *Nouveau Siècle*. Finalement, « à la stupeur » de ses adversaires, Valois donna sa démission.

« Au bout de huit jours, dit-il, il m'arrive des échos d'une campagne de calomnies... L'Action française croyait bien que nous allions à un échec à la fondation du Faisceau ; elle interdit à ses membres d'y aller... La réunion, le 11 nov. 1925, fut un succès énorme. Alors commença la grande campagne de calomnies...» Puis, le 15 déc., le Faisceau universitaire tenant sa réunion constitutive à la salle d'Horticulture, 200 camelots du Roi envahirent la tribune, lancèrent des bombes fumigènes et forcèrent à éva-

cuer la salle. « L'Action française a rendu ainsi impossible le grand rassemblement des forces nationales qui faisait partie des plans du Faisceau d'alors; mais en le rendant impossible pour le Faisceau, elle l'a rendu également impossible pour elle. »

Les deux propagandes allaient diverger. Jusqu'alors, Valois soutenait les accusations de Daudet contre Bajot ; il était comme lui royaliste ; il reprochait, il est vrai, à l'Action française « d'avoir dit qu'elle allait renverser la République et de n'avoir rien fait », mais assurait que lui-même allait prendre le pouvoir. « Si dans un an ce n'est pas fait, disait-il, je passe la main. » Il évolua : le 14 juillet 1926, « il se proclama brusquement républicain » et écrivit « qu'il était désormais l'héritier légitime de la Révolution française » ; puis, « à titre d'indication », il envoya, le 14 nov. 1926, « une petite troupe du Faisceau envahir les bureaux de l'Action pour y opérer une opération limitée de nettoyage ». Fondé pour mettre fin au parlementarisme, le Faisceau s'usait et le *Nouveau Siècle* « ennuyait ses lecteurs » à lutter contre ceux qui avaient le même but qu'eux.

Mémento. — F. Gray : *Comment j'ai défendu le Pape*, « La Vie Catholique » (reproduction des articles parus dans « La Vie Catholique » « contre l'Action Française » depuis le 6 novembre 1926 jusqu'au 13 août 1927). — Mermeix: *Le Ralliement et l'Action Française*. A. Fayard (histoire très détaillée et très documentée, mais fort tendancieuse, du ralliement des catholiques à la République et des vicissitudes de l'Action Française, 1871-1927). — A Lugan : *L'Action Française, de son origine à nos jours* (Etudes sur les doctrines de l'Action française, n° 4), 22, rue de la Clef (reproche à l'Action française d'avoir « poursuivi de sa rage et de ses quolibets » Piou et l'Action libérale, Marc Sangnier et le Sillon, et « de s'être associée à tous ceux qui, par des moyens, parfois fort peu honnêtes (comme la délation), pourchassaient le modernisme et le radicalisme jusque chez les Cardinaux et les Papes. La pauvre politique avait en tout cela, chez ces athées et leurs alliés, plus de part que la sollicitude de l'intégrité doctrinale » ; demande « que l'on sépare la religion d'aventures qui ne l'ont que trop compromise » ; remarquable exposé historique. — *L'Equivoque du laicisme et les élections de 1928*, par un Polytechnicien ; Librairie du Petit Démocrate (demande la formation d'un grand parti comprenant à la fois les « cléricaux » et « une fraction du vieux parti radical... les Catholiques ont répudié définitivement tout esprit de domination pour réclamer uniquement le droit de se dévouer comme ils l'ont fait pendant la guerre ; à cet effet, certaines distinctions sont à faire dans ce qu'on a

appelé les « lois laïques » ; publication non moins remarquable que celles ci-dessus. — Paul Rémond, évêque de Clisma : *L'heure d'obéir*, la Vie Catholique (« réponses aux difficultés d'Action Française... Le Saint-Siège demandait aux catholiques de se placer dans le cadre de la Constitution pour mieux réaliser l'unanimité sur le terrain purement catholique... L'Action française déclare n'avoir en ce domaine aucun ordre à recevoir de Rome... Léo Taxil avait imaginé une énorme mystification... La plupart des lecteurs de sa revue ne voulurent jamais admettre qu'ils eussent été trompés... J'en connais même qui y croient encore. Les illuminés de l'Action française en sont là.... C'est au fond une véritable bataille contre Dieu qui se livre : comment ne pas songer à l'influence du Malin quand on voit les dirigeants de l'Action française manœuvrer pour attirer davantage à leur erreur des victimes de choix ? ») — Claude Algir : *La Machine à tuer la guerre*, E. Figuière (la Société des Nations est chargée de réaliser la Paix entre nations, mais le défaut d'entente entre celles-ci aboutit facilement à la guerre ; il faut créer l'Union des Peuples contre la Guerre par adhésions individuelles, ce sera la « machine à tuer la guerre » ; bien entendu, elle n'empêchera pas d'obéir à l'obligation de défendre la patrie attaquée ; le siège de l'Union est 123, rue de Fontenay, à Rosny-sous-Bois, (Seine). — Max Leclerc : *Au Maroc avec Liautey*, A. Colin (très intéressants souvenirs d'une excursion au Maroc en mai 1921 ; l'élégance de l'impression et le bon goût des illustrations font de ce livre un bijou bien digne de tenter les bibliophiles). — Ch. Lucieto : *La guerre des cerveaux* ; *3. Livrés à l'ennemi*, Berger-Levrault (résume sous forme de roman ce qu'on écrit de tous côtés des préparatifs de guerre et des plans de revanche de l'Allemagne et de la Russie). — C. Smogorzenski : *Le Jeu complexe des partis en Pologne*, Geebethner et Wolff (excellent résumé des luttes intérieures en Pologne depuis les partages). — Jean de Tokary Tokarzewski Karaszewicz : *Simon Petlura*, France-Orient (intéressante biographie de cet hetman par un de ses amis). — Firmin Roz : *Les Etats-Unis d'Amérique*, Alcan (décrit ce pays sous tous ses aspects : géographique, politique, économique, religieux, littéraire et artistique ; excellent livre, digne d'être mis en parallèle avec ceux de MM. Siegfried et Tardieu). — Roger Dumon : *L'Ordre européen vu des bords du Rhin*, Berger-Levrault (essais d'un professeur de philosophie qui a voulu, « se basant sur les lois générales de la vie et sur les lois particulières qui gouvernent le développement de chaque nation, dégager un système d'équilibre qui assure le maximum de garanties en fait de stabilité » ; l'auteur connaît bien son sujet, mais s'est généralement égaré à la poursuite d'abstractions chimériques). — Louis Fischer : *L'Impérialisme du pétrole*, Rieder (exposé de l'histoire de la

production du pétrole d'après les documents du Ministère d'Allemagne et du Commissariat soviétique ; l'auteur a eu une énorme documentation à sa disposition, mais l'usage ultra-tendencieux qu'il en fait enlève beaucoup de son intérêt à son livre, panégyrique des Soviets et réquisitoire contre Sir Henri Deterding et les autres « rois du pétrole »).

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

R. Poincaré : *Au service de la France. IV : l'Union sacrée 1914*, Plon.

M. Poincaré vient de publier le 4e volume de son œuvre monumentale : **Au service de la France** ; il a pour sous-titre *l'Union sacrée 1914*, et contient les souvenirs de l'ancien président de la République depuis le 1er janv. 1914 jusqu'à l'après-midi du 4 août suivant. Il est écrit comme les précédents avec cet ordre, cette clarté et cette élégance qui provoquent l'admiration du lecteur en même temps qu'ils lui rendent la lecture si agréable et reposante. Avec la même passion que dans les volumes précédents, M. Poincaré défend dans ce tome IV les gouvernements français (et en particulier lui-même) contre les calomnies de ceux qui les ont représentés comme les auteurs de la Guerre. Il n'y a aucune peine, mais sa réfutation est en même temps l'histoire la plus exacte et la plus intéressante qui ait été donnée des négociations *françaises* qui précédèrent la déclaration de guerre. M. Poincaré ne s'est pas en effet borné à écrire ses souvenirs ; il a consulté tous les documents publiés en France et à l'étranger, et grâce à leur emploi, a rédigé un récit d'une exactitude insurpassable.

M. Poincaré commence par prouver qu'à Saint-Pétersbourg, lors de sa visite au Tsar en juillet 1914, il n'avait rien promis, car lorsque l'ultimatum de l'Autriche eut été connu, M. Sazonoff, pour demander l'appui de la France, n'invoqua qu'une déclaration de l'ambassadeur de France, et non des paroles du Président de la République. La déclaration de l'ambassadeur ne parlait d'ailleurs d'appui que « dans l'intérêt de la paix générale » ; « elle était conforme à nos droits de puissance alliée... mais ne pouvait pas avoir pour effet de briser à la légère une alliance qui, depuis de longues années, avait contribué à notre sécurité ».

Les instructions du Quai d'Orsay ne cessèrent, comme celle du 30 à 20 h. 40, de recommander à Paléologue « de rechercher avec Sazonoff telle formule qui paraîtrait pouvoir fournir une base de conversation et d'accommodement ». Mais la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie rendait urgent pour la Russie d'obtenir une garantie que la première n'affaiblirait pas notablement la seconde ; de là la mobilisation russe. M. Poincaré en raconte les péripéties. Il montre que non seulement elles furent ignorées en France, mais que par prudence, en présence des préparatifs militaires de l'Allemagne, Viviani, après lui en avoir référé et obtenu son assentiment, fit adopter par le Conseil des ministres l'ordre de maintenir les troupes à 10 kil. de la frontière. Le Président ne savait d'ailleurs rien que par les ministres : « personne, écrit il, ne me télégraphiait, personne ne m'écrivait, je n'écrivais à personne... Je devais laisser aux ministres responsables toute liberté d'agir... Cette demi-paralysie morale avait pour effet inévitable d'augmenter, au fond de moi, la vivacité des émotions et je me contractais pour les dissimuler, de peur d'ajouter à celles de mes interlocuteurs. » Soutenu ainsi par M. Poincaré, Viviani continua ses efforts pour maintenir la paix. Enfin le 31, à 19 h., Schoen, l'ambassadeur d'Allemagne, vint trouver Viviani, lui apprit la mobilisation russe, lui annonça que l'Allemagne avait proclamé « l'état de péril de guerre » et lui demanda si, en cas de guerre russo-allemande, la France garderait la neutralité. « Laissez-moi espérer encore, répondit Viviani, que l'on évitera les décisions extrêmes et permettez-moi de prendre le temps de réfléchir ». Schoen parti, Viviani fit préparer un télégramme recommandant à la Russie « d'éviter, pour sa part, tout ce qui pourrait ouvrir la crise ». A peine était-il envoyé que l'on remit à Viviani le premier télégramme de Pétersbourg annonçant la mobilisation russe.

Le lendemain 1er août, vers 23 h. 1/2, Isvolsky se présente à l'Elysée, « l'air sombre et le visage décomposé. Il annonce que l'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Russie et, d'une voix qui tremble d'émotion, ajoute : « Que va faire la France ?... » Loin de se féliciter ou de se réjouir de ce qu'on a appelé « sa guerre », il en est épouvanté... « Je vais faire convoquer immédiatement les ministres, lui répond le Président ; ils seront, je le suppose, d'avis de tenir les engagements de l'alliance. » Quelques

heures plus tard, Viviani, sortant exprès du Conseil, le confirmait à Isvolsky resté dans le salon des officiers.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jean Colin : *Les antiquités romaines de la Rhénanie.* Avec 24 pl. h. t. et 39 fig.; Belles-Lettres. 25 »

Art

Adrien Blanchet : *La mosaïque.* Avec 24 pl. en phototypie; Payot. 75 »

Edmond et Jules de Goncourt : *L'art du XVIIIe siècle, II.* Edit. définitive, publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 14 »

Comtesse de Montcabrier : *Un musée de France. Le Musée national Adrien Dubouché. Monsieur Adrien Dubouché et son œuvre.* Avec des illust.; Libr. Rapilly. » »

Cinématogaphie

Lucien Bull : *La cinématographie.* Avec 40 fig.; Colin. 9 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Dr Cantenot, de Dijon : *L'auto-suggestion dans ses rapports avec la Doctrine spiritualiste moderne;* Edit. Jean Meyer. » »

Finance

Georges Lachapelle : *Les batailles du franc. La trésorerie, le change et la monnaie depuis 1914;* Alcan. 30 »

Histoire

Rafael Ballester : *Histoire de l'Espagne,* traduit de l'espagnol par Théodore Legrand; Payot. 25 »

Littérature

Henri d'Alméras : *Louis XVII.* Faux, dauphinomanie et romans évasionnistes; Emile Paul. 12 »

A. Barbeau : *Swift.* Avec introduction et notes. (Coll. *Les cent chefs-d'œuvre étrangers*); Renaissance du Livre. 5 »

L. Barbedette : *Le règne de l'envie,* étude de pathologie morale; Fraternité universitaire. » »

Camille Beaulieu : *Vie et travaux de Burgaud des Marets, philologue, bibliophile et poète saintongeais, 1806-1873.* Portrait de Burgaud des Marets par A. Devéria; Edit. Rupella, La Rochelle. 35 »

M. Berger-Creplet : *Le Cardinal Mercier intime,* révélations et inédits; Figuière. 10 »

V. Bugiel : *Les grands poètes polonais.* Introduction, traduction et notes. (Coll. *Les cent chefs-d'œuvre étrangers*); Renaissance du Livre. 5 »

Fernand Couët : *Le camp du drap d'or. Le roman de Bourget et de la Picardie;* Messein. 12 »

Gustave Cohen : *Le théâtre en France au moyen-âge. I : Le théâtre religieux.* Avec 50 pl. en héliogravure; Rieder. 16 50

Victor Giraud : *)Hippolyte Taine,* études et documents; Vrin. » »

Henri Hauvette : *L'Arioste et la poésie chevaleresque à Ferrare*

au début du XVI*e siècle;* Champion. 60 »

Jean Hiestand : *Benjamin Constant et la doctrine parlementaire;* Imp. Guerry, Genève. » »

Gabriel Jeanton : *Compagnons du Devoir et Compagnons de la Liberté au* XVIII*e siècle à Mâcon;* Delcassan, Mâcon. » »

Maxime Leroy : *Fénelon;* Alcan. 12 »

J. Paul-Boncour : *Lamennais;* Alcan. 12 »

Charles Perrault : *Contes;* Payot. 10 »

Rachilde : *Jarry ou le Surmâle de lettres.* Avec un portrait de Jarry en héliogravure d'après F.-A. Cazals. (Coll. *La Vie de Bohême,* n° 2); Grasset. 12 »

Pierre Van Ryswyck : *Redressement;* Figuière. 10 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Œuvres critiques. Mes Haines.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Musique

Igor Strawinsky : *Œdipus Rex,* opéra oratorio, en 2 actes; Edit. russe de musique. 20 marks

Philosophie

André Joussain : *Les passions humaines;* Flammarion. 12 »

Poésie

Jacques-Louis Aubrun : *Le lys brisé;* Figuière. 10 »

Hernan Fabrès : *Fleurs de printemps sous l'orage.* Préface de Francis Jammes; Imp. Sordes, Bayonne. » »

Armand Godoy : *Hosanna sur le sistre;* Emile Paul. 12 »

Marcel Jay : *Sur les voies romaines;* Michaud, Reims. » »

Pierre-Jean Jouve : *Noces;* Sans Pareil. » »

Louis Le Cardonnel : *Œuvres de Louis Le Cardonnel I : Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane (Carmina Sacra);* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 20 »

Jean Royère : *O quêteuse, voici!* Kra. 20 »

Politique

Charles Benoist : *La question de la Méditerranée.* (Coll. *Occident,* n° 2); Attinger. 15 »

Comte Renaud de Briey : *Via Pacis,* esquisse d'une politique européenne; Berger-Levrault. » »

Joseph Douillet : *Moscou sans voiles.* (Neuf ans de travail au pays des Soviets); Edit. Spès. 12 »

Charles Epry : *Bon sens ou Révolution?* Renaissance du Livre. 12 »

Henry de Jouvenel : *Pourquoi je suis syndicaliste.* (Coll. *Leurs raisons*); Edit. de France. » »

René Lote : *L'Allemagne d'après-guerre,* histoire d'un relèvement national; Alcan. 20 »

L. Marcellin : *Le règne des harangueurs;* Renaissance du Livre. 12 »

G. Pettavi de Faugères : *Vive la Pologne, Monsieur!* Revue mondiale. 10 »

Lucien Romier : *Idées très simples pour les Français;* Kra. 7 50

Georges Suarez : *Peu d'hommes, trop d'idées. Un entretien avec Charles Maurras, par J. Kessel.* Préface de Lucien Romier; Edit. de France. 12 »

René Vanlande : *Souvenirs de la révolution chinoise.* Préface du général Brissaud-Desmaillet; Peyronnet. 4 »

Préhistoire

Emile Cartereau : *Glozel. Ses fours antiques. Sa première brique présentant 20 caractéristiques d'authenticité. Historique et signification de son inscription;* Chez l'auteur, Angers. 2 »

A. Gruvel : *La pêche dans la préhistoire, dans l'antiquité et chez les peuples primitifs;* Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 40 »

Questions coloniales

Georges Barthélemy : *Les colonies françaises. Ce qu'elles sont, où elles sont, ce qu'on y fait, comment on y vit. Les carrières administratives. Les emplois commerciaux. Les grandes firmes. L'armée coloniale.* Avec des cartes et des illust.; Le Chasseur français, Saint-Etienne. 15 »

Questions médicales

Dr Henri Bouquet : *L'école de la santé;* Hachette. 12 »

Roman

Marcel Arnac : *La farce de l'île déserte,* roman d'amour, d'humour et d'aventures. Illust. de l'auteur; Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Henry Bordeaux : *Le calvaire de Cimiez;* Plon. 12 »

Colette : *La naissance du jour;* Flammarion. 12 »

Alfred Colling : *La petite entente;* Emile Paul. 12 »

Henri Drouin : *Service de jour;* Grasset. 12 »

Renée Dunan : *Entre deux caresses;* Fort. 10 »

Bruno Franck : *Les journées du roi,* traduit de l'allemand par Joseph Delage; Attinger. 12 »

André Gide : *Œuvres d'André Gide.* II : *L'Immoraliste;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 20 »

Pierre Hamp : *Gens, 3e tableau : Monsieur Curieux;* Nouv. Revue franç. 12 »

Philéas Lebesgue : *Kalochori;* Figuière. 12 »

André Lebey : *Le vénérable et le curé;* Albin Michel, 2 vol. 20 »

Louis-Raymond Lefèvre : *La grâce de Lisieux;* Nouv. Revue franç. 12 »

Eve Paul-Margueritte : *Le sortilège;* Flammarion. 12 »

A.-E.-W. Masson : *Le reflet dans la nuit,* traduit de l'anglais par Louis Labat. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 8 »

Ludovic Naudeau : *La jolie fille de Dublin;* Flammarion. 12 »

Marie-Louise Néron : *La première empreinte;* Marpon. 10 »

Henri Porte : *Mariette;* Marpon. 10 »

Jarl Priel : *Sous la faucille et le marteau;* Fayard. 12 »

Elisia Rhaïs : *Le sein blanc;* Flammarion. 12 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. La Débâcle, II.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les quatre Evangiles. Fécondité, I.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

J. Cavalier : *Leçons sur les alliages métalliques;* Vuibert. 36 »

Edmond Hoppe : *Histoire de la physique,* traduit de l'allemand par Henri Besson; Payot. 90 »

L. Jumau : *Piles et accumulateurs électriques.* Avec 76 fig.; Colin. 9 »

J. Lemoine et J. Guyot : *Cours de physique à l'usage des élèves de mathématiques spéciales.* Tome I : *Optique.* Tome II : *Mesures. Chaleur.* Tome III : *Magnétisme. Electricité;* Vuibert. 102 »

Lieutenant-colonel J. Raibaud : *Appareils et méthodes de mesures mécaniques.* Avec 87 fig.; Colin. 9 »

Professeur Ch. Suchet : *Cours d'électricité. Applications à la téléphonie et à la télégraphie à l'usage des agents mécaniciens et du personnel des P. T. T.* Livre I : *Etude du courant. Magnétisme. Electro-statique.* Livre II : *Machines génératrices et motrices. Courants alternatifs;* Eyrolles. » »

Eugène H. Weiss : *La mécanique.* Avec 89 grav.; Hachette. 9 »

Sociologie

N. Boukharine : *L'économie mondiale et l'impérialisme*, esquisse économique ; Edit. Soc. internationales. 12 »

D. Draghicesco : *La réalité de l'esprit*, essai de sociologie subjective. Préface par L. Lévy-Bruhl ; Alcan. 25 »

V. Darquitain et L. Le Boucher : *La grande Géhenne*. Préface de M. Henri Robert ; Rivière. 12 »

Paul Baratier : *L'autonomie syndicale et ses limites devant les cours anglaises*. Préface de Edouard Lambert ; Giard. 40 »

Théâtre

Charles Vildrac : *Madame Béliard*, pièce en 3 actes ; Emile Paul. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le domaine public payant. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — Sur le mot « Aviation ». — Taine et le P. P. C. de la Princesse Mathilde. — Gustave Planche et l'histoire romancée. — Le lancement des vies romancées. — Erratum. — Une lettre de l'Œdipe du Mans. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Le domaine public payant. — On n'a pas oublié, sans doute, qu'à la veille des vacances parlementaires de l'été 1926, M. Edouard Herriot, ministre de l'Instruction publique, avait déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi portant « création d'une caisse nationale des arts, des lettres et des sciences ». Le projet fit grand bruit, et c'est peut-être cet excès de publicité qui lui valut son malheureux sort. Dans de retentissantes interviews, M. Edouard Estaunié, parlant comme Président de la Société des Gens de Lettres, prôna le projet et encensa le ministre. Emboîtant le pas, la presse chanta merveille. A l'unanimité, tous ceux qui n'y connaissaient rien proclamèrent que le ministre avait enfin trouvé le moyen d'assurer l'existence des « travailleurs intellectuels ». Nous allions désormais assister à une éblouissante floraison d'œuvres d'art ; toutes les créations du génie deviendraient possibles et la recherche scientifique, dotée de ressources illimitées, trouverait la solution de tous les problèmes, découvrirait le secret de tous les mystères.

Des hommes plus avisés, des esprits possédant le sens des réalités, des hommes ayant la pratique et la responsabilité des affaires, des éditeurs et des libraires, qu'on n'avait pas pris la peine de consulter, eurent des doutes sur ces mirobolantes perspectives. Ils examinèrent le projet et en signalèrent aussitôt la dangereuse inanité.

La fameuse « caisse » devait être alimentée par des redevances à percevoir sur le produit de l'exploitation des œuvres tombées dans le domaine public. Dans une série d'articles publiés dans *Le Temps*, notre

collaborateur Henry-D. Davray démontra que le rendement à attendre serait des plus minimes, sinon nul, et qu'en tous cas, les frais de perception, l'entretien des services de comptabilité et de contrôle, et les dépenses d administration excèderaient follement les recettes.

S'attaquant justement à la moralité du projet, M. Paul Souday, dans *Le Temps* aussi, montra quelle aubaine ce projet serait pour les « comitards », dont il dévoila les ténébreux desseins.

Des protestations se firent entendre bientôt de toutes parts contre les « projet néfaste », qui fut dénoncé en termes parfois violents, avec des arguments irréfutables.

A part deux ou trois, qui émirent de timides doutes sur ces arguments, les prôneurs du projet se tinrent cois. Et le silence se fit.

Mais on pouvait craindre que le projet ne fût subrepticement joint au budget de l'Instruction publique et ne profitât d'un vote d'escamotage. Il n'en fut rien. A vrai dire, il ne fut même pas envoyé à la commission et aucun rapporteur ne fut désigné. On le « laissait tomber » en sourdine. Félicitons-en M. Herriot, et constatons avec plaisir que le « très fâcheux projet » est définitivement enterré. Son oraison funèbre a été prononcée à la dernière assemblée annuelle de la Société des Gens de Lettres, par le rapporteur général, M. Jacques des Gachons.

Passant en revue les travaux du Comité, M. des Gachons déplore l'échec de ce projet « alléchant » qui, assure-t-il, « fut sur le point d'aboutir ». Loin de partager les regrets du sympathique rapporteur, nous nous réjouirons du succès de la campagne du *Temps* avec tous ceux qui s'alarmaient à juste titre des conséquences funestes d'un projet maladroit et dangereux. — M. V.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — *13 avril 1928*. — M. Abel Hermant commente ainsi, dans *le Temps*, la décision prise par M. Edouard Herriot touchant la communication de la Correspondance des Goncourt :

> Cette décision de M. Herriot fleure le bon plaisir ou, si l'on préfère, le bon sens. Elle est arbitraire, c'est même probablement pourquoi elle est sensée, à la manière du jugement de Salomon. Elle ne tient aucun compte de la lettre du Testament et, par ainsi, menace l'existence même de l'Académie Goncourt, qui n'a plus de raison d'être si ce fameux testament n'est pas respecté à la rigueur. Je le sais, mais cela m'est égal, parce que je n'ai personnellement aucun intérêt à la dissolution de l'Académie Goncourt.

14 avril. — M. André Antoine (*Le Journal*) félicite lui aussi le Ministre de cette décision :

> A ceux dit-il, qui doutent encore, ou affectent de douter, de l'énorme importance pour notre histoire littéraire de ce *Journal des Goncourt*, si prestement

escamoté, la publication laborieusement obtenue de quelques extraits de la correspondance d'Emile Zola avec le maître d'Auteuil démontre l'intérêt de ces documents propres à détruire tant de légendes mises en circulation.

M. André Antoine ajoute qu'il vient, durant les fêtes de Pâques, de relire les neuf volumes parus du *Journal des Goncourt*. Son admiration pour les auteurs en sort grandie et il désire plus vivement que jamais la publication intégrale de ces mémoires :

On peut déjà à distance juger de la clairvoyance des anticipations artistiques du grand écrivain, toutes réalisées depuis, aussi bien dans le roman qu'au théâtre et dans les arts appliqués. Si l'inconcevable embargo mis sur ses Mémoires n'est pas levé, notre génération sera privée d'une œuvre capitale où se retrouvent les plus belles figures et toute la vie intellectuelle d'un demi-siècle d'histoire de la littérature française. — L. DX.

§

Sur le mot « Aviation ». — Au moment où l'aviation est plus que jamais à l'honneur avec le récent raid de Costes et Le Brix et les tentatives de traversée de l'Atlantique, nous trouvons dans un vieux numéro du *Figaro* (1er février 1886) une note relative au créateur de ce mot dans son acception « navigation aérienne ».

Nadar signale, dans cette note, que c'est Joseph-Gabriel de la Landelle, qui fut son coadjuteur le plus actif dans la recherche du plus lourd que l'air, qui créa le mot technique :

Du premier regard, ajoute Nadar, la Landelle avait vu que tous les animaux volateurs, de l'insecte éphémère, presque atomique, jusqu'à l'oiseau le plus puissant, sont spécifiquement plus denses, plus lourds que l'air, et pour eux fort heureusement, car, sans leur poids, il leur serait absolument défendu de se diriger dans l'air. Sans se laisser prendre à une assimilation impossible entre deux milieux, l'air et l'eau, qu'on s'obstine toujours à comparer ici — l'un indéfiniment élastique, l'autre absolument incompressible — l'ancien marin avait compris que la navigation aérienne ne serait, ne pourrait être que par l'observation et le respect des phénomènes naturels...

Nadar rendait cet hommage à son collaborateur peu après la mort de celui-ci (19 janvier 1886).

Gabriel de la Landelle, né à Montpellier le 5 mai 1812, avait été lieutenant de frégate, puis publiciste et littérateur avec des romans maritimes dont la vogue avait été aussi grande que celle des récits d'Edouard Corbière et d'Eugène Sue. Citons notamment *La Gorgone* (1844) ; *Une haine à bord* (1851) ; *le Dernier des flibustiers* (1857).

Mais on aimerait savoir à quelle date et dans quel texte il a employé comme le dit Nadar, le mot « aviation » avec le sens que nous lui donnons actuellement.

Notons que Littré, dans le *Supplément* à son *Dictionnaire*, daté de

juin 1877, donne pour « aviation » l'exemple suivant, emprunté à un article publié par Edmond Perrier, dans *le National* le 8 mai 1869 :

... L'aviation, comme disent depuis quelque temps — malheureusement pour nos oreilles — les gens qui voudraient nous inventer des ailes...

Comme on le voit, la référence est rédigée en termes dénués de tout enthousiasme pour ce mot et pour ces « gens »... — L. DX.

§

Taine et le P. P. C. de la Princesse Mathilde. — On sait que la princesse Mathilde, outrée de l'irrévérence avec laquelle Taine avait parlé de Napoléon, avait, en 1887, porté sa carte chez l'écrivain avec un *P. P. C.* crayonné d'une main irritée.

— Je ne puis, avait dit la princesse à ses amis, laisser parler ainsi d'un homme sans qui je serais peut-être marchande d'oranges sur le port à Ajaccio...

Taine s'était montré fort affligé et, causant avec Renan de cette rupture, il s'était laissé aller à dire :

— Je ne me consolerai jamais d'avoir perdu une amitié si ancienne pour un livre.

— Mon ami, avait répondu Renan, afin d'avoir le droit de dire librement ma pensée, je me suis brouillé, moi, avec une bien plus grande dame que la princesse Mathilde.

— Avec qui donc ?

— L'Eglise !

§

Gustave Planche et l'histoire romancée. — Le débat sur les « vies romancées » donne une petite actualité à ce passage de Gustave Planche dans ses *Etudes littéraires* (Paris, Michel Lévy, 1855) :

L'historien qui accepte les témoignages de seconde main, au lieu de s'adresser à ceux qui ont assisté ou pris part aux événements, simplifie singulièrement sa tâche. N'ayant rien à contrôler, ou plutôt ne voulant rien contrôler, il peut se mettre à l'œuvre au bout de quelques semaines. Dès qu'il a feuilleté deux ou trois récits, en ayant soin de les emprunter à des écrivains de sentiments contraires, il prend la plume et ne voit plus dans son sujet qu'un exercice de rhéteur. S'il possède une imagination abondante, s'il sait construire sans effort des périodes harmonieuses, il est à peu près sûr de rencontrer des lecteurs sympathiques. Comme les esprits défiants et scrupuleux sont en minorité, pour peu qu'il dise mieux ce qui a déjà été dit avant lui, les louanges ne lui manqueront pas. La foule se laisse volontiers séduire par la mise en scène, et ne demande pas à vérifier l'exactitude des faits. Aussi je comprends très bien que cette première méthode soit souvent appliquée : elle a quelque chose de séduisant ; pour résister à la tentation, il faut une grande force d'esprit, un vif amour de la vérité. Il est si doux d'achever en quelques mois ce qui demanderait plusieurs années de travail, de broder, sur un thème déjà développé, des phrases coquettes et sonores ! La plume, une fois lancée, ne

s'arrête plus. Ce n'est pas un labeur, c'est un passe-temps. La tâche de l'historien, réduite à ces proportions, n'a plus rien d'épineux, rien qui effraye l'intelligence. On peut chaque matin, avant d'aller respirer l'air des champs ou se reposer sous les ombrages de la forêt,raconter une bataille, une négociation, une lutte parlementaire. On n'a pas besoin de se préparer, on est toujours prêt. On a sous la main tous les matériaux du récit, rassemblés et triés par un esprit plus patient et plus courageux. La voie est toute frayée, toutes les ronces sont arrachées, il ne s'agit que de marcher.

Grâce à l'application de cette méthode, nous voyons se multiplier sous nos yeux les compositions historiques. Enfantées sans effort, lues sans profit, elles ne laissent pas dans la littérature de traces bien profondes, mais elles enrichissent quelquefois l'auteur et le libraire.

§

Le lancement des vies romancées. — Le lancement des « vies romancées » est presque toujours fait aussi lourdement que les ouvrages de ce genre. Voici, par exemple, le texte du cliché de publicité consacré à une vie de Beaumarchais (*Nouvelles littéraires*, 24 mars 1928) :

BEAUMARCHAIS

HOMME DE LETTRES ET D'AFFAIRES

AGENT SECRET

AMOUREUX

VOYAGEUR

RÉVOLUTIONNAIRE

ARMATEUR ET CONTREBANDIER

débordant d'idées et d'esprit

actif

dénué de scrupules

le Casanova français

l'aventurier par excellence

Ne convient-il pas de s'associer à la protestation de notre confrère J. Valmy-Baysse, qui écrit à ce sujet dans *la Volonté* :

Eh bien, non, non et non ! La littérature n'est pas un bordel, et quand il s'agit de Beaumarchais, de son génie et de ses œuvres, on n'a point besoin de faire appel aux bas instincts du lecteur et de chercher à le raccrocher par une publicité de musée secret.

§

Erratum. — Dans l'écho que nous avons consacré à Edmond Coutances (Edmond Girard), dans notre numéro du 1er avril, nous parlions d'une revue qu'il avait dirigée ; cette revue était non les *Ecrits pour l'art*, mais les *Essais d'art libre*.

§

Une lettre de l'Œdipe du Mans.

Le Mans, 16 avril 1928.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro 716 du *Mercure de France*, page 511, je trouve mon nom : le contexte ne rend pas flatteuse cette citation.

C'est moi qui suis l'Œdipe du Mans, de cette ville si intellectuelle que vous tentez de ravaler au niveau de Quimper-Corentin, voire de Landerneau, avec votre façon d'insinuer : « Là-bas on trouve la solution de nos devinettes, et pourtant Dieu sait si on a le cerveau obtus et une instruction au-dessous du primaire dans cette bourgade... »

Mon honneur et celui de mes concitoyens sont en jeu.

Je suis, comme plusieurs de mes partenaires du Café du Commerce, abonné et même vieil abonné de votre Revue. Sachez-le, je dédaigne, nous dédaignons de galvauder notre perspicacité sur votre « Sottisier universel » qui, s'il reste indéchiffrable à un journaliste parisien, est à la portée d'un vendeur des Dames de France ou d'une caissière des Nouvelles Galeries mancelles. Les problèmes sur lesquels j'exerce ma sagacité sont autrement difficiles que ceux-là. Les opinions que mes amis et moi nous échangeons à l'heure de l'apéritif ou du digestif portent sur des questions plus dignes de notre culture littéraire et générale.

Je profite de cette occasion pour vous faire connaître que les romans publiés dans le *Mercure*, nous les lisons au lit, avant de souffler la bougie... En revanche, le plus jeune d'entre nous (qui me surpasse à l'écarté) se passionne pour Glozel et pour maintes autres Chroniques de la Quinzaine ; il trouve que votre Revue est très dans le mouvement. Le plus âgé de mes amis (je le domine au tarot) apprécie surtout vos articles de fond — pas tous — et vous restera fidèle jusqu'à sa mort à cause de votre teinte modérée, sage, réfléchie, respectueuse des saines traditions. Quant à moi, s'il faut vous l'avouer, c'est sur les pages jaunes des annonces de librairie que j'aime à rêvasser.

Vous voyez, Monsieur, que nous ne saurions nous contenter de la pauvre satisfaction de résoudre vos devinettes et que nous sommes plus lettrés que vous ne le pensiez. Croyez bien que chacun de nous pourrait écrire comme Rouveyre d'intéressants « Souvenirs de mon commerce », ou comme Maurois un curieux « Plaidoyer pour mon industrie ».

Je m'en tiens là, ne voulant pas exciper de ce que vous et moi gagnons notre vie sous le signe de Mercure, pour bavarder confraternellement, c'est-à-dire intarissablement. Mais puisque vous m'avez mis en cause de manière péjorative — personne ne s'y est trompé — il me reste à vous prier, selon une formule qu'on lit plus souvent dans votre Revue que dans tout autre, d'insérer la présente riposte en bonne place et en caractères typographiques de même œil que ceux de votre peu aimable entrefilet du 15 avril.

L'ŒDIPE DU MANS.

§

Le Sottisier universel. — Nous disions dans notre dernier numéro, à l'occasion d'observations assez curieuses publiées à notre adresse par la *Presse Associée*, que nous ne donnions pas les « sottises » qui nous paraissaient nécessiter une explication. En voici, à titre d'exemples, une série que nous retrouvons dans nos cartons :

Ce furent Jérôme et Jean Tharaud qui survolèrent le Maroc et relatèrent leurs impressions dans *la Fête Arabe*. — *Mercure de France*, 15 octobre 1927.

[La *Fête Arabe* se passe exclusivement à Bou Saâda, sud du département d'Alger.]

BOURBONS D'ESPAGNE. Cette branche est issue de Philippe, duc d'Anjou, 2e fils du grand Condé et petit-fils de Louis XIV, qui fut placé en 1701 sur le trône d'Espagne sous le nom de Philippe V. — BOUILLET, *Dictionnaire d'histoire et de géographie* (24e édition, p. 269).

[Le grand Condé au lieu du grand Dauphin, ce qui fait de Condé un fils de Louis XIV.]

Le 4 avril 1792, an IV de la Liberté... — *Les Nouvelles littéraires* 25 juin 1927.

[L'ère de la Liberté (calendrier républicain) n'existait pas encore à cette date. L'an I de la Liberté commença le 22 septembre 1792.]

C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
A l'épaule, ou le cerf, ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.

LECONTE DE LISLE, *Qaïn*.

[Sur ces vases d'airain contemporains de l'ours des cavernes, qu'on interroge donc Van Gennep et le Dr Morlet !]

Viabury obéit. Il alla quérir le long télescope qu'il apporta sous la véranda, et observa la mer. — JACK LONDON, *l'Aventureuse*, trad. Gruyer et Postif, p. 7.

[Il s'agit d'une *lunette*. Un *télescope*, — qui pèse à lui seul des milliers de kilos — ne se meut que par des rouages compliqués à l'intérieur d'une grande tourelle qui pèse elle-même des tonnes et des tonnes. Comme on n'observe dans un télescope que « par réflexion », il faut, pour s'en servir, commencer par se hisser jusqu'à son extrémité supérieure à l'aide d'un escalier spécial. « Apporter un télescope sous une véranda » est à peu près aussi facile que d'y apporter la Tour Saint-Jacques.]

Il s'agit de Stefan George, poète de grand mérite, biographe et traducteur de Verhaeren. — *Revue franco-belge*, octobre 1927.

[Stefan George est, en effet, un « poète de grand mérite ». Mais le « biographe et traducteur de Verhaeren » est Stefan Zweig.]

Des gens additionnaient les détonations une par une, afin de connaître dès maintenant si la princesse Astrid allait donner le jour à un prince ou à une princesse. — *L'Indépendance belge*, 12 octobre 1927.

[La naissance des enfants royaux est annoncée à Bruxelles par des coups de canon : 51 pour une princesse, 101 pour un prince héritier. Admirons ces gens qui additionnaient les détonations « une par une » (auraient-ils pu le faire 2 par 2 ou par 3 ?), mais surtout le fait que ces détonations *prédisaient* le sexe de l'enfant à qui la princesse Astrid *allait* donner le jour et qui par conséquent n'était pas encore né.]

C'était lui [le duc de la Force] qu'on fêtait. Pas tant l'historien, quelle que puisse être sa valeur, que le descendant de ce beau Lauzun qui faillit, par la main gauche, devenir parent de Louis XIV. — *L'Indépendance belge*, 14 février 1927.

[La Force et Lauzun sont deux branches distinctes de la famille de Caumont et le duc de la Force ne *descend* pas du « beau Lauzun ». Celui-ci avait-il épousé la grande Mademoiselle ? Si oui, il était devenu le cousin authentique de Louis XIV. Sinon, il n'avait que failli le devenir, mais *pas de la main gauche*. L'accumulation des erreurs en si peu de mots est proprement admirable.]

... L'accord que le gouvernement prussien a déjà conclu avec les Hohenzollern et aux termes duquel la Prusse recevra le domaine d'Oels, de 600.000 hectares, ainsi que les 1.400.000 hectares de la propriété de Krojanke. — *Le Journal*, 3 mai 1927.

[C'est-à-dire, 2.100.000 hectares, ou 21.000 kilomètres carrés. Voilà d'assez vastes domaines. La superficie de l'Alsace et de la Lorraine réunies n'atteint pas 15.000 kil. carrés. Celle du Wurtemberg, — le royaume le plus étendu de l'Allemagne après la Prusse et la Bavière, — n'est que de 19.500 k. q.].

M. Léopold Lacour s'élève contre cette opinion que les pièces de Richelieu fussent dirigées contre la Reine-Mère. Il soutient précisément le contraire et que *Mirame*, cette involontaire parodie du *Cid*, fut regardée par Anne d'Autriche comme le gage discret de sa réconciliation avec le Ministre. — *L'Indépendance belge*, 25 juillet 1926.

[La « Reine-Mère », pour Richelieu, c'était Marie de Médicis, avec qui il eut en effet quelques démêlés].

Rome, 26 juillet. — Le célèbre château de Canossa, où l'empereur d'Allemagne Henri IV fit amende honorable au pape Grégoire VII durant la querelle des investitures, a été complètement abandonné par sa dernière propriétaire,

la comtesse Mathilde, et menace de tomber en ruines. — *Le Journal*, 27 juillet 1926.

[Cette « dernière propriétaire », la fameuse comtesse Mathilde, est morte en l'an 1115.]

C'était les jours où, pour des manœuvres de garnison, la troupe traversait Combray, prenant généralement la rue Sainte-Hildegarde. Tandis que nos domestiques, assis en rang sur des chaises en dehors de la grille, regardaient les promeneurs dominicaux de Combray et se faisaient voir d'eux, la fille du jardinier, par la fente que laissaient entre elles deux maisons lointaines de l'avenue de la Gare, avait aperçu l'éclat des casques. Les domestiques avaient rentré précipitamment leurs chaises, car quand les cuirassiers défilaient rue Sainte Hildegarde. ils en remplissaient toute la largeur et le galop des chevaux rasait les maisons. — MARCEL PROUST, *Du côté de chez Swann*, p 84-85.

[Singulier pays que ce Combray, où les manœuvres de garnison ont lieu le dimanche et où, contrairement au règlement qui prescrit de traverser les villes au pas, les cuirassiers défilent au galop !]

Dans les forêts de la verte Erin fleurissent des sports qui n'ont pas gagné nos régions moins boisées. Voici un athlète écossais lançant, au cours d'une fête chez le duc d'Argyll, non point le léger javelot, mais un tronc d'arbre de belle grosseur. — *La Volonté*, 24 août 1926 (légende sous un cliché).

[La verte Erin, c'est l'Irlande ; le duché d'Argyll est en Ecosse.]

Hier est décédée, à Ténériffe, à l'âge de 74 ans, d'une attaque d'hémiplégie, une artiste.... Victor Hugo la connut en Espagne, la baptisa du nom de « Esmeralda », l'héroïne de son célèbre roman *Notre-Dame de Paris*. — *Le Journal*, 16 avril 1926.

[*Notre-Dame de Paris* est de 1830 et Victor Hugo n'est allé en Espagne que dans son enfance.]

« Napoléon, Victor Hugo, ni Pasteur n'eurent les obsèques que l'on prépare à Valentino », écrit dans un journal de cinégraphie un jeune, sans doute très jeune enthousiaste. Voire. Pour celles de l'Empereur, consultez. *Choses Vues*, du même Hugo. Pour le cortège funèbre de celui-ci, consultez les personnes d'âge qui le suivirent. Quelques-unes vous diront que la queue de ce cortège n'était pas encore formée, place des Vosges, que la tête était déjà à l'Arc de Triomphe. — MICHEL GEORGES MICHEL, *Le Quotidien*, 29 août 1926.

[Le cortège ne s'est pas formé place des Vosges, où d'ailleurs Hugo n'habitait plus depuis longtemps.]

Ce n'est pas ici que trouvera crédit le reproche, adressé à la démocratie, d'exclure la continuité, car nous y tenons la chaîne de trois générations au service du même devoir. Sous ce toit, les trois Ferry ont vécu pour la France et pour la République, qu'unissaient indissolublement leur cœur et leur raison. — Discours politique prononcé dans la maison de Jules Ferry le 24 juin 1927.

[Deux frères et le fils de l'un d'eux, cela fait, bien compté, deux générations.]

Mrs Marshall Field, photographiée près d'un jaguar qu'elle a tué au cours

d'une chasse en Afrique. — *L'Intransigeant*, 18 mars 1928 (légende sous un cliché).

[Il n'y a pas de jaguars en Afrique.]

Il gagna l'Epte, affluent de l'Andelle. — *Mercure de France*, 15 novembre 1927.

[L'Epte et l'Andelle sont deux affluents de la Seine.]

Vienne s'apprête à célébrer, par des fêtes magnifiques, le centenaire du plus grand, après le rossignol, des musiciens symphonistes d'ici-bas : de Beethoven. — LÉON DAUDET, *L'Action Française*, 15 février 1927.

[Le rossignol peut-il être un musicien *symphoniste* ?]

Par crainte d'être qualifié retardataire, on fait le Paillasse. C'est ce qui est arrivé également dans la critique littéraire à un autre normalien : l'ineffable Paul Souday. — ANDRÉ ROUVEYRE, *Mercure de France*, 1er décembre 1927.

[M. Paul Souday n'a pas été normalien.]

Celle que tu trouvais si jolie et qui avait eu le culot de venir me voir à Rethel. — CURNONSKY ET J. W. BIENSTOCK, *Le Café du Commerce*, *Mercure de France*, 15 décembre 1927.

[Rethel était alors occupé par les Allemands.]

— Oh ! s'écria-t-il, n'allez pas croire que je vous interroge sur vos affaires de cœur ! L'Ecu est une ancienne monnaie... de l'époque prehistorique où il y avait de l'argent en France. Et l'*Ecu de France* est dans l'espèce la meilleure auberge de Brineau. — CURNONSKY ET J. W. BIENSTOCK, *Le Café du Commerce*, *Mercure de France*, 15 décembre 1927.

[Les hôtels et auberges sous l'enseigne de *l'Ecu de France* tirent leur nom, non de l'écu monnaie, mais de l'écu d'armes ou héraldique.]

§

Publications du Mercure de France :

ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE, II. *L'Immoraliste.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 20 fr. Il a été tiré 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 80 francs ; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 90 à 639, à 60 fr.

ŒUVRES DE LOUIS LE CARDONNEL. I. *Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane* (Carmina Sacra). Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 20 fr. Il a été tiré 20 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 20, à 80 fr. ; 77 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 21 à 97, à 60 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCIII

—

CCIII N° 717. — 1er MAI

Comptoir National d'Escompte de Paris

L'assemblée générale, tenue le 3 avril, sous la présidence de M. Paul Boyer, [a] approuvé les comptes de l'exercice 1927, qui se soldent par un bénéfice net [de] 40.694.750 fr. 09, et a décidé la répartition d'un dividende de 70 francs par action [et] de 19 fr. 8816 par part de fondateur. Après report à nouveau de 1.159.115 fr. 39, [le] compte des actionnaires s'élève à 20 millions 699.741 fr. 53.

D'autre part, les réserves diverses ont été grossies d'une somme de 10 millions [de] francs, montant de provisions devenues disponibles.

M. Vacherie, administrateur, et M. Max Robert, membre de la commission [de] contrôle, ont été réélus.

L'assemblée générale a renouvelé le mandat de commissaire des comptes de MM. Th[é]rion, de Lavergne et Max Robert.

L'assemblée générale extraordinaire, qui devait se réunir le même jour, n'a pu êt[re] tenue faute de quorum. Les actionnaires seront convoqués à nouveau pour le 16 m[ai] prochain.

Société Générale

ur favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France

Assemblée générale annuelle du 2 avril 1928

ssemblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 2 avril sous la prési- de M. André Homberg.

rapport fait un exposé de la situation économique du pays.

le marché de l'argent à court terme, les émissions de francs ont déterminé une lance monétaire, dont l'indice le plus apparent a été la baisse accentuée des taux mpte et d'intérêt.

nme chaque année, la Société a prêté son concours aux opérations financières du r.

affaires de banque ont subi l'influence de l'abondance monétaire : d'une part, pôts se sont accrus de 15 o/o ; d'autre part, les remplois ont été rendus plus diffi- mais le mouvement des escomptes de papier commercial n'en a pas moins été enu à un niveau voisin de celui de l'année précédente.

solde du compte profits et pertes de l'exercice 1927 s'élève à frs. : 43.267.780,83.

ssemblée a décidé de distribuer un dividence brut de 35 francs par action (libérée) francs), égal à celui de l'année précédente.

acompte de 10 francs ayant été payé le 15 novembre dernier, le solde sera distri- u plus tard le 30 juin, sous déduction des impôts.

conseil a proposé, en outre, d'affecter aux réserves une somme globale de francs : .077,53. Après ces diverses affectations, le fonds de réserve s'élève à francs : 75.918,61.

in, il est reporté à nouveau une somme de francs : 15.451.654,11.

Banque Nationale de Crédit

ssemblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 28 mars, sous la pré- e de M. André Vincent, assisté, en qualité de scrutateurs, de MM. Paul Harth et Kuhlmann.

.407 actions étaient présentes ou représentées.

Emile Level, directeur général, faisant fonction de secrétaire de l'Assemblée, a lecture du rapport du conseil.

rapport signale que l'année 1927 est caractérisée par une réelle amélioration de uation financière du pays, et que le retour à l'équilibre budgétaire, ainsi que la sation de fait, sont autant d'éléments qui ont ramené la confiance dans les esprits.

, malgré la progression constante des frais généraux et l'accroissement considé- des impôts, les résultats du dernier exercice sont encore en progrès sur ceux de e précédente.

itre part, la Banque, poursuivant sa politique d'extension prudente, a ouvert en ce 7 agences nouvelles et 14 bureaux périodiques ; 3 nouveaux bureaux de quar- it été ouverts à Paris.

comptes courants et de dépôts présentent une notable plus-value et atteignent iards 121 millions. Les disponibilités immédiates sont également en progression) millions environ.

bénéfices nets sont de 34.654.322 fr. 15. Le dividende a été porté de 10 à 11 o/o, e 50 à 55 francs. Un acompte de 25 francs ayant été payé le 10 janvier dernier, ent donc à chaque action 30 francs pour solde de dividende. Les 40.000 parts dateur non rachetées reçoivent le maximum de 11 francs prévu par les statuts.

diverses sommes sont mises en paiement dès maintenant, sous déduction des s, à raison de :

r. 60 pour les actions nominatives ;

r. 05 pour les actions au porteur (coupon numéro 16) ;

r. 02 pour les parts de fondateur nominatives ;

r. 47 pour les parts de fondateur au porteur (coupon numéro 15).

semblée a réélu comme administrateurs MM. René Boudon, baron Jacques de urg, Maurice l'Epine. Elle a également nommé MM. Henry Lederlin, Edmond et Jules Siegfried, commissaires aux comptes pour l'exercice 1928.

tes les résolutions ont été votées à l'unanimité.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse,Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.